

UNIVERSITÉ DE BALE

Faculté de Philosophie

LEOPARDI

THÈSE

*présentée à la Faculté de Philosophie
de l'Université de Bâle
pour l'obtention du grade de docteur en philosophie*

par

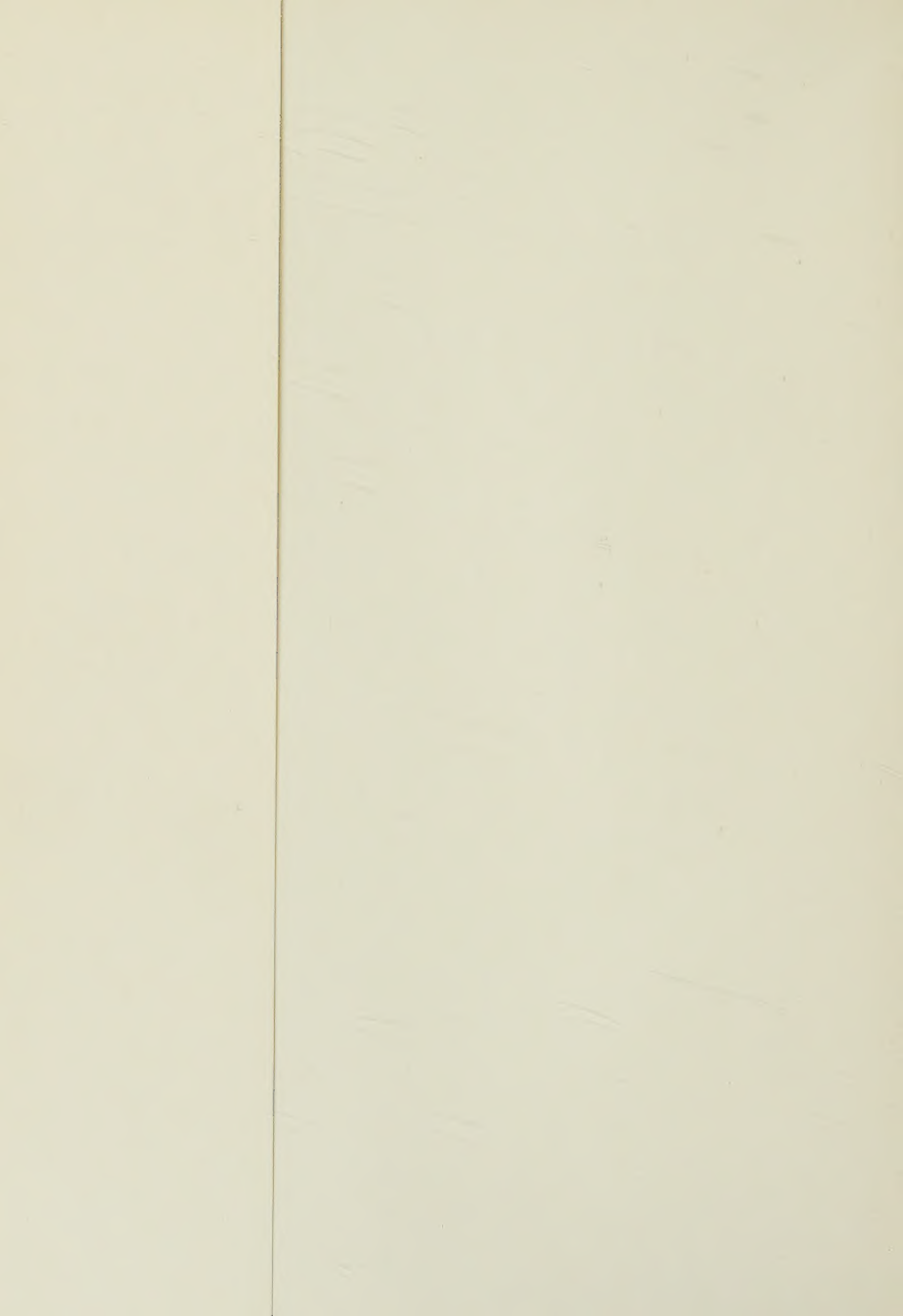
HENRI DE ZIEGLER

de Genève

Licencié ès lettres

IMPRIMERIE CENTRALE S. A. NEUCHÂTEL

1944



*Genehmigt von der philosophisch-historischen Fakultät
auf Antrag der Herren Professoren Dr A. JANNER und
Dr W. VON WARTBURG.*

Basel, den 22. Mai 1944.

*W. VON WARTBURG,
Dekan.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41546713_0042

CURRICULUM VITAE

De Ziégler, Henri, Marc; de Genève et Schaffhouse; né à Genève, le 18 juillet 1885, de Christophe-François de Ziegler, artiste-peintre, né et fixé dans la même ville, et de Frédérica Dufaux, l'un et l'autre décédés.

Etudes secondaires au Collège de Genève, de 1900 à 1904. Certificats de maturité des sections latine et pédagogique (juin 1904).

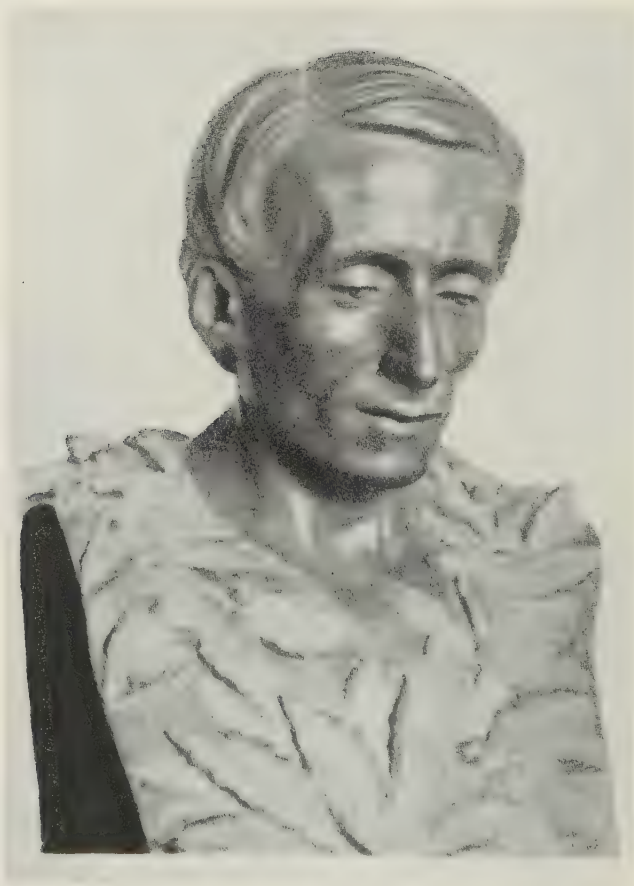
Etudes de lettres à l'Université de Genève, de 1904 à 1907. Participation active aux cours et conférences des professeurs Paul Oltramare (latin); Jules Nicole (littérature grecque); Bernard Bouvier (littérature française); Ernest Muret (langue et littérature italiennes, philologie romane); Edouard Montet (langue et littérature arabes); Emile Redard (littérature allemande); Charles Seitz (histoire); Ferdinand de Saussure (linguistique générale); J.-J. Gourd et Adrien Naville (philosophie).

Licence ès lettres (octobre 1907).

Actuellement chargé de cours (littérature italienne) à l'Université de Genève.

La présente thèse a été conçue et préparée en dehors de toute direction professorale.

LEOPARDI



LEOPARDI
buste de Monteverde

UNIVERSITÉ DE BÂLE

Faculté de Philosophie

LEOPARDI

THÈSE

*présentée à la Faculté de Philosophie
de l'Université de Bâle
pour l'obtention du grade de docteur en philosophie*

par

HENRI DE ZIEGLER

de Genève

Licencié ès lettres

IMPRIMERIE CENTRALE S. A. NEUCHÂTEL

1944



A MADELEINE

LEOPARDI

I

« JE NAQUIS DE FAMILLE NOBLE,
DANS UNE VILLE IGNOBLE D'ITALIE... »

Vers la fin de l'été 1829, entre le 26 août et le 12 septembre, revenu pour la dernière fois à Recanati, sa ville natale, Giacomo Leopardi composait le poème des *Souvenirs*. Il avait alors trente et un ans. Il évoque son enfance dans une demeure où il vit le terme de sa joie, où s'entendaient les voix alternées et les tranquilles travaux des serviteurs. Ces vers font penser fugitivement au récit de la vie à Combourg dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Il y parle du paysage de Recanati: « Quels doux rêves m'inspirèrent cette mer lointaine, ces monts bleus que d'ici je découvre, et que je méditais de franchir un jour, imaginant des mondes secrets, une mystérieuse félicité. »

Il s'exprime encore sur son étroite patrie en termes désolés et violents: « Mon cœur ne me disait pas que je serais condamné à consumer le temps de ma jeunesse dans cette bourgade sauvage où je suis né, parmi des gens grossiers et lâches, pour qui des noms étrangers, et souvent la science et le savoir sont un objet de plaisanterie et de dérision, qui me haïssent, qui me fuient... J'y passe les années, abandonné, séquestré, sans amour, sans vie, et malgré moi j'y deviens rude au milieu des malveillants; je m'y dépouille de mes vertus et de ma pitié, et j'en viens à mépriser les hommes, par la faute de ce troupeau dont je suis entouré. » Recanati, pour le malheureux poète, est « un séjour inhumain ».

De telles plaintes, de telles accusations ne sont pas exceptionnelles dans son œuvre. L'horreur de sa petite ville est un des sentiments, au contraire, qui s'y manifestent le plus souvent. Il dira dans une lettre à sa sœur Pauline accompagnant un portrait de lui: «Faites-le circuler, afin que les Récanatais voient par les yeux du corps (les seuls qu'ils possèdent) que Leopardi le bossu est compté pour quelque chose dans le monde, où Recanati n'est pas connu, même de nom¹. »

Il est arrivé plus d'une fois qu'un homme d'esprit ait conçu de l'aversion pour le lieu de sa naissance. Rappelons le cas de Stendhal. Une telle disposition ne peut être expliquée uniquement par quelque blessure d'amour-propre. Nul n'est prophète en son pays, et les petites cités, comme les républiques, sont ingrates. Je n'affirme pas que Leopardi n'ait point souffert de n'avoir pu faire mentir ces proverbes: ce serait contraire à ma conviction. Cette passive indifférence de ses concitoyens dut envenimer sa rancune. Mais elle datait de loin, et l'origine s'en doit chercher dans une douleur d'un caractère moins mesquin. Dans une prompte révolte de son être. Dans une épouvante qui n'est pas sans analogie avec celle du tombeau. Le 27 mars 1817, alors qu'il n'avait jamais quitté le toit paternel et qu'il n'avait pas achevé sa dix-neuvième année, il écrivait à Pietro Giordani: «Ne me parlez pas de Recanati. Elle m'est chère à ce point qu'elle me fournirait de beaux thèmes pour un traité sur la haine de la patrie, et si pour la sienne un Codrus fut *timidus mori*, pour la mienne je serais *timidissimus vivere*. Mais ma patrie est l'Italie, et pour elle je me sens brûler d'amour, etc. »

Notons ce détachement de la petite patrie au bénéfice de la grande. On a pu l'observer chez Pétrarque. Mais Pétrarque n'était pas né à Florence, dont il était ressor-

¹ Et déjà le 30 avril 1817, dans une lettre à Giordani: «Ici, tout est néant, tout est bête et insensé. Les étrangers qui visitent Recanati s'émerveillent du silence, du sommeil où la ville est plongée. Personne ne s'y intéresse ni aux études, ni à rien... Qu'y a-t-il d'attrayant pour un homme soucieux de voir et d'apprendre?... Devrais-je être condamné à mourir dans cette caverne?... Tout y est ennui et dégoût. » Tout son espoir est de s'évader le plus tôt possible de «cette maudite prison».

tissant. C'est pour être demeuré longuement dans Recanati que Leopardi la traite d'une manière si cruelle. Des expressions telles qu'*horrible, exécré, détesté, Tartare, sépulture des vivants*, quand il parle de ce lieu, sont fréquentes sous sa plume.

Peu de mois avant de composer les *Ricordanze*, le 19 mai 1829, il avait écrit à Puccinotti : « Mais enfin trouve un moment pour venir, afin qu'au bout de six mois j'entende pour la première fois la voix d'un homme et d'un ami. Je ne sais si tu pourras me reconnaître; moi-même je ne me reconnais pas; je ne suis plus moi: ma santé mauvaise et la tristesse de ce séjour m'ont achevé. » Et plus tard, le 2 avril 1830, au général Colletta, qui le presse de venir à Florence: « Pour l'heure je vous dirai seulement qu'après seize mois de nuit horrible, après une existence de laquelle Dieu veuille préserver mes pires ennemis, votre lettre a été pour moi comme un rayon de soleil, bien plus que ne peut être la première lueur de l'aurore dans les régions polaires. »

Tout cela (qu'on allongerait sans peine) se trouve condensé dans les premières lignes d'une sorte de roman personnel qu'il ne termina point, dont quelques fragments nous ont été conservés dans les *Ecrits variés*: « Je naquis de famille noble, dans une ville ignoble d'Italie². »

Nous devons établir la genèse d'un sentiment si constant et dont l'expression est parfois si pénible. Et dans ce but voir avant tout ce qu'était Recanati, voir ensuite les raisons que le poète eut de s'y sentir malheureux dès l'enfance.

² Voici encore un texte dont s'éclaire le malentendu qui séparait Giacomo de sa ville et de ses compatriotes: « Dans ma petite ville natale, où l'on savait que j'étais voué aux études, l'on croyait que je possédais toutes les langues, et l'on m'interrogeait sur n'importe laquelle. On me croyait poète, rhétoricien, physicien, mathématicien, médecin, théologien, en un mot un savant tout ce qu'il y a de plus encyclopédique. Ils ne m'en estimaient pas davantage, et du fait même de leur ignorance, ne sachant pas ce que c'est qu'un homme instruit, ils ne pensaient pas que je fusse comparable aux érudits du dehors, malgré l'opinion que j'ai dit qu'ils avaient de moi... Mais si je laissais voir que ma science était étendue un peu moins qu'ils ne l'avaient cru, leur considération diminuait encore, et pas seulement un peu, et je passais, en fin de compte, pour n'être pas sorti de leur rang (*per uno del loro grado*).

Elle est dans ce qui fut autrefois la marche d'Ancône, à quelque trente kilomètres de ce port. Elle est construite sur de souples collines qui ondulent de l'Apennin à la mer. La commune, aujourd'hui, compte à peu près vingt mille habitants (alors dix mille). Mais elle est vaste, comme c'est le cas souvent en Italie, et la ville n'en abrite qu'une faible partie en ses murs. A la fin du XVIII^{me} siècle, celle-ci pouvait grouper quelques centaines de feux. Pour l'atteindre d'Ancône, on passe par Loreto (Lorette) lieu de pèlerinage célèbre entre tous ceux de la Péninsule, où l'on vénère la *Santa casa*, la maison de la Vierge à Nazareth, que les anges, suivant la légende, transportèrent premièrement à Tersatto, près de Fiume, en 1291, et trois ans plus tard dans un bois de lauriers (*lauretum*, Loreto) des environs de Recanati. Ainsi l'un des sceptiques les plus désespérés des temps modernes vint au monde non loin de l'un des centres les plus ardents du catholicisme italien. La famille Leopardi montrait d'ailleurs une dévotion scrupuleuse.

Assez proches sont également Pesaro, qui vit naître Rossini (l'an 1792), Iesi, berceau de Pergolèse, et bien plus anciennement d'un autre grand sceptique, l'empereur Frédéric II, Urbin, dont l'enfant le plus illustre est Raphaël, et qui fut, à la Renaissance, un foyer de culture lumineux, Assise, enfin, patrie heureuse du Poverello, patrie aussi de Properce, origine de Métastase. Le nombre est grand des hommes natifs de cette région, qui ont honoré l'Italie. Un caprice de l'histoire semble avoir opposé plusieurs d'entre eux en contrastes saisissants.

On risquerait de croire, d'après le poète des *Chants*, que Recanati est l'un des endroits du monde les plus affreux. La vérité est bien différente, sans doute. Et d'abord cette petite ville est charmante en ses aspects. Elle se développe agréablement à la crête d'une colline, d'où l'on découvre l'Apennin, avec les hautes cimes du Catria, de la Maiella et du Gran Sasso. L'Adriatique, à ses pieds, s'étend immense. D'origine romaine, elle fut de bonne heure le siège d'un évêque et devint par la suite une commune libre, avant d'être incorporée à l'Etat pontifical. Elle a produit des jurisconsultes fameux, des prélats, des guerriers. *Civitas*

iustissima, insignis et famosa. Tout autre chose qu'un « bourg sauvage » et qu'un « tombeau des vivants ». Nombre de ses fils, qui brillèrent dans l'Eglise ou dans les armes, portèrent les noms de Leopardi, d'Antici, et certains furent les ancêtres directs de celui qui devait les éclipser tous par son génie et ses malheurs.

Les arts n'y étaient point méconnus. Sangallo, Sansovino, Bramante lui-même furent les architectes de plusieurs de ses édifices. Des peintres tels que Luca Signorelli, Melozzo da Forlì, Mantegna, Le Guerchin, Michel-Ange de Caravage y ont travaillé en divers temps. On y peut admirer de nos jours des toiles de Lorenzo Lotto, la gracieuse loggia de Giuliano da Maiano. Mais, pour être équitable, notons qu'à l'époque de Pie VI, le mauvais baroque y dominait.

Le palais des Leopardi, précisément, avait été construit dans ce style. Un oncle du poète l'avait agrandi et restauré. Non dépourvu de beauté en plusieurs de ses chambres, dans l'ensemble, il était austère à l'excès. La façade fait paraître quelque prétention, bien que terne et mélancolique. Nous pouvons rêver le luxe intérieur de cette maison patricienne d'après un autre passage du poème des *Souvenirs* : « Ces murs peints, les troupeaux qu'on y a figurés, et le soleil qui naît sur une campagne solitaire ont offert à mes loisirs mille agréments, alors que ma puissante illusion était toujours à mes côtés, où que je fusse, et me parlait. Dans ces salles d'autrefois, à la blanche lueur des neiges, quand le vent soufflait autour de ces hautes fenêtres, retentirent mes cris de joie, au temps où l'amer, où l'indigne mystère des choses se montre à nous plein de douceur. »

Les *murs peints*, d'après le témoignage d'Antona-Traversi, sont les parois des salons, au premier étage du palais Leopardi, peintes magnifiquement à la détrempe ; les *armenti figurati*, quatre tableaux de grande valeur, du genre dit *vaccareccio*, dus peut-être à Rosa de Tivoli (qui n'est pas Salvator Rosa), dans lesquels sont en effet représentés divers troupeaux. *Le soleil qui naît sur une campagne solitaire* est une autre composition à la détrempe.

Le palais s'élève entre la place qui se pourrait dire « du Samedi au village » et un jardin assez vaste, divisé en deux

parties par le comte Monaldo, père du poète: l'orto, ou jardin de plaisance, et le pomario, ou verger. De ce jardin il est parlé aussi dans les *Souvenirs*, « des odorantes allées, des cyprès qui murmuraient au vent ». Tout près de là s'étend le quartier de Montemorello, qui monte vers le sommet de la colline, vers l'ermo colle dont nous reparlerons à propos de plusieurs poèmes de Giacomo.

Dans cette résidence, autrefois opulente, alors quelque peu dédorée, il naquit le 29 juin 1798, à sept heures du soir. Le comte Monaldo n'avait que vingt-deux ans, et il subissait déjà les conséquences de maintes erreurs, qui avaient ébréché son patrimoine. En 1797, il avait épousé la jeune marquise Adélaïde Antici, née alors qu'il avait trois ans, entre les belles mais impérieuses mains de laquelle il avait assez vite remis tout le souci d'administrer ses biens. Elle tiendra ce rôle toute sa vie, et réussira par des efforts ininterrompus et des sacrifices cruels, au bout d'une longue suite d'années, à restaurer, en partie au moins, la fortune compromise des Leopardi³.

Cette maison faisait remonter jusqu'à 1200 son arbre généalogique. Elle était demeurée au cours de six siècles constamment guelfe, c'est-à-dire attachée au pouvoir temporel de la papauté, de même qu'au maintien des libertés et franchises municipales. Cette humeur décentralisatrice est sensible encore chez Monaldo. Dans le chœur de l'église des Capucins, ancienne chapelle de la famille, sont peints à fresque les portraits de Bernardino Leopardi (1575-1650) en saint Bernardin, et de Dorotea Roberti, sa femme, en sainte Dorothee. Ils sont pour quelque chose, peut-être, dans l'inspiration du poème intitulé *Sur le portrait d'une jolie femme*⁴.

³ Monaldo avait perdu son père alors qu'il n'avait guère plus de quatre ans. Mis presque dès l'adolescence en possession de ses biens, dans une maison où vivaient des oncles et tantes point toujours disposés favorablement envers le jeune maître, il n'en fit qu'à sa tête, par désir d'en montrer mieux son pouvoir. Quand le désordre de ses finances devint alarmant, un administrateur du domaine fut désigné par autorité de justice. Mais celui-ci abandonna bientôt sa charge à la jeune comtesse Leopardi.

⁴ Pier Niccolò, mort en 1591, fils de Pier Leopoldo et de Cassandra Antici, fut parmi les compagnons de saint Philippe Neri.

En 1815 (Giacomo, l'aîné des enfants, avait dix-sept ans alors), la famille Leopardi était dans son usage domestique en retard d'au moins un demi-siècle. Et non sur les nobles de Rome et des centres importants, mais sur tout ce qu'il y avait dans son voisinage immédiat de foyers patriciens. Ses alliés mêmes se moquaient, et quelquefois s'indignaient, de son incroyable conservatisme. Elle gardait toutes les habitudes de l'aristocratie ancienne, qu'on pourrait qualifier presque de féodales. Le palais était plein d'ecclésiastiques, lesquels exerçaient les fonctions multiples de secrétaires, de précepteurs, de pédagogues (dans le premier sens du mot) ou de chapelains. Le personnel de maison, important malgré le délabrement du patrimoine, camériers, cuisiniers, cochers, valets, était obligé à de continuelles marques de son respect. Les enfants étaient formés à l'observance d'un strict cérémonial. On parlerait pour un peu d'une étiquette. Un an après Jacques vint Charles; deux ans après, Pauline; Louis ne paraîtra que plus tard ⁵.

Monaldo était-il en réalité, comme plusieurs biographes l'ont voulu, « ce qu'on appelle une bonne pâte d'homme »? On ne l'admettra point sans réflexion. Le certain, c'est qu'il avait une favorable opinion de lui-même. Dans son *Autobiographie* il dira: « J'avais un cœur excellent, grand comme une place publique, et ce cœur n'a pas varié, malgré l'abus que d'autres en ont fait et les maux que lui a valus sa trop facile expansion. » Pour Luigi Tonelli, qui juge cet original non sans un excès de bienveillance, il aimait beaucoup son fils aîné, même s'il se forgea le devoir de l'empêcher très longtemps de quitter l'odieuse Recanati. Convenons qu'il put l'aimer à sa manière. Mais cette manière, comment ne la lui point reprocher? Il ne sut, avec toute sa sollicitude, et des intentions que l'on veut croire très pures, que le pousser enfin au désespoir.

Du moins il l'admira: cette disposition paraît davantage. Il entrevit quelque chose de sa grandeur. Il ne fut pas long, d'autre part, à comprendre quel abîme il y avait entre eux deux. Nous voyons en lui, néanmoins, un vrai tyran domestique (tyran lui-même tyrannisé) et les docu-

⁵ Et Pierfrancesco, beaucoup plus tard encore.

ments ne manquent pas pour l'établir. Giacomo est déjà majeur que sa correspondance est exactement surveillée: il s'en plaint dans une lettre à Giordani⁶. Plus tard, Monaldo usera de moyens révoltants pour le contraindre à regagner le toit paternel. Avec cela plusieurs lettres sont l'indice d'une véritable tendresse. Eh bien! soit, ce gentilhomme aima son fils, mais d'un amour qui prit souvent les formes de la vindicte et de la haine; d'un amour que le Ciel veuille épargner à d'autres enfants. Le sentiment qu'il eut pour Giacomo demeure en partie un mystère. On y verra plus clair, de toutes façons, quand on sera mieux entré dans le caractère de ce personnage singulier.

Par définition il était un aristocrate. Son légitimisme allait à l'intransigeance, sa religion, à l'extrême bigoterie. Il était incomparablement entêté. Le passé (social, politique, philosophique, littéraire) n'avait pas dans la Marche d'Ancône, et même dans l'Etat de l'Eglise, un soutien plus fidèle. Il le représentait dans ses formes les plus extérieures, dans son cérémonial le plus périmé. Dans son *Autobiographie*, il nous le fait savoir nettement: « J'ai porté l'épée chaque jour, comme les anciens chevaliers, et j'ai été probablement le dernier *spadaro* (porte-épée) de l'Italie. » Imaginons-le tel que l'aperçut Ranieri dans le temps de la grande amitié qui unit ce Napolitain à Giacomo: « Il avait un chapeau à très larges ailes, des culottes qui ne descendaient qu'au genou, des souliers à grosses boucles de métal blanc. Il était en noir de la tête aux pieds et portait sous le bras une sorte de gros bréviaire⁷. »

Ces traits, certes, ne sont que ridicules. Nous nous sentirions pour ce noble hurluberlu quelque sympathie amusée, à la condition d'oublier (mais cela se peut-il?) ses

⁶ ...« Jamais je n'ai de réponse de toi, depuis deux mois et plus. Est-ce la faute de la poste, ou, comme je le soupçonne, d'une censure domestique nouvellement établie pour les lettres qui arrivent ici? Et cela parce qu'ils se sont aperçus *cum horrore et tremore* que *ελευθερα φρονω περι των κοινων* (je pense librement sur les affaires publiques). »

⁷ Quand il dut renoncer au port de l'épée, il affecta de se vêtir avec une austère simplicité, ne donnant à son tailleur aucune autre recommandation que de faire paraître la gravité qu'il se voulait dans son habillement.

torts à l'endroit d'un enfant génial, qu'il ne sut guère que tourmenter. A maintes reprises il s'exposa pour ses convictions avec beaucoup de courage, surtout à l'époque où Murat fit la tentative de reconquérir son trône, où, dans sa province, le gouvernement pontifical fut rétabli définitivement. Mais on avait beaucoup plus tôt dû reconnaître sa crânerie. En 1797, les Français occupent Recanati. Le comte Leopardi refuse d'assister au défilé des troupes que le général Bonaparte commandait en personne, spectacle, osa-t-il dire, indigne d'un Italien bien né. La République Romaine est proclamée et le pouvoir passe partout aux éléments francophiles. Puis en 1799 une insurrection se rend maîtresse de la minuscule cité. Monaldo se voit investi de la fonction de gouverneur provisoire. Mais, les Français revenus, on l'arrête, on l'oblige à une forte rançon, on le condamne ensuite à la peine capitale, on l'emmène comme otage à Ancône. Il faut reconnaître que Giacomo naquit dans une période bien difficile. Il faut admettre, au surplus, que son père avait quelques motifs d'exécrer la Révolution.

Au milieu de circonstances propres à le faire varier, il ne s'écarte jamais de son idéal. Ses écrits, aussi bien *Les choses comme elles sont*, qui datent de 1800, que les *Petits dialogues*, publiés en 1832, l'établissent. Le poète avait en horreur ces *Dialoghetti*, répandus largement dans toute l'Italie, et qu'on eut le mauvais goût de lui attribuer. A trente ans d'intervalle, nous retrouvons Monaldo plus royaliste que le roi, plus papiste que le pape. En 1832, en outre, il dirigeait depuis quelque trois ans un petit journal, *La voce della Ragione*, qui fut supprimé par ordre du souverain pontife. On peut juger les positions de cet ultra sur ce fait qu'il tenait pour néfaste la mémoire de Benoît XIV, sous le règne duquel la Société de Jésus avait été abolie. Et d'autre part son *Autobiographie*, aussi bien que sa correspondance, font paraître à quel point la propagation des principes révolutionnaires le consternait et l'attristait.

Si ferme qu'il fût, d'ailleurs, on suppose qu'il put être fanatisé par certaines influences, par celle en particulier de J.-J. Vogel, prêtre alsacien, proscrit, qui s'était réfugié d'abord à Fermo, puis à Recanati. Nanti d'un canonicat

de 1809 à 1814, il s'établit ensuite à Lorette. Le comte l'avait en haute estime, et Giacomo semble avoir partagé quelque temps cette admiration. Quel type que cet aristocrate opiniâtre ! Il ne se disait pas sensible et bon seulement ; mais encore supérieur aux autres hommes, sinon par la capacité de l'intelligence, du moins par la rectitude du jugement. Néanmoins, il avait assez de clairvoyance pour reconnaître son entêtement et son orgueil. Les étrangers étaient prompts à discerner ce trait de son caractère. Et par exemple Giordani : « Je crois impossible, écrit-il au jeune reclus, que vous sortiez jamais de Recanati, si ce n'est par l'Académie ecclésiastique de Rome. Et c'est la chose que je crois la moins impossible à persuader à votre père. Je mettrai à cela tous mes soins, si toutefois il est quelqu'un au monde qui puisse, par des raisonnements et des prières, obtenir quelque chose de votre père. »

Il faut remarquer à ce propos que les parents de Leopardi exercèrent sur lui des pressions très vives pour le faire entrer dans les ordres, surtout à une époque où ils le virent physiquement déformé. Il avait reçu la tonsure à douze ans, et jusqu'à dix-huit, il porta la soutane.

Si Monaldo fut réactionnaire politiquement, en matière d'hygiène et d'économie, il ne se montra point l'ennemi du progrès. C'est par ses soins que l'« inoculation » fut introduite dans la région d'Ancône. En dehors de sa rigidité de *papalino*, ce qui le caractérise peut-être le plus est son inaptitude à manier l'argent. Il fut en cela d'une extrême imprudence. Dante aurait pu le mettre au IV^{me} cercle de l'*Enfer*, avec les gaspilleurs. En vingt ans il avait accumulé tant de dettes qu'il lui en fallut quarante, ensuite, pour se libérer. Désireux de fonder une académie (en 1801), il pense l'établir dans sa propre maison et supporte toutes les dépenses. Chevaleresque, il s'engage pour cent écus en faveur de l'homme même qui avait ordonné son arrestation.

S'il dilapide ses biens, il est fort charitable, et sa piété l'engage à des aumônes d'une magnifique libéralité. Ce n'est jamais en vain qu'on lui demande un secours, ou de faire les frais de quelque cérémonie. Et l'Eglise a largement part à ses dons. En 1803, il est privé légalement de

la gestion d'une fortune obérée, et sa femme seule en aura dès lors le gouvernement. Tout est contradiction dans cette vie (à la réserve des principes). Son fils veut se faire écrivain : il réprouve un tel choix de toute sa force. Mais plus tard, quand il eut vent d'une édition complète des œuvres de Giacomo, qui se préparait à Naples, son désir fut que le nom de Recanati figurât sur chacun des volumes. Inutile de dire que le poète ne l'eût pas admis. Sa plus ardente ambition, et la plus noble, fut d'avoir dans son palais la bibliothèque la plus riche, non de sa ville seulement (c'était aisé) mais de toute la province. On peut dire qu'il y réussit. C'était le fait d'un vrai seigneur de la Renaissance, et le proche exemple s'en peut trouver chez les Montefeltro d'Urbino. Cette librairie était une merveille. L'usage qu'il en fit fut toujours généreux. Il l'ouvrit à ses enfants, à ses amis, à ses concitoyens même. Il la consacra comme une fondation domestique dans son testament. Dans le choix des ouvrages qu'il y réunit, il se montra remarquablement éclectique, et son libéralisme alla jusqu'à solliciter pour ses fils, pour sa fille, le droit de lire plusieurs livres mis à l'index.

La « Léopardienne » groupait la plupart des auteurs anciens et des italiens, plus nombre de français, particulièrement de ce XVIII^{me} siècle dont il réprouvait si fort la philosophie, et qui avait le don de l'exaspérer. D'ailleurs, cette Révolution qu'il en jugeait issue et qu'il haïssait plus que personne, dont il avait souffert aussi, lui avait permis d'acquérir à meilleur compte cette insigne parure de sa maison. Beaucoup de couvents qui avaient des livres furent alors pillés, beaucoup de congrégations dispersées. Des masses de volumes furent jetés à vil prix sur le marché. Monaldo put s'assurer, sans de trop grands frais, des collections entières. C'est pendant l'Empire, surtout, entre 1808 et 1810, que sa bibliothèque s'enrichit. On n'a pas à craindre d'en avoir exagéré l'importance. Et nous aurons à voir bientôt le rôle immense qu'elle joua dans la formation intellectuelle de Giacomo.

« Le comte Leopardi, remarque d'Ancona, devait certainement demander au Ciel pourquoi lui avaient été donnés, précisément à lui, des enfants si peu respectueux du dogme

de l'infailibilité paternelle, comme les enfants, à leur tour, devaient demander pourquoi leur avait été donné un tel père. » Ils s'étaient montrés prompts à juger, non parfois sans une assez douloureuse sévérité, cet homme étrange. L'avarice était ce qu'ils lui reprochaient le plus. Car ils n'avaient profité guère de sa munificence. De Giacomo à Giordani (26 mars 1819) : « Mon père est plus que décidé à ne me donner jamais une demi-baïoque hors de la maison, c'est-à-dire en aucun lieu, attendu que même ici, il ne me donne jamais d'argent; il me fournit seulement le nécessaire, comme à toute la famille, mais il me permet de chercher le moyen d'en sortir sans la moindre dépense pour lui. »

Cette révolte, il ira jusqu'à la manifester aux yeux mêmes de son père : « Il a plu au Ciel, pour notre châtiment, lui écrira-t-il, que les seuls enfants de cette ville ayant des idées si peu récanataises fussent les vôtres, pour exercer votre patience, et que le seul père qui regardât ses enfants comme une affliction fût le nôtre. » Sur le point de l'avarice, il se trompait au moins partiellement. Certes Monaldo, par inclination, se montrait peu large avec les siens; mais s'il tenait si court son fils aîné, c'était par crainte de le voir partir. Avare d'un côté, nous l'avons vu d'un autre prodigue, interdit même pour sa prodigalité. Dans le temps qu'il reproche à Giacomo, qui vit alors à Bologne, de donner des leçons rétribuées et de faire pour l'éditeur Stella (moyennant salaire) des travaux de librairie, auxquels le malheureux poète était réduit faute de rien recevoir de la maison, il dotait d'un cloître les frères mineurs de l'Observance, faisant, à vrai dire, transporter les matériaux de nuit, pour que sa femme n'en pût rien savoir.

S'il retenait Giacomo à Recanati, c'était, disait-il, affaire de sentiment. Il ne voulait pas, en autorisant ce départ, se séparer de son « unique ami »; il ne pouvait se résigner à ce « sacrifice ». Cette obstination à conserver auprès de lui un fils récalcitrant, à l'y ramener à l'époque où ce fils avait pu momentanément secouer une si pénible tutelle, peut s'expliquer par l'affection étrange, mais sincère, qu'il éprouvait pour cet « unique ami »; elle peut s'expliquer par l'ardent désir de le préserver, de le soustraire, contre son

gré, s'il le fallait, au mauvais air du siècle; elle peut s'expliquer encore par l'avarice — avarice d'autant plus intransigeante qu'il s'agissait de dépenses peu somptuaires, qui ne flattaient point la vanité d'un homme toujours porté à l'ostentation. Mais cette avarice peut s'expliquer, au moins en partie, à son tour, par l'état d'étroite dépendance où Monaldo lui-même se trouvait.

Une lettre par lui adressée à Giacomo jette une clarté assez vive sur ce problème: « Voici quinze mois que vous avez quitté la maison, que vous voyagez et vivez sans mon assistance. Si vous connaissez mon cœur, vous devez comprendre combien il m'est pénible de ne pouvoir subvenir à votre entretien, même à vos plaisirs. Et si vous n'avez pas eu besoin de mon concours, moi, j'avais le besoin et le très ardent désir de vous témoigner souvent ma tendre affection. La difficulté réelle des temps, mais surtout votre *maman* qui, vous le savez, me condamne non seulement à la diète, mais à un jeûne absolu, m'ont obligé à une retenue réprouvée avant tout par mon cœur, puis par l'équité, même par les convenances. Toutefois je vis, et me souviens, quoique de loin, comme d'une chose désormais abolie, que je suis le maître de ma maison. Vous voilà près de votre retour. S'il ne vous faut rien, tant mieux, mais si vous avez besoin d'argent pour le voyage, ou pour acquitter quelque petite dette, dites-le tout bas à votre père et ami. Si vous ne voulez rien, écrivez-moi comme si je ne vous avais rien dit là-dessus, vos lettres étant lues en famille. Et si vous vous ravisez ensuite, dites-moi franchement combien vous voulez, en adressant votre lettre à M. Giorgio Felini, à Recanati. »

La pièce est d'importance. L'homme y paraît tiraillé entre le désir de complaire à son fils, qu'il aime, et le secret espoir que celui-ci ne lui demandera pas d'argent (« s'il ne vous faut rien, tant mieux... »). Mais ce qu'on reconnaît surtout, c'est la mélancolie et l'abattement du pauvre chef de famille, qui depuis longtemps ne l'est guère plus que de nom, du seigneur infatué de ses droits et qui n'en exerce plus aucun, de l'autoritaire sans autorité, du père déchu qui veut se dégonfler et fait à son fils aîné la confidence d'une peine dont la cause est le despotisme de

la « maman ». Monaldo sans doute aima son fils, mais entre eux le malentendu s'accrut par la suite, du fait qu'il n'aimait pas ce que son fils aimait. Et par exemple il méprisait la poésie. Il croyait, le pauvre, que la philologie était quelque chose de plus sérieux ! Cependant il prétendait à l'honneur d'avoir ouvert à Giacomo la carrière des lettres, sûr (il le dit dans une lettre à Brighenti) d'avoir fait naître toutes les occasions qui lui permirent de se faire un nom.

Si la plupart des biographes du poète se montrent malgré tout plutôt enclins à l'indulgence envers l'opiniâtre et faible Monaldo, nous les voyons beaucoup plus sévères pour la comtesse Adélaïde, née Antici, dont il est encore plus difficile de pénétrer la décourageante psychologie. Un premier document nous est offert par l'*Autobiographie*, où son époux s'exprime comme suit : « Dieu, dans l'ampleur de sa miséricorde, ne pouvait m'accorder une femme plus sage, plus aimante et plus pieuse. Vingt-six années de mariage que nous comptons aujourd'hui (ce passage est ainsi de 1823) n'ont pas démenti un seul instant sa conduite irréprochable et de tous admirée, et cette femme forte, attachée aux devoirs et aux soins de son état, n'a jamais connu d'autre volonté, d'autre plaisir ou d'autres intérêts que ceux de la famille et de Dieu... Le naturel et le caractère de ma femme et mon propre naturel, mon propre caractère diffèrent entre eux autant que la terre et le ciel. Celui qui est marié connaît le poids de cette circonstance, et que celui qui ne l'est pas se garde d'en faire l'expérience ⁸. »

La naissance d'Adélaïde, marquise Antici de Recanati, n'était pas moins illustre, et sa race pas moins ancienne que celles du comte Monaldo. Toute sa vie elle poursuivit un unique dessein, conçu peut-être à l'époque même de son mariage, reconstituer la fortune, redorer le blason des Leopardi. La première, elle donna l'exemple du sacri-

⁸ Monaldo s'était marié contre le gré de sa mère, et la famille Leopardi n'assista point aux noces. « Cette femme forte », écrit-il. M. Anagnine dit : « Cette héroïque et pieuse mégère. » Les mariages consanguins avaient été nombreux dans cette famille : non moins de dix avec les seuls cousins Antici.

fice, et n'hésita point à se défaire de ses bijoux. Dans un sens elle fut le bon ange de cette maison, qu'elle sut préserver de la ruine. Mais dans un autre elle en fut le mauvais génie. Et cela paraîtra d'abord dans la manière dont elle comprit l'éducation de ses enfants.

Elle en eut beaucoup et en perdit plusieurs. La douleur qu'elle en éprouva ne l'induisit jamais au désespoir, sûre qu'elle était de les retrouver dans un monde meilleur. Et même cette affliction ne fut peut-être pas très vive. Le moins que d'elle on puisse dire est qu'elle fit paraître en mainte occasion une extraordinaire insensibilité. Jamais elle ne comprit l'immense besoin de tendresse de ceux qu'elle avait mis au monde, et de Giacomo particulièrement, de tous le plus sensible, parce que le plus disgracié ! Victime elle-même d'une éducation rigoureuse, d'où la moindre expansion avait été bannie, elle suivait la tradition de ces Italiens de jadis qui n'embrassaient leurs enfants que dans leur sommeil. Et même les siens ne la virent jamais leur sourire.

Dans ses *Notes biographiques sur Leopardi et sa famille*, Teresa Teja, qui devint en secondes noces la femme de Carlo, frère du poète, fait d'elle ce portrait : ...« La comtesse Adélaïde aimait ses enfants, mais en chrétienne austère ; la suave patience d'une sainte Monique faisait défaut à cette vaillante femme ; elle poussa à l'extrême la réserve observée dans les anciennes familles, réserve qui n'était pas sans influence salutaire sur la conduite des enfants et leur attitude envers leurs parents. Chez ceux-ci tout devait être imposant et grave. Et ces chers enfants me dirent dans plus d'une circonstance que dès l'âge de raison ils avaient compris que leurs parents devaient se préoccuper sans cesse de surveiller les impressions qui s'éveillaient en eux, parce que toutes leurs actions, toutes leurs paroles, d'évidence étaient réglées de manière à ne jamais provoquer une fâcheuse interprétation... La comtesse Adélaïde approchait sa main des lèvres de ses enfants, mais ne les pressait point sur son cœur... »

D'Ancona s'exprime d'une manière analogue : « A une femme jeune et belle on doit tenir compte de cette tâche ardue et persévérante (la restauration du patrimoine) ;

mais trop absorbée en ses calculs, sans doute, elle éteignait en elle tout sentiment tendre, et le but qu'elle s'était fixé lui fit oublier que le bonheur présent de ses enfants devait quelquefois passer avant leur bonheur futur. Autant son esprit s'ingéniait à trouver des moyens d'économie, autant son cœur se fermait aux prompts élans de l'amour maternel; et si l'instinct la portait à leur tendre la main, la réflexion la lui fermait aussitôt. L'habitude du commandement, la conscience du rôle qu'elle avait dans la famille la rendirent extrêmement impérieuse. Ses enfants lui reprochèrent non seulement sa trop vive curiosité, mais que sa domination fût devenue insupportable. Monaldo lui-même devait courber la tête devant sa femme... « L'habit s'humiliait devant le jupon. » « A elle seule il appartenait de commander dans la maison. »

Cette attitude ne va pas sans quelque farouche grandeur. Seul lui importait le salut de ses enfants: elle n'avait que bien peu de souci de leur destinée ici-bas. Leurs succès, la gloire même de Giacomo la laissaient indifférente. A un écrivain qui lui parlait avec enthousiasme de ce fils, alors disparu, la comtesse vieillie avait répondu par ces mots: « Que Dieu lui pardonne! »

Il y a dans le *Zibaldone* une page terrible, où l'on incline généralement à croire que l'auteur parle de sa *maman*. Ce n'est, cependant, pas entièrement sûr. Mais traduisons-la pour commencer. Elle fut écrite en 1820; Giacomo avait alors vingt-deux ans: « J'ai connu intimement une mère de famille qui n'était point superstitieuse, mais très ferme et très exacte dans la croyance chrétienne et dans l'exercice de la religion. Cette mère, non seulement ne plaignait pas les parents qui perdent leurs enfants en bas âge, mais les enviait avec une intime sincérité, parce qu'ils (les enfants) s'étaient envolés pour le paradis sans péril et avaient déchargé leurs parents de l'ennui de les entretenir. S'étant trouvée en danger plusieurs fois de perdre les siens à cet âge, elle n'avait pas prié Dieu de les faire mourir, parce que la religion ne le permet pas, mais elle avait joui de cette pensée en son cœur. Et voyant s'affliger et pleurer son mari, elle s'enfermait en elle-même et ressentait un véritable et visible dépit. Elle considérait la beauté comme

une sûre disgrâce, et voyant ses enfants laids ou déformés, elle en remerciait Dieu, non par héroïsme, mais de tout son élan... Cette femme avait reçu de la nature un caractère très sensible, et c'était la seule religion qui l'avait réduite à ce qu'on la voyait... »

S'il s'agit en effet d'Adélaïde, c'est à faire frémir. Mais la chose est-elle bien certaine? Un doute, au moins, doit subsister. Je croirais plutôt qu'il esquissa ce « portrait d'une inconnue » à propos de sa mère (dont quelques traits paraissent bien s'y retrouver), sans intention précise de la représenter, d'une façon peut-être à demi inconsciente. Observons d'autre part qu'il est poussé au noir systématiquement, pour l'illustration de sa thèse sur la barbarie où l'on atteint par excès de raison, qui était en ce temps un de ses dadas philosophiques. La lettre de Pauline Leopardi aux demoiselles Brighenti, pas très tendre non plus, nous semble toutefois plus proche de la vérité. Dans la comtesse sa mère elle nous montre « une personne ultrarigoriste, un véritable excès de perfection chrétienne, dont vous ne pouvez imaginer quelle dose de sévérité elle met dans tous les détails de la vie domestique. Excellente femme, vraiment, et tout à fait exemplaire, elle s'est fait des règles d'austérité absolument impraticables. Elle s'est imposé des devoirs envers ses enfants, qui, certes, ne les accommodent pas. Nous nous aimons tous infiniment, et par la force de l'habitude on arrive à sentir moins péniblement le poids de ses maximes. »

Pauline était pondérée et douce : on croit reconnaître dans ces propos le désir de ne rien dramatiser. Adélaïde et Monaldo l'un et l'autre avaient des vertus. Mais il ne leur était guère possible, pour des raisons diverses, d'entretenir autour d'eux la joie et la félicité. Leur entente sur quelques points, leur conflit latent sur plusieurs autres conspiraient à rendre difficilement respirable l'atmosphère de leur maison. Si Monaldo devait ruser pour la moindre dépense, en matière de lésine ils se trouvaient trop souvent d'accord. La sœur, comme le frère, en fit l'expérience. C'est à cela qu'elle dut de ne se point marier. M. Paroli, par exemple, retira sa demande, parce qu'au lieu des six mille écus de dot annoncés, les parents de la fiancée en voulu-

rent verser ensuite seulement quatre mille. Sur les embarras d'argent parfois atroces dans lesquels Giacomo dut se débattre à plusieurs moments de sa vie, il n'y aura que trop d'occasions de revenir. Carlo, pour sa part, se sentit plus d'une fois péniblement serré. La Malibran donnant à Ancône un concert, il désira l'aller entendre. Ses parents ne s'y opposèrent pas, mais comme ils ne le munirent d'aucun viatique, il dut faire la très longue route à pied.

Le patrimoine des Leopardi rapportait environ six mille écus. L'amortissement de la dette, consolidée en 1803, absorbait moins du quart de cette somme. Il restait quatre mille six cents écus (quelque vingt-cinq mille francs or) pour la dépense annuelle de la famille. En 1832, avec une avance de onze ans sur ses propres prévisions, Adélaïde avait déjà payé tout. D'autre part, elle avait économisé de quoi joindre au domaine des terres nouvelles d'une valeur de quarante mille francs, sans avoir ni hérité, ni trafiqué, ni subi trop de privations, d'après le témoignage exprès de son mari. Que faut-il admettre? Nous ne possédons pas les moyens de nous prononcer absolument. A tout le moins, il paraît imprudent d'écrire, comme on s'y est aventuré, que si les parents du poète ne faisaient pour lui pas davantage, c'est qu'ils ne le pouvaient pas.

II

« LISTE DE MES ÉCRITS, A PARTIR DE L'AN 1809 »

Tout ce que nous savons de Leopardi dans le premier temps de sa vie autorise à croire que sa nature était foncièrement bonne. Les tristesses de son enfance l'altérèrent quelque peu. Mais le malheur même ne put le corrompre. Si quelquefois, dans la force du terme, nous le verrons démoralisé, son caractère jusqu'à la fin conservera sa noblesse. Lui-même s'était aperçu de bonne heure d'un certain endurcissement. « D'une extrême bienveillance au début, humble même avec les inférieurs, je suis devenu plus exigeant dans mes rapports avec eux et leur ai montré même de l'intolérance. »

Les preuves ne manquent pas de l'exquise gentillesse du petit Giacomino, qui en personne, et très ingénument, nous en a conservé le témoignage. « Je n'ai jamais pu éprouver de plaisir d'une chose dont je ne dirai pas que je croyais, que je savais, mais seulement que je soupçonnais qu'elle pût ennuyer ou contrarier quelqu'un. » Cette gentillesse, nous la voyons exprimée en des lettres fort affectueuses, qu'il adressait à son père (celle, par exemple, que Monaldo reçut en 1810, le jour anniversaire de sa naissance), à Paolina (qu'il appelle Don Paolo, par espèglerie), à sa tante Antici, à sa tante Melchiorri, sœur du comte, qui le comprenait mieux que tous ses parents.

Dans un mémoire adressé à Ranieri après la mort de son fils, Monaldo disait : « Dès sa petite enfance, il se montra très docile, très aimable, mais toujours d'une imagination si ardente et si vive que plusieurs fois j'eus l'angoisse de craindre pour sa raison. Au carême de 1804, il

eut une grave pneumonie et s'en remit toutefois dans les délais ordinaires. Par la suite, bien qu'il ne se soit jamais montré robuste, il ne fut jamais un jour au lit. Il avait l'inclination la plus marquée à la dévotion, et très éloigné des passe-temps enfantins, il ne s'amusait jamais qu'avec un petit autel. Il voulait toujours entendre de nombreuses messes, et il appelait heureux les jours où il en avait le plus entendu. Une fois (il avait quatorze ans), des scrupules s'emparèrent de lui d'une façon si excessive qu'il craignait de marcher, pour ne pas mettre le pied sur les croix que les carreaux du dallage dessinaient dans leur conjonction. »

Ce texte ne fait pas mention de l'infirmité dont Giacomo fut de bonne heure atteint, pour s'être trop longuement et trop tôt penché sur les livres: déviation de l'échine et du thorax, qui finit par le rendre complètement bossu. Ce fut un effet du rachitisme héréditaire dont Pauline eut à souffrir également. Mais les excès de travail aggravèrent le mal, le précipitèrent, le rendirent irréparable. Lui-même le reconnaît, et son témoignage mérite à coup sûr plus de créance: « En un mot je me suis perdu par sept ans de travail fou, à l'époque où mon tempérament en formation devait être fortifié. »

Ouvrons ici une courte parenthèse: en pleine croissance il lisait ou écrivait jusque fort tard dans la nuit, et quand il quittait la bibliothèque, ce n'était souvent que chargé de volumes, dont il poursuivait la lecture dans son lit. Il continue ainsi: « Malheureusement, je me suis perdu sans remède en donnant un aspect misérable et méprisable à ce côté de l'être humain, important à ce point qu'il est le seul considéré par la plupart des hommes, lorsqu'il leur faut nouer des rapports avec ce monde. Et non la plupart seulement, mais tous doivent désirer que le génie ne soit pas sans quelque charme extérieur; car s'il en est totalement dépourvu, un instinct naturel que rien ne peut vaincre fait qu'on n'a pas le courage d'aimer ce génie en qui rien n'est beau, hormis l'esprit. »

Giacomo veut dire qu'il est devenu difforme et laid, que la faute en est à lui-même et qu'il sent ce que cette circonstance a de gravité. Mais n'est-ce pas aux parents surtout

qu'il faut reprocher leur imprudence, leur indifférence à la santé de leur fils? Leurs obligations étaient certaines: comment purent-ils les négliger si coupablement? Et comment se fait-il que dans une maison soumise à la plus stricte des règles, cet enfant qui ne jouissait d'aucune liberté véritable ait pu en prendre de telles dans son travail? Cet ordre n'aurait-il eu que l'apparence? Ce palais était-il une maison mal tenue? Il faut croire que les rêves de Monaldo, les soucis d'Adélaïde les empêchaient de réfléchir à bien des choses.

Le marquis Antici, oncle maternel du futur poète, rappelait son beau-frère à son devoir et insistait auprès de lui pour qu'il prît un soin plus exact de la santé de son fils aîné: « Ne vous laissez pas séduire par le goût excessif de votre Giacomo pour l'étude. Secouez-le malgré lui, ménagez sa santé, fortifiez-le par des exercices corporels⁹. De tels avis étaient fréquents, et nous avons à ce sujet maint témoignage. L'éditeur milanais Stella, de passage à Recanati en août 1816, rapporta des nouvelles fort peu satisfaisantes du jeune Leopardi. Celui-ci, dans les premières lettres que Giordani reçut, fait plus d'une fois allusion à la faiblesse de ses yeux, de son estomac; à son immobilité forcée, à la tristesse qu'il en ressent.

Monaldo nous renseigne encore sur les premières études de son fils: « Jusqu'à l'âge de neuf ans, il eut pour précepteur Don Giuseppe Torres, ex-jésuite américain de la Vera-Cruz, qui avait été le mien. Mais ce digne prêtre était vieux et infirme. En 1807, je pris chez moi Don Sebastiano Sanchini, prêtre de Mondaino, au diocèse de Rimini, qui instruisit Giacomo et son cadet, Carlo, jusqu'au 20 juillet 1812, date à laquelle ils subirent un examen public de philosophie¹⁰. S'étant mis à étudier tout seul, Giacomo

⁹ Teresa Teja note que le comte encourageait de tels exercices, qu'il s'était procuré des haltères et d'autres engins pour le développement physique de son fils. Mais cette sollicitude, sans doute, n'eut qu'un temps.

¹⁰ Il semble qu'ils aient eu, conjointement à Sanchini, un autre précepteur, ou sous-précepteur, d'une science non moins courte: Don Vincenzo Diotallevi. Mais celui-ci peut n'avoir été qu'un surveillant, chargé d'accompagner les enfants, quand ils sortaient de la maison paternelle, un « pédagogue », un *pedante*.

apprit la langue grecque, et avec les seuls livres que je lui procurais sur sa demande, en plus de ceux que j'avais dans ma bibliothèque. De la même façon il apprit l'hébreu, qu'il écrivait couramment, et qu'il savait assez bien, je crois. Et encore de la même façon, sans l'aide de personne, il apprit le français, l'espagnol et l'anglais. »

Cette page mérite qu'on s'y arrête. Ainsi, dès l'âge de quatorze ans, Leopardi ne fut plus dirigé dans son étude. Il n'eut d'autres professeurs que la bibliothèque paternelle, qui certes lui était un avantage énorme, mais représentait d'autre part un très sérieux danger. Elle pouvait être l'origine d'une véritable anarchie intellectuelle. Or il n'en a rien été. Nulle trace en lui des travers de l'autodidacte ¹¹. Sa science est harmonieuse autant que solide, et il la développa jusqu'à devenir un des érudits les plus remarquables de son époque, sans qu'il en résultât la moindre confusion. Non seulement il fut un linguiste éminent, mais de plus, ce qui peut surprendre encore davantage avec une telle formation, un écrivain pur et sûr entre tous, merveilleusement sensible à la délicatesse comme à la force des mots.

Sur la vie spirituelle de Leopardi enfant, nous savons diverses choses très dignes d'intérêt. Il s'est souvenu du plaisir, de l'émulation, de l'enthousiasme, parfois, qu'éveillaient en lui les premiers jeux qu'il partageait avec ses frères. « Lorsque les enfants s'éveillaient, dit encore Teresa Teja, jamais ils ne s'ennuyaient, grâce à Giacomo, qui se mettait à leur raconter d'interminables histoires... beaucoup plus intéressantes que celles qu'ils lisaient ensuite, et qui sortaient toutes de son imagination brillante... Le jeune auteur n'y faisait paraître que des hommes, prenant autour de lui ses types de façon si drôle que Carlo, beaucoup plus tard, en riait encore. Le tyran Amostante res-

¹¹ Bunsen, par la suite, en devait être émerveillé : « Je m'attendais à trouver un homme d'un certain âge, et quelle ne fut pas ma surprise de voir un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans à peine, fort pâle et émacié. Leopardi n'a jamais eu de bons maîtres. C'est par ses efforts personnels, par un travail assidu dans la bibliothèque paternelle qu'il est parvenu à se faire une culture aussi vaste et considérable. Il connaît à fond les classiques et les Pères de l'Eglise. » Etc. (Rapport à Niebuhr, ministre de Prusse auprès du Saint-Siège, après une visite au palais Mattei, de Rome, où Giacomo vivra chez son oncle Antici.)

semblait fort au comte Monaldo — que Giacomo cherchait à rendre terrible. Le héros Philzéro, beau parleur et plein de fougue, ayant réponse à tout, attaquant tout le monde et ne se laissant battre par personne, n'était autre que Giacomo, le despote, comme l'appelaient ses jeunes frères ¹².

Ce qui paraît dans ces souvenirs, c'est le désir d'exceller, le sens précoce d'une singularité, d'une supériorité qui s'affirmeront très vite, un certain penchant à l'exaltation, une imagination d'une richesse peu commune. C'est aussi l'esprit satirique, le goût de la moquerie, et les *Petites œuvres morales*, puis les *Paralipomènes*, quelques-uns des *chants* également (*Palinodie à Gino Capponi*) montreront que Leopardi, jusqu'à la fin de sa vie, y sera disposé ¹³.

¹² Les jeux des frères Leopardi ne ressemblaient guère à ceux des enfants d'aujourd'hui. Tantôt on improvisait une bataille romaine, où le futur poète tenait le rôle de Pompée, et tantôt, déguisé en prêtre, il s'amusaît à chanter la messe, servi par ses cadets. (Anagnine.)

¹³ Sa malice d'enfant put aller quelquefois un peu loin. Le comte avait ses habitudes chez la comtesse Roberti (ce dont Adélaïde montrait quelque dépit, semble-t-il). Cette dame devint pour les enfants un sujet de plaisanterie, et certain jour de l'Épiphanie, elle reçut, sous la signature de « La Befana », une lettre de Giacomo, concertée avec ses frères, tout entière écrite en majuscules, dont voici quelques fragments, librement traduits :

« Très chère Madame, me trouvant en voyage, mon intention était de vous rendre visite, ainsi qu'à Messieurs les Garçons qui fréquentent chez vous, mais la neige a brouillé mes étapes, de façon que je ne me puis arrêter. Je me suis donc réduite à une courte halte, le temps de faire pipi dans votre porte cochère, avant de pousser plus loin. Malgré tout je vous envoie quelques bagatelles pour lesdits garçons, pour les engager à être sages. Mais dites-leur bien que si j'entends parler mal d'eux, l'an prochain je leur apporterai un peu de m..... En vérité je destinais à chacun son cadeau, par exemple des cornes, mais j'ai craint de faire paraître de la partialité, celui qui a des cornes courtes pouvant envier celui qui les a longues. J'ai donc pensé de m'en remettre au sort pour distribuer les cornes... Dans l'enveloppe ci-jointe, vous trouverez des billets, chacun marqué d'un numéro. Mettez-les dans un pot de chambre et brassez-les bien de vos mains. Puis que chacun tire son billet et voie son numéro... Ouvrez le coffre, et vous y trouverez les cornes. Que chacun prenne les siennes et s'en aille en paix...

« Vous-même, très chère Madame, ayez soin de bien traiter ces Messieurs, non seulement en leur offrant du café, comme il s'entend, mais de la pâtisserie et des tourtes, des oublies et des gaufres... et ne soyez pas revêche et ne vous faites pas prier, car pour avoir sa maison bien fréquentée, il faut avoir la main large,... etc. »

Il dit avoir éprouvé de vives jouissances dans l'étude, et plus encore dans la composition: « Bonheur ressenti par moi dans le temps de la composition, le meilleur que j'aie passé dans ma vie, et que j'aurais été heureux de faire durer toute ma vie. Les jours s'écoulaient sans que je m'en aperçusse, les heures me paraissaient très courtes; je m'étonnais souvent moi-même de la facilité de les passer ainsi. » Le *Zibaldone* et d'autres écrits nous renseignent sur le plaisir plus intense dont s'accompagnait pour lui le jeu de l'imagination. « Le monde et les objets sont en quelque façon doubles. L'on voit avec les yeux une tour, une campagne; on entend le son d'une cloche, et en même temps, par l'imagination, on voit une autre tour, une autre campagne, on entend une autre cloche. Dans ce second ordre d'objets est tout le beau et l'agréable des choses. »

Ce passage du réel à l'imaginaire ne peut se produire que chez un contemplatif que sollicitent les silencieux divertissements de la solitude. Et ces remarques enfantines rappellent quelquefois Pascal, à qui Leopardi ressembla beaucoup physiquement. Elles font aussi penser à Lamennais, qui à dix ans avait dit: « Tout le monde regarde ce que je regarde, et personne ne voit ce que je vois. » Mais quand l'imagination, la sensibilité se développent trop, et trop vite, elles peuvent devenir la source d'une angoisse habituelle, d'un tourment douloureux. Feuilletons encore le *Zibaldone*: il y parle de « ces enfants doués d'une imagination destinée à de grandes choses, destinée à les rendre malheureux dans leur maturité, d'une imagination qui les travaille, comme il m'est arrivé — poursuit-il — à moi-même. »

Le scrupule naissait facilement en lui. Son imagination lui peignait, jusqu'à le troubler profondément, les suites que pouvait avoir pour lui la négligence d'un acte dont il s'était fait une règle. Il a noté la douleur profonde où il tombait, après quelque amusement, aux dernières heures du dimanche. De cette impression (ou de cette dépression) sortiront plus tard des poèmes ravissants: *Le soir du jour de fête*, *Le samedi au village*. Il avoue aussi la crainte extrême, malade, qu'il avait des explosions, des coups

de feu, même de ceux qu'on tire par allégresse ¹⁴. Les plaisirs populaires devaient dès l'enfance l'abasourdir et le rendre d'autant plus triste que, par timidité et par goût, il se sentait inapte à les partager.

Mais il connut très tôt des souffrances plus cruelles : celles de l'orgueil blessé. Il lui arrivait de surprendre chez les gamins de la ville, chez les domestiques, des quolibets, des chuchotements, des regards, voire de simples silences, qui l'affectaient péniblement. Ou bien il croyait les surprendre. Car s'étant de bonne heure senti singulier, peut-être étrange et ridicule (sa mise y pouvait contribuer), il devint prompt à soupçonner chez autrui de la malveillance; et malgré son vif désir d'abandon et d'effusion, il se mettait en défense naturellement contre tous ceux qui l'approchaient.

Sa précocité d'esprit fut telle qu'à onze ans il ne faisait plus avec Don Sebastiano Sanchini que de la philosophie. Et dans les derniers temps de son préceptorat, cet ecclésiastique avouait bravement ne plus savoir que lui enseigner. Dès l'époque où il commença de s'assimiler toute une bibliothèque il entreprit son apprentissage d'écrivain. Tout est renversé dans cette famille: un père qui n'est pas un père, une mère qui n'est pas une mère, un enfant qui n'est pas un enfant. A l'âge de quatorze ans il dresse un premier catalogue de ses écrits (*Indice delle produzioni di me, Giacomo Leopardi, dall'anno 1809 in poi*). Deux ans plus tard, nouvel index: ouvrages de Giacomo Leopardi, divisés en publiés (?), à publier, prêts pour l'impression, à ne pas publier...

Dans la première liste sont enregistrés des exercices latins, des textes de prose italienne, des petites poésies, des sonnets, des fables, des idylles, des vers « bernésques », d'autres d'inspiration religieuse, quelques dissertations,

¹⁴ Sa sensibilité était si vive qu'à l'âge de quatre ans on le vit sangloter à se rompre la poitrine sur le corps d'un petit frère, mort à l'âge de neuf jours. Il s'évanouit la première fois qu'au théâtre il entendit de la musique. L'aspect du ciel étoilé ou de la campagne déserte le plongeait en d'interminables contemplations solitaires. Les masques de carnaval lui causaient de l'horreur.

quelques discours plus développés. Dans l'ensemble, c'est très enfantin. Mais il convient de citer plusieurs poèmes: *Caton en Afrique*, puis le *Balaam*, les *Nuits puniques*, l'*Incendie de Sodome*, chacun en trois chants, *Carmina varia*, puis le *Discours sur la crucifixion du Rédempteur*, récité par Giacomo pendant le carême de 1811, devant la Congrégation des Nobles de Recanati, les quatrains enjoués de la *Dimenticanza* (1811), les *Epigrammes* très adroitement traduites du français et du latin, par ce garçon de moins de quatorze ans, la malicieuse *Arte poetica di Orazio*, travestie et divisée en octaves.

On devra s'arrêter davantage à deux « tragédies »: *La vertu indienne* et *Pompée en Egypte*, l'une et l'autre en endécasyllabes sans rimes (1811 et 1812). La première est dédiée à son père: elle lui fut remise en don le jour de son anniversaire, avec une petite lettre de présentation en français, où les fautes fourmillent. Il avoue avoir utilisé les pièces de Monaldo (*Montezuma*, *Le Converti*, *Le Traître*, la première seule publiée, et non certes pour la plus grande gloire de la race des Leopardi). « Encouragé par votre exemple, je ai entrepris d'écrire une tragédie. Je ne ai pas moïn profité des vôtres œuvres que de votre exemple. »

Dans ce drame, l'enfant prétendait à une certaine originalité. L'on y voit un monarque indien renversé du trône et tué par la main d'un traître, et un jeune prince qui parvient à se concilier les esprits mêmes de ses ennemis. Le style n'en présente aucun trait léopardien, mais, selon Tonelli, il n'est pas sensiblement inférieur à celui du théâtre jésuitique du XVIII^{me} siècle, avec lequel cette composition (inédite) en outre a ceci de commun qu'elle ne comporte aucun rôle de femme. Tant pour la construction que pour l'écriture, *Pompée en Egypte* marque un sérieux progrès. A vrai dire, elle n'offre pas une action dramatique, mais une simple situation, commentée avec une fatigante surabondance verbale. La figure de Pompée est néanmoins vivante, et celle de César, dépeint comme un tyran, relevée au dénouement par la douleur qu'il montre de la mort de son rival. Giacomo s'inspirait du *De bello civili* et, comme Serban a pu l'établir, de l'*Histoire romaine*

du bon Rollin¹⁵, sans exclure d'autres influences (le théâtre jésuitique, Voltaire, Alfieri).

A peine adolescent, il s'essaie et se cherche dans tous les genres. Le théâtre ne le retient pas. Il compile en 1812 une *Histoire de l'astronomie*, et la reprend en 1813 (*Histoire de l'astronomie, de son origine à l'an 1811*) pour en faire (1814) la *Dissertation sur les origines et les premiers progrès de l'astronomie*. Ici le style n'est pas sans quelque élégance, et l'on demeure abasourdi devant la masse de connaissances qu'offre cet ouvrage enfantin.

Le futur grand poète est maintenant hors de lisière. Enfermé jour et nuit dans la bibliothèque ou dans sa petite chambre, il absorbe livre sur livre, prend des notes, fait des extraits, compare des textes, rédige des gloses, se constituant, comme il ne cessera de le faire par la suite, une fortune d'observations sur les sujets de philologie et d'érudition les plus divers. C'est en 1813 qu'il aborde l'étude du grec, sans maître, et quatre mois plus tard il est à même d'écrire en cette langue une petite lettre à son oncle Carlo Antici. Le 31 août 1814, âgé de seize ans, deux mois, deux jours, comme son père le consigne avec une orgueilleuse complaisance, il achève son premier essai de sujet strictement philologique : *Commentaire de Porphyre sur la vie de Plotin et l'ordre de ses livres, texte grec et version latine d'après celle de Marsile Ficini améliorée. Giacomo Leopardi a annoté le texte et corrigé la version*¹⁶.

Dans le même temps, à peu près, il traduit en italien, pourvu d'un savant appareil de notes, le *De viris doctrinae claris* d'Esychius de Milet, puis il s'attaque à ses *Commentaires sur la vie et les écrits de quelques rhéteurs qui vécurent au deuxième siècle après Jésus-Christ, ou sur la fin du premier*¹⁷. A la fin de 1814 et au début de 1815, il travaillait activement à ses *Fragments des pères du deuxième siècle et documents fournis sur eux par les écri-*

¹⁵ Serban, *Leopardi et la France*, p. 52.

¹⁶ *Porphyrii de vita Plotini et ordine librorum eius commentarius, graece et latine ex versione Marsili Ficini emendata. Graeca illustravit et latina emendavit Jacobus Leopardi.*

¹⁷ *Commentarii de vita et scriptis Rhetorum quorundam, qui saeculo secundo post Christum vel primo declinante vixerunt.*

vains anciens, réunis et expliqués ¹⁸. Suivent presque aussitôt les *Fragments des auteurs grecs de l'antiquité qui ont écrit de l'histoire ecclésiastique* (*Fragmenta graecorum veterum ecclesiasticae historiae scriptorum*). Monaldo soumit à l'abbé Francesco Cancellieri, renommé polygraphe de Rome, dont le nom reviendra maintes fois par la suite, le *Commentaire sur Porphyre*: il n'en put croire ses yeux. Dans sa *Dissertation sur quelques hommes doués de grande mémoire* (1815), il fait état de cette surprenante révélation: « Quels progrès ne pourra-t-on pas attendre dans un âge plus mûr d'un jeune homme d'un si extraordinaire mérite? Qui ne se joindra au très savant chevalier Jean-David Akerblad, suédois, pour former à son propos les plus joyeux présages? Voici ce qu'il m'écrit: « Il me semble qu'un ouvrage d'une telle érudition, dont l'auteur est dans un âge si tendre, est d'un excellent augure pour l'Italie, qui peut espérer voir un jour apparaître un philologue vraiment insigne, comparable à tous ceux que posséda jadis ce beau pays, à ceux également dont aujourd'hui s'enorgueillissent l'Allemagne et la Hollande. »

Niebuhr et Bunsen, par la suite, ne penseront pas autrement. Akerblad faisait, il est vrai, quelques réserves qui ne restreignent pas la portée de son jugement. Il se serait plus encore étonné d'une étude considérable, demeurée inédite, conservée à la Bibliothèque nationale de Florence: *Recherches du comte Giacomo Leopardi sur Julius Africanus* ¹⁹. Car il y montre d'exceptionnelles qualités: esprit critique, prudence, ingéniosité, sens délicat de la nuance, sans insister sur un talent de traducteur dont les preuves, par la suite, se multiplieront. L'adolescent possède admirablement le latin et le grec, et la connaissance qu'il s'est acquise de l'hébreu n'est pas négligeable, à en juger par un examen du *Psautier hébraïque* mis en vers italiens par l'abbé Venturi, qu'il publia en 1816, dans le *Spettatore*.

¹⁸ *Fragmenta patrum secundi saeculi, et veterum auctorum de illis documenta collecta et illustrata*.

¹⁹ *In Julium Africanum Jacobi Leopardi comitis lucubrationes*. Dans l'index de 1816, le titre est plus explicite: *Sexti Julii Africani quae supersunt omnia primum collecta, emendata, latine facta, partim primum edita, notis et prolegomenis illustrata*.

Avec tout cela son extrême jeunesse est reconnaissable encore à divers traits. Il a des engouements enfantins. Un temps il fut tout à la tragédie, et un autre, tout à l'astronomie, avant de passer par une « crise » d'érudition. Comme on voit des garçons moins singuliers ne vivre que pour le dessin, pour les cartes, pour la botanique, pour les papillons, ou se vouer successivement à l'exercice des sports les plus divers. Mais de telles variations peuvent révéler le progrès de l'âge. De même chez Giacomo la philologie et la pure érudition ne devaient pas satisfaire longtemps un esprit souple, inquiet, déjà vaste, une pensée ardente à se procurer de nouveaux aliments. Il s'y adonna sans réserve entre 1812 et 1814. Puis il évolua vers une activité plus littéraire (traductions en italien, essais, pastiches, vers de son cru).

Cependant il se mettait en rapport avec le monde intellectuel de Rome, grâce à l'abbé Cancellieri, avec celui de Milan, par l'intermédiaire de l'abbé Mai, bibliothécaire bientôt célèbre de l'Ambrosienne. C'est à celui-ci qu'il dédia sa traduction des œuvres de Fronton, que ce chercheur de génie avait retrouvées. Il se lia d'autre part avec Acerbi, directeur de la *Biblioteca italiana*, avec l'éditeur Stella, propriétaire du *Spettatore*²⁰. L'un et l'autre, d'ailleurs, dédaignèrent ses premiers envois. Mais la même année il devint le collaborateur de cette dernière revue, en dépit de l'éloignement qu'il laissait voir à Cancellieri pour son directeur Davide Bertolotto: « Le discrédit dans lequel est tombé ce périodique, aujourd'hui vraiment détestable, et dirigé par l'un des plus médiocres littérateurs de Milan, dépourvu de choix et de jugement, fait que tout ce qu'on y publie tombe dans l'oubli le lendemain; et c'est pourquoi, pouvant y faire imprimer ce que je veux, je n'y envoie que des choses dont j'ai peu de souci, aimant mieux voir les autres demeurer inédites que galvaudées de cette façon. »

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de ses traductions, à la seule exception des *Triopées* et du *Fronton*, paraissent dans le *Spettatore*: les *Idylles* de Moschus et le chant premier

²⁰ *Lo Spettatore italiano e straniero*.

de l'*Odyssée* en 1816, la *Batrachomyomachie*, en 1817. De la même année, en outre, sont le chant II de l'*Enéide* et le *Moretum* de Virgile. C'est par ces travaux que la notoriété de Giacomo peu à peu s'établit, d'abord à Milan, véritable foyer littéraire de l'Italie, et de là dans le reste du pays. Zumbini qualifie un peu promptement de médiocres l'ensemble de ces traductions. Il est plus élogieux pour les discours critiques dont Leopardi les faisait précéder²¹. Celui qui présente aux lecteurs les idylles de Moschus est déjà remarquable, et il nous renseigne utilement sur les goûts du poète au début de sa carrière. On en jugera par ce que nous en reproduisons :

« Théocrite, à l'ordinaire, est plus négligé, plus pauvre d'ornements, plus simple, et quelquefois aussi plus rude. Moschus est plus délicat, plus fleuri, plus élégant, plus riche d'agréments poétiques qui doivent quelque chose à l'art... Quant à moi, je n'ose pas faire passer Moschus avant Théocrite, qui offre des beautés que rien n'égale, et qui parmi les anciens est par excellence le poète des bergers et des champs; mais je ne fais pas difficulté de dire qu'à certaines de ses idylles, où domine le style austère, qui nous mettent sous les yeux des gens de campagne avec toute leur rusticité, je préfère les poèmes gracieux et châtiés de Moschus. »

L'aveu ne manque pas d'intérêt, et d'ailleurs il n'est guère surprenant qu'à dix-huit ans, et dans une maison telle que celle du comte Monaldo, son père, Giacomo ait subi tant soit peu l'influence du goût arcadien. Recanati, d'autre part, ne lui faisait pas aimer le rustique. Mais, quoi qu'en dise Zumbini, ses traductions ont de réelles qualités : adresse, élégance, grâce (parfois un peu mièvre) et déjà quelques traits *léopardiens*, particulièrement dans la troisième idylle, où Tonelli reconnaît comme un prélude au chant de l'*Infini*. Le discours préliminaire de la *Batrachomyomachie* aurait de quoi nous retenir également; nous y voyons comment il conçoit l'art de traduire : « Je n'ai pas traduit littéralement comme Lavagnoli, mais j'ai traduit — bien éloigné de faire un nouveau poème, ainsi

²¹ B. Zumbini, *Studi su Leopardi*, I, 43.

qu'Andrea del Sarto. J'ai tâché de m'emparer de la pensée du poète grec, de me la rendre propre et de donner ainsi une traduction qui eût en quelque manière l'aspect d'un ouvrage original... J'ai voulu que les expressions de mon auteur, avant de passer de son texte dans mes pages, demeurassent quelque temps dans mon esprit, qu'elles prissent une allure italienne, sans perdre la saveur du grec, et fussent rendues en vers sans dureté, en rimes qui pussent paraître spontanées. »

La *Batracomyomachie* italienne de Leopardi me paraît remarquable. Elle abonde en passages d'une venue excellente, d'une verve pittoresque et facile, avec un sens du trait qu'il lui faut envier. Mais cet éloge ne se peut répéter à propos du chant I de l'*Odyssée* et dans ce premier ouvrage du jeune poète qui ait été rendu public (dans le *Spettatore* du 30 juin 1816) l'éclat majestueux de l'antique ne se retrouve pas²². Il était encore trop alexandrin pour se mieux rapprocher d'Homère. Il avait cru devoir (naïveté puérile) adresser « aux littérateurs d'Italie » une sorte de supplication : « Je m'agenouille devant tous les littérateurs d'Italie, pour les supplier de me faire connaître leur avis sur cette tentative, publiquement ou privément, comme il leur plaira, s'ils veulent bien ne pas me considérer tout à fait indigne de leurs observations. » Cette requête, assez ridicule, a ceci de curieux qu'elle montre un désir toujours plus ardent de prendre des contacts nouveaux dans le monde de la pensée et de rompre ainsi la solitude odieuse de Recanati. Cet agenouillement fut d'ailleurs en vain, et son essai ne rencontra guère de faveur.

Ni Cancellieri ni Acerbi ne se soucièrent de publier la version des inscriptions dites *triopéennes*. Viani les introduisit en 1849, douze ans après la mort du poète, dans le tome deuxième de l'*Epistolario*²³. La traduction de l'*Enéide* ne réussit pas davantage. Publiée en une plaquette,

²² Son intention était de traduire les vingt-quatre chants.

²³ Ces textes tirent leur nom d'un bourg des environs de Rome où les fit graver Hérode Atticus, en souvenir de sa femme. En 1794, Ennio Quirino Visconti les avait le premier traduites fort gauchement. Puis ils avaient éveillé la curiosité de Giacomo, qui les rendit beaucoup mieux. Cependant on voit qu'aux yeux de ces messieurs de

elle se vendit fort mal. Dans le même temps, la *Batracomyomachie* avait les honneurs d'une réimpression. Mais le poète fondait beaucoup sur l'*Enéide*.

Virgile l'avait transporté. D'une vive curiosité d'esprit nous le voyons pour la première fois passer à l'enthousiasme. Le fait mérite d'être retenu : « Le deuxième chant m'avait touché à ce point que pendant ma lecture je me le récitais sans y prendre garde, changeant de ton quand il convenait de le faire, et m'enflammant, et versant parfois quelques larmes ²⁴. » Quant à la traduction de Fronton, que Stella avait repoussée, elle intéressa fort Angelo Mai, qui en eut la dédicace. Pour nous, elle a quelque importance, car nous y voyons Leopardi pencher vers le purisme et l'imitation des Italiens du *Trecento*. Nul des anciens, à l'en croire, ne leur est proche autant que ce rhéteur, qui avait su « faire revenir la langue latine de la vieillesse à la maturité, non jusqu'à la petite enfance » ²⁵.

Ses traductions ne l'absorbaient pas entièrement. D'autres travaux nous renseignent sur l'évolution de son esprit et de ses goûts. Nous ne pouvons les examiner tous ²⁶. *L'Essai sur les erreurs populaires des anciens*, qu'il écrivit dans les mois de juin et juillet 1815, devait être imprimé à Rome par les soins de Cancellieri. Mais Giacomo changea d'idée et le soumit à Stella, qui pensa le publier et finit par n'en rien faire. Viani le retrouvera parmi les papiers de l'éditeur et le fera paraître en 1846. Il était dédié à l'illustre lettré grec André Mustoxidi (dont on a des « observations » sur l'*Illiade* italienne de Monti et que Paul-Louis Courier cite à plus d'une reprise). Il se compose d'une préface et de dix-neuf chapitres, qui traitent des dieux, des oracles, de la magie, des astres, des météores. Tous éclatent, si l'on ose dire, d'une science énorme. L'au-

Rome et de Milan l'intérêt en était faible. Il y a certes de la singularité dans le choix de ces premiers travaux. Leur auteur ne possédait à aucun degré le sens du public. Le remarquer, c'est faire son éloge ; c'est expliquer aussi son peu de succès.

²⁴ *Scritti letterari*, II, 112.

²⁵ *Ibidem*, II, 72-73.

²⁶ Il y eut une étude sur *La Réputation d'Horace chez les anciens* (*Spettatore*, 1817), une *Notice historique et géographique sur la ville et le siège archiépiscopal de Damiette* (publiée à Loreto, chez Rossi).

teur y mit à profit son traité puéril sur l'histoire de l'astronomie, augmenté d'une foule de faits nouveaux, de citations en nombre infini, les latines dans le texte, les grecques traduites en vers italiens. Il appelle en témoignage les écrivains les plus illustres des deux antiquités, les prophètes, les psalmistes, les pères, les écrivains ecclésiastiques, les érudits, les grammairiens. Les noms d'Homère, de Pindare, d'Anacréon, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Ménandre, de Théocrite, de Lucrèce, de Lucain, de Virgile, des élégiaques, d'Horace, d'Ovide, des satiriques, de Cicéron, de Sénèque, de Stace le montrent toujours plus nettement orienté vers une antiquité plus majestueuse, et surtout vers la grande poésie. Il puise — moins textuellement — chez plusieurs Français (Rolin, Gognet, Pluche, etc.)²⁷. Mais la perspicacité, le sens critique, la méthode qui paraissent dans ces pages ne sont qu'à lui.

S'il s'inspire des Encyclopédistes, de Rousseau, de Voltaire, d'autre part il s'oppose à eux tous nettement. Son dessein est d'établir la différence qui doit se faire entre ce qui est religion et ce qui est superstition. Il exalte la première: « La religion a produit la superstition; et si le mal qui dérive d'un grand bien à l'ordinaire est grand lui-même, il est évident que la superstition doit être un mal très considérable, puisque la religion est le plus grand des biens. La superstition corrompt la religion... Vivre dans l'Eglise est contre la superstition le seul remède. Une erreur grave ne peut naître et se propager dans le sein de l'Eglise sans être bientôt examinée, écrasée ou du moins manifestée et déclarée en face de l'univers avec son caractère d'erreur. Seuls de faibles préjugés et des superstitions peu dangereuses peuvent prendre racine dans une Eglise qui est le siège de l'ordre et de l'unité, ennemie capitale de l'erreur²⁸. » Leopardi s'attache avec un soin particulier aux préjugés dérivant de l'irrégion même et clôt son livre par un éloge fervent de la foi catholique.

Comme nous sommes presque à l'instant de le voir

²⁷ Serban, *Leopardi et la France*, p. 100.

²⁸ *Scritti letterari*, I, 350 et 352.

changer d'une façon radicale, il ne sera pas mauvais de traduire cette apologie (au moins en partie) et de fixer ainsi sa position en cette année 1815. « Jusqu'à la philosophie qui pour nous est devenue une source d'erreur; jusqu'à l'incrédulité qui a enfanté des préjugés plus pernicieux que ceux que la crédulité a jamais produits! À la honte éternelle de notre siècle, qui a rendu mauvais ce que l'homme peut avec ses qualités naturelles se procurer de plus grand et de plus beau, le nom de philosophe est devenu odieux à la plus saine partie des hommes. Désormais il ne signifie plus qu'infidèle; il ne désigne plus qu'un homme ennemi de ses devoirs, de la Religion, de la patrie, de l'Etat; il ne désigne qu'un homme chargé des erreurs les plus grossières, les plus contraires au bien de la société, au bonheur du genre humain. Oui, dit Bacon, une teinte de philosophie éloigne les hommes de la religion. Vérité terrible, mais dont nous pouvons nous consoler par ce qu'ajoute ce grand connaisseur de l'esprit humain: une connaissance meilleure de la philosophie ramène à la religion. Religion très aimable, il est tout de même doux de finir en parlant de toi cet ouvrage autrefois entrepris pour faire quelque bien à ceux que tu favorises chaque jour! Il est doux de conclure d'une âme ferme et sûre que celui qui ne te suit et ne te respecte pas n'est pas philosophe, et qu'il n'y a personne te suivant et te respectant qui ne soit philosophe. J'ose dire même qu'il n'a pas de cœur, qu'il ne sent pas les doux frémissements d'un tendre amour, propre à le satisfaire et à le ravir, celui qui ne connaît pas l'extase où nous jette une méditation touchante, qui ne t'aime pas avec transport, qui ne se reconnaît pas entraîné vers l'ineffable objet du culte que tu nous enseignes. En apparaissant dans la nuit de l'ignorance, tu as fulminé l'erreur, tu as assuré à la raison et à la vérité un siège qu'elles ne perdront jamais. Tu vivras toujours et l'erreur ne vivra jamais avec toi. Quand elle nous assaillira; quand, nous couvrant les yeux d'une main ténébreuse, elle menacera de nous précipiter dans les sombres abîmes que l'ignorance ouvre sous nos pieds, nous nous tournerons vers toi, et nous trouverons la vérité sous ton manteau. L'erreur s'enfuira comme le loup de la mon-

tagne poursuivi par le berger, et ta main nous conduira jusqu'au salut ²⁹! »

Quel détestable pathos! Et comme on regrette d'avoir à s'en plaindre chez un homme qui sera l'un des prosateurs les plus sobres, les plus purs, les plus élégants de son pays! L'âge et les modèles fâcheux en sont d'évidence l'excuse. Mais il importait de montrer Giacomo si parfaitement d'accord avec son père à la veille d'un drame spirituel qui va l'en éloigner pour toujours. Son livre dédié à un cardinal, respire l'esprit de la Sainte-Alliance ³⁰! En 1817, il écrira deux chapitres, récemment découverts par Maroncini, qui devaient être le début d'une nouvelle rédaction. En 1815, il pourfendait les philosophes: deux ans plus tard, semble-t-il, son intention n'était plus telle.

La *Lettre aux Italiens* manifeste une semblable disposition; elle fut écrite la même année, à l'occasion de la « délivrance du Picenum », c'est-à-dire de la défaite de Murat sous Tolentino et de la restauration du gouvernement pontifical par les armes de Bianchi et de Neipperg. Elle date ainsi des Cent-Jours, du temps qui précéda Waterloo. C'est un discours plutôt qu'une lettre, éloquent, passionné, mais emphatique. Giacomo s'y révèle ennemi de Murat et de Napoléon, ennemi des Français, et l'on y trouve des affirmations de ce genre : « Si le vrai bonheur d'un peuple est placé dans la paix nécessaire aux arts utiles, aux lettres, aux sciences, dans la prospérité de l'industrie et du commerce, dans l'administration paternelle de souverains aimés et légitimes, nous pouvons le dire avec vérité, nul peuple n'est plus heureux que le peuple italien. »

Ses convictions politiques sont en rapport étroit avec ses convictions religieuses: la transformation sera totale dans les deux cas. Le poète des grandes odes patriotiques pour l'instant ne regrette point du tout la puissance militaire de Rome: « Terribles à tout le monde, nous étions ce que la France est maintenant, l'objet de l'exécration de tous

²⁹ *Scritti letterari*, I, 355-356.

³⁰ Cette dédicace, chose évidemment digne de remarque, est dans le manuscrit de la main du comte Monaldo.

les peuples. » Préférable est « cette espèce de grandeur qui consiste à posséder des capitales nombreuses, animées par des cours florissantes et brillantes »... « Renonçons à la splendeur, saisissons la solide. Quand on nous propose ou bien un pouvoir pernicieux, ou bien une paix dont tout garantit la durée, rejetons l'un, élisons l'autre; celui-là nous donnerait des noms, celle-ci nous donnera des choses; celui-là une gloire imaginaire, et celle-ci des avantages réels. » Mots étranges sous la plume d'un penseur qui fera de l'imagination la source unique de nos biens! Et comme cet esprit utilitaire, cette peur de l'aventure, ce mépris de l'héroïsme étonnent chez un jeune homme, qui, dans son désespoir même, brûlera bientôt d'une flamme si généreuse! Comme il est éloigné pour l'heure de cet Alfieri qu'il magnifiera! Leur seul rapport, en 1815, est leur commune gallophobie. Il doit se sentir plus près de Chateaubriand. Cependant il se laisse entraîner à quelque violence:

« Tyrans, exécution des peuples, horreur de la postérité, abomination des siècles, tremblez! L'Europe unie, au nom des droits sacrés des nations, jure de ne pas déposer les armes avant d'avoir anéanti votre pouvoir, avant d'avoir écrasé l'hydre... la tyrannie ³¹! » Il n'y a de tyrans, pour lui, que les Bonaparte. Rhétorique de grimaud. Sur un point, toutefois, il diffère déjà du comte, son père. Celui-ci n'avait pour patrie, en somme, que Recanati, le *Piceno*, les Marches. Giacomo reconnaît la sienne dans l'Italie. Et s'il ne souffre pas de la voir politiquement divisée, il en conçoit nettement l'unité spirituelle. Une lettre à la *Biblioteca italiana* (pour répondre à M^{me} de Staël) ne laisse aucun doute à ce sujet. Il y exprime une exaltation patriotique dont la source est uniquement littéraire, mais qui lui fait considérer tous les Italiens comme les dépositaires d'un commun trésor, comme ses frères d'élection:

« S'il m'est permis, dirai-je à l'exemple de Madame (de Staël), de parler un moment de moi, de même que Thalès remerciait le Ciel de l'avoir fait naître Grec, de tout cœur je le remercie de m'avoir fait naître Italien, et je ne voudrais pas changer de patrie pour un royaume,

³¹ *Scritti letterari*, I, de 361 à 374.

et non pas à cause du pouvoir de l'Italie, puisqu'elle n'en possède aucun, ni pour son beau climat, auquel je songe peu, ni pour ses belles villes, dont je m'occupe moins encore, mais à cause du génie italien, et pour le caractère de la poésie italienne, qui est de toutes les littératures du monde la plus semblable à la littérature grecque et latine, c'est-à-dire... à la seule vraie, à la seule naturelle et libre entièrement d'affectation ³². »

Dans la correspondance avec Giordani, nous retrouvons cette idée à plus d'une reprise. M^{me} de Staël avait exalté les écrivains du Nord, les offrant en modèle : « Nourrissons-nous d'Ossian et d'autres poètes septentrionaux. » Elle signalait le danger d'imiter les anciens et professait que la littérature classique était dans un monde chrétien une littérature « transplantée ». Il s'élève contre une telle conception. Il faut remarquer cet ostracisme à l'égard des influences modernes, surtout des influences transalpines, qui déjà fait penser à l'antiromantisme intransigeant de Giosue Carducci.

Tonelli définit en trois mots Leopardi, tel qu'il se montre à nous dans les ouvrages de cette époque : il est religieux (attaché sans la moindre réserve à la foi catholique); patriote (sous une forme légitimiste et antifrançaise); italien (voué désormais au culte de la littérature nationale).

³² *Scritti vari*, p. 163.

III

« LE PARFAIT ÉCRIVAIN ITALIEN »

La poésie attire cet érudit, ce philologue, de plus en plus fortement. Or depuis le temps de Macpherson, la supercherie est à la mode: Leopardi ne craint nullement de s'y livrer. C'est d'abord l'*Hymne à Neptune*; ce sont ensuite les *Odai adespotai*, composées en 1816, publiées par le *Spettatore* en 1817. Puis vient une idylle, *Le Rimembranze*, puis encore une esquisse tragique, *Marie-Antoinette*, qu'il écrivit également en 1816. La première de ces compositions parut sous le titre que voici: *Hymne à Neptune, d'auteur incertain, nouvellement découvert, traduction du grec en vers non rimés*. L'auteur se donnait pour l'interprète d'un texte par lui supposé, trouvé, disait-il, par un ami romain dans une petite bibliothèque, et dont il reproduisait le premier et le dernier hexamètres, comme échantillon, en attendant la publication intégrale, avec un appareil de notes fort savantes, pour en mieux faire accroire au lecteur.

Ce petit ouvrage est tout autre que négligeable. Il en faut admirer l'adresse, l'élégance, même la force et, en un mot, tout ce que Leopardi sut y mettre de talent. L'inspiration n'en est, toutefois, point du tout léopardienne, et rien de son être intime ne s'y laisse encore deviner. Dans les *Odai adespotai* la virtuosité du mystificateur est développée à l'extrême. Il les composa directement en grec, dans la manière d'Anacréon. Elles sont, dit-il entières, « sauf quelques vers qui manquent peut-être à la fin de la seconde ». Il inclinait à les attribuer au maître de Téos. Il ajoutait qu'il avait tenté de les mettre en vers italiens sans y bien réussir. Plusieurs lecteurs tombèrent dans le panneau, ce

dont le Récanatais se divertit fort. Cet amusement ne fut point dédaigné au XIX^{me} siècle : on connaît *La Guzla* de Mérimée, et son *Théâtre de Clara Gazul*. Plus tard, on aura les *Chansons de Bylitis*. Le grand Manzoni lui-même, en publiant *Les Fiancés*, se donnait comme l'éditeur d'un vieux manuscrit anonyme.

Les *Rimenbranze* (*Souvenirs*) ne doivent pas être confondues avec les belles *Ricordanze*, qu'elles ne font prévoir d'aucune façon, et n'ont pas comme celles-ci de caractère personnel. C'est une idylle un peu pâle, dans le goût de Gessner. Un Gessner tant soit peu touché d'ossianisme. Il faut un rien de complaisance, ou un désir trop impatient de voir Leopardi tel qu'il sera plus tard, pour admettre que l'accent funèbre dont ces vers sont marqués par places puisse annoncer ses plaintes futures sur des choses, des personnes qu'il aimait (Silvia, Nerina) rapidement disparues.

Maria Antonietta non plus ne peut rien nous apprendre. Ce que le poème offre de plus intéressant, c'est le combat qui se livre dans le cœur de Charlotte, fille de la reine infortunée : elle pourrait sauver sa mère en cédant à un révolutionnaire puissant. Il ne suffit pas d'écrire en vers agréablement, ni même de sentir la poésie et d'en faire son ambition pour être ou pour commencer d'être un poète. On n'atteint cette dignité qu'au prix d'une crise profonde, et Leopardi va s'en apercevoir à son tour. En octobre 1816, il fit une grave maladie, et sa vie en fut en péril. Il eut la révélation de la mort, il la vit de tout près, et dès cet instant la conçut toujours imminente. Elle entra dans sa pensée et devint l'objet quotidien de sa méditation.

Cette métamorphose eut un prompt effet. En novembre et décembre de la même année, à peine remis, il compose une *cantica* en tierce rime, où paraît sa vision personnelle de la mort. C'est la première de ses compositions poétiques dont il conservera quelque chose dans le livre des *Chants*. Cette *Approche de la mort*, à première vue, est une imitation quelque peu scolaire de Dante, de Pétrarque (et de Monti). Des réminiscences nous y frappent constamment (vers, images, détails prosodiques). Mais la ressemblance avec ses modèles paraît aussi dans le fond. Au premier

chant il peint une tempête, et son héroïne, égarée dans une lande, où un esprit vient à son aide, envoyé par la Dame rayonnante de sérénité, la « *gran Signora da' sereni rai* ». Comment ne pas penser au début de la *Divine Comédie*, à la forêt obscure, à Virgile mû par Beatrice, à la grâce de la Vierge qu'elle avait implorée en faveur de Dante, par l'intermédiaire de Lucie? Il faut traduire les deux premiers tercets qui rendent bien évidente la similitude:

« Le dernier rayon du jour s'était éteint à l'occident; le toit des fermes ne fumait plus; la voix des chiens, la voix des hommes s'était tue, quand, partie où l'appelait son désir amoureux, elle se retrouva au milieu d'une lande plus que toute autre gaie et plaisante au regard. »

Au chant II, le souvenir de Pétrarque domine, mais Dante s'y retrouve (Françoise de Rimini) et l'on y croit surprendre celui de Byron. Les chants III et IV nous font penser surtout à la *Basvilliana*, puis à Pétrarque de nouveau (*Triomphe du Temps*, *Triomphe de l'Eternité*), puis à Dante toujours. Quelques traits léopardiens se laissent toutefois discerner sans trop de peine: « Le temps heureux, hélas, n'est jamais que fumée! La joie est d'un instant, et les pleurs se prolongent. La sagesse est de craindre, et l'erreur d'espérer. » (I, 28-30.) Ou bien: « Ah, comme nous sourit une traîne d'azur, quand la pluie a cessé, là-bas, sur la montagne, quand l'orage s'apaise, et peu à peu s'éloigne. » (II, 7-9.)

L'accent personnel est plus sensible au chant V, où se découvre la genèse du poème tout entier. Et dès les premiers vers: « Il me faut donc mourir, pourtant je n'ai pas vu vingt fois sur la maison s'apesantir la neige, l'hirondelle vingt fois revenir à son nid. Je sens languir en moi la flamme de la vie. Je regarde partout et ne vois, dans le monde, hélas, qu'un lit de mort déjà dressé pour moi. » (V, 1-6.)

Cette pensée est dès ce temps habituelle: « La vie est triste, hélas, et je sais mon destin; mais la perdre est moins dur à qui la put connaître, et connaître son poids à force de pleurer. » (V, 16-18.) Multiplier les citations serait facile. Ainsi Dante, Pétrarque, Monti, dont l'influence en cent lieux éclate, fournissent le cadre de la « vision ». Mais la

substance profonde en est léopardienne. C'est un sentiment d'amère désillusion, c'est un regret tragique dont toute l'âme du poète est occupée. Il a rêvé l'amour, et ne l'a point rencontré, la gloire: elle n'est pas venue. Il se sent né pour de très grandes choses, que la mort l'empêchera d'accomplir. On perçoit dans ce poème un cri de désespoir, une protestation désolante contre l'injustice du sort. La religion l'étouffe ou l'affaiblit encore pour un temps: bientôt elle n'en aura plus la force. *L'Approche de la mort* s'achève dans un soupir de résignation. Sincère, à n'en pas douter, car Giacomo possède encore la foi. Mais la rébellion se devine. Cette tristesse se limite à sa personne, elle n'a d'autre source que ses propres malheurs. Quand elle se répandra sur le monde, le véritable Leopardi sera né.

N'allons pas placer trop haut un ouvrage où domine, où surabonde la rhétorique. Giordani, nous semble-t-il, en jugeait très sagement. Il écrivait un an après la composition de *l'Appressamento*: « Cette cantique ne me paraît certes pas à brûler, mais je ne la publierais pas avant longtemps. Je crois que Votre Seigneurie (il entre dans sa correspondance avec le fils de Monaldo beaucoup de cérémonie encore) en la relisant après quelques mois y trouvera peut-être de nombreux signes d'un génie très heureux, mais aussi quelques longueurs, quelques duretés, quelque obscurité. Vous avez atteint votre but, qui était de montrer la grandeur extraordinaire à laquelle vous êtes parvenu à l'âge de dix-huit ans. Tout le monde la connaît (?). Maintenant vous pouvez prétendre à publier des ouvrages qu'on n'aura pas besoin de critiquer et de louer en considération de votre âge.

Leopardi ne publia pas *l'Approche de la mort*. Mais le poème demeure pour nous important, puisque nous y voyons paraître les deux thèmes principaux de son lyrisme: regret de la jeunesse et cruauté du destin. Sa philosophie, elle aussi, commencera par la méditation du problème de la douleur dans la vie humaine et dans l'univers. La crise de 1815 a fait de l'enfant un homme. Par elle son cœur, en quelque sorte, a rattrapé d'un bond l'avance effrayante de son esprit. Il est entré dans sa jeunesse ardente et triste, tourmentée, épouvantée, et qui lui semblera plus tard à

peine plus réelle qu'un songe. Au cours des années suivantes, 1817 et 1818, nous voyons le monde léopardien s'élaborer, prendre sa couleur et sa forme. Fort d'une expérience capitale (la douleur et la mort), le poète considère avec des yeux nouveaux les choses, les êtres, l'existence et lui-même. Il se plonge dans une contemplation grandiose et désolée, il descend dans son propre cœur. Il substitue à la réalité telle qu'elle lui était primitivement donnée une construction de son intelligence et de sa sensibilité.

Trois événements marquent cette période: l'amitié nouée avec Pietro Giordani, un premier amour dont l'objet sera sa cousine Geltrude Cassi, l'excursion à Macerata peu après le mouvement carbonaro qui eut cette ville pour théâtre. Elle s'exprime dans les deux élégies, dans les *canzoni* *A l'Italie* et *Sur le monument de Dante*, dans le début du *Zibaldone*, enfin dans le *Discours d'un Italien sur la poésie romantique*. Le plus considérable de ces événements, ce sont les rapports qu'il établit avec un écrivain déjà célèbre. Cette amitié pour Giordani remplira tout son être, ne laissant quelque place, pour un temps, qu'à des relations de politesse et d'intérêt, avec Angelo Mai, d'abord, ensuite avec Vincenzo Monti.

Il reçut de ce vieux maître quelques mots d'éloge pour sa traduction du chant II de l'*Enéide* et tint à lui dédier ses premières canzones. A la date du 29 février 1819, Monti l'en récompensa par ce compliment: « J'insiste à vous remercier de l'honneur que vous me faites, et je vous assure que mon cœur se réjouit de voir paraître sur notre Parnasse une étoile dont on se demande quelle lumière elle répandra à son apogée, si elle en verse tant à sa naissance. » Il établit avec Acerbi des rapports qui n'auront que peu d'agrément, d'ailleurs ³³. D'autres avec Stella, dont la suite sera plus heureuse, puisque la collaboration au *Spettatore*, commencée en 1816, dura jusqu'en 1818. Stella négligea de publier l'*Essai sur les erreurs populaires des anciens*, puis

³³ Giordani disait à son jeune ami, dans la lettre du 31 décembre 1817: « Mais que diable aller vous croter auprès de cet infâme et famélique chenapan d'Acerbi, en qui tout le monde dénonce un espion, et c'est la moindre de ses hontes? » Giacomo répondait le 16 janvier: « Ce monsieur, je le tenais pour un de ces gentlemen marqués au fer

le *Discours sur la poésie romantique*; en conséquence de quoi ils « espacèrent » (pour se rapprocher plus tard). Giacomo se lia de plus, jusqu'à la cordialité, avec l'abbé Cancellieri, qui plus tard se verra confier le soin de publier (à frais d'auteur) les deux canzones. L'abbé s'en chargera de bonne grâce, le louant « de ses très nobles vers et de son ardent enthousiasme national ». Une autre lettre accompagnera les premiers exemplaires imprimés : « Heureux êtes-vous de pouvoir, dans votre première jeunesse, rivaliser avec des écrivains consommés et chenus, en vers comme en prose, en latin et en grec non moins qu'en italien! »

Avec Pietro Brighenti, les rapports de Giacomo furent de même nature, peut-être un peu plus suivis et familiers. L'existence de cet avocat, favorisée au temps de l'Empire, fut très mouvementée ensuite. Il se fit journaliste, il se fit imprésario. Mais il devint en outre confident (comme on disait) de la police autrichienne, sous le nom de Luigi Morandini³⁴. Quelques personnages de moins de relief ont leur rôle dans l'histoire de cette période : l'éditeur Sonzogno, de Milan, le comte Cassi, parent éloigné des Leopardi, supposé l'auteur d'un article malveillant sur la traduction de l'*Odyssée* (un loyal échange de lettres mit au point toutes choses), l'oncle Antici, sincère admirateur de son neveu, très désireux de lui procurer des satisfactions d'amour-propre (il le fit élire membre correspondant de l'Académie de Viterbe, en 1817).

Dans ce petit monde, le poète compte un seul ami véritable : Pietro Giordani. En dehors des siens, Giordani lui inspira sa première, et peut-être sa plus vive amitié. Mais une chose devait être précisée : on a vu que cet écrivain ne fut pas de la part de Leopardi, comme on semble parfois le croire, l'objet d'une élection. Un désir très natu-

rouge, même avant votre lettre, bien que ce fût un jugement téméraire. Mais par Dieu n'allez pas croire que j'aie usé avec lui d'un seul mot que je puisse regretter. Moi qui dédaigne de demander de l'argent à mon père, pensez si pour rien au monde j'aurais voulu m'incliner devant un journaliste!

³⁴ Voici comment le définit M. Anagnine : « Pierre Brighenti, louche personnage dévoilé plus tard comme agent secret de l'Autriche, qui se donnait toutes les peines du monde afin de passer pour un ami intime et dévoué des patriotes italiens. »

rel, et toujours plus vif, de prendre contact avec les milieux littéraires fut à l'origine de cette rencontre. L'enfant solitaire cherchait un peu au hasard. Sans résultat vraiment appréciable: il eut une inspiration ou une chance évidente quand il écrivit à Giordani. La personnalité de cet écrivain fut très diversement appréciée: on l'exalta sans mesure, on le rabaissa par la suite sans justice et sans discernement. Il était né en 1774, à Plaisance, et il vivra jusqu'en 1848. Ses défauts étaient nombreux (susceptibilité, instabilité d'humeur, soupçon, vindicte) mais rachetés par des qualités solides (patriotisme ardent et ferme, enthousiasme pour toutes les formes du bien et du beau). Longtemps il exerça sur les lettres, non pas à leur détriment, une véritable dictature, et son autorité de critique était à l'apogée au temps où Leopardi le connut.

Cet ex-bénédictin manquait d'imagination, d'invention, et n'était point fait pour les travaux de longue haleine: ses épîtres, ses articles, ses discours ne peuvent lui assurer l'immortalité. Giordani n'en fut pas moins un prosateur excellent, et surtout un épistolier du premier ordre: dans ce domaine, en Italie, on lui voit peu de rivaux. Sa correspondance est encore aujourd'hui d'une lecture très agréable, aisée, animée, abondante en observations délicates, en aperçus ingénieux. Le style en est sûr, sobre et châtié, voisin du purisme, sans rien de compassé, d'une enviable éloquence parfois. Son érudition était vaste, et sa lecture immense. Tous ces avantages se retrouvaient dans sa conversation. « Elle était une merveille et un enchantement », dit Gassalli, son éditeur. « Il lui venait sur la langue, spontanément, l'expression la plus appropriée, la répartie la plus aiguë, la pensée la plus nuancée et la plus subtile. » Pendant leur commun séjour à Venise, en 1818, Byron se laissa prendre au ton de cette causerie étincelante et lui demanda de s'installer pour quelque temps dans cette ville, afin de prolonger le plaisir de leurs entretiens ³⁵.

Giordani, sans doute, était un homme d'esprit, et un homme de cœur. Il avait « le flair des grandeurs nais-

³⁵ M. E. Anagnine, qui rapporte ce fait, donne de Giordani, par ailleurs, un portrait poussé au noir: « ... Ombrageux, irascible, ran-

santes », de même que le goût de les servir avec un zèle désintéressé. Dans un sens, il n'était peut-être pas tout à fait le conseiller qu'aurait pu choisir Giacomo, car il était sensible aux beautés de la prose plus qu'à celles des vers. Il n'en demeure pas moins qu'il sut découvrir son génie, et le diriger, et le consoler souvent, quelque ombrageux que fût son caractère (celui de son ami, plus jeune de vingt-quatre ans, ne l'était pas moins). C'est son plus beau titre de gloire, et il en vaut un autre. Le malentendu déplorable qui les sépara par la suite ne doit point nous le faire oublier. L'auteur des *Chants* fut exalté par lui d'une manière qu'on a jugée hyperbolique. Mais il en prit ainsi plus vite et plus complètement conscience de ce qu'il était.

M. Luigi Tonelli compare la correspondance des deux écrivains en 1817 et 1818 aux lettres de Goethe et de Schiller, avec ces deux différences, ma foi, considérables, que Goethe l'emportait sur Schiller par l'âge et le talent, alors que l'âge était pour Giordani le seul avantage, et que, loin de considérer Leopardi comme un disciple, il voyait en lui un maître, un être presque miraculeux. La première lettre du Récanatais porte la date du 21 février 1817³⁶. Il offrait au Placentin sa traduction de

cunier, atteint dès l'enfance par une grave maladie de nerfs... il s'en prend toute sa vie à quelqu'un ou à quelque chose. Tout lui est sujet de plainte: le malheur des temps, l'injustice du monde, la tyrannie des hommes. Partout il flaire méchanceté, envie, mauvaise foi, trahison, ingratitude. Ses jugements... manquent d'équité et de modération. Sa suspicion est toujours en éveil... Sa verve est batailleuse... Son amour-propre est constamment exaspéré, surtout par l'infériorité de ses talents, dont il avait fort bien conscience. C'est un mélange bizarre de l'« honnête homme » et du névropathe moderne, de l'esprit somme toute lucide et du plus étrange emballé. Comme chez tous les déséquilibrés, la profonde humilité s'allie en Giordani à la vanité la plus folle, qui frise la mégalomanie. » Le seul plaisir serait pour moi, dit-il une fois à Gassalli, de causer avec un homme qui eût le cœur égal au mien, mais dont l'esprit serait plus haut et plus ample. Or ce divertissement-là, j'avoue n'avoir jamais pu me le procurer. « Et dire qu'il a croisé dans son chemin des hommes tels que Byron et Manzoni, Monti et Leopardi... »

³⁶ Comment l'idée était-elle venue à son esprit de se mettre en rapport avec l'illustre critique? Peut-être du fait seul de cette célébrité. Peut-être à la suggestion de l'un de ses parents, Benedetto Mosca.

l'Enéide. Il avait entendu parler de lui comme du *primo scrittore d'Italia*, mais ne connaissait de son œuvre à peu près rien. La réponse ne se fit pas attendre. En voici quelques endroits :

Milan, 5 mars 1817.

Très illustre et très estimé Monsieur le Comte,

Que Votre Seigneurie illustrissime fût riche d'esprit et de connaissances, je le savais déjà, non seulement par le crédit qu'elle a obtenu auprès de nombreux lecteurs, mais par moi-même qui ai lu diverses choses de vous, lesquelles m'ont permis de voir V. S. déjà très avancée en une voie abandonnée par la plupart des nobles et des lettrés. Or il vous a plu de me montrer qu'une délicate et rare courtoisie accompagne chez vous les autres vertus. Cependant, voyant la suscription de votre lettre d'une autre main que la lettre même, et toute cette lettre si peu proportionnée à ma petitesse et à mon obscurité, je devais supposer que par erreur elle m'était adressée et qu'il ne m'était pas permis de l'accepter. Et en vérité je n'accepte pas tous ces compliments qui auraient de quoi faire rougir même un homme qui vaudrait beaucoup, et beaucoup plus que moi, qui ne suis, ne serai et ne veux être rien. Mais ce ne m'est pas une raison de refuser un don tel que celui de votre livre, à la recherche duquel, au contraire, je me suis immédiatement rendu chez Stella; et j'ai vivement regretté qu'il ne l'eût point. »

Plus loin, Giordani parle des tribulations qui ne lui ont manqué jamais et de ses ennuis présents, dont l'ouvrage annoncé le pourra distraire. Puis il continue ainsi : « ... Je veux me féliciter avec vous et avec l'Italie que vous vous adonnez avec tant d'amour aux bonnes études; je tiens qu'elles ne pourront prospérer et devenir utiles au public que lorsqu'elles seront aimées de la noblesse et pratiquées par elle. V. S. en donne un exemple nécessaire et beau. »

Pour Giordani le parfait écrivain italien, dont il attendait la renaissance des lettres nationales, devait appartenir à la noblesse et satisfaire encore à d'autres conditions,

qui toutes se trouvaient en Leopardi. La missive n'était pas encore expédiée au moment où le paquet lui fut remis: « C'est hier seulement, tard dans la soirée, que j'ai reçu de la poste votre très appréciée et agréable lettre, bien qu'elle fût du 21 février. La mienne écrite, déjà fermée (et je la rouvre pour cette raison), j'ai vu Stella et reçu de lui votre livre, pour lequel je vous réitère mes remerciements les plus sentis. Je ne tarderai pas à le lire, parce que tant d'esprit, de telles études chez un cavalier, chez un jeune homme me réjouissent profondément, etc. »

Le ton change au cours de la lettre même. Dans le post-scriptum, après réception du volume, il devient plus simple et plus cordial. C'est le début d'un mouvement de l'âme qu'on verra se développer chez Pietro Giordani jusqu'à la plus vive affection. La correspondance est engagée, et les lettres seront toujours plus fréquentes, plus amicales. Le progrès se reconnaît à la façon dont le plus âgé s'adresse au plus jeune. On passe de l'*Illustrissimo e pregiatissimo signor conte* (5 mars) à *Mio carissimo signor contino*, puis à *Mio carissimo e sfortunatissimo* (1^{er} novembre 1819, après la visite à Recanati), puis à *Mio sfortunatissimo e amatissimo Giacomino*, etc.

La deuxième lettre du critique était déjà très flatteuse pour Leopardi. Il le félicite d'être arrivé si jeune à un point où personne, peut-être, n'était arrivé à son âge. L'enfant malheureux avait trouvé qui pût le comprendre. Alors il se confie, il se confesse, il s'explique. Tout ce qu'il a sur le cœur depuis si longtemps trouve enfin son expression. Dans sa lettre du 21 mars 1817, entre un passage sur la vie à Recanati, déjà cité, se lisent des aveux de ce genre: « Si je vis, je vivrai pour les lettres, parce que je ne voudrais pas, ni ne pourrais vivre pour autre chose. »

Mais celle du 30 avril exige un plus long examen: « Je vous dirai que vraiment ma complexion n'est pas débile, mais très débile, et je ne vous cacherai pas qu'elle s'est ressentie un peu des fatigues que je lui ai fait endurer pendant six ans. Maintenant je les ai considérablement modérées; je ne travaille pas plus de six heures par jour,

et très souvent moins encore; je n'écris presque rien; je fais ma lecture régulière des classiques des trois langues...

» On a dit faussement que l'air de cette ville était salubre. Il est extrêmement variable, empreint de sel, humide, redoutable aux nerfs, et du fait de sa subtilité, nullement bon pour certains tempéraments. Ajoutez à cela la noire mélancolie obstinée, horrible, barbare, qui me lime et me dévore, que l'étude alimente, et qui sans l'étude m'accable. Je sais pour l'avoir connue (et maintenant je ne la connais plus) ce qu'est cette mélancolie heureuse qui enfante les belles choses, plus douce que la gaieté, laquelle, si je puis m'exprimer ainsi, est comme le crépuscule, alors que cette autre est une nuit très épaisse, horrible, un venin, comme vous le dites, qui détruit les forces du corps et de l'esprit. Or de quelle façon m'en affranchir en ne faisant autre chose que penser, en vivant de pensées, sans la moindre distraction? Et comment supprimer l'effet si la cause dure? Que me parlez-vous de divertissements? A Recanati, l'unique divertissement est l'étude, l'unique divertissement est ce qui me tue, et tout le reste est ennui...

» Quand je vois la nature en ces lieux qui en vérité sont agréables (seul avantage qu'offre ma patrie) et dans cette maison particulièrement, je me sens transporté hors de moi-même, car il me semblerait faire un péché mortel à ne m'en point soucier, à laisser passer cette ardeur de jeunesse, et à vouloir devenir un bon prosateur, et attendre une vingtaine d'années avant de m'adonner à la poésie.»

Il y a dans cette lettre émouvante des accents définitivement léopardiens, et l'on y trouve aussi la plupart des motifs léopardiens : l'horreur de Recanati, l'amour de l'Italie, et la mélancolie affreuse, et l'asphyxiant ennui. Mais ce qui s'en dégage le plus nettement, c'est la nécessité de la poésie : il a besoin d'elle pour ne pas mourir. Giordani voit son nouvel ami très malheureux. Et tout de suite il suppose à cette tristesse les causes qu'on lui trouve chez d'autres jeunes gens. Non, répond Giacomo : « Ce qui me rend malheureux, c'est d'abord le manque de santé... et c'est ensuite la pensée... Je crois que vous savez, mais j'espère que vous n'avez pas éprouvé, de quelle façon la pensée peut tourmenter et martyriser un

être qui pense quelque peu différemment des autres, quand cet être n'a aucune distraction, si ce n'est l'étude, qui, parce qu'elle fixe l'esprit et le retient immobile, fait plus de mal que de bien. »

Giordani est ému, mais aussi transporté d'enthousiasme. Il s'était forgé, nous l'avons dit, un type du parfait écrivain italien. Il l'a trouvé. Son Giacomino le comble d'aise à répéter qu'il ne désire ni profits, ni honneurs, ni fonctions, ni prélatures, ni rien ³⁷. « Mais je veux m'élever et me faire grand, et m'assurer l'immortalité par le génie et par l'étude. » Il y a quelque chose de Vauvenargues dans cette ambition. « L'amour de la gloire, voici ce qu'il m'ordonne: premièrement aime la gloire, mais n'aime que la seule vraie, et pour cela n'accepte pas, mais rejette les éloges non mérités, et plus encore les éloges menteurs; non seulement ne les aime pas, mais abomine-les; deuxièmement, pénètre-toi de ceci, qu'en faisant le bien à ton âge tu seras loué de très peu de gens: efforce-toi donc toujours de plaire à ce tout petit nombre, et laisse à d'autres de plaire à la multitude et d'être submergés par ses compliments; troisièmement, de la médisance, des injures, des mépris, des persécutions, des critiques injustes, ne fais pas plus de cas que des choses qui ne sont point; des critiques justes ne t'afflige que pour le fait de les avoir méritées; quatrièmement, loin d'envier les hommes plus grands et plus fameux que toi, sache les estimer et les louer autant qu'il t'est possible, et avec autant de vigueur que de sincérité! » (21 novembre 1817.)

Giacomo est orgueilleux: cet orgueil souffre constamment dans le cercle même de la famille, et plus encore au dehors, dans la petite cité: « Je suis un enfant, écrit-il le 6 décembre de la même année, et je ne dis pas à la maison, où l'on me traite en bébé; mais au dehors quiconque est plus ou moins renseigné sur ma famille, en recevant une lettre de moi et en voyant ce nouveau Giacomo, s'il ne me prend pas pour l'âme de mon grand-père, mort

³⁷ Pour Giordani le parfait écrivain doit être riche (cause de désintéressement), noble de race, noble d'esprit, de forte culture classique, irréprochable en ses mœurs, épris du beau, accessible à la pitié et à tous les sentiments généreux.

il y a trente-cinq ans, lequel porta ce nom, suppose que je suis un des fantoches de la maison. A Recanati, d'ailleurs, on me prend pour ce que je suis, un vrai garçonnet, rien de plus, et la plupart y ajoutent les titres de jeune présomptueux, de philosophe, d'ermite, et que sais-je encore. »

C'est une manie assez générale dans les petites villes que de coller aux gens une étiquette que sous aucun prétexte on ne consent par la suite à modifier. Quand le cœur du « garçonnet » aura découvert en lui les premiers signes de ce qui sera l'amour, son orgueil saura mépriser jusqu'à la gloire. Lettre du 16 janvier 1818: « Mon cœur a éprouvé quelque chose qui m'a fait sentir aussi qu'il était noble; et vous me paraissez méprisables, vous autres hommes, de qui je ne veux pas la gloire, si pour l'obtenir il faut que je m'abaisse à vous la demander; car je suis en état de me la donner à moi-même, ayant quelque chose en moi, et beaucoup plus, que vous ne me pouvez donner en aucune façon. »

Deux mois suffiront pour briser cette fierté vaillante: le désespoir l'emporte une fois de plus. Giordani, qui s'alarme, promet alors sa visite, et Giacomo, du coup, retrouve tout son courage et toute sa joie. Hélas, il devra patienter bien longtemps avant que le projet ne se réalise! Aussi que d'agitation, de doutes, de craintes; que de sursauts et que d'abattements! Il bout tour à tour et se désole. Enfin, vers la mi-septembre 1818, le Placentin arriva. L'événement est considérable. Imaginons quelque critique éminent (mais en trouverons-nous un d'une autorité pareille?) partant en voyage, toutes affaires cessantes, pour aller voir au fond de sa province un jeune débutant, qui même n'a rien encore publié d'un sensationnel intérêt. Du 16 au 21, il est l'hôte du cérémonieux comte Monaldo.

Le poète et lui s'entretinrent tout à leur aise (Carlo et Pauline même prirent part souvent aux conversations). Ils se promenèrent chaque jour aux environs de la petite cité. Mais plus importante fut leur excursion à Macerata. Dans cette ville, ils auraient pris contact avec divers personnages connus pour être affiliés au carbonarisme. A tout le moins ils y recueillirent des renseignements précis sur

le mouvement carbonaro des 24 et 25 juin 1817 (un an et quelques mois plus tôt) immédiatement étouffé par la police.

La comtesse Ippolita Mazzagalli, cousine du poète, et du même âge, a témoigné qu'il revint tout changé (*tornò mutato tutto*) de ce petit voyage. Dès lors, nous ne voyons pas très bien pourquoi M. Anagnine a réduit à rien, ou à presque rien, l'influence de Giordani: tout au contraire elle fut considérable, sans être évidemment la seule, et par elle cette profonde transformation dont avaient paru déjà quelques signes va s'amplifier et se précipiter. Il y eut quelque chose de vrai, certainement, dans l'impression de Monaldo, qui plus tard accusera Giordani d'avoir altéré le cœur et l'esprit de son fils (en matière religieuse surtout). Le critique s'en est défendu toujours avec une extrême énergie, et de très bonne foi, sans doute. Mais les faits sont là. Il a pu l'influencer sans volonté systématique de ruiner ses convictions. Il était anticlérique, même violemment, bien qu'il ne donnât pas dans l'athéisme. Et le moins qu'on doive admettre est qu'il ne combattit pas la répugnance que Giacomo montrait pour l'habit. Ce dernier serait arrivé peut-être au point où nous avons entrevu qu'il tendait avant d'avoir connu cet homme considérable. Mais y serait-il si vite arrivé? Saponaro donne à entendre que le comte eut besoin de toute sa civilité pour ne pas laisser voir à l'étranger ce qu'il lui donnait d'inquiétude, et qu'il respira lorsqu'il lui vit enfin les talons. C'est probable.

Giordani, quoi qu'il en soit, déploya pour la cause du jeune poète malheureux un extraordinaire zèle. Nous en possédons nombre de témoignages, l'un plus que l'autre éloquent. Le 31 janvier 1819, il écrit à Giulio Perticari: « Je voudrais que vous fissiez un peu connaître (et particulièrement à Mgr Mauri, si possible) le très rare mérite du comte Giacomo Leopardi de Recanati; vous savez de lui déjà quelque chose; mais moi, pour l'avoir beaucoup connu, je vous assure que son génie est l'un des plus grands que j'aie rencontrés jamais; son savoir tient du miracle; il est bien difficile de trouver un homme de quarante ans qui en sache autant que lui à vingt et un. Il est enfermé, ou plutôt enseveli dans cet horrible cimetière de

Recanati; il faudrait qu'il pût en sortir, qu'il pût trouver une occasion lucrative d'aller à Rome: autrement son père ne le permettra pas. En italien, en latin, en grec, en histoire, en érudition, en style, il est un vrai prodige. Si à la bibliothèque du Vatican ou dans quelque autre établissement studieux; si auprès d'un cardinal on lui pouvait trouver une petite place, ah! quel bien on ferait, non tellement à lui qu'à la science et à l'Italie, qui peuvent s'en promettre des miracles! De plus il a des mœurs, de l'éloquence, de la sagesse comme un homme de soixante ans. Rendez-moi, mon cher Giulio, vous et Bortolino, le grand service de parler de lui dans chaque occasion propice, quand ce ne serait que pour le faire connaître.»

A Bartolomeo Borghesi, le 12 février 1819: «Dernièrement j'ai écrit à notre Giulio pour vous prier, vous et lui, de bien vouloir faire connaître, et spécialement aux gens en place, les rares mérites de l'excellent comte Leopardi, enterré tout vif à Recanati, et lui donner aussi la possibilité de se faire connaître dans votre *Journal Arcadique*... De Leopardi avez-vous lu les deux canzones qu'il vient de faire imprimer à Rome? Ici elles font naître une incroyable admiration, comme des choses d'une très étonnante rareté. Et en vérité elles me semblent d'une beauté merveilleuse ³⁸.»

³⁸ A Giovanni Roverella, le 7 mai 1819: «J'ai su de Leopardi l'accueil gracieux que tu as réservé à ses vers, qu'il t'avait envoyés sur mon conseil comme à un intelligent et aimable connaisseur. De ce bienveillant accueil je te remercie infiniment, comme si tu l'avais fait à moi-même; et je t'assure que Leopardi est un très rare génie et un cœur adorable.»

A Pietro Brighenti, le 6 juillet 1819: «Quand nous serons ensemble et parlerons en confidence, les *canzoni* en main, j'espère que je pourrai justifier mon admiration pour le talent de Leopardi, qui me paraît surprenant, effrayant: la chance de Monti, c'est d'avoir quarante-cinq ans de plus que lui. Mais si Leopardi peut vivre (à supposer que Monti fût jeune également), croyez-moi si je vous dis que Leopardi sera un soleil qui les éclipsera tous. Croyez-moi si je vous dis en confidence que Monti, Perticari, Mai (et le seigneur Giordani, si vous pensez qu'il vaille quelque chose) mis ensemble ne font pas la moitié du génie et du savoir de ce jeune homme de vingt et un ans. Accordez-lui dix ans d'existence et de santé, tirez-le des horreurs où il vit et tenez-moi pour le dernier coïon du monde, d'Adam jusqu'aujourd'hui, si en 1830, en Italie et en Europe, on ne dit pas que peu d'Italiens, dans les siècles les plus heureux, supportent la comparaison avec

Beaucoup plus tard, après la mort de son cher Giacomo, dont tant de choses l'avaient éloigné, Giordani, certainement, est justifié à dire: « Je l'exaltais à l'époque où l'on tentait de contester et de diminuer son indéniable grandeur. » (11 octobre 1839.) Il écrira encore (28 mai 1840): « Le sublime de son génie est hors de question. Sa grandeur ne supporte aucune comparaison. Et tous ces pygmées prétendent juger ce colosse! »

Leopardi. Je vous paraîtrai fou à vous dire ces choses, mais par Dieu, je dis ce que je pense, et je crois fermement prouver la vérité! Tenez-le dans votre cœur comme un signe d'amitié. Le moment venu je crierai, et je le dirai à tous quand cela sera utile. Pour l'instant cela ne le serait pas, et même cela nuirait. Si je parviens à vous donner une idée de Leopardi, vous exécrerez toujours plus le monde dans lequel être un tel miracle et la plus douloureuse, la plus malheureuse vie sont la même chose. Si vous voyiez quelles lettres je reçois de lui! Dante seul pourrait les écrire!»

IV

« L'EMPIRE DE LA BEAUTÉ »

Après le séjour de Giordani dans la petite ville, un des événements qui contribuèrent le plus à mûrir le poète fut l'amour qu'il éprouva pour sa cousine Geltrude Cassi-Lazzari, belle-sœur de ce comte Cassi dont nous avons dit en passant quelques mots. Ce sentiment s'était d'abord exprimé d'une manière vague dans une lettre déjà citée, à la date du 16 janvier 1818. Et nous trouvons ceci dans celle du 2 mars: « Je souffrirai surtout quand... il m'arrivera, comme elle doit m'arriver nécessairement, et comme déjà elle m'est arrivée, une chose plus cruelle que toutes, dont je ne vous parle pas pour l'instant ³⁹. » La phrase est curieusement embarrassée. Il voudrait présenter comme une menace, un péril, ce qui est devenu réalité; mais il brûle de parler, et l'aveu lui échappe.

Ce qui lui était arrivé était tout simplement naturel, ou

³⁹ Cette lettre est tout entière fort importante. On y trouve des choses de l'intérêt de celle-ci: « Les sept dernières années remplies d'études insensées, ont fini par me ruiner sans remède, pour toute ma vie. La longue vie sédentaire m'avait fait perdre ma prestesse juvénile, mon aspect jadis avenant, m'avait privé de toute grâce extérieure, faute de quoi il est difficile ici-bas d'aborder et de connaître la beauté et la grandeur d'âme. Or, en même temps toutes ces misères et détresses ont singulièrement élargi ma vision intérieure, aiguisé ma clairvoyance, m'ont permis de mieux m'observer et me connaître. J'ai compris qu'il me faut abandonner désormais toute illusion, me départir de toute gaieté, choisir la mélancolie pour compagne éternelle et inséparable de ma vie. Je suis certain de ne pouvoir jamais connaître le bonheur. Toutefois je ne m'en effraie point et je suis bien résolu à accepter mon sort sans lâcheté... » (Traduction Anagnine.)

l'aurait été pour un garçon de dix-neuf ans dans des conditions de santé meilleures. Mais n'oublions pas l'état physique de Leopardi, malade, et désormais infirme, enlaidi, déformé. Et il a pleine raison de qualifier le fait de terrible: il s'était épris, sans qu'il fût raisonnable de prétendre être aimé de retour, de la belle cousine de son père, encore jeune, même très jeune, moins que lui cependant, et déjà mariée, et déjà mère, hôte de ses parents pour peu de jours ⁴⁰. Giacomo lui-même a tenu le journal de ses sentiments, ce *Diario d'amore* commencé le 14 décembre 1817, après le départ de celle qui les inspirait. C'est un document fort intéressant, mêlé de puérilité grandiloquente et d'analyse ingénieuse, où par endroits il parle un peu comme Chérubin — mais un Chérubin aux doigts tachés d'encre.

« Commencant de sentir l'empire de la beauté, depuis plus d'un an je désirais converser comme ils font tous avec des femmes agréables, de qui un sourire seul, par le plus grand hasard jeté sur moi, me paraissait une chose très étrange et merveilleusement douce et flatteuse. Et ce désir, dans ma solitude forcée, avait été parfaitement vain jusqu'alors. Mais jeudi dernier, au soir, arriva chez nous, attendue avec plaisir par moi, sans que je l'eusse jamais connue, mais la croyant capable de donner quelque satisfaction à ce désir déjà ancien, une dame de Pesaro, notre cousine éloignée, de vingt-six ans, accompagnée de son mari, de cinquante ans passés, gros et placide, elle plus grande et de membres plus développés que nulle femme que j'eusse vue encore, d'un visage, cependant, tout autre que grossier, avec des traits où il y avait à la fois de la force et de la délicatesse, le teint beau, les yeux très noirs, les cheveux châtain, les manières douces, et selon moi très éloignées de l'affectation. Le jour même je la vis, et elle ne me déplut pas, mais je n'eus l'occasion de lui dire que peu de paroles, et ma pensée ne s'y arrêta pas. »

D'autres témoignages nous représentent Geltrude Cassi grande et forte, peut-être à l'excès: une Junon. Si la

⁴⁰ Les Cassi arrivèrent à Recanati le 1^{er} décembre. Ils accompagnaient leur petite fille qui entra dans une école de religieuses.

comparaison que nous faisons d'elle et du poète amoureux propose à notre fantaisie une image un peu comique, elle nous amène à penser, d'autre part, que l'éclat et la vigueur de cette personne plantureuse purent être un attrait puissant au regard d'un homme à qui cette vigueur et cet éclat manquaient si totalement.

Le lendemain soir, vendredi, Giacomo joue avec Geltrude aux échecs, et le samedi de nouveau: « J'en sortis (de ce jeu) très mécontent et inquiet... La dame m'avait traité avec bienveillance, et moi, pour la première fois, j'avais fait rire par mes petites plaisanteries une dame fort agréable à voir (*di bello aspetto*), et je lui avais parlé, et j'avais recueilli d'elle maintes paroles, maints sourires⁴¹. Ce qui fait que, cherchant en moi-même la raison de mon mécontentement, je n'arrivais pas à la trouver. Je me mis au lit en considérant les mouvements de mon cœur qui, en substance, étaient inquiétude vague, indisposition contre moi-même, mélancolie, et aussi quelque douceur, beaucoup de tendresse, un désir je ne savais et ne sais pas encore de quoi; et parmi les choses possibles, je ne vois rien encore qui me puisse apaiser. »

Il s'éveille avant le jour et se rend compte que les hôtes de ses parents sont à l'instant de partir. Il tend l'oreille, il entend la voix de Geltrude. Son cœur se serre affreusement. Il sent qu'il faut tout faire pour que l'image qu'il conserve d'elle ne soit pas altérée. Il se convainc que tout, même la gloire, peut être maintenant négligé. « Est-ce l'amour? Je n'en sais rien; c'est la première fois que je l'éprouve en âge d'y faire quelque réflexion. Me voici amoureux à dix-neuf ans et demi. Et je crois bien que l'amour peut être une chose très amère, et que j'en serai, hélas (je parle d'un amour tendre et sentimental), l'esclave toujours. »

⁴¹ Il avait éprouvé l'effet de ces *burlette* sur quelques dames du lieu, familières du palais Leopardi. Il s'en faisait naïvement une arme dans sa timide entreprise. Le dépit que le poète ressentit de n'y avoir pas réussi mieux fut tel qu'il pensa se tuer « en se frappant la tête contre les murs ». Après le départ de Geltrude il fut endolori de corps et d'âme, ne pouvait s'appliquer à rien, répugnait à la nourriture et se plaignait de maux d'estomac.

Deux jours plus tard, il revient à cette analyse: « Hier, ayant passé une deuxième nuit dans un sommeil interrompu et délirant, les mêmes mouvements du cœur durèrent, beaucoup plus intenses que je ne l'avais pensé, et à peine moins que le jour précédent. J'avais commencé de les décrire en vers la nuit dernière, en veillant, et j'ai continué toute la journée d'hier et j'ai fini ce matin, avant de me lever. Hier soir et cette nuit je n'ai presque pas dormi, et je me suis aperçu que cette image très vive de son visage peu à peu s'effaçait en moi, pour mon plus grand chagrin, et je faisais un effort extrême pour la rappeler, pour la raison aussi que j'aurais voulu finir ces vers dont j'étais très content, avant de sortir de cette *chaleur de mélancolie*. Et maintenant tous ces mouvements se sont affaiblis beaucoup. Mais s'ils me vont abandonnant, le vide de mon cœur n'en est pas comblé, au contraire: il se creuse plutôt, et je demeure enclin à la mélancolie, ami du silence et de la méditation, éloigné des plaisirs, qui tous me paraissent d'infiniment moins de prix que ce que j'ai perdu. En peu de mots, je m'efforce de retenir autant que je le puis ces mouvements chers et douloureux qui s'enfuient, par l'effet desquels il me semble que ma pensée s'est plutôt agrandie, et mon âme élevée au-dessus de ce qu'elle était, plus noble qu'à son habitude, et mon cœur plus ouvert aux passions. »

Le 19 décembre, il dit avoir découvert qu'il y a quelque chose de plus doux que l'étude. Le 23, il proteste de la pureté de son amour: « S'il fut au monde un sentiment vraiment pur et platonique, excessivement, étrangement craintif de la moindre chose qui pourrait le ternir, ce sentiment a été et il est encore le mien. » Il proclame l'entière sincérité de ce qu'il ressent: « Détestant au plus haut degré l'ombre même du romanesque, je ne crois pas avoir senti une affection ni un mouvement autres que spontanés, et je n'ai, dans ces pages, pas écrit une chose que je n'aie effectivement et spontanément éprouvée. »

On n'a pas de raison de mettre en doute cette sincérité. Mais tout ce *Diario d'amore* semble établir que Giacomo n'aima pas Geltrude Cassi pour elle-même. Elle donna des traits à ce qui, dans le cœur du poète, n'en avait point

encore reçu. Elle fut la première image de l'amour, et c'est de l'amour seul — que pour assez peu de jours elle rendit proche et sensible — que l'enfant mélancolique fut épris. Au surplus, il se montre ici terriblement homme de lettres. Le visage de la première femme qui l'ait vraiment ému tend bien vite à s'effacer: il le déplore, parce qu'il craint de ne pouvoir ainsi conduire à leur terme deux poèmes qui venaient bien. Il veut retenir en lui cette chaleur de mélancolie, afin de la pouvoir communiquer à ses vers et de goûter en dernière analyse une satisfaction d'ordre esthétique. Il n'en déclare pas moins qu'en présence de l'amour le génie est négligeable. Adulte par le développement de l'esprit, enfant par la naïveté du cœur, il offre en outre, et d'assez bonne heure, quelque chose de vieillot, une rouerie, une déformation secrète, qui chez un être aussi jeune prennent quelque chose d'un peu effrayant. Ces réflexions sur la nature de l'amour, à quoi il se livre dès que son cœur a parlé, cette sensation de ce qu'il éprouve, c'est le pli de l'analyse, par lui pris dès alors.

Plus tard, dans le *Zibaldone*, les observations et les réflexions sur l'amour seront fréquentes: toutes semblent procéder d'une expérience dont on vient de voir le début. Il écrit en 1820: « Dans les transports d'amour, dans la conversation avec la personne aimée et dans les faveurs qu'on en reçoit, on est plutôt à la recherche du bonheur que désireux d'éprouver ces transports. Ton cœur agité sent toujours un grand vide, un je ne sais quoi d'inférieur à ce qu'il espérait, un désir de quelque chose de plus, et même de beaucoup. Les meilleurs moments de l'amour sont ceux d'une tranquille et douce mélancolie, où tu pleures et ne sais pas de quoi, et te résignes presque calmement à un malheur, et ne sais pas lequel. »

En 1821: « L'homme d'imagination, de sentiment, d'enthousiasme, privé de la beauté du corps, est à l'égard de la nature ce qu'est à l'égard de la personne aimée un amant très ardent et très sincère, mais qui n'est pas payé de retour. » Enfin, beaucoup plus tard, en 1828: « Une femme de vingt, vingt-cinq ou trente ans a peut-être plus d'attrait, plus de piquant; elle est plus apte à comprendre et surtout à entretenir une passion. C'est du moins ce qu'il

m'a toujours paru, même dans ma première jeunesse... Mais vraiment une jeune fille de seize à dix-huit ans a dans le visage, dans les mouvements un je ne sais quoi de divin, que rien ne peut égaler. Du reste, si l'on ajoute la pensée des souffrances qui l'attendent, des malheurs qui vont obscurcir et éteindre cette pure joie, de la vanité de ces chères espérances, du caractère indiciellement fugace de cette fleur, de cette beauté; si l'on tient compte du retour que nous faisons sur nous-mêmes et, par suite, d'un sentiment de compassion pour cet ange de bonheur, pour nous aussi, pour la destinée humaine, pour la vie, il en résulte un sentiment le plus beau, le plus sublime qui se puisse imaginer ⁴². »

A trente ans, Giacomo ne manque pas de termes de comparaison. La jeune femme ne saurait être que Geltrude Cassi, la jeune fille, une de ces enfants malheureuses de Recanati qu'il connut en réalité. Quand il parle d'insatisfaction, dit Tonelli, c'est encore à Geltrude qu'il pense, et à lui-même quand il note le contraste entre l'ardeur de l'esprit et la laideur du corps. Les deux élégies qui portent la date 1817-1818 furent inspirées par Geltrude et correspondent psychologiquement et philosophiquement au *Diario d'amore* ⁴³. Ce dernier est d'une valeur plus certaine, et l'on a justement signalé le rapport qu'il présente, non seule-

⁴² Cette compassion tendre et délicate pour les jeunes filles (surtout malheureuses, malades, condamnées) est une disposition poétique fort digne de remarque, explicable par le rapport où il se sentait avec des êtres plus certainement destinés à souffrir.

⁴³ On s'est donné beaucoup de mal pour représenter les choses moins simplement. La première pièce ne serait pas la première, que le poète dit avoir écrite en une nuit et un jour, mais un fragment destiné à trouver sa place dans le II^{me} chant de *L'approche de la mort*, pour devenir ensuite une élégie et figurer dans les *Chants* sous le titre de *Premier amour*. La seconde aurait été la quatrième en réalité, composée après trois ébauches qui ne satisfirent pas leur auteur, au lendemain d'un passage nouveau de Geltrude au palais Leopardi (décembre 1818), publiée en très petite partie dans les *Chants*, sous le titre de Fragment XXXVIII. Mais Giacomo lui assigne la date de 1817, et pourquoi ne pas l'en croire? Ce ne sont là que chinoïseries. L'important est que les deux élégies furent inspirées par Geltrude Cassi. Comment le mettre en doute quand on les compare au *Diario*? Tel est le sentiment de Luigi Tonelli, qui me semble fort raisonnable.

ment avec les *Dernières lettres de Jacopo Ortis*, mais avec le *Werther* de Goethe. L'imitation de Pétrarque est trop visible dans les deux élégies ⁴⁴.

Elles présentent cependant l'une et l'autre des passages délicieux, où s'annonce le grand poète. De la première : « Combien vive, dans les ténèbres — Se dressait cette chère image ! Et mes yeux clos — La contemplaient à travers mes paupières. — Des mouvements d'une exquise douceur — Pénétraient jusque dans mes os. — Mille instables penses s'agitaient dans mon âme, — comme parfois le vent passant dans les bosquets — Longuement en emporte un incertain murmure. » L'épisode où nous est peint le départ de l'aimée a des accents d'une simplicité pathétique :

J'étais couché, ne dormant plus, au point du jour.
Les chevaux qui m'allaient rendre à la solitude
Battaient le sol de leurs sabots à notre porte.
Et moi, timide et coi, privé d'expérience,
Dans les ténèbres, je tendais vers le balcon
Mes yeux en vain ouverts et mon oreille avide,
Pour entendre, qui sait, la dernière parole
Que ses lèvres pourraient peut-être prononcer,
Puisqu'hélas, le destin ne m'accordait rien d'autre !
Plusieurs fois une voix qui n'était pas la sienne
Vint frapper mon ouïe et glacer tout mon sang,
Et mon cœur suspendu battit presque à se rompre.
Quand cette chère voix jusqu'à lui pénétra,
Quand je perçus le bruit des chevaux et des roues,
Demeuré seul au monde, alors je me blottis
Palpitant, dans mon lit, et je fermai les yeux,
Une main sur mon cœur, et n'eus plus qu'un soupir.

En peu d'années, Leopardi va parvenir à la maîtrise. Et nous aurons de lui des vers d'une tout autre qualité. Mais ces premiers ont pour nous un charme inexprimable. Cet enfant, cet infirme qui sanglote dans son oreiller, pendant que celle qu'il aime, avec le bonheur entrevu s'éloigne, ces

⁴⁴ Cette imitation de Pétrarque était naturelle, et comme fatale, peut-être inconsciente à demi. Pétrarque était le modèle qui s'imposait à tout jeune Italien, s'il voulait exprimer son amour.

voix sous sa fenêtre, ces heurts de sabots dans l'aube qui naît à peine composent l'un des tableaux les plus émouvants que la poésie ait jamais fixés. Dans la seconde élégie on voit paraître le thème de l'indifférence de la nature à l'égard de l'homme, qui chez Leopardi revient souvent, comme chez Vigny, plus tôt que chez Vigny.

L'amitié de Giordani, le séjour de celui-ci dans les Marches, l'amour pour Geltrude Cassi, ou la révélation de l'amour qui se fit par elle, furent les causes déterminantes, non profondes, d'une évolution très rapide et qui avait son principe dans le cœur et l'esprit de Giacomo. Nous en avons vu la première expression. Nous la reconnaitrons mieux à la clarté de documents plus révélateurs, tels que les *Appunti e ricordi* (*Notes et souvenirs*), 1819, et la suite du *Zibaldone*, commencé en 1817. Si plus nettement il a pris conscience de ce qui fait son infériorité (sans entrer en doute sur ce qui le rend supérieur), de ses tares physiques, de sa laideur précoce, de son corps déjeté, de sa jeunesse froissée, il a du même coup raffermi sa volonté de supporter avec vaillance les outrages du destin. Et l'amour insatisfait développe extraordinairement son pouvoir d'introspection.

Les *Appunti* sont à peine rédigés, mais on y surprend des états d'âme instructifs; en voici deux passages: « Mon mépris des hommes, surtout dans le temps de l'amour, et après la lecture d'Alfieri, et même avant, comme il apparaît par une lettre de moi à Giordani... Mes considérations sur la pluralité des mondes, et le néant de nous et de cette terre, et sur la grandeur et la force de la nature, que nous mesurons par la puissance des torrents, etc., qui sont un rien sur ce globe, qui est un rien dans l'univers... d'où en conséquence notre vie me paraît un rien, et le temps, et les noms célèbres de toute l'histoire...

» Mes rêveries à propos d'une jeune fille de petite condition, belle, mais très gaie, vue par moi souvent, puis à qui je songeais avec un intérêt très vif, qui avait l'habitude de me saluer... Histoire de Teresa, peu connue de moi, et intérêt que je prenais à elle, comme à tous les jeunes morts, dans cette attente de la mort pour moi... Chant matinal d'une femme à mon réveil, chant des filles

du cocher, et en particulier de Teresa... Mon amour pour la Broglio, qui était pour se faire nonne. Perdu pour toujours la vue de la beauté, des champs, etc., ayant perdu les yeux : cela m'induisait au suicide, etc. »

Ces lignes font allusion à des êtres qui ont vécu (Teresa Fattorini ⁴⁵, fille du cocher du palais Leopardi — la Broglio, de famille noble). Sans apporter de vrais témoignages d'amour, elles sont l'indice de sentiments eux-mêmes réels, parfois d'une extrême ferveur. Elles contiennent déjà la substance de certaines idylles, nous font reconnaître Silvia et Nerina. Carlo Leopardi plus tard dira, non sans quelque raison (malgré le mot que son frère emploie à propos de la Broglio — mais le cas de celle-ci est un peu différent, peut-être), que ces sentiments furent romanesques plutôt que vrais : « Oui, nous voyions de nos fenêtres ces deux jeunes filles, et quelquefois nous communiquions avec elles par signes. De l'amour, si l'on peut dire, lointain et prisonnier. Les conditions douloureuses de ces deux jeunes filles mortes à la fleur de l'âge incitèrent Giacomo à écrire deux des plus belles de ses poésies. L'une était la fille de notre cocher, l'autre une tisseuse. »

Il s'agit, on le voit, de créatures pour une part imaginaires, transformées par la poésie et le rêve. Mais cela n'autorise pas à mettre en doute l'existence et la force des sentiments qu'elles inspiraient. Il est intéressant même de

⁴⁵ Il la décrit ailleurs ainsi : « De taille moyenne, le teint pâle, de beaux cheveux noirs, elle avait des manières douces et polies, une contenance pleine de modestie et de réserve. »

Il semblerait qu'une sœur de la pauvre Teresa, coupable de vol, eût été emprisonnée et qu'il en eût résulté pour elle un mépris qui ajoutait beaucoup à son malheur. Son frère Carlo, moins timide, lui avait parlé d'une autre jeune fille du peuple, la Brini, belle, gracieuse et brune, qu'il chercha de connaître, faisant pour s'approcher d'elle des tentatives que ne suivit aucun effet. Il rêva d'elle, et dans ce rêve, source de délices, la jeune fille lui donnait sa main à baiser. « Je fus pris de saisissement et je compris combien il est vrai que dans un baiser toute l'âme peut fondre, et perdre le monde entier de vue ; et m'étant éveillé, je flottai quelque temps au gré de cette pensée, et doutant et me réveillant encore à tout moment, je revoyais la même femme, en mille formes diverses, mais toujours aimante et vraie. » Il la revit après son rêve, mais alors, note Saponaro, elle lui parut moins belle...

rappeler à ce propos que plus tard, dans *La pensée dominante*, Leopardi soutiendra qu'on chérit moins une femme qu'une illusion née à sa vue, et qui prend son visage et son nom. Les indications nombreuses qu'on puise dans le *Zibaldone* n'ont pas moins de prix. On y a relevé des motifs poétiques, d'autre part, qui par la suite (et quelques-uns bientôt) reparaitront dans les *Canti*: « ... Dans la grand'rue on entendait une voiture qui passait et le bruit des roues sur les pavés, que de loin précédait le tintement des grelots... » (*Le coucher de la lune.*) « J'entends de mon lit sonner l'horloge de la tour ⁴⁶. Souvenirs de ces nuits d'été, où, pendant mon enfance, laissé au lit, seul, dans la chambre obscure, les persiennes closes, j'entendais entre la peur et le courage sonner cette même horloge. » (*Les souvenirs.*) « Douleur d'entendre tard la nuit, après un jour de fête, le chant nocturne des paysans qui passaient. Infinité du passé qui me venait à la pensée, en repensant aux Romains tombés ainsi, après une si vaste rumeur, et à tant d'événements maintenant lointains, que je comparais douloureusement avec cette tranquillité profonde et le silence de la nuit qui m'aidait à percevoir l'éclat de cette voix ou ce chant de village... » (*Le soir du jour de fête.*) « Quel beau temps que celui où toutes choses vivaient selon l'imagination humaine et vivaient humainement!... quand dans les bois déserts on pensait que vivaient pour de bon les belles hamadryades, et les faunes, et les sylvains, et Pan, etc.; en y entrant, en voyant partout la solitude, on croyait cependant tout habité... » (*Au printemps.*)

De 1817 à 1819, le *Zibaldone* permet en outre d'apprécier l'évolution du sens critique et du goût de Giacomo, les variations de son attitude à l'égard des poètes d'Italie anciens et modernes. Sa grande admiration est pour le XVI^{me} siècle, *colmo della nostra letteratura*. Il a pour les écrivains du jour ou de la veille un dédain très marqué ⁴⁷.

⁴⁶ La Torre del Borgo.

⁴⁷ Pour Vincenzo Monti, par exemple: « Il lui manque absolument tout ce qui touche à l'âme, au feu, aux affections, aux élans profonds et vrais, dans le sens du sublime comme dans celui de l'extrême tendresse. Il est en vérité un poète de l'oreille et de l'imagination, mais en aucune façon un poète du cœur. »

L'esthétique, la poétique inspirent de même à Leopardi d'ingénieuses réflexions, par exemple sur ce qui distingue la musique des arts d'imitation ⁴⁸. Le même « fourre-tout » (c'est le sens très familier de *Zibaldone*) rend encore sensible le dédain pour la raison et la philosophie, alors que la nature est exaltée au contraire: « La raison est ennemie de toute grandeur; la raison est ennemie de la nature; la nature est grande, la raison est petite. Je veux dire qu'un homme sera grand d'autant moins, et d'autant plus difficilement, qu'il sera dominé par la raison; parce que peu d'hommes peuvent être grands (et dans les arts, dans la poésie, à peu près aucun) s'ils ne sont dominés par les illusions. » La raison serait même une cause de barbarie: « Il ne fait pas de doute que les progrès de la raison et les illusions qui s'éteignent ne produisent la barbarie, et un peuple excessivement éclairé ne croît point du tout en civilisation, comme l'imaginent les philosophes de notre temps, depuis M^{me} de Staël: il devient barbare, ce vers quoi nous nous acheminons à grands pas, et peut-être y sommes-nous arrivés déjà. Le plus grand ennemi de la barbarie est non pas la raison, mais la nature (si du moins on se fait un devoir de la suivre); elle produit en nous les illusions, qui lorsqu'elles sont en leur juste point font un peuple vraiment civilisé. » L'illusion est notre bien suprême ⁴⁹.

Leopardi voit l'origine commune des vertus et des vices dans l'amour-propre: « Le principe universel des vices de l'homme est l'amour de soi, dans la mesure où il fait son objet de l'être même qui l'éprouve; celui des vertus, le même amour, lorsqu'il s'applique à autrui, soit aux autres hommes, soit à la vertu, soit à Dieu. » D'où procède le malheur des hommes? Il se posera par la suite bien souvent cette question, et il y fait cette première réponse: « L'homme ne devait à aucun prix s'apercevoir de son absolu et nécessaire malheur dans cette vie, mais seule-

⁴⁸ « Les autres arts expriment la nature, qui est la source du sentiment; mais la musique exprime le sentiment lui-même, qu'elle tire d'elle-même, et non de la nature, et c'est le cas aussi pour l'auditeur. »

⁴⁹ Le sens de ce mot varie un peu chez Leopardi: l'illusion est ce qui s'oppose tantôt à la réalité, tantôt à la vérité, tantôt à la raison.

ment des infortunes qui lui viennent par accident, comme font les enfants et les bêtes: le fait de s'en être aperçu est contre nature; il répugne à son principe constitutif, comme à celui de tous les êtres, c'est-à-dire à l'amour de la vie, et trouble l'ordre des choses, puisqu'il pousse au suicide, la chose la plus contraire à la nature qui se puisse imaginer. »

Le *Zibaldone* offre dès son début une foule d'autres réflexions pénétrantes, sur l'orgueil, cause du suicide; sur la différence entre la douleur telle que la ressentent les anciens et la douleur telle que nous la connaissons (« Le progrès de la mélancolie est venu surtout du progrès de la philosophie, et de la connaissance de l'homme, du monde, de la vanité des choses, de l'infidélité humaine. » On verra combien cette conviction est ferme chez Leopardi); sur l'attachement à la vie et le plaisir qu'on y trouve, senti plus intensément le péril passé (ce qui l'amènera par la suite à une conception toute négative du bonheur: « Si je me jetais dans la vasque du jardin, revenu tout de suite à la surface, je me hisserais sur le bord, et parvenu à m'en tirer indemne, après avoir craint vivement de perdre la vie, j'éprouverais quelques instants de plaisir, en me voyant sauvé, et d'affection pour cette vie à présent si méprisée, et qui alors me paraîtrait plus précieuse. ») La même idée inspire le poème intitulé *Le calme après la tempête*.

Ce qu'il importe surtout d'observer pour connaître bien le « climat » de cette période, c'est le respect que le poète continue à montrer pour la religion. Entre la raison et la nature, son rôle est celui d'une conciliatrice: « La nature est grande, la raison est petite et hostile à ces grandes actions que la nature inspire. Cette inimitié de ces deux mères des choses n'a trouvé un accord que dans la religion, laquelle seule, en proposant l'amour des choses invisibles, de Dieu, et l'espoir d'une récompense dans la vie future, a concilié avec une hardiesse admirable la grandeur, la générosité, la sublimité, folie apparente des actions, avec la raison. »

L'esprit du poète a évolué, et cela paraît dans tout ce qu'il écrit alors. En matière de littérature, il s'éloigne du

classicisme quelque peu, disposé davantage à la méditation, au rêve, au sentiment. *Anima* l'emporte sur *Animus*; en matière de philosophie, on voit la raison perdre beaucoup de son prix au bénéfice de la nature, mère des illusions favorables. La foi de Giacomo est vivante encore, sinon vive, cérébrale désormais plutôt qu'instinctive et profonde, conservée et préservée avec un effort qui devient visible avant de céder et de disparaître à jamais. Dans tous les domaines, déjà, nous voici loin de l'idéal « monaldesque », des convictions réactionnaires de l'an 1815.

S'il est classique, malgré tout, plus que romantique, et religieux plus qu'irreligieux, son classicisme déjà moins étroit penche vers l'antirationalisme, et ce qu'il voit dans la religion à cette époque, c'est une force génératrice et protectrice des illusions⁵⁰. Il repousse en revanche la raison comme la destructrice d'erreurs heureuses, qui sont dans l'exigence de la vie. Et son langage, sinon son style, diffère essentiellement de ce qu'il était. C'est l'effet des événements l'un après l'autre examinés, sans doute. Et plus encore l'influence des ouvrages qu'il lit. Nous ignorons, d'ailleurs, dans quelle mesure elle s'exerce. De ces livres qui le transforment, qui plus ou moins le déterminent, lui-même n'a pas dressé l'état. Il dut quelque chose, par exemple, à *Corinne*. Au juste, quoi? L'essentiel, néanmoins, est tiré de son propre fonds. Les livres développent sa culture, la colorent, si l'on peut dire, sans modifier dans leur profondeur les positions capitales de son esprit.

⁵⁰ Bientôt se vérifiera ce que dit M. E. Anagnine: « Loin de considérer la religion comme une vérité révélée, il y voit une nouvelle et puissante illusion, qui aurait remplacé les illusions perdues des temps révolus... Pour Leopardi le verbe de l'Evangile est une espèce de nouvelle mythologie et qui vaut mieux que l'absence totale de la foi.

Le même auteur fait un rapprochement suggestif entre les positions religieuses de Leopardi et celles de Chateaubriand dans *Le Génie du christianisme*. En exaltant plus qu'autre chose la beauté de la religion, en la donnant comme la suprême inspiratrice de la poésie et de l'art, Chateaubriand ne fait-il pas d'elle aussi, dans quelque mesure, une source d'illusion?

La lecture de *l'Indifférence en matière de religion* de Lamennais devait par la suite lui faire une impression profonde, et soit qu'il approuve, soit qu'il réprouve ou résiste, l'amener à donner une précision plus grande à ses propres conceptions.

Il poursuit ses recherches de philologie et travaille à diverses traductions ⁵¹. Dans l'ensemble, c'est de peu d'importance. Au contraire le *Discours d'un Italien sur la poésie romantique* est digne de notre attention. Il fut écrit en réponse aux *Observations du chevalier Ludovic de Breme sur la poésie moderne*, que le *Spettatore* avait fait connaître (début de 1818). Breme, correspondant et zéléteur de Germaine de Staël, était un esprit fort distingué, dont les archives de Coppet doivent conserver plus d'une lettre ⁵². Stella ne publia point le discours de Giacomo, qu'on put lire seulement en 1906, dans les *Scritti vari*. C'est dommage: il aurait permis la seule discussion vraiment digne des théories du romantisme, que Breme exposait magistralement, de l'aveu de son contradicteur. La querelle dont elles étaient l'objet en Italie avait son origine dans une lettre fameuse de M^{me} de Staël. La *Lettre à demi sérieuse de Chrysostome* (1816) l'avait entretenue. Et le *Conciliatore*, organe romantique, allait paraître en septembre 1818 pour la première fois. Que désirait la nouvelle école?

Selon Giacomo, ceci: « ... détourner la poésie autant que possible du commerce des sens » (desquels il objecte qu'elle est née et vivra aussi longtemps qu'elle sera la poésie) « et la rapprocher de l'intellect, la trainer du visible à l'invisible, des choses aux idées, la transformer, de maté-

⁵¹ Le *Spettatore* publie une étude sur deux mots italiens: *uso* et *sortire*, la *Lettre à Giordani sur Fronton*, composée en 1817 et 1818, où son enthousiasme pour le rhéteur romain n'apparaît déjà plus que mitigé, l'estimable traduction de la *Titanomachie* d'Hésiode. On a retrouvé dans ses papiers, en outre, plusieurs ébauches, des projets plus ou moins élaborés.

⁵² Ludovico Arborio Gattinara, des marquis de Breme, Turin 1780-1820 Turin. Elève de Tommaso Valperga di Caluso, chargé de l'instruction religieuse au lycée impérial de Turin; aumônier d'Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, et conseiller d'Etat. Demeuré à Milan après la chute de Napoléon, malgré l'hostilité des Autrichiens, il se voua désormais aux lettres. Il conçut le projet du premier organe romantique, qu'il voulait appeler *Il Bersagliere* et qui fut *Il Conciliatore*. Il vit dans le romantisme une force libératrice et créatrice. Pellico disait lui avoir dû pour une importante part la résistance morale qui lui permit de supporter sa grande épreuve. Byron, Stendhal, A.-G. Schlegel, M^{me} de Staël, Hobhouse ont parlé de lui comme de l'un des esprits les plus remarquables de l'Italie entre 1815 et 1820.

rielle, fantastique et corporelle qu'elle était, en métaphysique, raisonnable et spirituelle... Les nôtres, c'est-à-dire les classiques, chantent généralement le plus qu'ils peuvent la nature, et les romantiques, le plus qu'ils peuvent la civilisation; ceux-là les choses, les formes, les beautés éternelles et immuables, ceux-ci les transitoires et variables; ceux-là les œuvres de Dieu, et ceux-ci les œuvres des hommes. »

Les romantiques plaisent, le romantisme a la vogue. C'est l'effet de la corruption des temps, de la rudesse, de la dureté de beaucoup de cœurs et de beaucoup d'imaginations, de la singularité, de l'étrangeté de leurs écrits, de ce qu'ils appellent psychologie; et cette psychologie est fausse d'autant plus qu'elle s'éloigne davantage de la nature. Leopardi veut que le poète imite, non d'autres poètes, mais la nature seulement; « qu'il pense, imagine, trouve, jette des flammes, qu'il ait un esprit divin, et l'élan, la force, la grandeur des sentiments et des pensées ».

Il faut du pathétique, certes, du sentimental. Le sentiment, ce qu'en permettent l'équilibre et la grâce, est aussi chez les classiques, même chez Homère. C'est à eux qu'il faut reconnaître la sensibilité vraie, et non dénaturée, et non impure, mais « intime, spontanée, modeste, voire timide, très douce, très sublime, surhumaine et enfantine à la fois, capable de grands plaisirs et de grandes peines, chère et douloureuse comme l'amour, ineffable, inexplicable, donnée à très peu d'hommes par la nature ».

Non seulement il faut imiter la nature, mais il lui faut emprunter encore la manière de cette imitation. Imiter la nature avec naturel. Oui, il faut être sensible, mais spontanément, mais presque inconsciemment, et non plus avec intention et ostentation; il faut trouver le sentiment, sans vouloir être sentimental⁵³. Si Leopardi réprouve les romantiques, les pseudoclassiques n'ont pas davantage son aveu.

⁵³ « Voilà de quelle étrange façon, dit-il encore, les rôles sont intervertis. Ce sont ces mêmes romantiques, qui ne jurent que par le naturel, qui se trouvent acculés à l'artifice, tandis que nous autres, tout en semblant succomber sous le poids de l'érudition, nous sommes appelés à les ramener à la vision saine de la nature, au sens des réalités. »

Du classicisme ils donnent une contrefaçon servile, et ils sont également dégénérés.

Ludovic de Breme avait dit que la mythologie était vaine (comme Chateaubriand). Pourtant « il est un désir très manifeste et inné, non chez les poètes seulement, mais chez tous les hommes, de voir, de toucher des choses vivantes, de se mouvoir parmi elles; désir qui émeut l'imagination de telle façon qu'elle donne la vie à des objets insensés ». Ce désir n'est-il pas à la source de la mythologie, et n'y répond-elle pas? Breme la repousse, parce qu'il veut que la nature vive pour le poète sous toutes ses formes, non sous une forme uniquement anthropomorphique. Mais l'homme ne peut se représenter positivement d'autres manières de vivre que la sienne. Les autres manières de vivre, à peine arrivons-nous à croire qu'elles soient possibles, bien éloignés d'en pouvoir imaginer aucune. Quelle vie, en excluant la vie humaine, le poète attribuera-t-il aux choses?

Leopardi termine son discours par un ardent appel aux jeunes Italiens, leur enjoignant de défendre l'unique dignité, l'unique richesse que leur patrie a pu conserver. (Et son hostilité au romantisme vient de ce qu'il voit en ses partisans les corrupteurs de cette unique richesse.) « Tout s'est écroulé; infirme, dépossédée, combattue, foulée aux pieds, déchirée et vaincue enfin, et asservie, notre patrie ayant perdu la maîtrise d'elle-même et la maîtrise du monde, ayant perdu la gloire militaire, méprisée, émietlée, outragée, bafouée par les nations mêmes qu'elle domina, ne retient que l'empire des lettres et des beaux-arts, par lesquels, si elle fut grande au temps de la prospérité, elle n'est pas moins grande et reine dans sa misère. »

Tonelli définit la position de Leopardi très clairement: Il se déclare ainsi pour les classiques, contre le romantisme. On doit remarquer toutefois que pour avoir raison du romantisme, il le représente dans ses caractères les plus extérieurs et voyants (non les seuls ni les plus certains), au surplus exagérés, c'est-à-dire ou trop intellectualiste, abstrait et métaphysique d'une part, ou trop réaliste et artificieux d'autre part, de toutes façons loin de la nature sentie et reproduite avec naturel (quand on sait que dans

son essence, et tout au contraire, il tendait à mieux approfondir, à transfigurer poétiquement la réalité). Pour défendre le classicisme, il le dépouille de tout ce dont le rationalisme français et l'aristotélisme italien l'avaient revêtu. Il le reporte aux origines, le purifiant, le considérant dans sa vérité profonde. En somme, ajoute le même auteur, il interprète le classicisme, à la manière romantique, le justifie en se servant de la doctrine romantique. Il soutient, ainsi, que le poète ne peut être que subjectif. Il soutient que la poésie est le fruit de l'universelle illusion. Il considère la nature animée, et sous les aspects d'un anthropomorphisme nécessaire. Or l'esthétique romantique impliquait tout cela. Leopardi, nous l'accordons, était classique en ce temps, mais d'un classicisme teinté de romantisme, altéré par le romantisme, sans qu'il le vît.

Il se pose en défenseur de la tradition italienne, mais il est attaché plus à l'esprit de cette tradition qu'à ses formes extérieures. Dans le fond, il n'est pas aussi éloigné qu'il le croyait du chevalier de Breme, et surtout quand il réclamait une haute poésie, une expression de la vie moderne.

Quels étaient les écrivains éminents de l'Italie, à cette époque ? Alfieri, Parini, Foscolo, Monti, Manzoni. Chez Parini (mort en 1799), Giacomo, semble-t-il, voyait l'artiste plutôt que le poète. De Monti (qui vivra jusqu'en 1828), nous avons montré déjà ce qu'il pensait. Manzoni ne faisait que paraître. Il n'avait pas encore écrit *Les Fiancés*, et Giacomo n'avait pas lu les *Hymnes*. Mort en 1803, Alfieri provoquait son admiration. Après avoir lu sa *Vie*, il composa un sonnet enthousiaste qu'on trouvera dans les *Scritti vari*. Il se fortifiait chez cet « Allobroge » des grandes idées de liberté et de patrie, et il subit indéniablement son influence quand il écrivit les *canzoni* patriotiques. Mais comment aurait-il pu se découvrir avec cet homme violent et un peu sommaire de réelles affinités ? Foscolo, certes, lui était plus proche : il lui donnait dans *Les Sépultures* le modèle éclatant d'une poésie égale à celle qu'il attendait. Ou disons : lui aurait donné, car il est improbable qu'il l'eût connue déjà quand, de septembre à octobre 1818, il jeta sur le papier l'ode *A l'Italie* et l'ode *Sur le monument de Dante*. On y a relevé quelques similitudes

de motif: dans la première, l'évocation des guerres médicales; dans la seconde, l'exaltation de Florence et de son plus grand poète. Mais ces thèmes sont trop familiers à Leopardi, le second, même, trop nécessairement exigé par le sujet du poème pour qu'on en veuille expliquer la présence par une influence hypothétique de Foscolo.

Par ces deux odes Leopardi débute véritablement dans sa carrière de grand poète lyrique et commence d'assurer l'immortalité de son nom⁵⁴. La première édition en fut dédiée à Vincenzo Monti, « pour la raison qu'aujourd'hui quiconque pense sur notre patrie, ou l'exhorte, ne peut faire autrement que de se souvenir avec une infinie consolation de vous, qui avec quelques autres, très peu nombreux,... soutenez notre dernière gloire, j'entends celle qui dérive des études, particulièrement des lettres, des beaux-arts, à tel point qu'on ne peut dire, malgré tout, que l'Italie soit morte ».

La réponse de Monti surprend par son ingénuité (qui, après tout, peut n'être qu'inconscience — ou impudence). On y relève cette phrase: « Je ne leur trouve (aux canzones) d'autre défaut que d'être dédiées à celui qui les méritait le moins. » Vincenzo ne croyait pas si bien dire. Et à la vérité quelque chose demeure pour nous inexplicable: c'est le crédit conservé jusqu'à sa mort par un versificateur qui avait tour à tour chanté — dans l'ordre exactement chronologique — la papauté, Louis XVI, la Révolution, Napoléon, l'Autriche, passé de palinodie en palinodie et donné toutes les preuves qu'on voulut de la plus extraordinaire souplesse dorsale qu'on eût vue encore

⁵⁴ Nommons pour mémoire les cinq sonnets *In persona di Ser Pecora, fiorentino beccaio* (Sous le masque de Sire Mouton, boucher florentin), composés en avril et mai 1819, sur le modèle des matassins d'Annibal Caro, pour houspiller le bibliothécaire Manzi, coupable de s'être exprimé indignement sur « deux très nobles littérateurs italiens » (Monti et Giordani). Il joue avec un peu de pédanterie et de lourdeur sur le sens du nom de Manzi (*manzo*: bœuf). Voici un échantillon de cette plaisanterie satirique:

*Il manzo a dimenarsi si sollazza,
cozza al muro e vi si dicervella,
colla coda si scopa e si flagella,
scote le corna e mugge e soffia e razza.*

dans son pays. Giacomo nous fait irrésistiblement penser à ce vénérable équilibriste quand il écrit à Giuseppe Montani (le 21 mai 1819): « Vous dites fort bien que nous n'aurons pas de grands poètes tant que nous n'aurons pas de grands citoyens. »

Pour concevoir toute l'importance des odes patriotiques, songeons à la situation politique de l'Italie à l'époque où il les écrivit. L'Espagne et la Grèce étaient à la veille de la révolte. Un souffle d'enthousiasme allait passer sur la Péninsule garrottée, et l'ordre imposé par la Sainte-Alliance y paraissait chez les patriotes, dont croissait partout le nombre, plus odieux et plus inadmissible chaque jour.

Par la suite, les deux canzones prirent place tout au début du volume des *Chants*, où elles figurent encore. Cesareo, dans le texte de la première, a distingué d'innombrables détails explicables par la lecture des Grecs, des Latins, des Italiens anciens⁵⁵. On ferait le même travail d'école sur le texte de la seconde. Mais l'intérêt n'est pas là. En dehors de ces emprunts, de ces imitations, de ces réminiscences, nous découvrons quelque chose d'irréductiblement léopardien: leur inspiration même, purement patriotique, selon Carducci, l'esprit épique, selon Vossler, ou ce que Tonelli nomme « un amer enthousiasme ».

Cet enthousiasme est éveillé par la gloire et la grandeur anciennes de l'Italie et par la pensée aussi d'une renaissance possible de ce magnifique passé. Mais il est assombri par l'expérience d'un état de choses qui ne peut inspirer que tristesse et dégoût. La révolte et l'indignation semblent bien être à l'origine de ces poèmes. Cet enthousiasme désolé paraît dans le tableau de l'Italie écartelée, abandonnée, en face duquel le poète s'anime et se trouble jusqu'à ne désirer plus que des armes — et la mort.

Des armes, ça, des armes!

Moi seul je combattrai, je succomberai seul.

Ciel accorde-moi que mon sang

Aux cœurs italiens brûle comme du feu.

⁵⁵ G. A. Cesareo: *L'Italia nel Canto di Giacomo Leopardi e nei Canti dei poeti anteriori. (Studi e ricerche.)*

La même ardeur se retrouve dans l'hommage qu'il rend à la vaillance de ses compatriotes, dépensée en vain, puisqu'ils ont combattu (comme cela s'est revu depuis, hélas!); puisqu'ils sont morts pour l'étranger, pour une cause qui n'était pas leur cause, sous les drapeaux français, pendant la campagne de Russie. Elle est sensible encore dans l'admirable panégyrique des Grecs tombés pour leur patrie aux Thermopyles, que le poète leur adresse, en s'identifiant avec l'antique Simonide:

« Les étoiles arrachées se précipiteront dans la mer et siffleront en s'éteignant dans ses profondeurs, avant que le souvenir de votre amour ne passe et ne décroisse. Votre tombe est un autel, et là viendront les mères, montrant aux petits enfants les belles traces de votre sang. Voyez, ô bienheureux, je me prosterne vers le sol, et je baise ces roches, cette terre, qui seront d'un pôle à l'autre pôle louées éternellement. »

Dans la deuxième canzone, cet enthousiasme est encore manifeste dans l'éloge de ceux qui ont formé le projet d'élever ce monument et des artistes qui l'édifièrent, puis dans l'offrande que Leopardi fait de son poème: « Désireux moi aussi d'honorer notre mère douloureuse, voici, j'apporte ce que je puis et je mêle mon chant à votre labeur, m'asseyant à l'endroit où votre ciseau donna la vie aux marbres. » L'amertume déborde dans ce passage:

*« La più recente e la più fera
Per cui presso alle soglie
Vide la patria tua l'ultima sera. »*

« Le plus récent et le plus cruel (de ces malheurs) par lequel ta patrie a vu son dernier soir tout proche de son seuil. »

On lisait dans le texte de 1818:

*« La Francia scellerata e nera
Per cui presso alle soglie
Vide l'Italia mia l'ultima sera. »*

« La France noire et scélérate, par la faute de qui mon Italie a vu son dernier soir tout proche de son seuil. »

Une révolte lyrique l'anime de nouveau (comme dans la première canzone) s'il pense au sang italien en vain répandu par les oppresseurs mêmes de l'Italie: « Ici la colère, ici la pitié dans mon cœur abonde: nombre des nôtres combattirent, tombèrent, non pour l'Italie moribonde, mais pour ses tyrans. » Dans la dernière partie du poème l'enthousiasme l'emporte en lui: mal convaincue, il est vrai, fragile encore, s'exprime l'espérance de la rédemption nationale: « O naisse dans le cœur de l'un des siens la pitié de celle-ci, qui jadis a surpassé toute gloire, et puisse-t-il la retirer... d'un gouffre si sombre et si profond! O glorieux esprit, dis-moi, l'amour de ton Italie est-il mort? Dis, cette flamme dont tu brûlas, s'est-elle éteinte? Dis, ce myrte qui nous fit très longtemps supporter nos malheurs, ne reverdira-t-il plus jamais? Nos couronnes sont-elles toutes sur le seuil effeuillées? Ne se dressera-t-il jamais personne qui te ressemble tant soit peu? »

Ce que Leopardi, dans ces vers, exprime exactement, c'est la disposition des carbonari, des patriotes en général, dont plusieurs avaient pris part à l'épopée napoléonienne, qui avaient mis leur espoir en la France, et plus tard éprouvé la désillusion la plus atroce: que voyaient-ils? Le retour à l'état de choses d'avant la Révolution, des gouvernements séniles, discrédités, faibles, tracassiers, ridicules. le peuple assuré de la paix, mais dans la platitude, presque dans la lâcheté. Il s'en prenait toujours à la France, comme en 1815, dans son *Discours aux Italiens*, mais ce nom lui servait à maudire désormais tous les oppresseurs, tous les tyrans, quels qu'ils fussent, du dedans et du dehors, puisque les Français, quand il écrivait, eux-mêmes soumis à la réaction, avaient été éloignés de l'Italie. Il y avait eu le mouvement carbonaro de Macerata, sur lequel il s'était, avec Giordani, renseigné directement. Il y aura d'autres tentatives, d'une autre ampleur et d'une répercussion plus durable, à Naples, plus tard en Piémont. C'est parmi ces « patriotes d'action » que cette poésie aura son premier écho, qu'elle suscitera d'abord l'enthousiasme, et le même enthousiasme dont l'auteur était soulevé.

La rhétorique tient dans ces poèmes pas mal de place,

mais elle n'exclut pas la vraie éloquence, étant plus qu'autre chose l'effet de l'inexpérience relative de l'écrivain. Le plus beau, dans le premier, c'est l'épisode des Thermopyles, la plainte de Simonide; dans l'autre les vers sur la retraite de Russie et l'invocation finale d'une rédemption de l'Italie. Leopardi s'est maintenant trouvé.

V

« NÉ POUR LES PLEURS »

Le passage de Giordani dans la maison de Monaldo devait avoir pour autre effet de ranimer (s'il s'était assoupi jamais) l'impétueux désir que le poète avait de sortir de Recanati. Mais où pouvait-il se rendre? La vie intellectuelle de l'Italie avait alors dans Milan, Florence et Rome ses centres principaux. Rome ouvrait les plus sérieuses perspectives, comme capitale de l'Etat auquel se rattachait la petite cité. Monaldo s'y trouvait apprécié pour des services rendus au pays, au régime. Carlo Antici pouvait y servir son neveu par ses vastes relations, surtout par les relations de sa femme, donna Marianna, fille du prince Giuseppe Mattei.

Giacomo (et Carlo, non moins désireux de quitter le toit paternel et la trop étroite autorité de leurs parents) entreprirent l'un et l'autre des démarches dans l'intention de s'aller fixer en la ville éternelle, avec l'approbation d'Adélaïde et de son obéissant époux. Leurs espérances furent d'abord très solides, presque une certitude. L'oncle cherchait à obtenir un emploi à la Bibliothèque vaticane, auquel les études, l'érudition exceptionnelle de Giacomo semblaient le destiner. Cependant il n'y eut pas d'issue. Et c'était l'époque où les embarras financiers des Leopardi étaient à leur comble, où la comtesse, même, se défaisait de ses bijoux ⁵⁶.

Le 19 octobre 1818, le poète écrit à Giordani: « Les choses

⁵⁶ On avait parlé, d'autre part, d'un poste de professeur de lycée à Lodi, d'une chaire d'éloquence à Bologne.

vont de mal en pis; ayant essayé de réaliser le projet que nous avions formé ensemble, à la recherche d'un moyen d'aller à Rome... nous nous sommes vus abandonnés, moqués, traités d'ignorants, de jeunes fous, de scélérats, et tournés tranquillement en dérision par notre père, comme des enfants; de façon que, persuadés enfin qu'il nous faut agir en désespérés et nous confier à nous seuls, à nous tout seuls au monde, nous sommes résolus à voir ce que nous pourrons tenter. »

Quelques jours plus tard renaît un peu d'espérance. Toutefois, hélas ! la supplique présentée au souverain pontife sur le conseil de l'oncle Antici n'eut pas d'effet. La place de *custode*, autrement dit de conservateur, fut offerte à Mai, lequel, après quelque hésitation, l'accepta. La désillusion fut amère. L'oncle révèle à Monaldo que Giacomo, dans une lettre, s'est dit « voisin du désespoir ». Et nous trouvons ceci dans une autre lettre au Placentin, du 19 janvier 1819 : « En somme, si celui qui devait vouloir avait voulu — ce même qui, ne voulant pas, dit à autrui et à soi-même qu'il ne peut pas — il est évident que depuis longtemps notre désir aurait obtenu satisfaction. Mais *ils* ne veulent pas, et *ils* ne voudront jamais avant que nous ne les forçons; ils sont contents de nous voir en cet état; de tout cœur ils voudraient nous y voir mourir; ils se repentent de nous avoir laissés étudier; ils disent formellement, en notre présence, qu'ils ont connu les maux qu'apporte le savoir; ils donnent ouvertement à mon cadet l'éducation, l'esprit, et aussi les outils d'un menuisier, et nos désirs paraissent des extravagances, des volontés folles et intolérables : à qui ? Je ne parle pas des autres qui ont vécu et qui vivent eux-mêmes comme on veut que nous vivions. J'entends : notre oncle, etc. »

Il y a dans ces mots très probablement de l'injustice. Les parents Leopardi, sans doute, auraient contenté leurs fils, s'ils l'avaient pu. Giacomo, comme il est naturel, ne connaissait pas l'exakte situation matérielle de la famille. Et d'autre part, il ne pouvait comprendre les difficultés de toute sorte qui l'empêchaient d'arriver à quelque chose, en dépit de mérites véritablement singuliers. Deux ans plus tard, malgré les bons offices de l'oncle Melchiorri et

d'Angelo Mai lui-même, il n'obtiendra pas davantage le poste de *scrittore* (professeur de latin) à la Vaticane ⁵⁷.

L'année 1819, en attendant, s'annonçait difficile et sombre. On accueille avec transport les deux canzones dans les milieux libéraux et patriotes. Giordani s'écrie: « O très noble, très haut et très vaillant esprit! » Et deux jours plus tard, le 5 février, il dit qu'il a montré cette poésie à quelques gens d'esprit, pas très enclins à la louange, et qu'ils l'ont exaltée à ce point; qu'ils ont admiré son auteur avec tant de vénération que Dante n'en aurait pas eu davantage: « Ils paraissent hors d'eux-mêmes, véritablement. » Il assure encore qu'à Plaisance elles se répandirent partout avec la rapidité de l'étincelle électrique. Tout le monde en fut toqué. On les lisait à Milan chez Porro devant Silvio Pellico et les romantiques du *Conciliatore*. A Bologne, le succès fut également considérable. On regardait ces chants comme un prodige; on parlait de l'auteur comme d'un dieu. Giacomo recueillit les éloges de Monti, de Niccolini, de beaucoup d'autres. Les relations qu'il établit avec Mai, Perticari, Montani lui furent une consolation. Cela le flattait, le mettait en goût d'exprimer ce dont son âme était pleine ⁵⁸.

Mais de pures satisfactions d'amour-propre ne peuvent le contenter. Il ne renonce pas à son rêve. Il se montre prêt à n'importe quel sacrifice pour le réaliser. Il pense à la fuite. Il dit dans une lettre à Giordani (21 juin) qu'il faudra en venir là. Il ne se passera guère plus d'un mois avant qu'il ne cherche à mettre son projet à exécution. Vers la fin de juillet, il demande au comte Saverio Broglio

⁵⁷ Il se laissera déconseiller d'y prétendre, et la place était en réalité plus que modeste.

⁵⁸ Il écrivait, par exemple, à Montani le 21 mai: « Selon moi, l'Italie ne peut rien espérer tant qu'elle n'aura pas des livres adaptés à l'époque, lus et compris du commun des lecteurs et répandus d'une extrémité du pays à l'autre, chose aussi fréquente à l'étranger qu'inouïe en Italie. Mais V. S. dit fort bien que nous aurons de grands poètes quand nous aurons de grands citoyens, et j'ajoute qu'alors nous aurons de même une éloquence et des livres proprement italiens et chers à toute la nation; qu'alors nous sera permise quelque espérance. »

Plus tard, il ne s'en détachera pas moins de ces poèmes, qu'il jugera de l'éloquence poétique plutôt que de la poésie.

d'Ajano, qui habite Macerata, de lui procurer un passeport pour le Lombard-Vénitien (plus précisément pour Milan). D'avance il lui adresse les remerciements de son père, comme si ce dernier avait été d'accord. Le comte Broglio donne suite à la requête et se fait octroyer un passeport par le marquis Solari de Macerata, lequel, soit par maladresse, soit par malice, adresse à Antici des vœux de bon voyage pour son neveu. L'oncle tombe des nues et met au courant Monaldo. Celui-ci s'ingénie à ce que Broglio remette le passeport entre ses mains. D'où scène de famille, émotion, confusion. Monaldo fit appeler son fils aîné dans son cabinet de travail, et sans un mot lui tendit le passeport: « Ceci est à vous. » Giacomo refusa de le prendre. En attendant, il restait à Recanati. Mais il fit savoir au comte Broglio qu'il ne variait pas dans son désir de fuite: « Celui qui est décidé à trouver ou la mort ou une meilleure vie a la victoire en mains. »

Avant de se disposer au départ, il avait écrit des lettres pour son père et pour Carlo. « Maintenant que la loi me rend maître de moi-même, disait-il à son frère, je n'ai pas voulu différer davantage ce qui était indispensable selon nos principes. Deux raisons m'ont immédiatement déterminé: l'horrible ennui qui résulte de l'impossibilité de l'étude, seule occupation qui me pût retenir dans ce pays, et un autre motif, que je ne veux pas exprimer, mais que tu pourras deviner facilement. Et ce second motif, qui, vu mes dispositions, tant morales que physiques, était de nature à me pousser à l'extrême désespoir et me faisait considérer avec une souveraine complaisance l'idée du suicide, tu penses bien qu'il pouvait me porter aussi à m'abandonner les yeux fermés aux mains de la fortune... Que suis-je? Vraiment un homme de rien. Je le vois et je le sens très vivement, et cela m'a déterminé à faire ce que je suis sur le point de faire, afin d'échapper à l'observation de moi-même, qui me donne la nausée. Aussi longtemps que je me suis estimé, j'ai été plus prudent; aujourd'hui que je me méprise, je ne trouve d'autre réconfort que de me jeter à l'aventure et de chercher le péril, ne m'attribuant aucune valeur. Remets l'incluse à mon père. Demande-lui pardon, demande pardon à ma mère en mon nom.

Fais-le de tout cœur, puisque je t'en prie et que j'en fais autant en esprit. Il aurait été mieux, humainement parlant, pour eux et pour moi, que je ne fusse pas né, ou que je fusse mort il y a longtemps déjà. »

On trouvera la lettre à Monaldo vraiment terrible. Il lui reproche d'être indifférent, buté, borné, dissimulé : « Vous connaissiez encore la très misérable vie que je menais du fait de mon horrible mélancolie, et les tourments d'un nouveau genre que me procurait mon étrange imagination, et Vous ne pouviez ignorer ce qui était plus qu'évident, à savoir qu'il n'y avait à cela, de même qu'à ma santé qui en souffrait très visiblement et en souffrit dès qu'en moi se fut formé ce triste tempérament, aucun autre remède que le pouvoir des distractions et tout ce qui ne pouvait se trouver jamais à Recanati. Avec tout cela Vous avez laissé pendant tant d'années un homme de mon caractère ou se consumer littéralement en études qui le tuaient, ou s'ensevelir dans l'ennui le plus terrible, et dans la mélancolie, en conséquence, produit d'une solitude inévitable et d'une vie entièrement oisive, comme dans ces derniers mois surtout. Je ne tardai guère à m'apercevoir qu'aucune raison possible et imaginable n'était de force à Vous faire sortir de Votre propos et que l'extraordinaire fermeté de Votre caractère, couvert par une constante dissimulation, l'apparence de céder, chez Vous continuelle, ne me devaient laisser la plus petite ombre d'espérance. »

Il ajoute qu'on le traitera de fou : c'est le sort de tous les grands hommes. « Je veux être plutôt malheureux que petit, et souffrir plutôt que périr d'ennui. » Carlo ne remit pas cette lettre à son père, lequel, peut-être, ne la lut jamais. Mais par Brighenti nous savons à quel point Monaldo fut affecté de cette affaire. Le vrai coupable était à ses yeux Pietro Giordani. « Aucun homme ne pourrait résister à cet excès d'amertume qui lui vient de l'ingratitude, de la désaffection, je dirais presque de la haine de ses enfants... Que Dieu pardonne... au séducteur scélérat, qui sous le masque de l'honnêteté et de l'amitié est venu semer les larmes dans une famille tranquille, honnête et heureuse ! »

Son projet de fuite ayant échoué, Giacomo tombe dans un état d'atonie et de prostration, dont Giordani, par ses lettres, s'efforce en vain de le tirer. Dans le *Zibaldone*, il se lâchera jusqu'à écrire : « Aussi longtemps que vit son père, un homme a l'impression de la sujétion, de la dépendance, de n'être pas le maître de sa personne entière, mais une partie ou un membre seulement de cette personne; et que son nom appartient à autrui plus qu'à lui-même. » Ce désespoir est, en somme, explicable moins par l'événement malheureux et ridicule que par une crise intime⁵⁹.

Il se fait en lui un profond travail intérieur, auprès duquel les influences du dehors, celle de *Corinne* même, sont peu de chose vraiment⁶⁰. Divers fragments en prose lyrique (*A une jeune fille, Idylles, Jeunes filles dans la*

⁵⁹ Une autre page du *Zibaldone* l'analyse avec une irréprochable clarté : « Dans la carrière poétique mon esprit a parcouru le même stade que l'esprit humain en général. Au début, mon fort était l'imagination et mes vers étaient pleins d'images; c'est à l'égard de l'imagination que je cherchais à profiter de mes lectures poétiques. J'étais certes sensible aux affections, mais je ne savais pas les exprimer en poésie. Et je n'avais pas encore médité sur les choses; j'avais de la philosophie une lueur seulement. La transformation totale, en moi, le passage de l'état ancien au moderne se firent, si l'on peut dire, en l'espace d'une année, à savoir en 1819, où, privé de l'usage de mes yeux et de la distraction continuelle de la lecture, je commençai de sentir mon malheur d'une façon beaucoup plus sombre; où je commençai d'abandonner l'espérance, de réfléchir profondément sur les choses; de devenir philosophe de profession (de poète que j'étais), de sentir l'infortune certaine du monde, au lieu de le connaître; et c'était l'effet encore d'un état de faiblesse corporelle, qui m'éloignait d'autant plus des anciens, en me rapprochant des modernes. L'imagination fut alors, en moi, considérablement affaiblie, et bien que la faculté d'invention crût alors grandement, ou fût, plutôt, au début de son action, elle se tournait principalement, ou vers des sujets de prose, ou vers des poésies sentimentales. Si je me mettais à faire des vers, trouver des images me coûtait de grands efforts; même la fantaisie était en moi comme desséchée (en dehors aussi de la poésie, et par exemple dans la contemplation des belles scènes de la nature, etc., pour lesquelles je reste à présent dur comme une pierre); en revanche, ces vers débordaient de sentiment. »

⁶⁰ Parmi les écrits de 1819, il n'y a guère de raisons de s'arrêter sur les *Abbozzi e appunti* (*Esquisses et notes*), parmi lesquelles se retrouve l'histoire d'une pauvre nonne, originaire d'Osiano, qui prit le voile de force, et se tua, désespérée, en se jetant par la fenêtre de son couvent, Saint-Etienne de Recanati. C'était l'ébauche d'un roman. Passons également sur les *Disegni letterari* (*Intentions littéraires*),

tempête) éveillent notre intérêt. Nous y trouvons par avance quelque chose de poèmes célèbres: *A Silvia*, *A la lune*, *Le Samedi au village*. Il suffira de mentionner deux poèmes dont les titres sont mélodramatiques: *Pour une femme atteinte de longue et mortelle maladie* et *Sur la mort d'une femme que son séducteur fit assassiner, avec l'enfant qu'elle portait, de la main d'un chirurgien*. Ils devaient être publiés par Brighenti, mais Giacomo les conserva par devers lui devant le scandale de Monaldo. Le public ne les connaîtra qu'après la mort du poète. Dans la première pièce apparaît l'idée, à laquelle il donnera plus tard sa pleine expression, que la douleur est inhérente à la nature humaine. La deuxième exalte en l'amour l'unique chose qui donne un prix à la vie et nous aide à la supporter.

« Tu le vois, ô seul rayon de ma vie abandonnée et sombre; tu le vois, amour, que si je prends jamais courage; si j'élève mon âme à ne point varier dans mon sentiment, je te le dois, et non pas à moi-même. Si de moi tu te détournes, si tombe ton pur souffle vivifiant, beauté sainte, oh pourquoi ne pas rompre la suite pâle de mes jours? Pourquoi, de mes mains, ne pas jeter à terre ce malheureux fardeau?... Qu'un autre blâme l'amour, moi, je ne le puis, car si dans la première fleur de la jeunesse, de vivre je ne suis point las, je sais y voir un don de ce dieu favorable. »

Monaldo eut tort de s'émouvoir, et Giacomo raison de surseoir à la publication. Pendant le printemps et l'été 1819, il compose trois idylles: *L'Epouvante nocturne*, *La Lune ou le souvenir* et *L'Infini*, qui seront publiés seulement en 1825, et prendront place parmi les *Chants* sous les titres de Fragment XXVII (*Odi, Melisso*⁶¹...) *A la lune*

dont un projet de roman historique dans le goût de la *Cyropédie*, et un éloge de Kosciuszko, héros polonais, ou peut-être de Paoli, défenseur des libertés de la Corse, et des *Dialogues satiriques dans la manière de Lucien*, première annonce, a-t-il semblé, des *Petites œuvres morales*.

⁶¹ C'est un bref poème dialogué, dans lequel M. Anagnine perçoit justement « une tendresse mozartienne, une virgilienne harmonie, un frémissement de violons lointain, un écho de flûte assourdi ».

et *L'Infini*, toutes trois charmantes, la troisième, même, une merveille. La nature parle en chacune d'elles, non, dit Tonelli, la nature sentimentale, « helvétique », de Gessner, non la nature tourmentée et sombre d'Ossian, et pas davantage la nature pastorale dans la tradition de l'Arcadie italienne : une nature vierge ou virginale, sévère et douce, proche de celle qui se découvre dans les compositions de Moschus et d'autres Grecs.

Le souvenir d'amour enchanté se mêle dans la deuxième à l'enchantement du clair de lune : « O lune gracieuse, il me souvient que voici juste un an je venais plein d'angoisse te revoir sur cette colline. Et tu pendais alors comme à présent au-dessus de cette forêt que tes rayons éclairent toute. Mais ton regard m'apparaissait brumeux et tremblant parmi les pleurs qui jaillissaient de mes yeux ; parce que ma vie était pénible : elle l'est toujours, elle n'a pas changé, douce lune. Et cependant le souvenir me plaît, il me plaît de compter l'âge de ma douleur... » Chateaubriand, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, imagine que la lune lui rend le témoignage de n'avoir pas parlé d'elle trop maladroitement. Notre poète eût mérité, sans doute, une égale reconnaissance. Car le même astre lui inspira des vers exquis. Il l'aima pour sa clarté plus mystérieuse, plus flatteuse, autrement dit plus illusoire, plus favorable aux illusions, pour lui avoir montré le monde moins vrai, moins réel, moins connaissable par la raison.

Dans la troisième, c'est le charme de l'infini, infinis espaces qui parfois nous épouvantent, la paraphrase, dirait-on, d'une pensée entre toutes saisissante de Pascal. Et puis, à la fin du poème, l'infini du temps, la fascination de l'abîme : *e il naufragar m'è dolce in questo mare*.

On a rappelé souvent la genèse de ce petit chef-d'œuvre. Au-dessus de Recanati se voit la faible colline de Monte Morello, dite aussi Mont-Thabor. Du palais il ne faut qu'un instant pour en atteindre la cime. Le poète se sentait pour cette calme retraite une vive prédilection. Sur ses pas y sont montés tous ceux que son souvenir depuis un siècle attire dans la morne bourgade. Et ce pèlerinage n'est pas vain. Car non *L'Infini* seulement, mais nombre d'autres poèmes durent commencer de vivre en lui pendant une

lente promenade sur ces hauteurs proches du ciel, d'où la vue au loin s'étend. Un buisson découpé sur les profondeurs de l'espace fut l'occasion de ce vertige et de ce ravissement qui dans ces quinze vers ont trouvé leur expression sublime. Le Mont-Thabor fut transformé par la suite en jardin public, et il est difficile de lui rendre son aspect ancien.

« J'ai toujours aimé cette colline solitaire, et cette haie aussi qui sur un long parcours interdit à mes yeux les derniers horizons. Mais quand je regarde, assis près d'elle, j'imagine au delà des espaces illimités, des silences sur-humains, une très profonde paix. Mon cœur en aurait pour un peu de l'épouvante. Et quand j'entends le vent bruire entre les arbres, je compare à sa voix ce silence infini. Je me souviens de l'éternité, des saisons mortes, de la saison présente, de sa vie et de sa rumeur. Ainsi mon esprit se noie en cette immensité, et il m'est doux de sombrer dans cette mer. »

L'évolution qui s'est accomplie en Giacomo vers 1819 offre d'autres aspects, sur lesquels le *Zibaldone* très abondamment nous renseigne. Limitons-nous à retenir quelque chose encore de ce qui a trait à la religion. Il s'éloignait d'elle sans rupture violente et déchirante, mais également sans retour. Ce sont d'abord des réflexions du genre de celles-ci : « La sombre barbarie de la basse époque ne provenait pas de la nue ignorance, mais d'une ignorance mêlée à la religion chrétienne. — Les considérations des écrivains religieux sur la vie future manquent de base. — Le christianisme a rendu l'homme inactif, et en conséquence n'a pas peu contribué à détruire le beau, le grand, le vivant, le varié de ce monde, réduisant les hommes de l'action à la pensée et à la prière, ou bien à une action qui ne vise plus qu'à leur propre sanctification. »

D'une part le christianisme a contribué dans une mesure infinie à éteindre la vie du monde; de l'autre, il a préparé la voie au despotisme. Il soutient ensuite que Montesquieu « aurait défendu beaucoup mieux la religion s'il en avait fait un impératif du cœur, et non un impératif de l'esprit ». Il n'hésitera pas à dire : « Ce qui tuait le monde, c'est que les illusions lui manquaient : le christianisme le sauva, non

parce qu'il était la vérité, mais parce qu'il était une illusion nouvelle. Et les effets qu'il produisit: enthousiasme, fanatisme, héroïsme, sacrifices magnanimes peuvent être seulement ceux d'une grande illusion. Son apparition fut bien le signe de l'état de misère et de corruption où l'humanité était tombée. Il fut la conséquence de la faiblesse de l'homme, qui s'avoua incapable de supporter le poids de la vérité dès l'instant qu'elle lui montrait la vie sous un jour désolant et lui enseignait qu'il n'y a rien au monde qui ne soit triste et illusoire et ne mène droit au désespoir total et au suicide. »

Ainsi la religion est une illusion parmi d'autres, si bien-faisante qu'elle soit. Avec tout cela, Leopardi veut se persuader que le christianisme est conciliable avec son propre système (lequel, en bref, est le naturisme, ou un naturisme), du fait que pour lui « la nature est la même chose que Dieu ». Ce système admet le dogme du péché originel, ou plus exactement celui de la chute. C'est par la chute que débute l'histoire de l'humanité. Mais cette chute de siècle en siècle se renouvelle. En outre il est en garde contre la raison, dont la religion chrétienne, au contraire, voulut se faire une alliée et une arme et dans laquelle il voit un châtiment, un mal en soi. La raison fut la cause du véritable péché originel. Elle semble venir de Dieu moins que de son adversaire. L'homme est tombé pour avoir cessé d'obéir à l'instinct naturel. Notre misère vient d'avoir cherché la vérité d'une manière, on peut dire, forcenée ⁶². En revanche Leopardi relève que si le christianisme se sert de la raison, d'autre part il la veut dépasser et confondre; et qu'il favorise ainsi la nature; qu'il satisfait l'imagination par le concept de l'infini; qu'il prêche l'héroïsme; qu'il engendre une foule d'illusions, dont l'ensemble constitue un état de civilisation moyenne le plus heureux qui soit pour l'homme irrémédiablement corrompu; qu'en lui préférant la vie contemplative, il pousse malgré tout à l'action.

« Mon système, conclut-il, ne se fonde pas sur le chris-

⁶² M. Anagnine dit fort bien que l'état d'innocence et de béatitude exalté par Leopardi ressemble à l'âge primitif de Jean-Jacques Rousseau, plus qu'au Paradis perdu de la Bible.

tianisme, mais s'accorde avec lui. Ce système suppose la vérité réelle du christianisme, mais il demeure intact si cette vérité vient à faire défaut. » La religion, pour lui, n'est plus une vérité absolue et transcendante, mais un remède d'ordre pratique. « Et le christianisme fit un grand bien et soutint le monde qui croulait en apportant un remède composé par la raison à la maladie mortelle causée par la même raison. Mais justement parce que le remède était composé par la raison et parce que les origines du christianisme furent ce que je les ai montrées, c'est-à-dire le mal causé par la raison et la nécessité d'un remède raisonnable, ce remède était bien le seul applicable à ce temps et fut efficace, mais par relation à l'état pire dans lequel on était, et non à l'état meilleur qui avait précédé le mal. »

Le même *Zibaldone* révèle plus loin son doute au sujet de l'immatérialité et de l'immortalité de l'âme. Il soutiendra ce paradoxe que la religion chrétienne a été la source de l'athéisme et de l'incrédulité religieuse, qu'elle devait logiquement aboutir à la négation moderne. Il osera dire que le principe des choses, de Dieu lui-même, est le néant, que tout est relatif, et rien absolu. Tout est possible, après tout : il est donc possible qu'il existe un être omnipotent, qui soit sa propre substance. La possibilité sans limite est la seule chose absolue. En attendant, la philosophie et la religion, à son avis, peuvent s'entendre : « La religion chrétienne reste tout entière debout, non comme absolument vraie et nécessairement indépendante des choses telles qu'elles sont et de la manière dont elles sont, mais relativement, et d'une façon dépendante, à l'origine, de l'arbitraire de qui, pouvant établir la nature bien différemment, ou ne la pas établir, l'établit toutefois, et telle que nous la voyons. De sorte que la chose, quant à nous, est tout une. »

Au surplus, si le christianisme a une fonction consolatrice, les religions de l'antiquité, l'Islam, les sectes modernes l'ont également. Toutes les religions sont d'accord sur l'essentiel. Toutes sont mortelles, comme leurs dieux. Le surnaturel, dans le christianisme, lui échappe. La croyance est un refuge à ses yeux, d'ailleurs précaire, pour ceux que

la bêtise et l'infatuation d'un siècle « progressiste » a douloureusement blessés.

Durant la période qui va de 1819 à 1822, le poète abandonne presque entièrement la philologie et la traduction. Il reprend et développe ses projets de dialogues, de proses satiriques, dont l'une a pour titre *Xénophon et Machiavel*: Pluton et Proserpine ont un fils. Ils lui cherchent un précepteur: qui choisira-t-on? Xénophon? Machiavel? Machiavel est élu, et Giacomo met dans sa bouche l'intéressant discours dont voici un fragment: « Sache que, par nature et depuis mon enfance, et plus que tous, et jusqu'au fin fond de l'âme, je fus vertueux et j'aimai le beau, le grand et l'honnête, d'abord à l'extrême, et par la suite, en somme, grandement... Mais en ma qualité d'homme d'esprit, je ne tardai pas à profiter de mon expérience, et quand j'eus connu la vraie nature de la société et de mon temps (à coup sûr différent du vôtre), je ne fis pas comme ces fous, qui, par leurs œuvres, leurs paroles, prétendent transformer le monde, ce qui fut toujours impossible; mais, ce qui était possible, moi-même je me réformai. D'autant plus grand avait été mon amour de la vertu; d'autant plus grands, en conséquence, les persécutions, les dommages, les malheurs qu'il m'en advint de souffrir; d'autant plus froide et ferme, d'autant plus éternelle fut mon apostasie. Et d'autant plus héroïquement je me résolus à faire la guerre aux hommes, sans trêve ni quartier... Puis, me tournant à écrire et à philosopher, je ne donnai pas des préceptes de morale... Je ne trompai pas les hommes considérés comme mes élèves... Je ne leur donnai pas des règles préjudiciables et fausses, mais je leur expliquai d'une manière distincte et claire l'art véritable et utile. »

Ce qui s'exprime dans ces lignes, c'est la désillusion de Leopardi. La même ironie est dans le *Dialogue de Murcus*, dans le *Dialogue de deux bêtes*, dans le *Dialogue du galant homme et du Monde*, où le Monde insiste sur l'inutilité du mérite pour réussir — particulièrement en littérature. Dans tous ces écrits, la conversation se développe avec une élégante vivacité, qui déjà tend à cette perfection du style merveilleuse, admirée aujourd'hui dans les *Petites œuvres morales*. Leopardi surabonde en projets, fort divers,

dont il est superflu d'examiner ici, ne serait-ce que les principaux ⁶³. Son art, sa grandeur apparaissent dans les poèmes lyriques de la même époque: *A Angelo Mai* (janvier 1820), *Pour les noces de sa sœur Pauline* (octobre-novembre 1821), *A un vainqueur au pallone* (novembre 1821), *Brutus le jeune* (décembre 1821), *Au printemps* (janvier 1822), *Le dernier chant de Sapho* (mai 1822), *Hymne aux patriarches* (juillet 1822); et entre ces canzones, trois idylles: *Le soir du jour de fête* (octobre 1820), *Le rêve* (1820-1821), *La vie solitaire* (été 1821).

La canzone *A Angelo Mai* fut l'occasion d'un nouveau conflit avec son père, lequel s'opposait à la publication de ces vers — qu'il approuvait — avec d'autres qu'il n'approuvait pas. Carlo dit qu'il en eut « la chair de poule ». Elle parut enfin, dédiée au comte Léonard Trissino. Dans le Lombard-Vénitien, la vente en fut interdite par la censure. Tous les poèmes ci-dessus énumérés furent publiés dans divers journaux et opuscules, jusqu'en 1826. La différence entre les *canzoni* et les idylles réside en ceci: que les premières sont essentiellement philosophiques, laissant une place à l'histoire, à la mythologie, et de style noble, solennel; tandis que les autres sont de caractère élégiaque, s'inspirant d'impressions personnelles, de souvenirs, et de style familier.

A Angelo Mai fut écrit dans l'enthousiasme qui suivit la découverte, par cet érudit, de plusieurs fragments de la *République* de Cicéron, que l'on croyait à jamais perdus (janvier 1820) — *mentre ferveva la fama del magnifico ritrovato*. L'« Italien audacieux » fournit au poète une occasion nouvelle de mesurer la distance qui séparait son époque des temps passés, de célébrer la gloire ancienne de

⁶³ Signalons toutefois ceux d'une canzone sur la Grèce, pour la soutenir dans sa lutte contre les Turcs; d'hymnes chrétiens (notre religion ayant beaucoup de ce qui « ressemble à l'illusion est excellent pour la poésie »); d'une tragédie, également, *Telesilla*, qui aurait illustré la thèse de la douleur inévitable. Les notes qu'il prit à propos de *Telesilla* nous intéressent, parce qu'elles font connaître dans les grandes lignes sa conception de l'art dramatique; et à ce titre il est fort regrettable qu'il n'ait pas donné suite à ce projet qui semble avoir été plus longtemps, ou plus complaisamment que d'autres caressé.

l'Italie et d'exprimer l'espérance, à vrai dire chétive, qu'il avait de son retour. On voit son rapport étroit avec les deux odes patriotiques. Mais c'est la Renaissance qu'il fait revivre maintenant. Il y a dans ces vers quelque chose de funèbre. Du contraste entre l'élan de la première inspiration et la tristesse de la réflexion dont immédiatement elle s'accompagne est né, cependant, pour le dire avec De Sanctis, « un poème d'une extrême originalité, qui ne résiste guère au raisonnement, mais qui dans sa contradiction même apporte la révélation puissante d'une nouvelle poésie. » Il met au jour la vanité de toutes choses, sauf de la douleur, et affirme le désir de la mort, remède unique à nos maux. « Celui qui a connu le mal dont nous souffrons, il demande la mort, et non pas des couronnes. »

La même disposition paraît dans le poème écrit pour les noces de Pauline. Elle devait épouser un certain Paroli. Giacomo dit à Giordani, dans une lettre du 13 juillet 1821, qu'elle se mariera au mois de janvier suivant, dans une ville de la région d'Urbino, ni grande ni belle, mais avec une personne aisée, humaine, et d'esprit très libre. Et le 26 octobre : « Pauline sera la femme d'un Monsieur P..., à Sant'Angelo in Vado. » Mais le projet n'aboutit pas et Pauline resta fille. La nature ne l'avait pas avantagée⁶⁴. Elle était assez laide, de taille inférieure à la moyenne, très mince, les épaules un peu rondes, le teint olivâtre, les joues en talon de botte, le menton fuyant, les yeux clairs, mais les lèvres flétries, d'où sortait une voix stridente, un bout de nez qui ne disait rien. Néanmoins elle ressemblait à Giacomo physiquement. Elle lui ressemblait aussi par une intelligence vive et pénétrante. Il y avait du prêtre en elle (qui était toujours un peu Don Paolo) et chose curieuse — curieuse également chez son frère — certaine crudité

⁶⁴ Elle-même nous l'apprend par une lettre à Marianne Brighenti : « Ma mère n'eut pas le temps de sacrifier aux Grâces avant de me mettre au monde : grosse de sept mois elle tomba du haut d'un escalier, et moi je me hâtai de paraître, pour jouir de ce beau monde, d'où je me hâterais de sortir aujourd'hui, si je le pouvais. Donc je t'avoue, à toi, ma chérie, que Pauline Leopardi n'est pas grande, qu'elle n'est pas grasse, qu'elle n'a pas le teint blanc, qu'elle n'a pas les cheveux blonds, qu'elle n'a pas le visage allongé, qu'elle n'a pas la bouche grande, qu'elle n'a pas le nez long... »

de propos à l'occasion. Pierre Paroli, le futur, était d'âge moyen, sans beauté, plutôt rude, veuf, avec une petite fille. Monaldo apprit qu'il n'était pas aussi riche qu'on le croyait, et le mariage échoua⁶⁵. Le beau *Leopardi* de Saponaro nous renseigne fort bien sur Pauline, et d'une façon générale sur toute la famille de Giacomo.

Dans le poème *Sur les noces*, la méditation philosophique prévaut également. Il fait moins de place à la mélancolie, un peu plus à la consolation. « L'amour nous aiguillonne à des actes insignes, et de nobles effets maîtresse est la beauté. » On remarque d'ailleurs une contradiction frappante dans ce poème où s'expriment simultanément le découragement et l'espérance. Pour Leopardi, l'amour, la gloire, la vertu, la jeunesse sont des illusions mais appréciables comme illusions, désirables, qui peuvent donner à la vie un sens, une valeur. Tout considéré, cette canzone où le frère annonce à la sœur qu'« elle accroîtra la famille malheureuse de la malheureuse Italie » est un bien sombre épithalame.

La contradiction n'est malgré tout qu'apparente, et de plus elle était sensible au poète, qui en a fait la substance

⁶⁵ Ses frères voulurent faire épouser à Pauline certain Roccetti. Elle le trouvait à son goût, mais il s'éclipsa sur une défaite quelconque. On dénicha un autre prétendant, dont le nom pompeusement staëlien était Osvaldo Corradori. Par la faute d'Adélaïde, cette union fut à son tour manquée. Un marquis Castellani fut mis en avant. L'affaire fut à peine ébauchée. Ensuite vint le chevalier Marini, haut fonctionnaire des finances pontificales, fixé à Rome. Il avait quarante-cinq ans, ce qui n'effrayait nullement Pauline. Mais le chevalier, peu chevaleresque, épousa une autre femme tandis que se prolongeaient les tractations. À Naples, le pauvre Giacomo cherchait encore un mari pour sa sœur. En vain. Elle demeura célibataire. Plus elle vieillissait, plus elle s'entêtait dans sa volonté de mariage. Elle écrivait à son frère, à propos de Marini : « Giacomuccio mio, j'espère en vous, et j'attends vos lettres avec des palpitations terribles. Si vous saviez combien je pleure ! Mais il me semblerait n'avoir rien enduré, si je parvenais à faire aboutir ce projet. » Après la mort de son frère, alors qu'elle était déjà mûre, Prospero Vianni, l'éditeur de la correspondance de Leopardi, s'éprit d'elle et lui fit la cour très platoniquement. Mais il ne fut pas question de mariage. L'histoire de Pauline rappellerait assez la fable de *La Fille*, chez La Fontaine, avec plus de fierté de la part de cette infortunée, et s'il y avait eu finalement « un malôtru. »

de la canzone *A un vincitore nel pallone*. Il y dit que la vérité n'est pas moins vaine que le mensonge, et que le mensonge même est préférable à la vérité s'il donne ce que ne peut donner la vérité: la joie et la force. « La nature nous a donné ce qu'il faut d'ombres heureuses, et quand d'absurdes mœurs n'ont pas offert l'appât des erreurs profitables, les gens ont transformé les travaux glorieux en loisirs obscurs et stériles. »

Cela n'empêche point Leopardi, dans *Bruto minore* et dans *Ultimo canto di Saffo*, de chanter la redoutable vérité, sans admettre aucune illusion. Cette vérité, dans la première pièce, est la destinée inévitable, implacable, toujours victorieuse; dans l'autre, la douleur humaine, mystère inaccessible à la raison: « De tant de palmes que j'espérais, de tant de chères erreurs, seul le Tartare me reste; et la déesse de Ténare, la sombre nuit, les rives du silence retiennent l'héroïque esprit ⁶⁶. »

Si l'on accepte l'effrayante réalité, si l'on repousse les illusions, il nous reste le regret, tout moins, de ces illusions. C'est tout le sujet du poème *Alla primavera*, où s'exprime la nostalgie des belles fables de l'antiquité païenne, qui faisaient plus gracieuse et plus douce la vie. On songe aux pages du *Génie du christianisme*, où Chateaubriand soutient que la mythologie a rapetissé la nature en la peuplant de trop de dieux et de déités. Aux yeux du Breton, le christianisme l'a faite plus grave; il l'a rendue, aux yeux de l'Italien, désolée et vide ⁶⁷. *L'Inno ai patriarchi* montre une disposition analogue. On y remonte avec une sorte d'ivresse doucement passionnée aux origines du genre humain, telles que les présente la Bible.

Dans *Au printemps*, on pleure les mythes évanouis, par

⁶⁶ Traduisons de ce chant encore quelques vers:

« Rien n'est clair ici-bas, excepté la douleur. Notre famille négligée est née, ô malheur, pour pleurer, et la raison sur les genoux des dieux repose. Oh les espoirs, oh les soucis de mon printemps! Le Père parmi nous à jamais fit régner les agréables apparences. La lyre ni le chant ni l'audace héroïque sous le manteau de la laideur ne feront luire la vertu. Nous mourrons, et quand sur la terre le voile indigne enfin sera tombé, notre âme nue auprès de Dis devra s'enfuir... »

⁶⁷ Le poème ferait aussi penser, mais fugitivement, au début du *Prologue de Rolla*.

qui la nature était vivante, les naïades des fontaines, les dryades des bois, le temps où Diane se baignait aux rivières, où l'étoile de Vénus guidait le voyageur, où, dans l'écho, parlait une nymphe plaintive, où les arbres, les oiseaux étaient des humains métamorphosés. Maintenant la terre et le ciel ne sentent plus notre présence. Au moins si la nature, de qui nulle pitié ne doit être attendue, était la spectatrice consciente de notre douleur ! « Connais les malheureux soucis et l'indigne sort des mortels, belle nature, et rends à mon esprit l'étincelle ancienne, si tu possèdes la vie, et si dans le ciel, dans la mer, si sur la terre ensoleillée il existe une chose qui soit de nos maux spectatrice, à défaut d'en pouvoir sentir quelque pitié. » Beaucoup d'autres poètes déplorèrent le crépuscule des antiques fables : Wordsworth, Keats et Shelley ; Platen et Schiller, dans *Les dieux de la Grèce*, à quoi le poème de Leopardi, plus qu'à tout autre fait penser ; et Musset ; et surtout Hölderlin ; et Monti, parmi les Italiens, dans son *Discours sur la mythologie*, où d'ailleurs il en regrette l'usage poétique plus que le sens profond et que l'apaisement (en somme religieux) qu'en tiraient les esprits.

Dans l'*Hymne aux Patriarches*, d'un art moins accompli, on évoque la solitude heureuse du premier père, au sein de la nature vierge, le crime et le remords de Caïn, coupable surtout d'avoir fondé la société civile ; puis le Déluge, et Noé, sauveur de la race humaine, la méchanceté des générations nouvelles répandues sur la terre, Abraham et sa lignée. Et l'on regrette l'âge d'or, qui pour le poète est, d'une manière exactement conforme à sa doctrine, le temps où « la race humaine, ignorante de son destin, vécut libre d'angoisse ; la bienfaisante erreur, l'illusion, doux voile primitif, étaient à ses regards la loi du ciel, de la nature ; et satisfaite d'espérer, notre paisible nef monta jusques au port ».

Cet âge, qui, pour bien peu de temps, existe encore parmi les indigènes de la Californie, est menacé par « l'audace criminelle » de ce qu'on nomme civilisation. « O royaumes de la sage nature, sans défense contre notre audace criminelle ! Notre fureur irrésistible ouvre les rivages, les antres, les tranquilles forêts ; elle apprend aux races qu'elle viole

une angoisse inconnue et des désirs nouveaux; elle chasse dans l'extrême terre occidentale le bonheur fugitif et nu. »

Nous voyons, dans ces sept canzones, Leopardi peu à peu s'éloigner de l'inspiration nationale « pour contempler d'un esprit qui s'ouvre à l'universel les plus hauts problèmes de la vie et de la mort, du bien et du mal, de l'erreur et de la vérité, du destin et de la volonté, de la fortune et de la vertu, de la beauté, de l'amour, de l'illusion, de la civilisation, du bonheur » (Tonelli). Et l'admirable, c'est la perfection formelle à laquelle il s'élève, dans le temps où son esprit prend tant de force, de hardiesse et d'ampleur; c'est encore davantage ce pouvoir qu'il possède maintenant, comme très peu de philosophes l'ont possédé, de muer la contemplation en poésie et la pensée en beauté ravissante par la ressource d'un art à la fois le plus subtil et le plus naturel. Pour limiter la comparaison à l'Italie, on ne voit en dehors de Dante et de Pétrarque aucun poète, je ne dis pas qui se soit élevé si haut quelquefois, par une fortune, une euphorie exceptionnelle de l'inspiration et du talent; mais qui s'y soit comme lui maintenu longuement, d'un vol si ferme et si aisé. La subtilité, la variété surprenante des rythmes, le mouvement de la période, l'architecture de la strophe, un trésor d'images les mieux trouvées et cependant les moins cherchées, tout semble avoir coulé de source, tout fut à son oreille murmuré comme par un dieu. Il est peu d'exemples d'une richesse ainsi transformée, transmuée et d'une poésie à ce point irrésistible en sa conquête, rapidement étendue à tout ce que la nature, l'histoire, la Bible, la légende, la fable offrent de plus magnifique et de plus majestueux. Art de magicien, dont nous pouvons bien découvrir les procédés et suivre les démarches, mais non point saisir le secret.

Et toutefois Giacomo n'est pas encore là tout entier; n'y est peut-être pas aussi essentiellement, intimement, délicieusement que dans les idylles. Car les odes nous renseignent sur l'étendue et la sublimité de son esprit, et les idylles nous font pénétrer dans son cœur. Elles nous touchent par une mélancolie où l'ombre elle-même devient doucement lumineuse, par la beauté du coloris, l'harmonie

et la tendresse. Et par une fraîcheur d'imagination qu'on a pu qualifier de virginale: car si l'esprit est mûri prématurément jusqu'à montrer quelques stigmates de vieillesse, le cœur, en Giacomo, demeure ingénu. *La sera del dì di festa* est une suite mélodieuse de formes, d'images, d'évocations, d'attendrissements, le souvenir se mêlant toujours à l'actuel, de la façon la plus étroite.

C'est d'abord un paysage lunaire: « Douce et claire est la nuit, sans un souffle de vent. Et la lune tranquille au milieu des jardins repose, et sur les toits, et fait paraître au loin pure chaque montagne. » On pense à la phrase de Chateaubriand: « La clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. » Le poète songe alors à la femme qu'il aime⁶⁸: elle dort, ignorante de ses soucis, à lui, qui pleure sans espérance. Puis vient le chant solitaire de l'artisan qui retourne à sa pauvre maison. Tout passe, constate le poète, même la gloire la plus haute, et le souvenir de Rome a passé. Enfin ceci: « Dans mon enfance, à l'âge où l'on attend impatiemment le jour de fête, quand il s'était éteint, sans pouvoir m'endormir, je pressais avec douleur les plumes de mon lit. Et dans la close nuit, un chant qu'on entendait peu à peu mourir en s'éloignant par les sentiers, de la même façon, déjà, me serrait le cœur. »

Dans *Le Rêve* s'engage un dialogue passionné, plaintif, entre le poète et celle qu'il aime, qui, morte, se montre à lui⁶⁹ (motif emprunté sans doute à Pétrarque). Il a d'abord l'illusion qu'elle vit de nouveau, mais elle le désabuse. Elle est partie à la fleur de son âge, « quand plus douce est la vie, avant que le cœur ait compris toute la vanité de l'humaine espérance ». Le poète frémit devant le mystère de la mort, que n'arrête point la jeunesse, mais lui-même voudrait mourir. « Je suis jeune; pourtant ma jeunesse fuit et s'écoule comme la vieillesse, qui me fait peur, bien qu'éloignée encore. Et la fleur de mon âge

⁶⁸ Mestica suppose qu'elle pouvait être Serafina Basvecchi, de Recanati, fille de la marquise Olimpia Melchiorri. Mais cela n'importe guère.

⁶⁹ Teresa Fattorini ?

en diffère bien peu. Nous sommes nés, dit-elle, tous les deux pour les pleurs ⁷⁰. Le bonheur n'a pas souci de notre vie, et le ciel s'est donné le plaisir de nos maux. »

Cette femme, a-t-elle eu du moins pitié de lui pendant sa vie? « Et celle-ci: prends courage, malheureux. Je ne te fus pas avare de pitié quand je vécus, et maintenant pas davantage, car je fus malheureuse comme toi. Ne va pas te plaindre d'une enfant très infortunée. » Il lui baise la main dans un mouvement de reconnaissance émue, et le songe, qui dans sa tristesse était un bonheur, se dissipe. L'influence de plusieurs poèmes de Pétrarque est évidente. Mais leur rapport avec celui-ci n'est, en somme, que superficiel. Pétrarque est ferme en cette foi qu'a perdue à jamais Leopardi. Laure vit dans le ciel, et plus certainement que sur la terre. Elle a passé, quand elle mourut, d'une moindre vie à une plus rayonnante et plus intense vie, et c'est pour le salut de celui qui l'aime, et qu'elle aime, qu'elle apparaît dans son sommeil. La visite de Laure est une réalité; le rêve, plutôt une vision. Giacomo n'eut qu'une illusion, promptement évanouie, et la femme qu'il a cru revoir étant morte, elle n'existe d'aucune façon. Laure apprend à Pétrarque une chose considérable; Giacomo réveillé, connaissant l'inanité de son beau songe, demeure ce qu'il était avant de s'endormir.

L'amour a sa place également dans *La Vita solitaria*. La première. Mais il n'en fait pas l'unité, ne lui confère pas son vrai sens (lequel est que la nature, tout indifférente qu'elle soit à la misère des hommes, néanmoins les console involontairement par le merveilleux spectacle de ses beautés). « Quelquefois, je m'assieds à l'écart, au-dessus d'un ruisseau, près d'un lieu couronné d'arbres silencieux. Là, quand midi règne au plus haut du ciel, le soleil peint dans l'eau sa tranquille image, et nulle herbe, et nulle feuille, ne frémit à la brise, et je ne vois, et je n'entends, au près, au loin, une onde qui se ride, une cigale qui chante, un oiseau battant de l'aile sous la ramée, un papillon, une voix, un mouvement. Un repos très profond est maître de ces rives. Moi-même, immobile, je m'oublie,

⁷⁰ *A pianger nato*, disait déjà Pétrarque.

oubliant le monde avec moi. Je croirais que déjà mes membres sont inertes, que nul sens, nul esprit ne les peut émouvoir, que le repos qu'ils ont retrouvé se confond avec le silence de ces lieux. »

Cette idylle diffère des précédentes, matériellement, du fait que le poète n'y introduit pas une femme toujours en vie, ainsi que dans *Le soir du jour de fête*, et pas davantage une jeune morte revenue illusoirement à l'existence, comme dans *Le Rêve*, mais un être disparu, que le souvenir lucide se plaît à ranimer.

Même substance dans les deux groupes de poèmes — distincts, en revanche, par l'atmosphère qui s'y respire et par le jour qui s'y répand. D'une part une solennité grave et sombre ; de l'autre un accent musicalement plaintif et attendri. De ces idylles, toutes proches de l'élégie, il nous vient un enchantement, dans le double sens de ce terme. Qui ne sentirait ce qu'il y a dans ces vers d'ineffablement mélodieux ?

*Dolce e chiara è la notte e senza vento...
Un canto che s'udia per li sentieri
Lontanando morir poco a poco
Già similmente mi stringea il core...
O cara luna, al cui tranquillo raggio
Danzan le lepri nelle selve...*

VI

« J'AI TROUVÉ LE DIABLE ENCORE PLUS LAID QU'ON NE LE PEINT »

En novembre 1822, avec l'aide de son oncle Antici, Giacomo put réaliser enfin son grand désir, quitter Recanati et se rendre à Rome. Ainsi s'acheva une époque fort sombre, de plusieurs façons attristée, en particulier par le deuil. Il avait perdu sa grand'mère, très âgée, et sa tante Melchiorri (Zia Ferdinanda) beaucoup plus jeune, qui mieux que tous l'avait compris, et quelquefois consolé. Jusqu'alors si sobre, il lui arriva, dit-on, de chercher l'oubli dans le vin. Hélas ! il se produisit, quand il eut tourné le dos au bourg natal, ce qui était à prévoir : profonde fut sa désillusion. Nous en avons des témoignages nombreux ⁷¹. Il était entré dans Rome le 23 novembre, par un triste jour de pluie. Une lettre à Carlo, du 25, exprime déjà sa lassitude, sa fatigue, son accablement, son désespoir. Cette impression cruelle se prolonge. Le 29, dans une lettre à son père, il lui donnerait raison, pour un peu, de s'être opposé à son départ. Et le 23 décembre il écrit à Pauline : « Tenez pour certain que le plus hébété des Récanatais a plus de bon sens que le plus sage et le plus grave des Romains. Assurez-vous

⁷¹ Dont cette note du *Zibaldone* (1828) : « Quand je fus à Rome, la nécessité de frayer avec d'autres hommes, de m'extérioriser, d'agir, de vivre « en dehors » me rendit stupide, inerte, et comme mort au dedans. Pour le coup je devins incapable de vie intérieure, sans en être plus capable de vie extérieure. Il m'était alors impossible de concilier l'une avec l'autre. Ce temps fut peut-être le plus pénible et le plus humiliant de toute mon existence, parce que je perdais toute opinion de moi-même et toute espérance de réussir dans ce monde. »

que la frivolité de ces bêtes-ci passe la limite du croyable. » Osons donc le reconnaître: une trop longue amertume a lentement tourné à la malveillance et au chagrin l'âme si pure, si tendre, si heureusement sensible de Giacomo.

La ville même l'accable par son immensité, elle lui paraît énorme, disproportionnée, et lui donne plus que jamais l'impression de la solitude⁷². « Attirer sur soi les yeux d'autrui, dans une grande ville, est une entreprise désespérée, et vraiment de telles cités ne sont faites que pour des monarques, ou pour des hommes qui puissent dominer démesurément la plus grande partie du genre humain par un avantage qui est le plus souvent un bien de fortune, comme une richesse considérable, une dignité voisine de celle de prince ou toute autre chose semblable. Si ce n'est point votre cas, vous ne pouvez jouir de Rome qu'à la façon dont en jouit un simple spectateur... A la promenade, à l'église, en allant par les rues, vous ne trouvez pas une guenon qui vous regarde. » (Cette indifférence générale, ce dédain lui paraissent plus durs encore quand c'est une femme qu'il observe.)

Il note une seule impression vraiment agréable, parmi tant d'autres qui le sont peu. Le tombeau du Tasse la lui donne: « Vendredi 15 février, écrit-il quelques jours plus tard à Carlo, je fus visiter le sépulcre du Tasse, et j'y pleurai. C'est le premier et l'unique *plaisir* que j'ai éprouvé à Rome. » (Il souligne le mot *plaisir*.)

Le 16 avril déjà, il écrit à son père: « Vous aurez peine à me croire si je vous dis que séjourner à Recanati m'est en soi plus agréable que séjourner à Rome. » Il a été fort dur pour sa petite patrie, et lui a rendu justice toutefois. Par la persistance, ou la fréquence de sa nostalgie, et par des aveux tels que celui-là. Recanati le trouble dans son exil, et non seulement par le regret d'une paix malgré tout appréciable, de tangibles commodités. J'imagine que secrètement il a dû lui rendre justice, et s'avouer

⁷² Il est pris d'un étourdissement presque physique: « Mon cher Carlo, si tu crois que celui qui t'écrit est Giacomo, ton frère, tu te trompes beaucoup, parce que celui-ci est mort ou tombé en défaillance, et à sa place demeure une personne qui à grand-peine se rappelle son nom. »

tout bas que le meilleur, le plus touchant, le plus exquis et le plus profond de son œuvre, il le devait pour une grande part à sa ville natale, qu'il lui était obligé plus qu'à tout autre lieu du monde, au silence et aux tourments de Recanati. Par l'effet de l'éloignement, ses parents lui sont devenus plus chers, son père surtout, auquel il fait volontiers des confidences, lui montrant presque du repentir et multipliant les témoignages d'affection : « Vous savez, Monsieur mon père très aimé, quels sont mes sentiments, bien que je ne sache pas les exprimer... Il me suffira de vous dire que de tout mon cœur je vous remercie de votre don et que je vous suis reconnaissant de l'amour ancien et tendre, immérité peut-être, que vous me portez... » Même à sa mère il écrit des lettres doucement câlines : « Je me rappelle que vous m'avez presque interdit de vous écrire : cependant je ne voudrais pas que peu à peu vous en vinssiez à ne plus vous souvenir de moi... »

Mais c'est à son frère qu'il réservait les confidences plus intimes. Il lui parle de ses amours, à lui, Carlo : « Vraiment je ne vois pas quelle occupation meilleure on peut trouver dans ce monde que celle de l'amour... Il est certain que parler à une belle fille vaut dix fois mieux que tourner, comme je le fais, autour de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus du Capitole. » A sa sœur il décrivait de préférence la vie mondaine. Et le petit Pier Francesco lui-même reçoit de fois à autre un affectueux billet. Il nous semble que perdus comme lui dans la Ville éternelle (ou à Florence plus tard) pauvres comme lui, comme lui tristes, nous aurions tiré du paysage et des chefs-d'œuvre innombrables, parfois une vive consolation. Si les hommes le décevaient, ne pouvait-il s'attacher aux choses, par elles se venger d'eux ? Il paraît bien avoir négligé cette ressource. Était-il insensible aux arts ? Grave question ! Il aimait les seuls objets de nature à mettre en jeu son imagination, susceptibles d'être mués en poésie. Il faut croire que ni Michel-Ange, ni aucun autre maître ne surent lui parler de cette voix. Il s'est inspiré à l'occasion d'un ouvrage de peinture ou de sculpture, mais c'est la chose représentée, et non la représentation, qui parlait à son esprit.

Leopardi n'a connu qu'un petit nombre des hommes de lettres fixés dans ce temps à Rome, mais ils lui enle-

vèrent tout désir d'étendre parmi eux ses relations. Ils n'avaient qu'une chose en tête : l'archéologie ! « Philosophie, morale, politique, science du cœur humain, éloquence, poésie, théologie, tout cela est étranger à Rome et semble une distraction d'enfants au prix de découvrir si ce morceau de bronze ou de pierre appartient à Marc-Antoine ou à Marc-Agrippa. Le plus beau, c'est qu'on ne trouve à Rome personne qui sache vraiment le latin et le grec ⁷³. Tout le jour ils bavardent, se disputent, font de l'esprit dans les journaux, créent des cabales ou des partis. Et c'est ainsi que vit et que progresse la littérature romaine... Cancellieri est insupportable du fait des louanges hyperboliques qu'avec la plus grande indifférence du monde il jette à la face de quiconque va le trouver... ⁷⁴ Monsignor Mai diffère absolument d'une telle canaille ; il est très gentil avec tout le monde, très complaisant en paroles, politique en action ; il montre le désir de satisfaire chacun, mais en dernière analyse il fait ce qui lui convient ; pour ce qui est de moi, non seulement je n'ai pas à me plaindre de lui, mais je dois dire qu'il m'a donné réellement satisfaction sur chacune de mes demandes et qu'il me traite presque avec respect ⁷⁵. » Les milieux intellectuels lui don-

⁷³ Pétrarque avait fait à propos du latin une remarque analogue. Et Montaigne s'était moqué de la manie archéologique des Romains.

⁷⁴ On tenait chez cet ecclésiastique des propos d'une vanité et d'une légèreté surprenantes.

⁷⁵ A la table du « Docteur » se passa certain jour une scène que Saponaro relate comme suit :

« Beaucoup d'illustres inconnus étaient assis à cette table, et l'on parlait d'une foule de choses, les unes dignes de savants, les autres de peu d'intérêt. On y parla aussi de Canova et de l'éloge qu'en avait écrit l'abbé Missirini. Quelqu'un le loua avec cérémonie. Alors Leopardi, tombant de la lune, en dit avec candeur autant de mal qu'il put. Chez lui silencieux, il n'était, chez les autres, pas beaucoup plus bavard, et dans une conversation sur un sujet littéraire il n'exprimait son avis que lorsqu'il en était prié ou quand se taire lui devenait pénible. Ce soir-là, cependant, il alla jusqu'au fond, net, exact, sans s'arrêter à mi-chemin. Monsignore essaya de détourner l'entretien, mais ne l'ayant pu se tut avec malaise. Les convives s'entregardaient. Quand on se leva de table se firent des présentations : l'abbé Missirini avait quitté sa place juste en face de son justicier. Tout le monde était dans l'embarras, à l'exception de Leopardi, fort tranquille. La victime, sur-le-champ, ne réagit pas, mais se plaignit ensuite

naient le goût « d'envoyer aux mille diables toute littérature ».

Il s'aperçoit vite que sa science lui est de plus de recommandation que son talent poétique: « Ici, à Rome, je ne suis pas un écrivain, mais un érudit et un helléniste. » Cela se conçoit très bien. A Rome, en effet, entre 1822 et 1823, il publie des notes sur *Trois sermons de Philon le Juif*, sur le *De re publica* et sur la *Chronique d'Eusèbe*. Il améliore le texte de Cicéron, et la plupart de ses corrections sont entrées dans celui qu'on lit aujourd'hui. Ces travaux sont l'occasion pour lui d'agréables et utiles relations. Ils attirent l'attention de l'illustre Berchtold-Georges Niebuhr, philologue, historien insigne, ministre de Prusse auprès du Saint-Siège, qui en voulut connaître l'auteur. Il avait alors un peu plus de quarante-cinq ans. Son *Histoire romaine* en trois volumes était sortie de presse peu d'années auparavant, et il lui devait son poste. Il fut ensuite à Naples quelque temps, puis quitta la diplomatie et monta dans une chaire de Bonn. Il avait mandé auprès du poète son conseiller, Bunsen, qui le trouva dans sa chambrette sous le toit du palais Mattei. Le rapport fut enthousiaste. « J'ai vu finalement, dit Bunsen, un Italien digne des Anciens. » Niebuhr eut pour Giacomo des gentilleses de toute sorte et promit de lui trouver des appuis dans le gouvernement pontifical. Nous savons cela par une lettre à Carlo. Niebuhr était très lié avec le Secrétaire d'Etat, cardinal Consalvi. Mais en haut lieu l'on exigeait que le jeune comte se fit « prélat », ce dont il ne voulait pas entendre parler. Il demanda, en conséquence, une fonction civile. Et il obtint des espérances... qui ne se réalisèrent point. Niebuhr quitta Rome le 29 mars 1823: son remplaçant, bientôt successeur en titre, Bunsen, lui non plus, ne put rien obtenir. Le poète connu en outre le très docte Reinhold, ministre de Hollande, et chez lui Tiersch, professeur de littérature à l'université de Munich (lequel dit n'avoir rencontré jamais un homme d'une aussi vaste culture). Le 23 avril, Giacomo, qui ne voulait pas

au maître de maison. Plus tard il fit à Leopardi la dédicace d'une ode et lui devint tout dévoué. C'était un homme d'esprit. »

abuser de l'hospitalité de son oncle, reprenait tristement le chemin de Recanati. La mort de Pie VII rendit vains les efforts d'Antici et de Bunsen.

Ne le suivions pas trop vite sur la route des Marches. Car nous avons à réfléchir encore sur l'épisode romain. Voyons mieux ce qui le fit souffrir, et dont un autre (avec une autre chance) aurait pu tirer de l'agrément. Il habitait chez son oncle Carlo, dans le vaste palais Mattei. C'était une maison désordonnée et bruyante, où tout le monde parlait à la fois, où l'on ne pouvait s'entendre. Giacomo, qui se voyait à Recanati toujours servi par Madame sa mère, ne pouvait s'habituer à ces repas tumultueux.

Il fut accablé par la solitude (la solitude affreuse du monde, qui l'arrachait à lui-même sans aucune compensation; et la solitude aussi de l'universelle indifférence). Il eut un ami, cependant, son cousin Giuseppe Melchiorri, qui devint très vite son inséparable. Si les milieux réputés intellectuels le déçurent par leur incroyable superficialité, le monde ne l'enchantait pas davantage. A supposer qu'il fût réellement tel qu'il nous le peint, nous ne pouvons imaginer rien de plus ennuyeux ni de plus futile. La façon dont tel ou tel prélat chantait sa messe pouvait y être l'objet de longues considérations.

Les femmes ne lui plurent pas du tout, ni les grandes dames, ni les moins grandes, ni les petites. Marianna Dionigi régnait sur les salons: on voulut la lui faire connaître. Il ne vit qu'« une vieille femme à faire peur, très sotte et très présomptueuse ». Pour les demoiselles de peu de vertu son éloignement ne fut pas moindre. Les fameuses courtisanes romaines ne lui firent pas d'impression. (Mais n'oublions pas le secret dépit de l'homme timide et contrefait qui se croit vaincu d'avance.) Il maudit ces *bestie femmine* pleines d'hypocrisie et qui ne savent qu'aller et venir, s'amusant on ne sait de quoi.

On le conduisit au théâtre; il vit *La dame du lac* à l'Argentina. La longueur du spectacle lui en fit une fatigue. Il jugea que les Romains passaient la mesure également dans leurs plaisirs. Tout s'allongeait et s'étendait dans cette ville disproportionnée. A Carlo: « La nature humaine, « coïnesque » autant qu'on la veuille, ne peut supporter

les divertissements que jusqu'à un certain point. » En revanche, il aima le bal. « Une femme (c'est encore à son frère qu'il s'adresse) ne peut éveiller l'amour chez un homme ni par le chant, ni par aucun autre moyen comme elle le fait par la danse; il semble qu'à ses formes la danse communique un je ne sais quoi de divin, et à son corps une force, une « faculté » particulière. » Cette opinion mérite notre intérêt. Il est compréhensible qu'un poète soit sensible principalement au rythme et qu'il l'admire plus qu'en autre chose dans les mouvements et les attitudes d'un corps féminin jeune et beau.

Sa récréation la plus douce, il la trouva, j'imagine, dans les spectacles populaires qu'il lui arrivait d'aller voir tout seul, noyé dans la remuante foule, au Trastévère ou ailleurs. Et bien qu'il se soit plaint de l'« insensé tapage » du Carnaval de 1823 et qu'il ait laissé voir plus d'une fois son dégoût pour la « canaille romaine », il se plaisait à ce que la foire et la rue offraient à ses loisirs mélancoliques d'innocemment enfantin. Leopardi ne méprise nullement le petit peuple. La simplicité, l'ingénuité lui en sont, au contraire, sensibles. C'est même chez lui qu'il a trouvé plus d'une fois sa défense contre l'ennui ou l'irritation qui lui venaient de milieux bourgeois et prétendument cultivés. Plusieurs faits l'établiront encore par la suite, et on a pu l'entrevoir avant qu'il eût quitté le bourg natal. Ce qui le touche et le retient dans Rome, c'est Recanati, peut-être, la moins aristocratique et la meilleure Recanati.

Mais pour conclure sur le séjour romain, il faut avouer qu'il ne reçut de la Ville que peu de chose et qu'il n'en goûta jamais le charme vanté par un si grand nombre de voyageurs, d'artistes, d'écrivains. Car sans remonter jusqu'à la Rome de Claude Gellée, à celle où Nicolas Poussin revint mourir, il connut la Rome dont s'enchantèrent Goethe, Chateaubriand, Stendhal, qui passait pour l'une des résidences les plus certainement délicieuses de l'Europe et du monde, où les peintres, les poètes, tous ceux que l'amour de la grandeur possède vivaient dans une douce exaltation. Chez Leopardi rien qui ressemble, et même du plus loin, à la *Lettre à Fontanes*. La splendeur du ciel, les fastes du couchant, le pittoresque des ruines le laissèrent tel qu'il était.

Ce classique, s'il goûte les paysages, n'en peut faire comme les romantiques la source d'un bonheur. C'est l'humain qui plus que tout l'intéresse. Aucune chose ne le peut consoler, si l'humain (comme presque toujours) le déçoit.

La Rome dont nous rêvons tous sous les yeux de Giacomo s'est refermée. On dit que moins immédiatement accessible que Venise ou que Florence elle se refuse quelques jours à ceux qu'elle s'apprête à ravir. Ce Purgatoire, pour lui, se prolongea des mois, jusqu'à la dernière journée, et quand il y reviendra par la suite, il n'y reconnaîtra pas davantage son Paradis.

Si Rome ne tint pas une grande place dans sa vie, elle n'ajouta rien d'essentiel à son œuvre. Il avait eu la certitude que le départ de Recanati serait la délivrance, que toutes les forces tomberaient, qui jusqu'alors avaient gêné et retardé l'essor véritable de son génie. Il l'avait assuré cent fois à ses parents qui le voulaient retenir. Au moment de les quitter, peut-être n'en était-il plus entièrement persuadé lui-même. Le doute s'était trop sûrement emparé de son esprit. Mais la preuve, maintenant, était faite...

On aura dressé bien vite le bilan du séjour romain. Il s'était remis à la philologie et ses travaux rappelés tout à l'heure fondèrent mieux l'admiration que les précédents avaient éveillée. Il retrouva un manuscrit de Libanius à la Bibliothèque Barberini. Son penchant à la mystification littéraire, aux jeux savants et facétieux, lui inspira ce *Martyre des saints pères* composé dans la langue du XIV^{me} siècle, qui trompa quelques personnes. (Son cousin Melchiorri fut prié de lui dénicher quelque vieux couvent de bénédictins, qui passerait pour en être l'origine.)

Il ne fonda rien de solide, il n'acquit rien d'avantageux. Le libraire De Romanis lui proposa de traduire l'œuvre entière de Platon. Mais Monaldo lui déconseilla cette affaire. Il avait calculé qu'il en tirerait, en travaillant jours et dimanches, dix-huit écus par mois, « un peu plus que ce que nous donnons à notre cuisinier, un peu moins que ce que reçoivent les expéditionnaires dans les administrations ».

On lui parla de quelques postes, de celui, par exemple, de *cancelliere di censo* dans une ville de province: Ancône.

Pesaro, Rimini; (le chevalier Marini, que Pauline était si désireuse d'épouser, l'aurait eu sous ses ordres). Monaldo fut encore hostile, et lui-même n'y souriait que peu.

Dans quel état d'esprit le poète regagnait-il sa prison? Nous le savons exactement par une lettre (en français) à Jacopssen, jeune littérateur belge par lui connu à Rome (23 juin 1823)⁷⁶: « Sans doute, mon cher ami, ou il ne faudrait pas vivre, ou il faudrait toujours sentir, toujours aimer, toujours espérer. La sensibilité, ce serait le plus précieux de tous les dons, si l'on pouvait le faire valoir, ou s'il y avait dans ce monde à quoi l'appliquer. Je vous ai dit que l'art ne de pas souffrir est maintenant le seul que je tâche d'apprendre... C'est la véritable sagesse de chercher le bonheur dans l'idéal, comme vous faites. Pour moi, je regrette le temps où il m'était permis de l'y chercher, et je vois avec une sorte d'effroi que mon imagination devient stérile et me refuse tous les secours qu'elle me prêtait autrefois. » Le soir de son arrivée, il rouvrit le *Zibaldone*, à Rome délaissé: « Rome, du moins, m'aura valu cet avantage de perfectionner mon insensibilité sur moi-même, et de me faire regarder ma vie entière, et mon bien, mon mal, comme la vie, et le bien et le mal d'autrui. »

En réalité, l'idéal était encore en lui vivace, et son imagination fort loin de la stérilité. A la date du 5 novembre 1832, le *Zibaldone* parle d'un jeune homme fictif — lequel ressemble à Giacomo comme un frère — qui emploie toute l'ardeur qui le poussait vers le bonheur, l'action, la vie, à se procurer l'infélicité, l'inactivité, la mort morale..., à soutenir la monotonie et l'uniformité de la vie, à choisir de souffrir; qui emploie enfin toute sa jeunesse à se vieillir l'âme. Le seul poème composé dans ce temps, *A la femme qu'il aime* (*A la sua donna*, septembre 1823) est empreint d'une tristesse profonde, qui d'ailleurs n'exclut pas une sérénité voisine parfois du détachement. « La dame, dira-t-il lui-même, c'est-à-dire celle dont l'auteur est épris, est l'une de ces images, l'un de ces fantômes de beauté, de vertu céleste et ineffable qui se présentent sou-

⁷⁶ Jacopssen était à peu près de son âge et avait fini par être son compagnon de tous les jours.

vent à notre imagination, dans le sommeil ou dans la veille, quand nous sommes un peu plus que des enfants, et puis quelques rares fois dans le sommeil ou dans un état qui tient de l'aliénation d'esprit, quand nous sommes jeunes. C'est en un mot la femme qui ne se trouve pas. »

Il est certainement absurde de faire de cette femme introuvable (on l'a fait) le symbole de la Liberté, du Bonheur ou de ce qu'on voudra. Elle n'est pas une abstraction. Elle n'est pas non plus une personne véritable, qu'il ait connue et qu'il ait aimée. Elle est une image née en l'imagination, par la fantaisie animée, exigence de cet amour de l'amour, éveillé dans son cœur par Geltrude Cassi, que nulle rencontre, jusqu'alors, n'avait pu transformer en une passion personnelle et précise. On a pu voir quel est chez lui le mouvement naturel de tout sentiment. Tout le séduit au premier abord, et bien vite l'enthousiasme retombe. Il n'en conserve pas moins en lui les traits épars d'une beauté dont il ne saisit plus l'ensemble, les recomposant en un être fictif, moralement et physiquement parfait, qui, à l'exclusion de tout ce que lui présente la réalité, lui paraît désirable.

Une telle adoration n'est pas simulée, aussi vain qu'en soit l'objet. Elle a toute la spontanéité, toute l'ardeur de celle qui s'adresse à des femmes qui pour d'autres vivent, s'accompagnant, dans ce poème, d'un transport en quelque façon mystique. Et alors, dit Luigi Tonelli, la canzone devient un hymne. « Si une telle créature existait vraiment, toute douleur serait supportable, la vie apparaîtrait heureuse, et il serait facile et agréable de rechercher la gloire, de pratiquer la vertu. » Mais elle existe : partiellement, dans tous les êtres de qui le poète prit ce qu'il fallait pour la constituer ; totalement dans l'esprit de ce poète qui la crée ; utilement, puisqu'il en tire une consolation.

Un autre témoignage, et capital, sur les dispositions de Leopardi après son retour de Rome, ce sont les *Petites œuvres morales*, qu'il écrivit pour la plus grande part en 1824. Il est à noter que, dès l'année précédente, il avait lu des auteurs mordants et satiriques, propres, si l'on peut dire, à lui faire la main dans ce nouveau genre : Aristophane, Lucien, L'Arioste, Machiavel, Le Tasse (les *Dia-*

logues), Cervantès, Frédéric de Prusse, Voltaire — sans oublier Platon ⁷⁷.

Leopardi lui-même a précisé les dates de composition et de publication des *Operette morali*. Il les écrivit en 1824 et les publia pour la première fois en 1827 à Milan. Il les fit réimprimer à Florence, en 1834, avec le *Dialogue d'un vendeur d'almanachs et d'un passant* et le *Dialogue de Tristan et d'un ami*, composés en 1832. Elles furent réimprimées encore une fois à Naples (1835) en deux volumes, dont le premier, qui seul parut, va jusqu'au *Parini*. L'édition parisienne, dans l'avant-propos de laquelle l'auteur donne ces renseignements, contenait de plus *Fragment apocryphe de Straton de Lampsaque* (1825), *Copernic*, *Dialogue de Plotin et de Porphyre* (1827). Le *Lecteur d'humanités* fut retiré de cette édition, qui d'ailleurs, toute prête, ne parut pas.

Nous examinerons plus tard celles des « petites œuvres » qui furent composées après 1824 et prenons les premières

⁷⁷ Quelques morceaux en prose écrits dans le temps qui nous occupe ne furent pas admis dans le recueil définitif. Ainsi *Comparaison des sentences de Brutus le jeune et de Théophraste aux approches de la mort*. Elle approuve aussi volontiers l'opinion de Brutus, dédaigneux de la vertu, que celle de Théophraste, dédaigneux de la gloire. Et gloire et vertu, pour les anciens, étant une même chose, elle fait de la vertu comme de la gloire une illusion, seule la douleur humaine étant véritable.

Le *Discours sur l'état présent des mœurs des Italiens* est une analyse des mœurs italiennes expliquées par l'absence d'une véritable société, d'un centre national, d'une littérature nationale moderne, d'un public, d'une manière, d'un ton italiens, d'une opinion publique italienne.

Le *Dialogue d'un lecteur d'humanités et de Salluste* met en présence un maître d'école (qui devant ses élèves s'est permis de critiquer un passage de la *Conjuraison de Catilina*) et l'ombre même de Salluste. Le premier reproche à celui-ci d'avoir manqué à la règle de la gradation rhétorique, lorsque, dans une harangue de Catilina, il lui fait promettre à ses partisans en premier lieu la richesse, puis successivement l'honneur, la gloire, la liberté, la patrie : « En somme, la chose que tu mets en dernier, non seulement n'est pas supérieure à toutes les autres, mais depuis longtemps n'a plus de réalité. Chacune des autres importe plus que la suivante, et la première est telle que les hommes, pour la posséder, sont prêts à donner en toute occasion patrie et liberté, gloire et honneur. » Salluste reconnaît que le pédant a raison et n'hésite pas à mettre comme dernier terme (et le plus important) la richesse...

dans l'ordre chronologique de leur composition. *L'Histoire du genre humain*, c'est l'histoire du bonheur des hommes, toujours désiré, jamais saisi durablement. On y distingue quatre périodes. Dans la première, le genre humain, sortant de l'enfance, tombe dans la satiété, dans la haine d'une vie uniforme; dans la deuxième, Jupiter donne à la vie une intensité plus grande, et la variété; mais l'humanité ne tarde pas à connaître encore une fois le dégoût, lequel l'entraîne à l'impiété, d'où le déluge et la création nouvelle. Dans la troisième période, le monde, tiré de l'uniformité par la douleur, embelli par les parures diverses de l'idéal, est encore troublé, cependant, par l'ennui (dont l'oisiveté, la vanité sont l'origine) et ruiné plus tard par la Vérité. Les hommes eux-mêmes l'avaient exigée, et Jupiter la leur avait envoyée, irrité de leur éternel mécontentement. C'est un peu la fable des grenouilles qui demandent un roi. Ainsi l'on arrive au quatrième âge, où la vérité domine, avec tous ses effets désolants. Et la misère serait à son comble, si Jupiter, pris de pitié, ne permettait à l'Amour, fils de la Vénus céleste, de descendre de fois à autre sur la terre.

Le *Dialogue d'Hercule et d'Atlas*, le *Dialogue de la Mode et de la Mort*, la *Proposition de récompenses* (*Proposta di premi*) font la satire de la société contemporaine. De cette critique, Leopardi passe à celle de l'humanité en elle-même et dans tous les temps. Dans le *Dialogue d'un feu follet et d'un gnome*, il imagine que le monde survit à l'extinction de la race humaine, et demeure, à cela près, identique à lui-même, alors que les hommes l'avaient cru fait pour eux: « Maintenant qu'ils ont disparu, la terre ne sent pas qu'il lui manque rien; les fleuves ne sont pas fatigués de courir, et la mer, bien qu'elle n'ait plus à servir à la navigation et au trafic, on ne voit pas qu'elle se dessèche. Et les étoiles, les planètes, ne laissent pas de se lever et de se coucher... Et le soleil n'a pas pris la couleur de la rouille, comme il fit, selon Virgile, pour la mort de César, dont je crois qu'il souffrit ni plus ni moins que la statue de Pompée.

Dans le *Dialogue de Malambruno et de Farfarello*, Giacomo établit l'impossibilité où sont les hommes d'être heureux, et même d'échapper au malheur, ne se pouvant

non plus débarrasser de l'amour-propre, lequel est infini, donc impossible à satisfaire tout entier. « ... Le malheur cesse chaque fois que vous dormez sans rêve, ou que vous êtes pris d'évanouissement, ou de toute autre chose qui interrompt la sensibilité; de sorte qu'à parler absolument le non-vivre est toujours meilleur que le vivre. » Dans le *Dialogue de la Nature et d'une âme*, il illustre l'inévitable union de la grandeur et du malheur. La critique essentielle de l'humanité paraît au *Dialogue de la Terre et de la Lune*. La Lune se moque de la Terre, l'estimant « plus que vaine de penser que toutes les choses, de quelque partie du monde qu'elles soient, sont conformes aux siennes; mais elle l'assure que, bien que totalement diverse, elle, la Lune, cependant lui ressemble en ceci qu'elle est pleine de défauts, d'accidents, de souffrances, de vieillesse, de maux, pour le dire en bref. C'est le sort de toutes les planètes, dans notre système solaire, tout au moins.

Dans le *Pari de Prométhée*, le créateur de l'homme, fâché de n'avoir pas obtenu le prix par les Muses promis à l'auteur de la plus belle et fructueuse invention, parie avec Momus de prouver dans les cinq régions où les représentants du genre sont réunis en plus grand nombre que l'homme est la créature la plus parfaite de l'univers. Et le résultat du voyage se fait connaître dans ces paroles de Momus: « Si l'homme barbare fait paraître qu'il est pour beaucoup de raisons inférieur à tout autre animal; si la civilisation, qui est le contraire de la barbarie, n'est possédée aujourd'hui même que par une petite partie du genre humain; si, en outre, cette petite partie n'a pu parvenir à ladite civilisation qu'après une suite innombrable de siècles, et surtout par l'effet du hasard; et enfin, si cet état de civilisation n'est pas parfait, considère un peu si ton opinion sur le genre humain ne serait peut-être pas plus vraie en l'arrangeant comme suit: le genre humain l'emporte sur les autres espèces, mais par l'imperfection plutôt que par la perfection. »

Et voici le *Dialogue d'un Physicien et d'un Métaphysicien*: le premier est tout heureux d'avoir trouvé « l'art de vivre longuement ». L'autre soutient que l'homme ne considère et n'aime que sa félicité propre. Par conséquent

il n'aime pas la vie en dehors de la mesure où il la répute l'instrument ou le sujet de cette félicité; de telle façon que, dans un monde où la douleur l'emporte, le bien suprême ne saurait être que la mort, ou du moins une vie assez brève, et assez intense par la vivacité et l'abondance des sensations et des actions, pour vaincre toute possibilité d'ennui. La vie des hommes fut toujours, on ne dira pas: heureuse, mais d'autant moins malheureuse qu'elle fut plus fortement agitée, et occupée en sa plus grande part, sans douleur ni malaise. Pleine, en revanche, d'oisiveté et d'ennui, ce qui revient à dire: vide, elle donne lieu de croire juste cette sentence de Pyrrhon que, de la vie à la mort, il n'y a pas de différence. Si je le croyais, ajoute le Métaphysicien, j'avoue que la mort ne m'effrayerait pas peu. Mais enfin la vie devrait être vivante, autrement dit véritable vie, et si elle ne l'est point, la mort la dépasse en valeur incomparablement.

Avec le *Dialogue de la Nature et d'un Islandais*, Leopardi passe de la critique de l'humanité à la critique de la nature. L'Islandais, en voyage, aperçoit la Nature sous l'aspect d'une femme aux proportions gigantesques, d'un visage entre le beau et le terrible, les yeux et les cheveux très noirs, qui le regarde fixement. Il lui avoue avoir été dès sa première jeunesse persuadé de la vanité de la vie et de la sottise des hommes, lesquels s'éloignent d'autant plus de la vérité qu'ils la recherchent davantage. Il ajoute que la Nature est plus cruelle encore que les hommes, par elle opprimés. La Nature, en réponse, n'hésite pas à prononcer que son intention fut toujours tout autre chose que rendre les hommes heureux ou malheureux. Elle est incroyablement indifférente. Mais, si elle a créé l'homme, ne lui devrait-elle pas témoigner de la bienveillance? Tu n'as pas réfléchi, répond-elle, à ceci, que la vie de cet univers est un perpétuel circuit de production et de destruction, liées entre elles de manière que chacune sert continuellement à l'autre et à la conservation du monde, lequel irait infailliblement à sa perte si l'une ou l'autre venait à manquer. A quoi donc sert la vie de l'univers, pense l'Islandais, si toutes les choses qui le composent souffrent et meurent?

Puis Leopardi s'attache au problème de la vie. Il se demande comment, les choses demeurant ce qu'elles sont, l'on peut et l'on doit vivre. Et dans le *Dialogue de Torquato Tasso et de son génie familier*, il répond que, si l'unique différence entre le rêve et la réalité, c'est que celui-là peut être quelquefois beaucoup plus doux et plus beau que celle-ci; si le plaisir est un sujet spéculatif, et non réel, un désir, et non un fait, un sentiment que l'homme conçoit dans sa pensée et n'éprouve pas, ou pour mieux dire un concept, et non un sentiment; si notre vie, à quoi manque une fin, est continuellement imparfaite; et si en particulier elle subit l'oppression de l'ennui, nous devons désirer le sommeil, l'opium, la douleur qui nous délivrent de l'ennui, ou la variété des actions, des occupations et des sentiments, qui nous en soulage du moins en partie⁷⁸; ou encore la solitude par laquelle un homme, et fût-il rassasié, renseigné sur toutes choses humaines, détaché d'elles par l'expérience, du fait qu'il s'accoutume à les considérer de nouveau, mais de loin (ce qui les fait paraître plus belles) oublie leur vanité, leur misère, recrée en quelque façon le monde à son idée et se reprend à aimer la vie, à la désirer, se nourrissant et se réjouissant des espérances dont elle le flatte, comme il en avait l'habitude en son printemps. Ce qui, d'une façon bien curieuse, transfère à la solitude, à l'isolement, par quoi se détruit l'expérience, acquise avec les années, le rôle qui fut celui de la jeunesse.

Il pose encore le problème éthique de la littérature et de la philosophie: il se demande, en d'autres termes, quel but elles peuvent avoir, doivent avoir, et singulièrement si son œuvre d'écrivain est justifiable. Et dans le *Dialogue de Timandre et d'Eléandre*, il répond par la bouche de ce dernier, son interprète, qu'il ne croit pas que les livres puissent profiter au genre humain (sinon, peut-être, et pour peu de temps, ceux qui s'adressent à l'imagination seule). Quant à son œuvre, à lui, la misanthropie, assu-

⁷⁸ Cette opinion de Leopardi nous fait comprendre comment il se fait qu'une philosophie à ce point désespérée ait pu faire naître dans une part de la jeunesse italienne, et notamment en 1915, l'impatient désir du risque, du péril, de l'audace, de la vaillance et des grands exploits.

rément, l'inspire, mais non pour des raisons personnelles d'ambition, d'animosité ou de ressentiment. « Je suis né pour aimer; j'ai aimé, et peut-être avec autant de chaleur qu'il put y en avoir jamais dans nulle âme vivante. Aujourd'hui, bien que je ne sois pas encore, comme on voit, dans un âge naturellement froid, ou seulement tiède, je n'éprouve pas de honte à dire que je n'aime personne, en dehors de moi-même — par nécessité de nature, et le moins qu'il m'est possible. Avec tout cela, je suis accoutumé et prêt à choisir de souffrir, moi, plutôt que d'être pour autrui l'occasion d'une souffrance. » Cette contradiction apparente était déjà chez La Rochefoucauld.

Il écrit ce qu'il écrit, parce qu'il ne peut supporter ni simulation, ni dissimulation; parce qu'il cherche moins à mordre les hommes qu'à se plaindre du destin; enfin parce qu'il désire autant que personne le bien de notre espèce en général, mais ne l'espère en aucune façon, par la considération qu'il fait des temps modernes et de toute leur philosophie, laquelle dit, certes, la vérité, mais par là, justement, est nuisible. En conclusion: « je dis que si, dans mes écrits, je rappelle quelques vérités dures et tristes, je ne laisse pas, toutefois, dans les mêmes livres, de déplorer, déconseiller et réprouver l'étude de cette froide et misérable vérité, dont la connaissance est une source, ou d'indifférence, ou de vanité, ou de bassesse d'âme, d'indignité et de malhonnêteté dans les actions, de perversité dans les mœurs; alors que je loue et que j'exalte, au contraire, ces opinions qui, bien que fausses, engendrent des pensées et des actes nobles, forts, magnanimes, vertueux et utiles au bien commun ou privé; ces imaginations belles et heureuses, quoique vaines, qui donnent du prix à la vie, les illusions naturelles de l'âme, et enfin les erreurs antiques, bien différentes des erreurs barbares. De toutes façons, j'incline à croire plutôt que les erreurs antiques, plus elles sont nécessaires au bon état des nations civilisées, plus elles doivent être, et chaque jour davantage, impossibles à renouveler. »

Qu'en est-il de la gloire? Nous avons la réponse dans le texte intitulé *Parini ou de la gloire*, particulièrement en ce qui concerne cette espèce ou cette qualité de gloire

« où parfois on parvient par la sagesse, par l'étude de la bonne doctrine et des bonnes lettres », qui s'acquiert à grand'peine et dont la plupart des hommes ne sauraient aucunement juger. Les hommes sont à l'ordinaire froids et de dispositions toujours variables; l'âge et le milieu les influencent; la première lecture d'un ouvrage sérieux expose à toute sorte d'erreurs; la nouveauté, l'ancienneté d'un livre ont leur rôle, etc. Les livres de philosophie ont plus que tous du mal à faire leur chemin: ils ont à vaincre des difficultés sans nombre pour être vantés, ou seulement reconnus. Obtenue enfin, dans les rares cas où elle l'est, cette gloire ne donne aucun fruit, ou que de peu savoureux. Tout son effet se réduit à une satisfaction intime, si l'on pense à la postérité, surtout, en laquelle espérer est cependant vain. Quoi qu'il en soit, Parini conclut avec une certaine inconséquence, mais assez belle: « Les grands écrivains, incapables par nature ou par habitude de beaucoup de plaisirs humains, volontairement privés d'autres encore, fréquemment négligés par la société des hommes (sauf par ceux qui poursuivent la même étude) ont pour destin de mener une vie qui ressemble à la mort, et de vivre s'ils l'obtiennent (la gloire) après le tombeau. Mais où que notre destin nous conduise, nous devons nous y plier d'une âme forte et grande, chose — dit l'auteur du *Jour* à un jeune homme « dont on pouvait attendre beaucoup » — requise entre toutes par ta vertu et par la vertu de ceux qui te ressemblent ».

Quant à la mort, il n'y a nullement à la craindre, puisque, selon ce que chantent les momies dans le laboratoire de Ruysch (*DIALOGUE de F. Ruysch et de ses momies*) « la mort n'est pas heureuse, mais elle est à l'abri de l'ancienne douleur ». Le fait même de la mort serait plutôt un plaisir, puisque la cessation de toute douleur ou de tout malaise est un plaisir en soi. Leopardi a passé en revue ainsi tout cet ensemble d'idées, sur lesquelles, d'une façon plus impérieuse, il éprouvait le désir de s'exprimer. Il revient dans les *Dits mémorables de Filippo Ottonieri* sur des concepts déjà examinés, les éclairant parfois d'une lumière nouvelle, pour énoncer ensuite des réflexions sur l'originalité des caractères (plus visible chez les anciens);

sur la vanité de la vie et sur la douleur, plus ou moins supportable; sur le manque de sympathie envers qui souffre comme nous; sur l'inertie morale, la vieillesse, l'égoïsme, la jalousie, l'ingratitude, la honte, la mode, le ridicule, le beau, le vrai, les louanges, le bien et le mal. Il faut rappeler l'épithaphe d'Ottonieri, très fidèle interprète du pessimisme leopardien: « Ci-git Filippo Ottonieri, né pour les œuvres de la vertu et pour la gloire, qui vécut oisif et inutile et mourut sans renommée, instruit de sa nature aussi bien que de sa fortune ⁷⁹. »

Le *Dialogue de Christophe Colomb et de P. Gutierrez* nous apporte, de même, des considérations sur la précarité de toutes choses, sur l'avantage de vivre dangereusement, ce qui permet de fuir au moins l'ennui. L'*Eloge des oiseaux* déclare ces animaux supérieurs aux hommes, parce que plus capables de bonheur, du fait de qualités et de conditions extérieures, desquelles dépendent les dispositions intérieures de l'âme. Le *Cantique du coq de bruyère* veut encore établir que le bonheur est une chimère, et que le but unique de la vie est la mort. Tout s'y achemine, et « le temps viendra où l'univers lui-même et la nature elle-même disparaîtront ».

Plus de révolte. Mélancolie et sérénité. Détachement qui va parfois jusqu'à sourire. Après les déceptions romaines, Leopardi semble donc pencher vers la résignation et chercher son refuge dans les mythes, gracieux ou douloureux, mais consolants toujours, aussi longtemps que domine la réalité brutale et triviale. Mais ces pages, pour l'auteur comme pour le lecteur, étaient et sont encore l'occasion d'une ivresse. Les *Petites œuvres morales* sont en effet une chose entièrement accomplie, un des plus précieux bijoux de la prose italienne. Que nous importe aujourd'hui

Ossa
di Filippo Ottonieri
nato alle opere virtuose
e alla gloria
vissuto ozioso e disutile
e morto senza fama
non ignaro della natura
nè della fortuna
sua.

de n'y trouver point l'exposé d'un système véritable? La poésie et l'humour qui partout y sont répandus, et l'un à l'autre mêlés dans une proportion qui délicatement varie, offrent tout ce qu'il faut, sans doute, pour nous le faire oublier. Et comment ne pas s'enchanter d'une telle aisance d'invention, de tant d'ingéniosité dans le choix des symboles, d'un style tout à la fois si pur et si familier, si ferme et si souple, si coloré et si limpide?

Chez aucun écrivain, et à nulle époque, en Italie, on n'avait pu voir la poésie et la prose l'une de l'autre aussi proches que dans ces dialogues, ces récits où la prose, capable à ce degré de poésie, est devenue instrument de poésie au même titre que les vers. Giacomo fit dans ce livre désolant, néanmoins délicieux, l'une de ses plus sûres conquêtes. Preuve en soient particulièrement le *Cantique du coq de bruyère* et l'*Eloge des oiseaux*. Rien de plus égal, de plus soutenu, de plus uni dans la diversité; rien qui de ligne en ligne, et de page en page coule de source plus abondamment, avec une régularité plus vive et plus heureuse, que cette confession mythique d'une âme à qui l'amertume et le désespoir même semblent être ce qu'à d'autres sont l'espérance et le bonheur.

VII

« DÉSENCHANTÉ DU DÉSENCHANTEMENT »

Un malentendu (peut-être davantage) s'était produit naguère entre le comte Monaldo Leopardi et l'éditeur Stella. Giacomo n'avait su prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre. Antoine-Fortuné Stella, propriétaire du *Spectateur italien et étranger*, qui n'avait pas accueilli ce qu'il recevait de lui toujours avec empressement, semblait sorti de sa mémoire. Et voici que soudain il reparait. Une lettre de Milan parvient au poète le 25 mars : Stella voudrait publier une traduction italienne des œuvres complètes de Cicéron ; il a besoin de conseil et soumet un plan de l'entreprise rédigé par un de ses collaborateurs.

Giacomo s'enflamme pour cette idée : il donne son avis ; il critique aussi le prospectus, qu'il ne sait pas être de l'encre de Nicolas Tommaseo. Le Dalmate vindicatif s'en formalise, et manifestera par la suite sa rancune. Stella, cependant, est charmé d'un encouragement si vif, d'une collaboration si désintéressée. Et le projet se forme en l'esprit de ce juif adroit d'appeler à Milan l'indispensable Récánatais. Il lui promet un traitement fixe et se charge de tous les frais de séjour et de voyage. L'offre inattendue est acceptée avec empressement.

Le poète demanda un passeport et l'obtint. Mais le bon Monaldo se montra, comme il fallait s'y attendre, affecté de ce nouveau départ, et son fils lui-même, après le premier feu de son enthousiasme, retomba dans l'irrésolution. Puis il se ressaisit. Un soir, après le rosaire, il prit le prétexte d'un malaise — peut-être feint — pour faire quelques pas dehors. Quand il revint, il notifia qu'il avait retenu sa place dans la diligence et partait le lendemain.

L'heure venue, il monta en chaise, écrit Saponaro, avec aussi peu d'entrain que si elle avait dû le conduire à la mort. La raison de cette tristesse était peut-être le remords qu'il avait d'abandonner dans cette atmosphère asphyxiante un frère encore plus que lui malheureux. De toutes façons, la chaîne odieuse était une deuxième fois brisée, et le 17 juillet il débarquait à Bologne. Il avait souffert de la chaleur. Un religieux, à qui son père l'avait confié, lui avait tenu compagnie, et maintenant il le pressait de s'en venir loger dans son couvent. Mais Giacomo ne le voulut point, impatient de renouer avec le monde. Bologne, où il fut une dizaine de jours, lui fit la meilleure impression. De toutes les villes qu'il habita, nulle, à la seule exception de Pise, ne lui a souri plus gracieusement. Il la jugea dès le premier instant « très paisible, très gaie et très hospitalière ». L'accueil qu'il y recevait était pour quelque chose, évidemment, dans un jugement si favorable, mais par la suite il ne le corrigea que peu.

Brighenti l'attendait; Giordani devait, pour le voir, arriver le soir même de Plaisance. Celui-ci voulut, sans retard, présenter son poète à toute l'aristocratie. On l'y connaissait un peu, mais on fut surpris au plus haut point de voir un jeune provincial maladif, doux et timide, au lieu de ce champion de l'Italie et des vertus antiques, de cet audacieux, de cet enthousiaste, qu'à la lecture de ses odes l'on s'était imaginé. Les salons et les cafés firent tout pour le mettre à l'aise: il demeura emprunté, presque distant.

Cependant le comte Carlo Pepoli, d'une très ancienne famille bolonaise, et le comte Antonio Papadopoli, vénitien, l'un et l'autre à peu près de son âge, à force d'amabilités surent forcer cette réserve. Ils l'introduisirent chez le docteur Tommasini, de Parme, professeur à l'université, médecin illustre; et bientôt ce fut à qui pourrait l'avoir à dîner. Les femmes, dans cette émulation, ne furent pas les dernières. Cornelia Martinetti, surtout, l'intéressait : Foscolo, naguère, avait en vers fameux célébré sa beauté dans le poème des *Grâces*. Canova lui-même avait sculpté son buste. Et puis elle savait assez de grec pour lire *Daphnis et Chloé* dans le texte! L'admirable Cornelia, alors dans son déclin, lui fit une impression très vive.

Il fallait, malgré tout, poursuivre le voyage. Moratti, l'agent de Stella dans la grande cité romagnole, ne cessait de l'en presser. Il fut à Milan le 30 juillet. Et l'impression qu'il en eut fut autre — à vrai dire détestable. Cette ville que Stendhal avait élue entre toutes ne lui causa que du désenchantement. Il écrit à Carlo le lendemain de son arrivée: « Il me paraît impossible de tenir ici ne fût-ce qu'une semaine... Rien de commun entre Bologne et Milan... Milan est à l'instar de Paris... A Bologne, matériellement et moralement, tout est beau, rien n'est magnifique. A Milan, le beau, qui abonde, est gâté par la recherche de la magnificence... La bonté de cœur est commune à Bologne; à Milan, les hommes sont comme *partout ailleurs* ⁸⁰, etc. » Enfin il se sent aussi mal que possible dans la capitale de la Lombardie, et l'on peut supposer que cela vient de s'y être vu seul et perdu.

L'habitation de Stella se trouvait en plein centre, à quelques pas de la Scala et du Dôme. L'éditeur avait alors quelque soixante ans. Vénitien d'origine, il avait été secrétaire de Vincenzo Dandolo, puis en 1806 « provéditeur » de Dalmatie. Il s'était réfugié par la suite à Milan, où sa librairie avait rapidement prospéré. Il possédait une imprimerie et avait publié le *Spettatore*, qui s'appelait maintenant le *Nuovo Ricoglitore*. Cet homme industriel fit à Leopardi le meilleur accueil. Il l'entoura de soins paternels. S'il fixa le prix d'une aussi précieuse collaboration à dix écus par mois seulement, ce fut, semble-t-il, par défaut de moyens, et non par avarice. Giordani s'est emporté à ce propos contre le « cochon de juif ». Mais la mesure et la maîtrise de soi-même étaient les moindres vertus de cet éloquent Placentin.

Stella logea dans sa propre maison le jeune comte, n'exigeant de lui que peu d'heures de travail: le temps de mettre sur pied la collection cicéronienne, dont Giacomo ne voulut pas être le directeur. Malgré son aversion pour Milan, il montra le désir de connaître divers Milanais de marque. Mais presque tous étaient à la campagne, au bord des lacs. Il vit Vincenzo Monti, toutefois, qui ne quittait

⁸⁰ En français dans le texte.

plus, alors, son lit de la journée, et pour comble de disgrâce était sourd comme un pot. Giacomo dut « cracher le sang » pour se faire entendre. La conversation ne sortit pas de la banalité la plus terne, et ce fut encore une déception.

Le fils de Vincenzo Dandolo l'invita dans une propriété qu'il avait près de Varese. De sa vie entière le poète de Recanati ne poussera plus au nord. Au bout de quinze jours Cicéron seul le pouvait retenir à Milan, et après un mois, cet orateur n'en eut plus la puissance. Il en avait assez, et plus encore de Stella. Non qu'il lui dût reconnaître des torts, mais ce milieu petit-bourgeois, qu'il n'avait pu connaître ni à Bologne ni à Rome, devait choquer de cent façons un jeune aristocrate (si peu entêté qu'il fût de sa noblesse — mais Leopardi, mal en point et un peu godiche, est tout de même un prince) accoutumé à l'ordre étroit, mais pompeux, du palais de Recanati. Cet ordre, il l'avait pris en haine en un temps où ne lui était permise aucune comparaison. Maintenant il le jugeait avec plus d'indulgence. Il en avait, il en aura par la suite, plus d'une fois comme un peu de nostalgie. A Recanati rien ne l'animerait comme la perspective d'en rompre la contrainte. Hors de Recanati, le souvenir lui en sera presque doux. Cette contradiction du cœur est naturelle. Mais il faut sentir combien le malheureux poète, si peu fait aux choses du monde, si embarrassé des plus légers tracas de l'existence, en sera jusqu'au bout tourmenté.

Ce qui le soutenait pour l'heure, c'était l'espoir de regagner promptement Bologne. Il fût déjà parti s'il n'avait dû s'entendre avec Stella sur les travaux de librairie à fournir en retour des dix écus mensuels. On parla d'un commentaire des *Rimes* de Pétrarque et d'une anthologie des prosateurs italiens. Il était de retour parmi ses chers Pétroniens le 29 septembre. Et le 3 octobre il rendait compte à son père de ce qu'il avait obtenu. Les dix écus ne formeraient qu'une part de ses ressources. Le produit de ses ouvrages s'y ajouterait. Et de plus il allait donner chaque jour une leçon de latin à un Grec richissime, ce qui représenterait encore huit écus. Ce n'était pas tout : le comte Papadopoli, jeune Vénitien, très curieux de se

cultiver, et lui aussi fort à son aise, son grand ami, le voulait pour son professeur d'humanités. Le prix de ces leçons n'avait pas été débattu, mais on pouvait avoir confiance.

Giacomo, sans doute, était fier de ces arrangements divers, qui assuraient son indépendance, mais le digne Monaldo fut consterné. Son fils aîné, l'héritier de la très noble et ancienne race des Leopardi de Recanati, vivrait loin des siens d'un travail mercenaire; il s'abaisserait jusqu'à recevoir des cachets! C'était un scandale véritable. Et son désir croissait de ramener au bercail cet enfant égaré. Il ne s'avisait pas, cependant, du moyen très simple de transformer une telle situation. Ou peut-être s'en avisait-il et n'obtenait-il pas, pour le mettre en œuvre, l'aveu de la despotique Adélaïde? Il aurait consenti à desserrer la bourse familiale; mais il n'en tenait pas les cordons!

Brighenti (que Giacomo s'était mis étrangement à tutoyer) lui trouva une pension chez un couple de vieux artistes lyriques. Les autres pensionnaires, particulièrement les femmes, n'étaient pas tous des modèles de vertu. Mais cela ne frappait pas les yeux du poète. Ce n'étaient que chansons et roulades toute la journée, et toutefois cet ami du silence ne s'en plaignait point trop: Bologne le payait largement de ces incommodités légères. Sans compter que le bonheur d'y être à peu près son maître le haussait à un état voisin du ravissement.

C'est dans sa vie une époque d'activité régulière et intense. Il entretient avec ses confrères bolonais d'agréables relations. Il a cru voir qu'ils regardaient sa présence comme un honneur fait à leur ville. Tout irait donc vraiment bien, n'était son état de santé, toujours médiocre, des accès fréquents de mélancolie, et le froid, qui bientôt va le tourmenter. N'était son caractère, qui le destine à l'angoisse. Il ne s'accorde que de rares distractions. Il fréquente peu les théâtres. Les spectacles, dit-il dans une lettre à Pauline, l'ennuient mortellement.

C'est l'avenir, surtout, qui l'inquiète. Sa situation est supportable, certes, mais ne saurait se prolonger. Il lui faudrait un poste en rapport avec ses capacités et son rang. L'oncle Antici, Bunsen font pour l'obtenir des efforts

méritoires, mais il n'y a point de résultat. Il a été question d'une chaire d'éloquence grecque et latine à l'université de Rome, et à Bologne même, du secrétariat de l'Académie des Beaux-Arts. Ce serait bien. Le serait-ce? Il se dit que sa faible poitrine lui rendrait pénible une activité de professeur... Ainsi, jusqu'en ses espoirs, et il en sera toujours de même, entre comme fatalement une part d'affliction.

Mais il connaît des heures douces, presque voisines du bonheur; il goûte de réelles satisfactions. La maison de Brighenti lui est ouverte: il a de l'amitié pour ses filles, surtout pour Marianne, qui est une cantatrice de talent. C'est dans ce milieu, où tout le monde l'entoure, qu'il fête la Noël. Il y retrouve quelque chose de la maison lointaine. Avec tout cela l'hiver lui devenait cruel, interrompait ses travaux pour Stella, qui pressaient maintenant. Un temps vint où les dix écus par mois furent sa ressource unique. Le comte Papadopoli, le Grec Polydoras avaient quitté Bologne: plus de leçons. Giacomo était confiné par le froid dans sa chambre; il avait aux pieds et aux mains des engelures. La nourriture de la pension lui gâtait l'estomac. Il se voyait obligé à la plus rigoureuse économie. On comprend dès lors que dans un accès de plus noire tristesse il ait pu maudire le séjour que d'abord il avait tant aimé.

Le printemps vint et lui sourit. C'est la saison de Bologne. Cette ville parfois sombre (mais non point austère) y prend un aspect délicieux. Le poète fit hors des murs des excursions agréables. Même il poussa jusqu'à Ravenne, en compagnie du marquis Cavalli, son parent lointain. Il est à remarquer que les basiliques ne lui firent qu'une impression assez faible et qu'il ne retrouva pas au tombeau de Dante l'émotion qui au tombeau du Tasse l'avait étreint. La raison n'en serait-elle pas qu'avec toute l'admiration qu'il montrait pour le plus grand poète de l'Italie, il se découvrait avec l'infortuné Torquato de secrètes affinités? Si différents qu'ils fussent, n'avaient-ils pas en commun l'art de tirer d'eux-mêmes des raisons toujours nouvelles de souffrir? N'étaient-ils pas affligés l'un et l'autre du mal de vivre?

A la pension Aliprandi, le fils de Monaldo se trouvait dans un milieu plutôt vulgaire. Mais il était introduit

d'autre part dans la plus élégante société. Le comte Carlo Pepoli (qui aura la dédicace d'une curieuse et longue épître, lue en l'académie insigne des Felsinei, devant S.E. le cardinal-légat) lui ouvrit le Casino des Nobles. Les dames les plus illustres de la ville recevaient leurs visites. Nous avons dit un mot de la Martinetti. Nommons encore la comtesse Serpieri, sœur de Carlo, la marquise Virginia Tanasi, Ippolita Marchetti, femme d'un poète et fort courtisée. Et puis Clementina d'Antoni, qui était la grâce même. Et surtout la comtesse Carniani Malvezzi ⁸¹...

Mais depuis la canzone *Alla sua donna*, c'est-à-dire depuis trois ans, Giacomo Leopardi n'avait plus écrit de vers, et cela prouverait entre autres choses que nulle femme, qu'elle fût du peuple ou de la noblesse, n'avait su toucher son cœur. Or, à la date du 30 juin, il écrit à son frère Charles: « Je suis entré avec une dame... dans une relation qui forme à cette heure une grande part de ma vie. Elle n'est pas jeune (elle avait, en effet, quarante-cinq ans) mais elle est d'une grâce et d'un esprit qui suppléent à la jeunesse et créent une illusion merveilleuse. Les premiers jours de notre connaissance, je vécus dans une sorte de délire et de fièvre. Nous n'avons jamais parlé d'amour, sinon par jeu, mais nous sommes l'un avec l'autre dans une amitié tendre et sensible... dans un abandon qui est comme l'amour sans ses inquiétudes. Elle fait de moi l'estime la plus haute, et si je lui lis quelque chose, son cœur, souvent, lui inspire d'en pleurer, sans affectation. Les éloges des autres, pour moi, n'ont aucune substance, alors que les siens sont comme du sang qu'elle me donne et demeure

⁸¹ Cette brillante société ne lui inspirait point de dédain pour des êtres plus simples. Parmi les femmes qui passèrent plus ou moins fuitivement dans la vie de Leopardi, Michele Saponaro signale Rosa Padovani, chanteuse, pensionnaire des Aliprandi, qui pour l'amour de la musique avait quitté son mari et Modène, et qui fut un temps sa préférée. Elle vivait à sa porte et répandit quelque charme sur le frissonnant ennui d'un hiver qui n'avait pas de fin. Il ajoute à ce nom celui d'Angelina Jobbi, naguère femme de chambre au palais de Recanati, dont Giacomo avait appris l'adresse par une lettre de Pauline, et dont le mari, cuisinier, régala ce dyspeptique de petits plats dignes du cousin Pons.

rent tous dans mon âme. Elle aime et entend la littérature et la philosophie, et nous ne manquons jamais de sujets de conversation. Presque tous les soirs je suis avec elle depuis l'angélus jusqu'à minuit passé, ce qui ne m'est qu'une minute. Nous nous confions nos secrets, nous nous avertissons, nous nous reprenons de nos défauts. En un mot, cette relation forme et formera une époque bien marquée de ma vie, parce qu'elle m'a désenchanté du désenchantement et convaincu qu'il y a véritablement au monde des plaisirs que je croyais impossibles, que je suis capable encore d'illusions durables, malgré la connaissance et l'expérience du contraire, enracinée en moi. Elle a ressuscité mon cœur, après un sommeil, que dis-je : après une mort complète, où il fut pendant des ans. »

Il s'agirait ainsi d'une véritable renaissance, d'un de ces événements qui transforment le cœur d'un homme, qui le métamorphosent jusqu'aux profondeurs de l'âme et l'engagent dans un chemin nouveau. Nous allons voir ce qu'il en devait être. Mais observons d'abord cette expression typiquement léopardienne : elle m'a désenchanté du désenchantement, ou désabusé du désabusement (*disingannato del disinganno*). Et notons encore que dans cette révélation il ne parle cependant que d'une illusion, dont il lui suffit de penser qu'elle se prolongera. Mais cette espérance était vaine.

La comtesse Carniani Malvezzi, de Florence, mariée à un Bolonais, n'était pas indigne des éloges que Giacomo fait d'elle sous l'inspiration d'un sentiment très vif et qui semble même tout près de se muer en passion. Elle était, semble-t-il, très attrayante, ne manquant ni de culture ni de goût, mais plus superficielle qu'il ne le sut voir. Son esprit, treize ans plus tôt, avait été formé par Monti en personne, qui pour elle, déjà presque vieux, avait brûlé d'une flamme passagère, et qu'elle avait en retour plus longuement aimé. Les preuves qu'on en conserve ne manquent pas de piquant. « Où est, lui demandait-elle dans une lettre, ce cœur qui palpitait sous ma main, sous cette main même qui t'écrit ? » L'Arcadie avait accueilli sous le petit nom tout simple d'Ipsinoe Cidonia cette muse à présent vieillissante, qui avait traduit de l'anglais *La bouche*

ravie et composait présentement un poème sur *L'expulsion de Gautier le tyran*⁸².

Un portrait de Teresa, que reproduit Saponaro, ne nous persuade pas, à vrai dire, que sa beauté fût irrésistible. Il est vrai qu'il est bien médiocre, et la coiffure de la dame, bien godiche. Il date de l'époque de Vincenzo, plutôt que de celle de Giacomo. Le front élevé, les grands yeux gais sont agréables. Mais le bas du visage déjà s'empâte, et les belles formes du buste n'empêchent pas de trouver à toute la personne on ne sait quoi de bourgeoisement grassouillet. Mais encore une fois nous pouvons être trompés par cette image. Et puis Leopardi la voyait avec d'autres yeux.

Il ne s'aperçut pas d'abord de sa coquetterie. Elle s'était amusée à faire la conquête d'un écrivain que les salons recherchaient. Son amour-propre y trouvait son compte. Mais l'expérience une fois réussie, elle voulut s'épargner l'ennui d'une cour assidue et dont elle fut lasse promptement. Soyons justes: l'amoureux demandait beaucoup à son opulente et blonde admiratrice. Pouvait-il être tous les soirs seul à seule avec cette femme répandue, et de l'angélus à minuit passé? Bientôt elle souhaita des passe-temps plus récréatifs. Giacomo fut sans doute la victime de son envahissante assiduité. Elle tenta d'espacer les visites, sans se départir de la manière douce, en prenant le prétexte de la jalousie imaginaire, ou peut-être réelle, de son mari : « Hier soir, je me suis attiré une belle semonce pour avoir eu l'indiscrétion de vous retenir chez moi jusqu'à minuit. Mon cher maître et seigneur prend ombrage de toutes les visites qu'on me fait si elles se prolongent trop et deviennent fréquentes. Je suis au monde pour en avoir plus que ma dose, et pour m'exercer à la sainte patience, qui est la vertu des ânes... »

Le gentilissimo Leopardi ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre. Alors elle lui consigna sa porte, avec plus de brusquerie. Il se le tint pour dit, et dédaignant les invitations qu'elle lui adressa pour accommoder un peu les choses, le pauvre partira pour Florence sans avoir

⁸² *La cacciata del tiranno Gualtieri*. (Il s'agit de Gautier de Brienne.)

désiré la revoir. Dans une lettre à Papadopoli, nous voyons qu'il ne la ménage guère: « Certes la jeunesse, la beauté, les grâces de cette sorcière sont à un point qu'il faut beaucoup de force pour y résister. »

Par bonheur, d'autres femmes dans Bologne se sentaient pour le poète si doux et si mal en point une réelle sympathie. Antoinette Tommasini, la femme du professeur, et sa fille, Adélaïde Maestri, seront particulièrement fidèles dans un sentiment qu'entretenaient l'admiration et la pitié. Les Tommasini l'avaient adopté véritablement et devaient lui renouveler longtemps encore les preuves de leur sollicitude.

Sans interrompre ses travaux de librairie, il publia pendant cette période bolonaise de petits ouvrages qui méritent cependant une mention. Le *Fragment d'une traduction de la Cyropédie* et la *Satire de Simonide sur les femmes* parurent dans le *Nuovo Ricoglitore*, de même que les *Idylles*, remises par l'auteur à Stella, lors de son passage à Milan. L'*Antologia* de Florence, fondée en 1819 par Vieusseux, et le *Nuovo Ricoglitore* firent connaître des extraits des *Petites œuvres morales*. Puis vint un mince volume de vers, dont Brighenti couvrit les frais, où voisinaient les *Idylles*, les *Elégies*, l'*Épître à Pepoli*, la traduction de la *Batracomyomachie* et de la *Satire de Simonide*. Il fit d'autres versions encore, et en premier lieu celle du *Manuel* d'Épictète, destinée à Stella, que précédait un « préambule », où il s'exprimait sur le stoïcisme avec une faveur significative. Il le disait d'une utilité plus immédiate que nulle autre philosophie à l'usage de la vie humaine, plus accommodé à tous les hommes, singulièrement à ceux qui ne sont point des héros, qui n'ont que peu de force morale ou sont réellement faibles, donc aux modernes, mieux qu'il ne l'avait pu être aux anciens. Et il ajoutait: « Pour obtenir cette condition d'existence meilleure et cette unique félicité qui se peut trouver en ce monde, les hommes n'ont pas d'autre voie, en fin de compte, que de renoncer, pour ainsi dire, au bonheur et de s'abstenir dans la mesure du possible de fuir ce qui en est le contraire. Or l'indifférence aux choses qui nous sont extérieures, qu'Épictète prône comme le font les autres stoïques, ne

signifie, au vrai, pas autre chose que de ne se point soucier d'être heureux et ne pas chercher à n'être pas malheureux. Cela revient à enseigner le devoir de s'aimer soi-même avec aussi peu d'ardeur et de tendresse que possible, et c'est le dernier mot, non seulement de la philosophie d'Épictète, mais de toute la sagesse humaine. »

Le 18 décembre 1825, il disait avoir achevé la traduction des *Petites œuvres morales* d'Isocrate. Il mit de plus en italien l'*Hercule* de Prodicus, une « lettre métrique » de Pétrarque au cardinal Jean Colonna, un discours de Gémiste Pléthon. Mais peut-être fut-ce, en partie au moins, après son départ de Bologne. C'est d'ailleurs, pour nous, d'un assez faible intérêt.

Ces traductions nous renseignent sur les dispositions de son esprit; mais le *Fragment apocryphe de Straton de Lampsaque* et les vers *Au comte Carlo Pepoli* nous en disent davantage. Il écrivit le premier en 1825, et ces pages très curieuses (que l'édition napolitaine et l'édition parisienne des *Operette* auraient recueillies) parurent seulement après sa mort, en 1845. Peu importe Straton de Lampsaque. C'est Leopardi qui parle. Et qui parle en agnostique. Il conçoit une matière universelle, existant *ab eterno*, qu'agitent, que meuvent sans cesse et de toutes façons des forces qui lui sont propres, dont il nous est impossible de connaître la nature. Les planètes, la terre, le soleil et les étoiles disparaîtront, mais la matière en sera conservée, et il en naîtra des créatures nouvelles, qui se diviseront en genres nouveaux, en nouvelles espèces. Des ordres de choses nouveaux en résulteront, un nouveau monde. Mais il nous est impossible d'en conjecturer même les qualités.

Cette prose est égale à tout ce que Leopardi, jusqu'alors, avait écrit de plus clair et de plus fort, de mieux argumenté, de mieux déduit, avec cette sobre et magnifique impassibilité qu'on verra dans *Le Genêt* et d'autres poèmes de la dernière période. On n'avait peut-être représenté jamais d'une façon plus rigoureuse et plus sereine une éternité de laquelle Dieu serait absent. Les vers à Carlo Pepoli sont de la même veine paradoxale et tranquille. On ne saurait affirmer qu'ils brillent d'un éclat singulier parmi

ceux dont l'ensemble composera les *Canti*. D'ailleurs ils sont tout autre chose qu'un chant. Mais l'importance philosophique en est considérable.

Le dédicataire lui a dû de ne pas mourir tout entier. Car ni l'avantage d'avoir composé le livret des *Puritains* de Bellini, ni même sa vertueuse action de patriote ne pouvaient assurer sa gloire⁸³. Giacomo se propose d'établir que tout est loisir, ou oisiveté, ou vaine agitation, dans l'existence des hommes. (Nous cherchons un équivalent plus juste du mot *ozio*, *otium*. Il prend ici le sens d'activité non créatrice.) Le travail qui n'a d'objet que le maintien de la vie est « oisif »; et l'on pourrait aussi dire « oiseux ». Il faut bien qualifier d'oisif un effort qui ne s'assigne pas un noble but, ou qui ne peut y parvenir. « Oisif le paysan qui ne désire qu'assurer son existence, et de même le marin, l'ouvrier, le guerrier, le marchand. Car cette existence même n'est d'aucun prix. » Par les sueurs, les veilles, les périls on ne peut acquérir le bonheur ni pour soi, ni pour autrui.

« Mais nous qui ne pouvons de nos propres mains nous procurer le vivre, nous ne suffisons qu'avec peine et dégoût à une plus grave nécessité, de laquelle à d'autres nous ne pouvons nous en remettre, j'entends la nécessité de consommer notre vie: invincible et cruelle nécessité, dont ni les trésors amassés, ni la richesse des troupeaux, ni la fécondité des champs, ni les palais, ni la pourpre ne peuvent exempter la race des humains. » Le riche n'a le choix qu'entre le suicide et l'ennui. De l'ennui rien ne le délivre, ni la vigueur de la jeunesse, ni « les douces paroles d'une bouche de rose », ni « le regard tendre et troublant de deux noires pupilles, parmi toutes les choses de la terre la plus digne du ciel », ni les combats, ni les voyages, ni le goût de nuire et de persécuter.

Le culte de la poésie et des arts peut dans une certaine mesure atténuer cette disgrâce. C'est le cas précisément

⁸³ Gioberti, dans le *Primato*, dit que le nom de Carlo Pepoli est l'un des plus chers à tous ceux qui aiment les bonnes lettres qu'ennobliissent la qualité de l'âme et la dignité de la vie, et qui méritent le plus d'être par eux honorés.

pour Carlo Pepoli, mais son douloureux ami n'a pas cette chance: « Je vois déjà m'échapper toutes les illusions si douces du premier âge, et s'effacer de mes yeux les images délicieuses que j'aimai tant, qui jusqu'à mon heure dernière reviendront dans mon souvenir avec des regrets et des pleurs. Et quand mon cœur sera refroidi et endurci, quand ne le pourront émouvoir ni la riante sérénité des champs sous le soleil, ni la voix printanière des oiseaux au matin, ni la lune versant d'un ciel limpide sa clarté silencieuse sur les prés et les coteaux; quand toutes les beautés de la nature et de l'art pour moi seront sans âme et sans parole; quand le sens du sublime, des tendres sentiments me sera une chose étrangère, ne mendiant plus que mon seul réconfort, je choisirai d'autres soins moins doux en quoi reposer ce qui me restera d'une existence cruelle. »

Comment faut-il entendre ces vers? Leur sens, me semble-t-il, est que tous les moyens se révéleront vains, tôt ou tard, qu'on aura crus propres, diversement, à rendre l'existence moins ennuyeuse et moins « oiseuse ». Les illusions pourront soutenir le poète encore quelque temps, la nature et l'art le distraire, et les nobles passions l'animer. Mais leur puissance épuisée, il ne lui restera que le secours de la grave méditation: « pénétrer l'amère vérité, les aveugles destins des choses mortelles, des éternelles, découvrir le pourquoi d'une humanité que le chagrin et la misère accablent; vers quel but suprême le poussent la nature et le sort; à qui tant de douleur peut être un plaisir ou un profit: où va, par quels ordres, par quelles lois se dirige cet univers mystérieux, que les sages comblent de louanges, que, moi, je suis las d'admirer. »

L'épître à Carlo Pepoli, didactique et lyrique, d'un lyrisme pâle qui s'anime et se colore toutefois à mesure que le poète avance dans l'exposé d'une pensée où d'ailleurs n'entrent point d'éléments nouveaux, nous permet pour cette raison même de faire le point, en quelque sorte, à la veille d'une période nouvelle de la vie du poète. Elle surprend par une mélancolique sérénité, par le détachement qu'on y reconnaît dans l'aveu même du désespoir. C'est le résumé précis d'une expérience, d'une philosophie éparse jusqu'alors, maintenant saisie et possédée, un

compte que Leopardi se rend à lui-même poétiquement de son état sentimental et spirituel.

Parmi les travaux accomplis à Bologne, nous accordons une certaine importance au *Commentaire de Pétrarque*. Il le fit sans joie, à l'en croire, un peu comme un pensum. Cependant il nous paraît excellent. Un tel ouvrage n'était pas de nature à faire parler le génie. Il n'en illustre pas moins deux vérités, l'une générale, et l'autre qui se limite à la connaissance de l'auteur. La première est que l'on ne saurait parler de poésie avec tact et pénétration si l'on n'est soi-même poète (en effet, que sont les ressources du plus subtil et du plus érudit philologue, au prix des intuitions d'un Leopardi?); la seconde, que l'esprit sublime faisait chez lui bon ménage avec le simple bon sens. On ne le voit point, dans l'explication d'un passage obscur, recourir à d'acrobatiques prouesses d'exégèse, à de vaines ingéniosités. Son désir était de mettre Pétrarque à portée, et le plus souvent il trouve à l'expression vieillie, un juste et facile équivalent. Il ne cherche pas midi à quatorze heures. Partout, au contraire, il projette la clarté, qu'il aime toujours, et même cruelle, en ennemi juré du tortillage et de la prétentieuse complication. « J'appelle cela une *interprétation*, écrit-il à Papadopoli, parce que ce n'est pas un commentaire comme les autres, mais presque une traduction de la langue ancienne et obscure en une langue moderne et claire, mais non point barbare. » On ne saurait dire mieux.

En dépit des soucis d'argent, qui jusqu'à la fin de ses jours ne lui laisseront plus guère de paix, et des accablements d'une santé toujours mauvaise, et de la curieuse nostalgie où malgré tout il demeure de ce milieu familial et de ce Recanati par lui si fréquemment vilipendés, Leopardi n'était pas trop malheureux à Bologne. Ou plus exactement, il y avait souffert moins que partout ailleurs. Mais il voyait avec épouvante l'hiver se rapprocher. Son départ n'eut pas d'autre raison que cette menace: le 26 novembre 1826, il était de retour parmi les siens. Dans le palais confortable, le froid le faisait moins gémir, du moins le froid corporel, car il s'y sentit presque aussitôt l'âme glacée et ne désira rien tant que de s'en éloigner de

nouveau le plus vite qu'il se pourrait. Il écrivait à Stella qu'il tenait à se rapprocher de lui et à choisir un séjour plus commode pour leur correspondance, ajoutant qu'il ne pouvait plus supporter un pays où toute distraction était impossible, en dehors de tout commerce littéraire, véritable sépulcre des vivants.

Il y prépara néanmoins sa chrestomathie des prosateurs italiens, ce que la bibliothèque de son père lui rendit facile. Il expédiait avec une rapidité surprenante, et même dans ses pires phases d'inertie et de dégoût, ces travaux commandés où il pensait ne mettre que très peu de lui-même. Il ne sortait presque jamais, cherchant dans une besogne réglée et tranquille à faire durer moins sa pénitence, n'attendant que la fin de cet exil au lieu natal.

Ses compatriotes n'étaient peut-être pas des gens très cultivés, ni très pénétrés de sa valeur exceptionnelle. Mais lui-même, à son tour, n'était pas sans tort envers eux. Il leur avait justement reproché leur indifférence : maintenant qu'elle avait disparu, du moins en partie, il continuait à ne leur montrer que du dédain. On n'a peut-être pas mis en lumière suffisamment un des éléments les plus certains de son infortune : cet aigre désenchantement, cette vue chagrine des choses, qui déjà l'avait empêché de se plaire dans Rome, et qui jusqu'à sa mort le privera de sentir la douceur de maints objets, de maintes circonstances qui pouvaient le détendre et le consoler.

A son arrivée, un sonnet pompeux lui avait souhaité la bienvenue : il s'en gâta le plaisir par la réflexion que pour un chanoine, une religieuse, un notaire, on n'aurait pas fait moins. Un si ombrageux orgueil nous désoblige. Mais sans la trop longue épreuve de la solitude, se serait-il à ce point développé dans une âme capable de toutes les grandeurs ? Les malentendus se multipliaient quand, avec plus de souplesse, il les aurait pu faire disparaître. Nous serions tenté de donner à cette biographie un sous-titre : Leopardi ou les malentendus. Il y en aura toujours dans son existence, et après sa mort ils diviseront ceux qui s'efforceront de le comprendre mieux. N'allons pas l'accuser, cependant, d'une vanité banale. Il n'était point assoiffé d'honneurs, mais désireux plutôt d'être reconnu différent.

Et c'est dans le cercle des siens que cette prétention fut en somme le plus complètement satisfaite : par sa sœur Pauline, et surtout par son frère Carlo. Nul ne lui rendit plus généreusement justice. Aussi a-t-il montré pour ce garçon malheureux, victime d'un milieu étouffant, plus encore que lui-même, une amitié qui jamais ne se démentit.

Les yeux de Giacomo se tournaient toujours vers Bologne. Preuve que malgré les duretés de Teresa, les promiscuités pénibles de la pension, l'inconfort, les espoirs déçus, et tout ce dont il avait eu à se plaindre, cette ville accueillante gardait la première place dans son cœur. On l'y revit le 26 avril 1827. (Depuis qu'il s'était assuré, bien que chétivement, l'indépendance, Adélaïde et Monaldo voyaient moins de difficultés à son départ.) Mais cette fois, il y demeura deux mois à peine. Les Aliprandi étaient morts ; il se logea à l'Auberge de la Paix, dans le Corso. Les Tommasini lui donnèrent des témoignages nouveaux d'une amitié fidèle. Il se reprit à fréquenter les Brighenti. Même il consentit à revoir Teresa. Ce qui dominait en elle, c'était la femme de lettres. Peu soucieuse des adorations du poète, elle attendait de lui des conseils et des appréciations. C'est au vrai ce qui l'empêchait de rompre. Encore un malentendu ! Mais il se dissipa très vite, cette fois, à la suite d'une scène pénible pour l'orgueil de Leopardi — qui d'ailleurs ne souffrit pas que dans son orgueil. Il fit à Papadopoli, de passage à Bologne, la promesse de ne plus revoir la comtesse. Et il la tint. Rien désormais ne le retenait plus en des lieux naguère aimés d'une manière si vive. Il partit pour Florence au mois de juin.

VIII

« SILVIA, TE SOUVIENT-IL?... »

Il est facile d'expliquer le choix de cette résidence. Qui lui avait permis de briser le cercle magique de sa solitude récanataise ? Giordani. Qui avait commencé de le faire connaître au dehors, qui l'avait introduit dans les milieux intellectuels de Bologne ? Giordani. Giordani maintenant vivait à Florence. Il était naturel qu'il le voulût rejoindre sur les bords de l'Arno. Mais en dehors de cette raison toute personnelle, il y en avait d'autres, plus générales, qui devaient agir tôt ou tard. Florence était en ce temps de répression politique et de suspicion policière, de toutes les cités italiennes la mieux faite pour des esprits dans les dispositions du sien. Gino Capponi, l'un de ceux qui l'illustraient alors, l'avait définie : un paradis terrestre, sans l'arbre de la science du bien et du mal.

La liberté, sans doute, n'y était que relative, mais assurée infiniment plus que dans les Etats pontificaux. Le génie étroit de la Restauration s'y corrigeait par une réelle bonhomie, et le libéralisme y trouvait, sinon des appuis, du moins une tolérance appréciable jusque parmi les ministres du grand-duc et à sa cour. Et nulle part on ne comptait un nombre plus grand d'hommes remarquables. Les uns étaient florentins ou toscans, les autres réfugiés des plus diverses régions de l'Italie. On y voyait aussi le Genevois Vieusseux, fondateur, directeur de l'*Antologia*, dans laquelle avaient paru des pages des *Petites œuvres morales*, propriétaire aussi de ce *Gabinetto scientifico-letterario*, qui dans les salons du palais Buondelmonti chaque jour accueillait la société la plus cultivée; où tous les étrangers

de marque étaient invités; où l'on venait lire les journaux de partout; où l'Italie, en un mot, avait avec l'Europe un contact vivifiant. Vieusseux, né à Oneglia, qui se sentait et se disait italien, n'en représentait pas moins, pour le bien de son pays d'adoption, le pur esprit de Genève ⁸⁴.

Tant d'avantages que Florence réunissait devaient séduire un Giordani. Mais il n'avait pas traversé l'Apennin uniquement pour en jouir. Il avait dû s'exiler de Plaisance, sa patrie, après avoir médit imprudemment de Marie-Louise, ancienne impératrice des Français, duchesse de Parme, qui en était la souveraine. Les moins intéressants de ces réfugiés politiques n'étaient pas, certes, les Napolitains. Ils doivent nous retenir du fait des relations diverses que Giacomo noua promptement avec plusieurs d'entre eux et qui se prolongèrent jusqu'à l'instant même de sa mort. Naples commence de jouer un rôle dans son existence longtemps avant qu'il y suive Antonio Ranieri. Mais ce dernier ne paraîtra que plus tard. Des hommes tels que le colonel Gabriel Pepe, l'avocat Giuseppe Poerio, l'historien Troya, Imbriani, d'autres encore, précéderont celui qui devait être un jour aux yeux du poète comme l'incarnation de la destinée. Et nommons surtout le général Pietro Colletta. La plupart avaient des vertus, de l'esprit, de la culture, et Florence tirait de leur présence du lustre et de la solidité.

Leopardi, cependant, ne montra pour elle en aucun temps cet enthousiasme que Bologne, au moins au début, lui avait inspiré. Sa première impression se traduit en une plainte. Mais peut-on se réjouir quand on a mal aux dents, mal aux yeux et d'autres misères? Quand on est submergé par la mélancolie et sans nulle perspective riante quant à l'avenir? Il écrit à Brighenti le 24 juillet: « J'ai ici pas mal de connaissances, mais peu d'amitiés, même aucune. Florence n'est certes pas le lieu que je choisirais pour y achever ma vie. » Il écrit à Puccinotti le 15 août: « Je suis las de la vie et las de l'indifférence philosophique, seul remède à nos maux et à l'ennui, mais qui finit elle-même par ennuyer. Je n'ai pas d'autre espérance que la mort. »

⁸⁴ Il était Genevois de père et de mère.

Il écrit à son père le 4 octobre: « Je suis bien résolu à ne passer point l'hiver ici. Le climat n'est pas très froid, mais troublé continuellement par les vents et les brouillards. Il ressemble en tout à celui de Recanati, mais je n'aurai pas le dixième du confort dont je suis assuré chez moi. »

Il tint parole, et le 9 novembre déjà nous le retrouvons à Pise. L'été s'était écoulé pour lui dans une oisiveté à peu près complète, le meilleur de son temps se passant en conversations avec ces amis nouveaux, que dans la lettre tout à l'heure citée il ne voulait pas avouer pour tels. L'ennui le rongait. L'assiduité de Giordani lui devenait une fatigue. Il corrigeait les épreuves de son anthologie et en proposait une autre à Stella — de poètes, cette fois. A Milan, vers la fin de juin, avaient enfin paru les *Petites œuvres morales*, presque dans le temps où sortaient de presse *Les Fiancés* de Manzoni. C'étaient deux chefs-d'œuvre d'une valeur à peu près égale; mais celui-ci fut porté aux nues, et celui-là ne trouva que peu de lecteurs. Il est vrai qu'il n'est pas réconfortant. A Florence, en particulier, l'on n'en goûta point la sagesse désespérée. On en admirait le style (et le moyen de ne pas l'admirer?) mais, comme le remarque spirituellement Saponaro, l'on disait: « Comme ce livre est bien écrit! » pour s'épargner de dire: « Quel beau livre! »

On s'étonnait qu'un homme si doux, si fragile, si timide, dont les propos montraient tant de grâce et de mesure, eût pu distiller cette pensée amère et comme nihiliste, dont l'audace frappait d'autant mieux que la forme en était plus sereine et plus nette. On le préférait à son ouvrage, et on l'aimait vraiment, quoi qu'il en ait écrit. Colletta, Capponi, Nicollini, Vieusseux lui montraient une croissante affection.

A ses propres soucis s'ajoutaient ceux qui lui venaient de sa famille. S'il était libre, au contraire l'infortuné Carlo n'avait pu rompre sa chaîne. Il l'y fallait aider. Mais les mensualités de Stella ne pouvaient suffire: d'où nécessité plus urgente que jamais de trouver un emploi lucratif. Les espérances de Rome et de Bologne étaient l'une après l'autre mortes. Non pour Bunsen, toutefois, qui obstinément continuait de s'employer en faveur de son ami.

Cependant il ne voyait rien paraître. Et Giacomo s'enfermait dans sa tristesse, déclinait la plupart des invitations.

Les projets par lui formés (ou pour lui) s'évanouissaient l'un après l'autre. Papadopoli ne le vit point à Venise, ni les Tommasini à Parme. Il ne voulut séjourner, dans leurs villas des environs de Florence, ni chez Colletta, ni chez Capponi. Une connaissance de Bologne, Puccini, l'attendait à Pistoie et ne le vit non plus. Et tous ceux qui désirèrent l'accueillir, l'apprivoiser, le gâter, mettre dans sa vie un peu de joie, un peu de lumière, furent déçus semblablement. Il ne se sentait nulle part aussi bien que dans sa pauvre chambre. Après avoir quitté l'hôtel, il prit pension chez deux vieilles dames, les sœurs Busdraghi. C'était la médiocrité, presque l'indigence. Mais le sentiment d'y être son maître remplaçait avec avantage le luxe de la maison natale et des somptueux palais florentins.

S'il en sortait, c'était le plus souvent pour gagner la campagne. Il en avait pris le goût, ou l'avait retrouvé peut-être. Les champs lui souriaient plus que les nobles jardins. Il y pouvait plus doucement poursuivre un songe. Et puis, sans que la gêne lui en fût imposée, il retrouvait sur les coteaux voisins de Florence les plus sûrs agréments de Recanati. Sa ville natale revenait constamment à sa pensée. Y retournerait-il pour le prochain hiver? Non, s'il pouvait trouver ailleurs un séjour agréable, où ne le tourmenteraient ni le vent ni les brouillards. On lui avait parlé de Massa, de Livourne, de Pise. Et pour Pise il s'était décidé.

Avant de quitter la ville du lys, il y fit une rencontre, à ses yeux non plus sensationnelle que beaucoup d'autres, mais qui parle à notre imagination d'une façon très vive, celle d'Alexandre Manzoni. Les salons de Vieusseux en furent le théâtre. Et l'entretien des deux grands hommes fut bref. Comme on aurait, néanmoins, désiré l'entendre, et voir qui s'approchaient l'un de l'autre un instant la foi et le doute, l'optimisme et le pessimisme, la santé d'un homme promis à une longue vie et la jeunesse mortellement atteinte; ici le succès dans ce qu'il a de plus éclatant et de plus direct, là le génie encore offusqué par l'incompréhension ou l'indifférence, et qui allait s'éteindre au bout

de peu d'années, sans que, dans son pays même, on l'eût vraiment reconnu.

La réception en l'honneur de Manzoni se fit au palais Buondelmonti le 3 septembre. Tout ce qui avait un nom dans Florence y défila. Leopardi, presque oublié et comme absent, put échanger avec l'hôte glorieux et riche qu'on s'arrachait seulement quelques paroles. Jamais plus ils ne devaient se revoir. Ils ne pensèrent pas sans doute qu'ils avaient fait, en sens contraire, à peu près le même chemin, qui sépare de la croyance le scepticisme, avec autant de sérieux, avec une égale probité. Ils ne se connaissaient pas encore par leurs œuvres. Quand Leopardi aura lu les *Fiancés*, il s'exprimera favorablement sur ce roman historique, non sans quelques réserves, pourtant: il regrette que le Milanais ait fait revivre un des épisodes les plus sombres de l'histoire de l'Italie, et tel, craignait-il, que les contemporains devaient s'estimer heureux et favorisés par comparaison. Lui, tout à l'inverse, avait dans les canzones patriotiques chanté la grandeur de Rome et la gloire de la Renaissance, pour qu'ils retrouvassent quelque force dans le désespoir de leur abaissement. Et puis le principe de la résignation ne pouvait, évidemment, lui plaire. Quand Manzoni lira les *Petites œuvres morales*, le style lui en semblera tout à fait digne d'admiration ⁸⁵...

L'état de santé de Giacomo déterminait dans une mesure beaucoup plus large que chez la plupart des hommes l'impression qu'il recevait des choses comme des gens. Il se sentit mieux sitôt qu'il fut à Pise: le climat en était délicieux. « Si cela dure, écrit-il à Pauline, ce sera la béatitude. » Et c'est l'enthousiasme, en attendant: « L'aspect

⁸⁵ Le poète avait en premier lieu parlé des *Fiancés* d'une façon plus que réticente. A Stella, le 23 août: « Je vous dirai en confidence qu'ici les personnes de goût trouvent le roman très inférieur à ce qu'on attendait; les autres, généralement, le louent. » Mais le 25 février 1828, il écrira à Papadopoli: « J'ai vu le roman de Manzoni, lequel, malgré de nombreux défauts, me plaît beaucoup et certainement est l'ouvrage d'un grand esprit. » Et le 17 juin, à Monaldo: « J'ai plaisir que vous ayez vu et goûté le roman chrétien de Manzoni. C'est vraiment une belle œuvre; et Manzoni est une très belle âme et un homme qui m'est cher. » Le soir même de la réception chez Vicusseux, il avait dit à Mamiani, son cousin, l'estime qu'il faisait du Milanais.

de Pise me plaît beaucoup plus que celui de Florence: ce quai de l'Arno offre un spectacle si beau, si ample, si gai, si riant qu'on en demeure épris. Je n'ai rien vu de semblable, ni à Florence, ni à Milan, ni à Rome; et vraiment je ne sais si, dans toute l'Europe, on trouve beaucoup de vues de cette qualité. Du reste Pise est un mélange de la grande ville et de la petite, de la bourgade et presque du village, un mélange si romantique que nulle part je n'ai vu rien de tel. A toutes les autres beautés il faut ajouter celle de la langue. Et puis il s'y joint que moi, grâce à Dieu, je me porte bien, que je mange avec appétit, que j'ai une chambre au couchant qui donne sur un grand jardin avec assez d'ouverture pour voir l'horizon, chose dont on doit faire son deuil à Florence. »

Dans toute la correspondance du poète on ne trouve guère d'appréciations à ce point favorables. La lettre nous intéresse encore parce qu'elle laisse voir son idéal en matière de paysages: nul à ses yeux n'était beau sans ouverture sur l'horizon, que ce fût la mer à Recanati, ou à Pise la maremme; sans un appel de l'espace et de l'infini ⁸⁶. Le plus extraordinaire est qu'il demeura dans cette euphorie. Il la montre à son père à la veille de Noël, à Viesusseux, à Stella, à Puccinotti, à la Maestri, et à Pauline, de nouveau, le 25 février. Sa lettre, cette fois, contient une confidence qu'on est empressé à retenir: « J'ai ici, à Pise, une certaine rue délicieuse, que j'appelle la rue des Souvenirs: c'est là que je vais me promener quand je veux rêver les yeux ouverts. Je vous assure qu'en matière d'imagination, il me semble être revenu au bon temps d'autrefois. »

Et en vérité, c'est à Pise que devait se réveiller tout à fait le poète. Nous ne passons jamais dans cette cité charmante, et même nous n'en rêvons point, sans qu'aux images

⁸⁶ Et d'autre part son goût semble le porter vers une certaine monumentalité de l'architecture, que rendent moins grave la bonhomie et l'affabilité du peuple; vers un mélange familier du grand et du pittoresque, du rustique et du citadin, ou du civil, que Rome offrait tout de même, en un temps où les distances, le bruit, la fatigue l'empêchaient de le sentir. Mais c'est en lui qu'il trouve les raisons véritables d'aimer ou de ne pas aimer les villes qu'il habite et ses jugements esthétiques sont comme les autres fortement subjectifs.

qui s'y pressent tout autour de nous, ou que son nom seul évoque, ne se joigne celle de Leopardi ressuscité. Tout, à Pise, lui parut ravissant, et cordial dans la force de ce terme, la nature et l'architecture, le ciel, le fleuve, les palais, et les gens, et leur façon de vivre, et le mois de janvier même, qui avait la tendresse odorante du printemps. Il y put achever rapidement son anthologie poétique, dans l'impatience d'être plus vite libre lui-même de chanter. « Après deux ans, j'ai écrit des vers en ce mois d'avril, et des vers comme jadis, et avec tout le cœur que j'y mettais. » Il se retrouvait en état de grâce. Comme il l'avait été aux meilleurs jours de Recanati. Pise était Recanati, sans rien de ce qui lui avait là-bas rendu l'existence douloureuse, et avec tous les enchantements qu'une sombre tristesse, dans sa patrie, avait empoisonnés.

Il s'installa chez de braves gens qui firent tout pour lui rendre l'existence agréable, et lui servaient en particulier de ces douceurs, de ces *dolci*, qui réveillaient toujours son appétit capricieux. Il se fit des relations charmantes. Le professeur Carmignoli, jurisconsulte illustre, le voyant un jour parmi ses auditeurs, salua pompeusement sa présence. Il y avait aussi des raseurs, mais le poète était disposé presque à les trouver amusants, jusqu'à Rosini, l'auteur de *La Nonne de Monza*, roman historique dans le goût des *Fiancés*, célèbre et ridicule. Les femmes lui firent grand accueil : Laura Parra, Sofia Vaccà, les sœurs Mason, deux Anglaises d'une culture exquise, comme l'Italie en pouvait connaître en ces années, qui furent celles de Shelley. Elles habitaient une maison qui faisait face à la sienne, et leur grâce exotique, leur gaité facilement fantasque l'enchantèrent quelque temps, avant de le lasser.

Il se plut davantage, sans doute, à des personnes de condition plus humble, et en particulier à Teresa Lucignani. Thérèse, une troisième fois... Celle-ci avait moins de vingt ans, l'âge de cette Teresa Fattorini, qu'il apercevait de sa fenêtre, à l'époque où sa mélancolie encore enfantine découvrait avec un émoi soudain quelque chose de l'amour. Il crut voir qu'elles se ressemblaient. Mais avec Teresa Lucignani la connaissance fut plus familière : elle était la belle-sœur de sa maîtresse de pension. Elle demeurait chez

celle-ci. Et il s'établit entre la jeune fille et le seigneur comte une petite intrigue tendre et joueuse, qui demeura pour celui-ci, peut-être, le plus cher de ses souvenirs pisans. Cette blondine mérite de rester également dans notre mémoire: il semble bien qu'au moins quelque chose d'elle vive dans le délicieux poème *A Silvia*. Quoi qu'il en soit, il fut composé dans le temps où Giacomo renaissait à la poésie en sa petite chambre de Pise, voisine de celle où chantait Teresa Lucignani.

« Silvia, te souvient-il encore de ce temps de ta vie mortelle, où la beauté resplendissait dans tes yeux rians et furtifs, où, joyeuse et pensive, tu montais vers le seuil de ta jeunesse?

» Les calmes chambres, les rues d'alentour résonnaient sans cesse de ton chant, quand, assise, occupée à quelque ouvrage féminin, tu te réjouissais de ce bel avenir que tu avais dans l'esprit. C'était l'odorant mois de mai, et de cette façon s'écoulait ta journée.

» Et moi, laissant parfois mon étude heureuse et les papiers sur lesquels je peinais, dépensant ainsi ma jeunesse et le meilleur de moi-même, du balcon de la maison paternelle, je prêtais l'oreille à ta voix, l'œil à ta main rapide qui sur la toile se fatiguait. Le ciel pur versait de l'or dans la rue et les jardins. Et d'un côté c'était au loin la mer, de l'autre la montagne. Une langue humaine ne peut dire ce que j'éprouvais dans mon cœur.

» Que de pensées, que d'espérances, que d'émois, ô ma Silvia! Quel charme avaient pour nous, alors, la vie et le destin!... »

Le séjour de Pise, la parenthèse, dit Saponaro, s'acheva moins heureusement qu'il n'avait commencé. D'abord il y avait la perspective de retourner à Florence: Leopardi n'avait pensé jamais faire dans la ville de la Tour penchée un durable établissement. Le charme s'en était accru du fait qu'il le devrait rompre, du fait aussi qu'il en choisirait l'heure. C'est à Florence, séjour de plus vastes ressources, que la raison lui conseillait de se fixer. L'eût-il oublié, ses amis lui auraient rafraîchi la mémoire. Depuis le mois de mars, Vieusseux le relançait, tâchant de réveiller en lui la curiosité de ce qui se faisait dans le milieu littéraire

et mondain de la capitale. Justement on venait d'y accueillir Stendhal...

Et puis sa santé, de nouveau, déclinait. Il perdait encore un peu de ce qui lui restait de force. Tout son corps lui faisait mal et l'empêchait maintenant de travailler. Enfin, de Recanatì, lui parvint la plus douloureuse nouvelle: son jeune frère Luigi, sourire unique de la sévère maison lointaine, venait de mourir. Il en fut atteint en plein cœur, et le contraste même entre cette désolation et la joie où il baignait malgré tout dans cette aimable Pise rendit plus cruel son chagrin. Il le voulut garder pour lui, renonçant à porter le deuil, pour s'épargner des questions pénibles. Vieusseux lui avait voulu retenir presque à sa porte une maison belle et commode: il répondit que la beauté du logement n'importe guère à qui vit dans l'oubli de tous, quelques amis exceptés.

Il monta en voiture le 7 septembre au soir, et le 10 il était à Florence. Elle ne lui parut pas plus agréable qu'auparavant. « Ces ruelles, qu'on appelle rues, m'étouffent, confie-t-il à Giordani; cette crasse universelle me rend malade; ces femmes très sottes, très ignorantes, pleines d'orgueil, m'irritent... A la fin je suis estomaqué du mépris superbe qu'ici l'on professe pour tout ce qui est beau, pour toute littérature. Et surtout il ne m'entre pas dans la cervelle que le sommet du savoir humain soit la connaissance de la politique et de la statistique... Je me demande si le bonheur des peuples se peut obtenir sans le bonheur des individus. C'est la nature qui condamne ces derniers au malheur, et non les hommes, ni le hasard. Pour les en soulager, il me semble qu'il y faut surtout l'étude du beau, les sentiments, l'imagination, les illusions... »

Giordani connaissait Florence assez bien pour que son correspondant n'eût besoin de nommer personne. De la critique générale d'une ville entassée et négligée, où l'hygiène était fort loin d'être ce qu'on la vit en un temps plus rapproché de nous, la lettre en vient à celle du cercle même de Vieusseux. Giacomo pouvait trouver chez le Genevois, chez Colletta, chez Capponi, de la sympathie, un appui de tous les instants, un dévouement admirable: il se montre ingrat, peut-être; mais on comprend qu'il ait

douté d'être par eux réellement compris. Pour dire la vérité tout entière, il différerait d'eux autant qu'il est possible par sa philosophie et par ses goûts. Ils étaient optimistes, croyaient à la renaissance de la patrie, au progrès de l'humanité, en somme à tout ce dont Leopardi se gaussa plus tard avec tant de sarcasme en des vers dédiés précisément (d'une façon bien cruelle) à Gino Capponi. Il est incertain qu'à Recanati même il ait connu plus affreuse l'impression de la solitude. Il faisait bon marché de la science et de tout ce qui prenait un caractère d'immédiate utilité. La beauté seule pour lui comptait, parce qu'elle dispense l'illusion, et que sans l'illusion toute vie est promise au malheur.

Ce deuxième séjour à Florence fut peut-être l'époque de sa pire désolation. A tous ses maux s'ajoutait une irrésolution continuelle, qui vraiment le paralysait. Où souffrirait-il le moins, à Recanati ou à Florence ? Depuis longtemps il n'en était plus à se dire : « Où serai-je le plus heureux ? » Ce débat n'est pas sans analogie avec celui qu'on pourrait avoir sur le choix de la moins pénible mort. Il avait fui la maison paternelle dans l'horreur de ce qu'il y endurait, pour établir un contact avec une société qui le pût comprendre. A Rome, ni à Bologne, et ni même à Florence il ne l'avait en réalité rencontrée. Il avait pu le croire, il ne le croyait plus. Après la solitude étroite, enfermée, il découvrait celle du « vaste désert d'hommes », plus que cette première terrible, et la solitude de l'espace vide, la solitude de l'incompréhension, plus souvent encore de l'indifférence, après celle de la surveillance et de la prison.

Alors Recanati se peignait dans son souvenir de couleurs moins lugubres. Dans l'accablement de cet abandon et de cette faillite, parfois tout son ressentiment fondait. Il y regardait comme à son havre. Ou bien le désespoir lui conseillait-il de céder à la fatale attraction ? Partir pour Recanati, c'était en finir. Pourtant il remettait encore ce départ. Des mois de la sorte s'enfuirent. Tout un été. Il aurait pu retourner à Pise. Mais il devait se dire dans son pessimisme que la félicité récente ne s'y retrouverait pas.

Certains jours, il semblait qu'il eût quitté Florence déjà par la pensée. Il ne recevait un soulagement que des lettres

de ses parents, de ses amis lointains. Avec les siens, avec son père surtout, les rapports épistolaires s'étaient faits plus cordiaux, par instants presque tendres. Depuis la mort de Luigi. Les dames Tommasini, mère et filles, l'entouraient à distance de leur délicate sollicitude. Même elles vinrent toutes les trois de Parme pour voir de leurs yeux ce que le poète devenait. C'est tout juste si elles purent le reconnaître. Elles se mettaient en quatre pour le distraire et l'égayer, pour interrompre au moins, ou ralentir, cette consomption de l'âme. Elles lui tenaient compagnie et l'emmenaient en voiture aux Cascine. De retour à l'hôtel, parfois elles pleuraient. A toute force elles voulaient l'entraîner à Bologne, où le professeur Tommasini trouverait bien un moyen de le guérir. Il invoquait, pour refuser, son état d'extrême faiblesse. Elles repartirent sans avoir obtenu rien.

Leopardi ou les malentendus... D'une part une si vive souffrance. Et de l'autre ces dévouements en vain prodigués, dont la somme aurait fait un immense bonheur. Toute cruauté l'atteignait. Nulle bonté sur lui ne pouvait agir d'une façon durable. Ni l'amitié vigilante de sa sœur Pauline, ni la tendre charité d'Antoinette Tommasini, ni plus tard l'angélique patience de Pauline Ranieri ne réussirent, bien qu'il y fût sensible, à l'éclairer dans sa nuit, à le retenir de rouler au désespoir. On se dit tout bas qu'il y eut autour de l'infortuné Giacomo comme un vaste gaspillage d'amour. « Mon Dieu ! pourquoi, lui écrit Antoinette, ne m'est-il donné de m'ôter une part de ma santé pour vous en faire présent ? Alors je me tiendrais heureuse, parce que j'aurais conscience d'avoir contribué au bien-être d'un homme qui à tant de titres mérite l'affection de tous, mais puisque cela ne m'est pas permis, ne me refusez pas au moins de vous être utile de quelque manière, en vous apportant cette aide que l'amitié a l'obligation et le besoin d'apporter. »

Tels furent les sentiments qu'éveilla dans quelques âmes d'élite ce valétudinaire toujours plaintif, incommode souvent, bossu, sans voix, les yeux presque perdus, non toujours très soigneux de sa personne. Il pouvait soupirer de ce que nulle femme n'avait répondu vraiment à son amour.

Mais on pourrait également dire que peu d'hommes furent aimés plus que lui. C'est peut-être jouer sur les mots que parler de la sorte. Malentendus.

Giacomo avait épuisé maintenant l'avantage de cette curiosité de sa personne qui l'avait un an plus tôt précédé à Florence. Rien d'amical ne lui en venait plus, en dehors du cercle de ses amis. Ni rien de volontairement hostile; mais tout devient hostilité, qui fait à un malade sentir davantage son mal. Giordani l'avait impatienté par son assiduité jalouse. Maintenant que Giordani s'en était retourné quelque temps à Plaisance, il était comme orphelin de ne l'avoir plus auprès de lui. Chez Vieusseux, on le voyait presque toujours. Par obligation à Vieusseux lui-même. Car, d'une conversation tout entière vouée à l'actuel, quel plaisir ou quel apaisement pouvait-il retirer? Que lui importaient les lois agraires, les machines, l'économie et l'électricité? Pour un Leopardi, que de vanité, que de puérilité dans ces questions sérieuses! Ses fables, ses rêves n'étaient-ils pas cent fois plus humains, plus réels?

Il ne devait pas échapper au bon Giampietrino que le poète s'ennuyait chez lui. Il le lui pardonnait, peu fait pour le comprendre, assez subtil cependant pour sentir sous ce pâle front courbé une grandeur qui lui demeurerait étrangère; trop charitable surtout pour que diminuât son désir de le réconcilier à la vie. Il l'aimait, il le respectait. Il se sentait envers lui un devoir presque fraternel.

En dehors de ces réunions où Giacomo, du moins, se pouvait reconnaître délicatement protégé, tout se conjurait pour brutaliser son âme; tout lui devenait perfide et malicieux. Il avait étendu à toutes les Florentines sa rancune pour la Carniani Malvezzi. Autant de cerveaux brûlés, de pies et de pimbêches. Chez Carlotta Lenzone, par exemple, on voit des œuvres d'art intéressantes. Plus exactement on pourrait les voir et les admirer, s'il n'y avait autour de la maîtresse de maison tant de pecques prétentieuses. Les femmes de lettres qu'il supportait, que même il recherchait naguère, ne savent plus que l'irriter. A l'endroit de Florence il est devenu singulièrement injuste. Il invective contre elle avec plus de violence et de dégoût qu'il n'a jamais fait contre la sauvage Recanati.

On n'exagère point à dire qu'il met en la mort seule maintenant son espoir. Dans une lettre entre toutes désespérée, il affirme ne penser point au suicide. Au physique et au moral, il paraît parfois tellement malade que Pietro Colletta en exprime son épouvante à Gino Capponi: « Il est plus mort qu'un mort véritable: le vent, l'air, la lumière, le moindre mouvement, la plus petite fatigue, l'oisiveté même, tout lui nuit. » Nulle issue ailleurs que du côté de la maison paternelle. Tous ses maux l'y suivront, il le sait bien. Mais les soucis matériels pèseront moins sur ses faibles épaules. Ce qui retarde son départ, c'est la perspective accablante du voyage, c'est la crainte de l'accueil désolé qu'on ne manquera pas de faire à ce fils, à ce frère, qu'à peine on reconnaîtra, la crainte de se voir en des yeux mouillés de larmes plus malheureux encore et plus déchu que lui-même il ne se voit; c'est enfin l'indécision, fruit écœurant de la maladie, et la croissante langueur de sa volonté.

Monaldo fait tout pour le décider à revenir, oui, bien plus qu'on ne pouvait attendre d'un tel homme. Il semblerait disposé à donner un peu de lest, à céder même sur le terrain de ses immuables principes pour faciliter le retour de l'exilé. Quel être bizarre! Par instants on dirait qu'il va se mettre pour le mieux attendrir aux genoux de ce fils, qu'il voit en lui, qu'il fonde sur lui tout l'éclat, toute l'espérance, presque tout le salut de sa très noble maison: « Vous êtes la gloire de la famille sur la terre, et vous en serez la couronne dans le ciel. » Cette disposition peut tenir à ce que c'est maintenant Carlo qui l'irrite et le préoccupe: ce garçon s'est mis en tête d'épouser Paolina Mazzagalli, sa cousine, et Monaldo, qui n'y veut point consentir, s'entretient avec l'absent de cette nouvelle contrariété.

Ce dernier, dans sa misère et sa prostration, conserve tous ses scrupules. S'il travaille si peu, comment accepter l'argent qui lui vient de Stella? Que l'éditeur, par grâce, le lui accorde jusqu'à la fin de l'année: après, qu'il cesse de l'envoyer, puisque lui, Giacomo, ne pourra donner rien en compensation. De vagues projets s'esquissent dans son esprit; des offres non moins imprécises lui sont faites. Bunsen s'entremet pour lui obtenir une chaire de danto-

logie à l'université de Bonn. Put-il croire sérieusement à la possibilité de la chose? Giacomo quitte Florence, enfin, le matin du 10 novembre. Ses amis, Colletta, Vieusseux, avaient eu l'impression qu'ils ne le reverraient plus. Il s'achemina vers Recanati par Pérouse, où quelques jours il se reposa. C'est là que le rejoignit un jeune ecclésiastique piémontais qui arrivait de Sienne. Il s'appelait Vincenzo Gioberti. Tous deux poursuivirent le voyage de compagnie, et l'abbé, pour demeurer davantage auprès d'un homme dont il concevait la grandeur, s'arrêta quelque temps chez le comte Monaldo Leopardi.

Cette période florentine, coupée en deux par le clair intermède pisan, ne fut, pour des raisons bien sensibles maintenant, que faiblement productive. Mais on doit observer la qualité de cette production. De ce qui en forme, du moins, la partie originale: le *Copernic* et le *Dialogue de Plotin et de Porphyre*, destinés à prendre place parmi les « petites œuvres morales », mais qui n'y purent figurer que dans l'édition posthume de Ranieri; puis deux poèmes, *Résurrection (Il Risorgimento)*, et *A Silvia*, dont nous avons traduit déjà quelque chose pour manifester mieux les dispositions, hélas! peu durables qui furent pendant l'hiver 1827-1828 celles de son esprit et de son cœur.

Une lettre de Leopardi au Bernois Louis de Sinner, à la date du 21 juin 1832, donnerait à entendre que son intention, quand il écrivait le *Copernic*, était d'établir la « nullité » ou le néant du genre humain (*la nullità del genere umano*). Il déduit rigoureusement les effets qu'eut l'adoption du système de Copernic. Ils ne se limitèrent pas au domaine matériel. De cette révolution scientifique résulta pour l'homme une profonde transformation spirituelle et morale: il vit radicalement changé son rapport à l'ensemble de l'univers, et qu'il n'était plus ce qu'il avait jusqu'alors été, ou s'était imaginé d'être. Il n'y avait rien de nouveau dans ces considérations. On s'y était livré maintes fois au XVIII^{me} siècle. Mais la nouveauté véritable, c'était le merveilleux talent qui paraissait en cet exposé. La conversation de l'Heure première et du Soleil est un chef-d'œuvre d'ironie: il est excédé, cet astre, de se mouvoir sans cesse pour le bien de trois ou quatre méchants petits animaux

qui vivent sur un peu de boue et décidé maintenant à se tenir tranquille, quitte à persuader la terre, par l'entremise de quelque philosophe, de tourner désormais autour de lui.

La plaisanterie, en ces pages, se mêle d'une façon unique à la gravité et à la grandeur même. Le *Micromégas* n'en approche point, et l'on penserait plutôt à quelques endroits des *Provinciales*. Rien n'y est aride, et le ton demeure élégant et digne jusque dans la familiarité. Pour conclure, le Soleil fait cette malicieuse prophétie à son astronome : « Je t'avise, donc, qu'après toi, peut-être, il en pourra cuire à quelques-uns qui approuveront ce que tu auras fait. Mais toi-même, autant que je le puis connaître, tu n'en pâtiras nullement. Et si tu veux une sécurité plus grande, prends la décision que voici : le livre que tu écriras sur cette matière, il te faut le dédier au pape. Ainsi je te promets que tu ne perdras même point ton canonicat. »

Le *Dialogue de Plotin et de Porphyre* aborde le problème du suicide. Porphyre le veut légitimer par toutes les raisons qui peuvent y paraître propres : toutes les choses de ce monde sont vaines, et tous les sentiments humains irréels, à l'exception seule de l'ennui ; de même les espérances d'outre-tombe. Nul ici-bas ne saurait éviter la douleur. Le suicide est contre nature ? Mais l'homme n'en a-t-il pas acquis une seconde en exerçant sa raison, et du fait de ce qu'on nomme la civilisation ? Les maux que lui vaut celle-ci ne sont pas naturels, et le remède peut ne l'être pas non plus. Plotin, lui, ne pense pas qu'on se doive ôter la vie. Il repousse le suicide comme étant inhumain : « Crois-moi si je te dis qu'il n'y a dégoût de la vie, ni désespoir, ni sentiment du néant des choses, de l'inefficacité des remèdes, de la solitude de l'homme ; et ni haine du monde et de soi-même, qui puissent durer longtemps — bien que ces dispositions de l'âme soient la raison même, et leur contraire l'opposé de la raison. Mais avec tout cela, passé quelque temps, et la disposition du corps légèrement changée, peu à peu, quelquefois soudain, par l'effet des plus faibles causes, qu'il est possible à peine de noter, se reforme le goût à la vie ; il naît telle ou telle espérance nouvelle, et les choses humaines reprennent leur

apparence et ne se montrent plus indignes de quelque soin: non à vrai dire, à la raison, mais à ce que j'appellerai le sens de l'âme. Et cela suffit pour que la personne, toute persuadée et consciente qu'elle soit de la vérité, néanmoins, contre la raison, persévère à vivre et avance dans la vie, à l'exemple des autres. Parce que ce sens que j'ai dit, et non pas l'entendement, est ce qui nous gouverne. Que le suicide soit raisonnable; que l'accommodement de l'âme à la vie, au contraire, ne le soit pas: il demeure que ce premier est un acte sauvage et inhumain. Et cela ne doit pas nous plaire davantage... d'être un monstre selon la raison qu'un homme selon la nature... »

Plotin est le maître, Porphyre, le disciple: l'opinion de Leopardi paraît au discours de Plotin, lequel s'achève par ces lignes: « Vivons, mon cher Porphyre, et réconfortons-nous ensemble: ne refusons pas de porter cette part des maux de notre espèce que le destin pour nous a fixée. Ayons soin de nous tenir compagnie; encourageons-nous, aidons-nous, secourons-nous l'un l'autre pour achever de la meilleure façon possible cette peine de la vie. Il est hors de doute qu'elle sera brève. Et quand viendra la mort, nous n'en éprouverons pas de douleur: à cette heure suprême, nos amis et nos compagnons nous réconforteront aussi, et cette assurance aura de quoi nous réjouir qu'après que nous serons partis ils se souviendront de nous souvent et nous aimeront encore. »

Intéressantes, dans ce dialogue, sont la distinction entre l'intelligence et le « sens de l'âme », la condamnation du suicide, l'affirmation que le moyen de supporter les maux inévitables de l'existence humaine se trouve dans la fraternité. Vigny, plus d'une fois, exprimera la même pensée, et Leopardi lui-même la reprendra pour l'élargir dans le poème du *Genét*.

A première vue, on croirait dans les vers du *Risorgimento* surprendre Leopardi en contradiction avec lui-même: il y montre à la vie un attachement qui semble démentir sa plus récente opinion. Mais cela n'est qu'apparence. Ce qu'il aime uniquement de la vie, assez pour la supporter et reconnaître les douceurs, les délices, parfois, qu'elle lui accorde, c'est l'exercice de l'esprit; ce sont les

tendresses du cœur et les illusions favorables; c'est la poésie, en dernière analyse, comme le dit justement Tonelli. Les autres biens venant à manquer, la vie aura pour l'homme encore quelque prix, si lui demeure le sentiment poétique. Il s'est réveillé chez le Récanatais, et malgré la misère, physique et morale, qui s'accroît, il retrouve de fois à autre en face de la nature une sérénité, une grâce qui ressemblent presque au bonheur.

IX

« JE TOURNERAI LA TÊTE VERS LE TEMPS QUI NE SERA PLUS »

Le 20 novembre 1828 commença le dernier séjour de Giacomo à Recanati. Mais il ne pensait pas qu'il en dût jamais repartir. Rien ne lui disait alors qu'il irait mourir neuf ans plus tard, là-bas dans le sud, bien loin de la maison paternelle, dans les bras d'un ami étranger. Pour l'instant, cette maison l'accueillait avec une tendresse qu'elle ne lui avait que bien rarement montrée, et plongé dans le désespoir, accablé de doute et de maladie, il devait reconnaître qu'il avait, en y revenant, pris le meilleur parti.

A chacun de ses pas se dressaient autour de lui les ombres familières. Dans les jardins et dans les chambres tout lui parlait. De quelle pénétrante voix ! Il n'avait que trente ans, et chez la plupart des hommes ce n'est pas l'âge encore où commencent de vous hanter les souvenirs. Mais avait-il trente ans en réalité ? N'avait-il pas bien davantage, ou n'avait-il pas à la fois beaucoup plus et beaucoup moins ? Beaucoup plus : sa pensée avait dévoré des siècles ; son cœur avait éprouvé toutes les déceptions qui chez d'autres s'espacent dans le temps d'une longue existence. Sa force vitale paraissait épuisée, et les vieillards qu'il pouvait rencontrer dans la petite ville n'étaient pas autant que lui débiles et désenchantés. Et beaucoup moins aussi : malgré tant de décrépitude morale ; malgré son usure effrayante et sa défiance presque sénile à l'égard des gens et des choses, n'attendant plus du monde entier que la souffrance, l'affliction et la mort, il conservait tout au fond de lui quelque chose de miraculeusement

jeune, et d'enfantin même: le pouvoir de se perdre dans la contemplation de ces objets divers, dont maintenant il n'attendait rien ⁸⁷. Les souvenirs: à Pise il avait commencé d'en sentir la pathétique douceur. Et maintenant ils allaient devenir sa plus chère et presque sa seule compagnie. Ils allaient être l'aliment quotidien de son âme, sa défense, son refuge contre l'irrespirable ennui, contre toutes les contrariétés dont Recanati, passée une trêve de peu de jours, allait comme autrefois l'accabler. Recanati devait le secourir contre Recanati, celle de l'enfance contre celle de l'âge adulte, celle des illusions (les souvenirs en sont aussi) contre celle de la réalité, celle qui avait le charme de ne plus être, contre celle qui avait le tort et la disgrâce de trop quotidiennement exister. Il avait fait avec le passé maintenant une alliance, avec les fantômes, pour supporter mieux les gens.

Monaldo n'était pas à Recanati quand y revint son fils. Les complications d'un procès l'avaient appelé à Rome. Mais il lui avait fait préparer un douillet appartement où tout était réuni, qu'il pensait lui devoir être agréable. Il y avait dans ce palais bien des conditions de bonheur, matérielles, morales même: la plus essentielle, toutefois, y manquait. Et c'était cette paix du cœur que rien ne lui peut donner, si elle n'y pousse pas comme une plante heureuse. L'esprit de Giacomo s'était orienté définitivement vers le chagrin. Ses yeux, tout autour de lui, semblaient le répandre.

Et puis la maison n'était pas devenue plus gaie. En Pauline il ne voyait plus qu'une vieille fille plaintive. Qui d'ailleurs n'avait pas abandonné, qui jamais n'abandonnera ses rêves d'établissement. Un projet, de nouveau, était dans l'air, plus que les précédents médiocre. Cependant elle tournait à la dévotion. Son passe-temps le plus ordinaire était sa correspondance avec Marianne Brighenti.

Restait Carlo. Mais lui aussi, l'on avait peine à le reconnaître: il avait montré naguère une merveilleuse ardeur

⁸⁷ Il y a en lui quelque chose de printanier, de matinal. Sa santé, dès que revenait le printemps, était meilleure, et le matin lui communiquait une euphorie à quoi l'après-midi mettait fin.

à vivre; maintenant il n'était plus qu'amertume stérile, apathie, assoupissement. Il absorbait dans sa lutte avec ses parents tout ce qui lui demeurait d'énergie. Incapable de vouloir et même de désirer rien en tout autre domaine, il ne démordait pas de son intention d'épouser Paolina Mazzagali. Et le mariage se fit. Le 12 mars 1829. Adélaïde en fut profondément humiliée, et Monaldo maudit sa bru, déshérita son deuxième fils. Ceux-là n'avaient pas changé: l'on hésiterait à dire que ce fût une raison de bonheur.

Giacomo retomba dans une cruelle solitude. Il ne quittait plus son appartement. Même pour les repas, qu'on lui servait dans sa chambre, ou pour le repas, plutôt, car il n'en prenait qu'un. Seuls la pâtisserie et les fruits avaient raison de son dégoût. Sa sœur lui apportait son courrier, tâchait d'entrer en propos; mais il s'y prêtait le moins possible. Il serait « mort de rage, de mélancolie et d'ennui, si de tels maux avaient été mortels ». Mais que pouvait-il faire, donc, tout au long de la journée? Il y a là quelque mystère. On ne sait trop comment se passèrent l'hiver, puis le printemps. Mais on sait qu'entre le 26 août et le 27 septembre il écrivit *Les souvenirs*, *Le repos après la tempête*, *Le samedi au village*, c'est-à-dire trois des plus purs et des plus touchants poèmes que fixa jamais une main d'homme. Le 26 octobre, il commença le *Chant nocturne d'un pâtre errant dans les déserts de l'Asie*, autre chef-d'œuvre, qu'il achèvera le printemps revenu.

Le passereau solitaire fut composé à une date moins certaine. Il occupe la sixième place dans le volume des *Chants*, après la canzone *Sur le monument de Dante*, et ainsi plusieurs critiques le rangent parmi les pièces qui remontent jusqu'en 1819. C'est l'avis de Zumbini, par exemple, fondé avant tout sur le fait que par la pensée et le ton subjectif il s'en distingue assez peu. Mais par son expressive simplicité, par la versification, et par sa perfection même, il s'apparente beaucoup plus aux poèmes que nous allons maintenant examiner. Tonelli veut qu'il soit du printemps 1829. Sessler le fait aussi de cette année, esquissé du moins alors, et réduit à sa forme définitive encore plus tard (il est certain qu'il fut joint aux *canti* seulement dans l'édition napolitaine). Pour Straccali,

la première idée en serait de 1819, l'élaboration, ou une transformation complète, pouvant être du temps qui va de 1831 à 1835. On a le choix. L'essentiel, à nos yeux, est d'en pouvoir dire le mérite.

Le poète s'y compare à l'oiselet, qui, fuyant la compagnie insouciante de ses semblables, chante du matin à la nuit au sommet d'une vieille tour. Le printemps en vain répand ses charmes : l'allégresse n'est pas pour lui. Ni pour cet autre infortuné qui l'observe. Qui sent, indifférent, la jeunesse s'enfuir, et l'amour, frère de jeunesse. Comme un ermite, et comme un étranger, il voit au lieu natal s'écouler son beau temps. Ce jour qui maintenant décline est une fête⁸⁸. La ville entière se réjouit. « Dans le ciel pur j'entends passer un son de cloches, puis des salves de temps en temps, dont l'écho se répète au loin de ferme en ferme. Les jeunes gens endimanchés, sortis de leurs maisons, se pressent dans la rue. Et leur cœur est content, et l'un sourit à l'autre. Moi, qui me retire à l'écart dans la campagne, je remets à plus tard les jeux et les plaisirs. Mon regard se perd dans l'espace, et le soleil, en cet instant, le frappe, qui là-bas décline vers les monts, quand faiblit sa pure lumière, et semble dire ainsi que la jeunesse heureuse avec lui va s'évanouir.

» Mais toi, petit oiseau, solitaire toujours, le soir venu du temps que t'accordent les astres, tu n'auras nul regret d'avoir ainsi vécu, car tout désir, chez tes pareils, provient de la seule nature. Or moi, si je ne puis obtenir d'éviter le seuil haï de la vieillesse ; quand mes yeux ne diront plus rien au cœur d'autrui ; quand devant eux tout sera vide ; quand le jour à venir plus que le jour présent sera fastidieux et sombre, que pourrai-je penser du choix que j'aurai fait ? Quoi des ans écoulés, hélas, et de moi-même ? Quel repentir ! Et que de fois, sans consolation, je tournerai la tête vers le temps qui ne sera plus. »

Ce chant sourit dans sa tristesse. Car l'ivresse du printemps, qu'on y respire, empêche de le sentir, comme il l'est, désolé. Le poète n'est point fait pour goûter la joie

⁸⁸ La San Vito, fête patronale de Recanati.

innocente du monde. Sa jeunesse ne lui a donné rien. Mais quel prix, quel éclat prend dans cette plainte cette époque du bonheur, par lui gâchée ! On ne pourrait en rythmes plus sereins, plus fluides, ni plus tendrement faire parler le malheur.

Les souvenirs, Le repos après la tempête, Le samedi au village : ces chants, sur la plupart de ceux qui les précèdent, font paraître un progrès étonnant. Giacomo, sans doute, avait raison de noter dans le *Zibaldone* : « Une certaine faiblesse de corps aide à l'imagination, à l'intelligence, à la mobilité de la pensée et de l'âme, à la fécondité, à l'abondance, à l'aisance, à la promptitude de l'esprit, de la parole ; aide à retrouver, à composer, stimule la mémoire. » La mémoire ! Le souvenir ! Il reçoit maintenant du souvenir son inspiration la plus belle.

Les *Ricordanze* sont une pièce d'un certain développement, mais nous évitons de la dire longue, car elle ne contient pas un vers de trop. Elle est tout entière en endécasyllabes sans rimes, divisée en sept mouvements qui correspondraient assez aux stances d'une canzone ancienne. On ne peut trouver rien de plus impeccable que leur structure, si ce n'est leur coordination. Le poète regarde à la même place que jadis, au-dessus de la maison et du jardin, les étoiles de l'Ourse. Il ne croyait pas, dans son enfance, que cela se pourrait, quand elles lui semblaient promettre un avenir de gloire et de félicité. Tout ce qu'il voyait, et revoit désabusé, souriait à ses rêves, la mer lointaine, les monts bleus : il les passerait un jour pour découvrir au delà le mystère du monde, un mystérieux bonheur. Dans le deuxième mouvement, particulièrement célèbre, il invective contre son lieu natal, contre ce bourg sauvage, ce séjour inhumain, où il lui faut user le temps de sa vie au milieu d'une population ignorante et lâche, abandonné de tous, à tous caché, privé d'amour. Et cependant s'enfuit le bien de la jeunesse, plus doux que le laurier et que la pure clarté du jour, plus précieux que l'existence, ou qui lui donne seul un prix. Comment ne pas devenir méchant, ne pas prendre en haine les hommes ?

Ce n'étaient qu'illusion que toutes ces choses naguère si amicales, l'erreur d'une fantaisie enfantine, si doux

qu'en puisse être le souvenir. Néanmoins il les regrette, dans l'horreur d'un présent où ces gracieux prestiges ne se renouvellent plus : « Quelquefois je repense à vous, espérances d'un temps, à cette première puissance heureuse de mon imagination; et si j'en viens à considérer ma vie actuelle si vile et douloureuse, et que la mort est tout ce qui me reste aujourd'hui de tant d'espoir, je sens alors se serrer mon cœur, je sens que je ne puis me consoler tout à fait de mon sort. » Telle est la matière de la troisième partie et de la quatrième.

Dans celle qui suit il se rappelle que, pourtant, « dans le premier tumulte de l'angoisse, de la joie et du désir », il eut la tentation de s'ôter la vie; il se rappelle que vint la maladie et qu'il vit la fleur de ses jours se faner. Mais ce trouble même était le signe d'une plus ardente vie, et s'il souffrait, il avait du moins la ressource de pleurer. De là découle que dans la sixième partie il se tourne de nouveau avec une nostalgie impuissante vers cet âge où les jeunes femmes nous ravissent de leur sourire, où l'envie est encore sans voix, où le monde paraît aimable et secourable. C'est là que se place l'évocation de Nerina, jeune fille enlevée à la terre avant qu'il eût bien senti qu'il l'aimait, plus réelle que Sylvie, ou moins idéalisée et symbolique, assez toutefois pour représenter les rêves de la jeunesse et ses illusions.

« Hélas, Nerina, le lointain amour règne dans mon cœur. Si parfois encore je me rends à quelque fête, à quelque réunion, en moi-même je me dis: ô Nerina, tu ne te pares plus, tu ne te mets plus en chemin pour la réunion, pour la fête. Quand revient le mois de mai et que leurs amoureux vont offrir aux fillettes des bouquets et des sérénades, je dis: Pour toi, ma Nerina, jamais ne revient le printemps, jamais l'amour. A chaque jour serein, à chaque prairie en fleur que j'admire, à chaque plaisir que je ressens, je dis: Nerina maintenant ne jouit d'aucune chose, elle n'admire plus la lumière et les champs. Hélas, tu as vécu, cause éternelle de mes soupirs, tu as vécu, et ton douloureux souvenir accompagnera tout ce que j'imaginerai d'aimable, mes tendres sentiments, les tristes et doux mouvements de mon cœur. »

Le calme après la tempête n'a pas l'importance des *Ricordanze* (aux yeux des professeurs de littérature) parce que ce poème nous en dit moins long sur l'auteur, ne contenant guère d'éléments biographiques. Ce n'est qu'une impression, un mouvement de l'âme et quelque chose de la réflexion ou de la méditation, elle-même lyrique, qui le suit. Mais c'est l'un de ceux qui nous touchent le plus, et le plus intimement nous pénètrent. Nous y surprenons l'une des aptitudes poétiques, si l'on ose ainsi parler, que Leopardi posséda le plus délicatement, l'art de représenter certains états paisibles, détendus, de la nature, qui en suivent les convulsions. Ce repos, cette délivrance des choses soudaine et momentanée, avait le don de l'émouvoir. Elle correspondait à sa conception de la félicité, toute négative, le bonheur ne pouvant être à ses yeux autre chose qu'un moins sensible malheur, une sorte de pause ou de relâche dans les maux qui nous affligent, la trêve apparente du destin, le soulagement du prisonnier tiré pour un instant de son cachot et de ses fers. Et peut-être le vent qui tombe, le soleil qui perce les nuages, la nature qui sourit après les larmes de la pluie étaient-ils comme le démenti apparent de son pessimisme, une de ces illusions que son cœur, sinon son esprit, demeurerait tenté de ne point tenir pour illusions.

La petite ville plus qu'à demi villageoise où, l'orage éloigné, tout renaît à la vie est un tableau vraiment délicieux, idylliquement réaliste. Puis vient la thèse, ou la leçon : l'humanité n'est heureuse, et ne le peut être, que dans le temps où s'évanouit la menace immédiate, où s'apaisent la crainte ou la terreur. Le plaisir est « fils de la souffrance », notre vaine joie est le fruit de l'effroi dissipé. Avec quelle ironie amère il s'adresse à la nature courtoise, par la grâce de qui sortir de peine est le bonheur pour nous, et qui nous a donné la mort comme le remède à tous nos maux. Après la description du début, si colorée et vive, cette seconde partie aurait pu facilement tourner au discours et tomber dans le prosaïsme. Il n'en est rien, parce que le poète s'émeut de sa triste pensée et que son âme ressent ce qu'affirme son esprit. Cette participation du sentiment aux déductions de l'intelligence, ce lyrisme

philosophique se retrouvent chez Vigny. Dans *La mort du loup*, le tableau et la méditation (celle-ci plus courte) de même se succèdent. Le lyrisme, de l'un à l'autre se transmet et s'accroît. Mais l'art de Vigny se soutient rarement à ce point de perfection dans l'étendue entière d'un poème.

La méditation suit également le tableau idyllique dans *Le samedi au village*, et l'on observe entre eux le même rapport, le même passage aisé, la même unité de ton, et en chacun la même sobriété efficace. Nous donnons en note la traduction intégrale de ce petit joyau⁸⁹. On a voulu conférer aux personnages qui successivement quittent leur travail à l'approche du soir (et le menuisier le prolonge tard dans la nuit) une signification symbolique: la jeune fille serait le plaisir de l'espérance, la vieille femme, le plaisir du souvenir, les enfants le plaisir du mouvement

⁸⁹ « La jeune paysanne s'en revient des champs, comme le soleil commence à baisser, un gros paquet d'herbes sur la tête et tient à la main un petit bouquet de roses et de violettes, dont parer à sa coutume, demain, jour de fête, son corsage et ses cheveux.

» La vieille à son rouet s'assied sur l'escalier avec ses voisines, tournée au couchant, et en vient à parler du temps de sa jeunesse, quand, le dimanche, elle se faisait belle, et leste et de santé parfaite, aimait à danser le soir parmi ceux qui furent ses compagnons dans cet âge le plus beau.

» Déjà l'air partout s'assombrit, le ciel se fait d'un bleu moins transparent, puis les ombres s'allongent sous les coteaux et sous les toits, à la blanche clarté de la lune depuis peu levée. Et c'est la cloche qui annonce la fête, et à son appel on dirait que le cœur se réconforte.

» Sur la petite place, en bande, et criant et sautant çà et là, les enfants font une joyeuse rumeur. Et dans ce temps revient à sa table modique, en sifflant, le laboureur, et en lui-même il médite ce jour de son repos.

» Puis, quand à l'entour toute autre lumière est éteinte et se tait toute autre voix, on entend frapper le marteau, l'on entend la scie du menuisier qui veille dans son atelier clos, à la clarté d'une lanterne, et se hâte d'achever son travail avant que l'aube ne soit là.

» Ce jour, de toute la semaine est le plus aimé, jour plein de joie et d'espérance. Demain, les heures nous apporteront la tristesse et l'ennui, et chacun fera retour dans sa pensée au travail habituel.

» Jeune garçon joueur, ton âge fleuri est comme un jour plein d'allégresse, lumineux et serein, qui précède pour toi la fête de la vie. Enfant, jouis de ton heureux état, de ta riante saison. Je ne t'en dis rien de plus; mais ne t'attriste pas si la fête est pour toi lente à venir. »

et du jeu, le laboureur, l'effort qui maintenant cesse, ou le repos qui vient, etc., vains plaisirs, négatifs, illusoire, les seuls pourtant que les hommes puissent goûter. C'est possible. Mais il faut être prudent dans cette recherche des intentions secrètes. Même chez Leopardi, de tous les poètes le plus minutieux après Dante à ménager les effets, à présenter les choses dans un ordre réfléchi de signification et de force expressive. Convenons que le symbolisme est plus présent, peut-être plus concerté, dans la description de la bourgade qui se détend et se réjouit à l'approche du dimanche que dans le tableau de la même bourgade rassurée et joyeuse à l'instant où l'orage s'en va. Et que le passage aux réflexions qu'elle inspire en devient plus facile et plus subtil encore. Le poète ne déduit pas le sens philosophique de la scène qu'il a montrée: il donne une forme plus claire à ce que nous avons compris ou entrevu déjà; il parle en nous, se substitue à nous pour dire ce que nous dirions, ce que nous allons dire et ne dirons pas si bien, mais avec tant de délicatesse que nous pensons entendre la voix même de notre raison et sentir notre propre émotion dans ses vers.

Ne soyons pas impatient d'avancer dans le chemin de la vie: elle n'apporte que la désillusion et l'ennui, comme le dimanche vide, où par la pensée on fait déjà retour au travail quotidien. Le plus bel instant de la fête, c'en est la veille, comme l'espérance d'un plaisir toujours sera plus douce que ce plaisir. Et même il ne paraîtra un plaisir que par la grâce de l'espérance. L'enfant, l'adolescent regardent l'avenir comme le dimanche après la semaine: il les faut détromper. Ou les avertir du moins, mais délicatement, sans blesser leur âme tendre, que, la jeunesse envolée, il n'est plus sur la terre aucun bien digne de ce nom. « Jeune garçon, ne t'afflige point si pour toi ce n'est pas dimanche encore. »

Le calme après la tempête, Le samedi au village sont des idylles philosophiques: le *Chant nocturne* est une élégie au sens de ce terme le plus grand. Ce qu'il exprime n'est pas une peine d'amour, mais toute la détresse du monde. Le poète n'y parle pas de lui-même, il n'y paraît pas en personne, ou ne s'y laisse pas deviner parmi ces gens, mêlé

à ces choses qui étaient de son entourage et de sa familiarité. Il y dépasse tout ce qu'il a pu connaître. Il ne parle pas de lui, ne parle pas, lui. C'est un autre qui parle, aussi lointain, aussi différent qu'il se peut du poète. Et sans doute on remarque aisément qu'il lui prête, à ce « prochain » de si peu de proximité, son expérience et ce qu'il en a tiré de philosophie, une vue de l'existence et des choses qu'un pâtre errant dans les steppes ne pouvait avoir. Mais l'intéressant est qu'il ait élu cet interprète et tenu ce primitif pour capable d'une telle pensée et d'un tel sentiment. Ce choix, il est vrai, ne fut pas tout fortuit; ce ne fut pas une pure fantaisie. On sait qu'il avait lu le *Voyage d'Orenbourg à Boukhara*, du baron de Meyendorff, où il est dit que les Kirghizes nomades « passent la nuit assis sur une pierre à regarder la lune, et à improviser des paroles assez tristes sur des airs qui ne le sont pas moins ». Mais la distance est considérable de cette pratique superstitieuse à cette rêverie ou à cette contemplation, où la vanité de l'effort et le néant de la vie et de l'espérance des hommes sont déduits avec tant de force et d'éclat. Cela n'importe guère: ce qu'il faut retenir c'est le caractère épique du *Canto notturno*. Poème élégiaque: c'est une plainte; épique: par ce qu'il a d'impersonnel, et encore par l'ampleur de la vision, par la majesté de ce berger d'Asie immensément seul entre les déserts de la terre et du ciel. Et poème cosmique.

Il s'interroge sur le sens de la vie, il le demande à la lune, non point si naïvement, puisqu'ils suivent l'un et l'autre, en bas, en haut, avec la même régularité monotone, une route de silence. C'est l'image de la destinée humaine. Pourquoi ce voyage de fatigue et d'ennui jusqu'à la chute inévitable dans l'abîme? Pourquoi ne l'interrompons-nous pas avant son terme? Pourquoi mettons-nous au monde les enfants qui le continueront après nous? Tout est mystère pour le berger d'Asie, et pour les hommes: l'astre, peut-être, l'a percé?

« Mais toi, solitaire, voyageuse éternelle et pensive, peut-être as-tu compris la vie terrestre, la raison de notre souffrance, de nos soupirs; et ce que c'est que mourir, pâlir à jamais, périr à la terre, manquer à ceux qui nous

aimaient. Et tu connais le pourquoi des choses, tu vois le fruit des matins et des soirs, de la marche infinie et muette du temps. Tu sais à quel amour le printemps peut sourire, et pourquoi l'été brûle, et ce que l'hiver dans ses glaces poursuit. Tu sais, tu découvres mille choses qui sont un mystère au berger. »

Elle sait peut-être et se taira toujours : sur l'infini du ciel et le nombre infini des étoiles, sur l'isolement vertigineux de la terre et sur la raison que peut avoir dans cet ordre illimité l'existence de l'être infime qui s'interroge avec épouvante sur le but assigné à tout ce qu'il aperçoit dans l'univers. Le mystère ne serait rien, s'il n'y avait de surcroît la douleur et le mal. Le pâtre est plus malheureux que son troupeau même, qui oublie à l'instant ce qu'il souffrit, sans crainte de la souffrance nouvelle qui s'approche. Dans le repos chaque bête s'apaise, alors que l'homme y trouve le tourment de l'ennui. Serait-il donc inférieur aux animaux par cette raison même dont il s'enorgueillit à faire son avantage ? (Inférieur aux roseaux, pour jouer sur les mots de Pascal, du fait qu'il est un roseau pensant ?) L'oubli serait-il le seul remède, le seul refuge ? Ou diversement l'intense activité sans prise pour l'ennui ? Mais cette illusion s'évanouit bien vite. Et le berger s'assure enfin que ni l'animal, ni l'homme, en quelque situation qu'il se trouve, ne peuvent connaître le bonheur. « Dans un berceau, comme dans une étable, le jour natal est funeste à celui qui naît. »

On se tromperait à faire de cette élévation cosmique, ou le simple aveu d'une désolation contagieuse et nocive, ou, par la place éminente qu'y occupe le mystère et contre la première apparence, un chant religieux. Nous ne croyons pas que Leopardi puisse nuire à qui, dans ses vers, ne s'en tient pas à la lettre. Pour attribuer à ceux-ci le caractère religieux, il faudrait d'autre part, nous semble-t-il, non la présence du mystère seulement, mais un peu plus de ce qu'on nomme le sens du mystère, et que le poète ne tint pas ce mystère pour impénétrable à l'esprit humain. Il faudrait qu'il y eût levé, ne fût-ce qu'à peine, un coin du voile, ou plus visiblement tenté de le faire, ou montré enfin quelque espérance de le pouvoir un jour. Il faudrait qu'on

perçût dans son *non* quelque chose qui serait un peu sur le chemin du *oui*.

Si l'on veut chercher dans le *Chant nocturne* plus que le ravissement de la poésie, une valeur morale, elle sera dans la fraternelle solidarité, qu'il montre, de tous les êtres, condamnés à la douleur et à l'ennui par la cruauté d'un implacable destin ⁹⁰.

Leopardi lui-même a dit que son séjour à Recanati, du 20 novembre 1828 au mois de mars 1830, avait été « seize mois de nuit horrible ». Le biographe serait tenté d'adopter également cette définition. Car on n'est pas abondamment renseigné sur cette époque de sa vie. Au vrai, l'essentiel nous suffit, et nous l'avons. C'est le temps où son inspiration depuis peu réveillée a parlé dans une suite de poèmes pathétiques et mélodieux, tendres, purs, simples, profonds, quelquefois sublimes, sur lesquels sa gloire plus que sur tout le reste de son œuvre se fonde et qui font de lui l'un des plus grands poètes modernes, le premier lyrique de son pays. Sur la philologie, et même sur la philosphie, a définitivement prévalu la poésie: il trouve en elle sa grandeur en y cherchant sa consolation.

Auprès de ce fait éclatant pâlisent tous les petits faits biographiques. Ce que nous voudrions savoir, c'est la cause de cette évolution, de cette floraison divine, de cette renaissance dans la douleur empirée et le désespoir croissant: nous la découvriraient-ils? Nous savons qu'au mois de septembre 1829, il fut pris d'une bronchite chronique et que le retour du printemps, seul, put le soulager. Nous

⁹⁰ Les derniers vers du *Chant nocturne*:

« Je ne saurais dire, ô mon troupeau, si tu es capable de plaisir, et de combien; mais à coup sûr tu es privilégié. Moi-même n'en ressens que peu, ce dont je n'ai pas seulement à me plaindre. Si tu savais parler: dis-moi, demanderais-je, pourquoi tout animal, s'il se couche à son aise, quand le travail prend fin, goûte aussitôt la paix; alors que moi, si je repose, je me trouve en proie à l'ennui?

» Peut-être, si j'avais des ailes, pour voler plus haut que la nue et pour compter une par une les étoiles; ou comme le tonnerre errer de cime en cime, je serais plus heureux, ô mes douces brebis; je serais plus heureux, ô lune, astre candide. Mais il se peut que ma pensée, à méditer sur les destins d'autrui se trompe fort: peut-être que sous toute forme, et que dans chaque état, dans le berceau ou dans l'étable, le jour de la naissance est funeste à qui naît. »

savons que l'ennui l'accabla, le supplicia plus encore et que souvent il fit appel à ses amis lointains ou proches pour obtenir d'eux quelque distraction. A Vieusseux, qui ne peut quitter Florence, il demande de lui faire par ses lettres respirer l'air du monde; au docteur Puccinotti, son compatriote, qui habite Macerata, de venir en personne. Vieusseux, qui se sentait un devoir envers lui, lui rendait compte exactement de la vie à Florence, lui parlait de tous leurs amis communs, lui transmettait leurs souvenirs, le ramenait par la pensée aux salons du palais Buondelmonti.

Puis il lisait, dans la mesure où le lui permettaient ses yeux, des livres dont il est malaisé de reconnaître ce qu'ils avaient sur lui d'influence: des philosophes de l'antiquité, Démophile, Aristippe, Bion; les Hébreux, les Arabes; des penseurs modernes: Fontenelle, Rousseau; des poètes: Le Tasse, Thompson. Il avait des projets en masse, non pas d'ouvrages qu'il écrirait tous, il le savait bien, mais parmi lesquels choisir ceux qu'il écrirait, si son état de santé, les temps, les circonstances le lui permettaient: des « Caractères moraux », des « Paradoxes », un « Parallèle des cinq langues », des « Colloques du moi ancien et du moi nouveau » (c'est-à-dire des dialogues avec lui-même, de celui qu'il était avec celui qu'il avait été, quelque chose dont les *Dialogues* de Rousseau lui avaient pu donner l'idée, et qui aurait pu ressembler au *Secretum* de Pétrarque), des poèmes lyriques du genre des *Sépulcres*, des « Mémoires de ma vie », un « Machiavel de la vie civile », des « idylles exprimant des situations, des affections, des aventures historiques de ma vie », « Eugène », un roman, qui s'inspirerait de Werther, etc. Et puis: « Chant nocturne d'un pâtre de l'Asie centrale à la lune », qui pour la gloire de Leopardi fut réalisé dans la forme admirable que nous savons. Mais il lui fallut cinq mois pour le mener à son terme.

Il est assez compréhensible que, s'étant laissé reprendre par l'horreur de Recanati peu de temps après son retour, et désireux, cependant, des soins qu'il y trouvait, il ait, dans un désir nouveau d'évasion, tourné les yeux d'abord vers Parme, où les Tommasini lui assureraient

un foyer. Mais, à Parme ou ailleurs, il lui fallait s'assurer de quoi vivre, puisque Stella ne payait plus: il ne pouvait pas être à la charge de ses amis. Et il leur demandait si vraiment il serait impossible de trouver dans leur ville un emploi littéraire compatible avec son état de santé? De son côté le général Colletta le priait de lui dire en confidence ce dont il se contenterait pour revenir à Florence, où toujours on l'attendait. Nous aurons l'occasion bientôt de voir quelle honnêteté, quelle bonté, quelle tendresse de cœur se cachaient sous l'écorce un peu rude de ce soldat vieillissant. Avec Vieusseux, il fut alors pour Giacomo l'ami le plus fidèle, le plus actif et le plus sûr.

On fondait à Livourne un athénée; il pourrait y avoir là une chaire qui lui conviendrait. Ou bien on trouverait quelque chose dans un institut de la capitale, et en attendant il y pouvait arriver quand il voudrait: la maison du bon Napolitain serait la sienne: « Ouvrez-moi votre cœur, comme on doit le faire entre braves gens; croyez à mon affection et à mon zèle. » Pendant ce temps, à Parme aussi l'on cherchait. Le professeur Tommasini s'appêtait à quitter Bologne et l'État de l'Eglise, où il était las de se sentir surveillé, pour se fixer dans sa patrie, où Marie-Louise avait fait de lui un conseiller d'Etat et son médecin en titre, remettant à ses bons soins le maréchal Neipperg, malade gravement. L'avocat Maestri, gendre du professeur, découvrit une chaire vacante de zoologie et de minéralogie à l'université ducale, et la lui proposa. L'idée était assez étrange. On avait vu Schiller devenir sans titres professeur d'histoire à Iéna, mais il était moins éloigné tout de même de s'y connaître en histoire que Giacomo en zoologie et en minéralogie. Un tel enseignement eût exigé de la part du poète, ou si l'on préfère, du philosophe et du savant, l'effort d'une préparation longue et pénible. Et le traitement prévu ne s'élevait pas haut. Cependant il se déclara prêt à monter dès qu'il le pourrait dans cette chaire. Saponaro remarque justement qu'il eût tout accepté en principe, quitte à refuser ensuite quand il se fût agi de passer du rêve à l'action. Rien de ce qu'on avait espéré pour lui, et parfois cru tenir peut-être, n'aboutit mieux que par le passé. Jus-

qu'au bout de sa carrière et de sa vie, aucun projet d'acune sorte ne devait jamais aboutir. Tout au plus certains arrangements de fortune permirent pour un temps de lui venir en aide.

Et les jours, les semaines, les mois, quinze mois, passèrent dans l'étouffement de l'ennui, dans l'inaction, parmi les dégoûts et les chimères. Les déceptions ne devaient pas l'atteindre aussi durement que jadis, quand il pouvait encore croire à ses chances, maintenant que sa vie entière était déception : elles l'affligeaient malgré tout, car malgré tout il espérait. Il espérait, par exemple, recevoir le prix de l'Académie de la Crusca, qui était de mille écus, pour les *Petites œuvres morales*. Si Manzoni se présentait, l'affaire, d'avance, était réglée : il apprit que Manzoni ne se présenterait pas. Alors... Alors les mille écus revinrent à l'historien Botta. Treize académiciens votèrent pour celui-ci. Il y eut une voix pour *L'Ecriture sainte illustrée par les monuments de l'Assyrie et de l'Egypte*, de l'hébraïsant Michelangelo Lanci, et une aussi pour les *Petites œuvres morales*. Ce livre était un chef-d'œuvre, mais son esprit déplaisait, et cela faisait oublier que ce fût un chef-d'œuvre. Giacomo pouvait se consoler en se rappelant que dans l'une des *operette* (*Le pari de Prométhée*) il avait écrit ces lignes : « Par un exemple unique, et jusqu'alors inouï en de semblables cas de récompenses proposées aux plus méritoires, ce prix fut attribué sans que fussent intervenues ni sollicitations, ni faveurs, ni secrètes promesses, ni aucune sorte d'artifices. »

Quelque chose de plus triste semble avoir été l'effet de l'horrible nuit. Dans le temps où spirituellement Leopardi montait encore au-dessus de lui-même, écrivant ou méditant, entre autres, ce *Chant nocturne* que ni lui, ni personne jamais ne devait surpasser, son caractère, sous le poids de la douleur et de l'ennui, ne commençait-il pas de fléchir ? N'était-il pas en voie de renoncer peu à peu à son ancienne fierté ? Naguère encore il lui était pénible de recevoir, et maintenant il demandait. Naguère il craignait de n'avoir pas fourni assez de travail pour la mensualité misérable qu'il recevait de Stella : maintenant il y aurait regardé de moins près sans doute, et le désir de

l'argent qui l'eût rendu libre s'accompagnait de peu de réflexions sur les moyens de le gagner. À tout ce qu'il avait d'amis et de relations il faisait connaître sa misère, accusant le comte Monaldo de ne le vouloir point soutenir. Avant son premier départ, il avait déjà crié sa détresse, mais ce qui était admissible, et touchant même, et assez noblement pathétique, chez un être aussi jeune pouvait désobliger et peiner chez un homme de trente-deux ans.

Il fit connaître à Colletta (qui auparavant lui avait suggéré des moyens de s'en tirer fort honnêtes, mais dont son amour-propre s'était effarouché) que, « pour sortir du Tartare, il était prêt à déposer son ancienne fierté, à prendre n'importe quel parti, à accepter une offre quelconque ». Et il ajoutait qu'il ne voyait pas quelle compensation il y donnerait, n'étant plus capable de rien faire. Le général, lui-même très malade, comprit que les amis et admirateurs du poète le pourraient entretenir, en déguisant au mieux cette charité. Il organisa le complot, et il en devint l'âme. Le 23 mars, il adressait à Giacomo la lettre que voici :

« Vous m'avez dit une fois que dix-huit *francesconi* par mois suffisaient à votre subsistance: eh bien ces dix-huit francesconi, vous les aurez pendant un an, à partir, s'il vous plaît, du mois d'avril. Je vous remettrai avec anticipation de mois en mois la somme susdite, mais mon rôle se bornera à vous la remettre: rien ne sortira de ma bourse; celui qui donne ne sait pas à qui il donne, et vous, qui recevez, ne savez pas de qui. Ce sera un prêt, s'il vous convient de rendre les sommes reçues, et ce sera moins qu'un prêt, si l'occasion vous manque de restituer. Nul ne saurait à qui demander, et vous ne sauriez à qui rendre. Aucune règle ne vous est imposée. Veuillez le bon destin de l'Italie que, recouvrant la santé, vous puissiez écrire des ouvrages dignes de votre génie; mais l'espérance que j'en ai ne vous crée aucune obligation... »

Il y a de braves gens, tout de même! Et des âmes délicates. Giacomo n'eut pas grand mal à se rendre. Il accepte ce qui lui est offert, et l'ophtalmie, alors, ne lui permettant pas de longtemps écrire, il remet les remerciements à plus tard. « Pour l'instant, je me limite à vous dire que votre lettre, après seize mois d'une nuit horrible, après une exis-

tence de laquelle Dieu préserve mes pires ennemis, a été pour moi comme un rayon de lumière, bienfaisant plus que ne l'est la première clarté de l'aurore dans les régions polaires... » Son dernier soin à Recanati fut d'achever le *Chant nocturne*. Ce fut le 9 mars, et le 10, au matin, il s'en éloignait pour n'y plus revenir.

Pauvre Monaldo!

*... Et puis dans la demeure
Un vieillard morne resta seul.*

Son fils Luigi était mort. Il avait déshérité Carlo. Giacomo le fuyait. Paolina n'était qu'une ombre plaintive. Pierfrancesco lui offrait les ressources d'un petit chanoine mécontent de sa chanoinerie. Il y avait Adélaïde, il est vrai, l'épouse irréprochable, la femme forte. Mais auprès d'elle ne se devait-il pas sentir encore plus seul?

Le changement, pour Giacomo, fut un bienfait réel, et dans les premiers mois de sa nouvelle existence florentine, il connut, sinon le bonheur, dont il n'était plus capable, au moins la sérénité. Tout ce qu'il avait d'amis et de relations lui avaient fait bon visage. Les visites se succédaient. On s'accordait à le trouver beaucoup mieux. Le bruit de sa mort quelques mois plus tôt s'était répandu, ce qui (lui-même l'apprend à Pauline) avait causé partout la tristesse la moins feinte. Naturellement, il avait à se plaindre de mainte chose qui n'allait pas, de sa pension, par exemple, et de son état même, en dépit des apparences. S'il ne s'était plaint de rien, n'aurait-on pas, alors, dû sérieusement s'alarmer?

Son voyage l'avait conduit premièrement à Bologne: il y était resté dix jours, redoutant de se fatiguer en poussant jusqu'à Parme. Il évita de revoir la comtesse Malvezzi Carniani. La flamme ancienne était, sinon morte, du moins retombée assez pour céder à l'amour-propre encore meurtri. Teresa le lui reprocha dans une lettre, se disant affligée. Elle lui confiait qu'elle-même et son mari ne cesseraient, faute de mieux, d'honorer dans le secret de leur cœur son éminent mérite, appelant tous les trésors de la fortune sur

un homme qui était « l'ornement sublime de l'Italie et des lettres ». Les Brighenti l'accueillirent comme un fils. Mais dans ce temps, à peu près, l'avocat faisait tenir à la police autrichienne cette note sur le Cabinet de Vieusseux : « C'est là que se réunissent les plus fameux sectaires, parmi lesquels Montani, Giordani, le marquis Gino Capponi, un certain Pirazzoli, réfugié d'Imola, carbonaro bien connu, un certain Manuzzi et un certain Montaldi, prêtres romagnols, *un certain comte Leopardi (mais celui-ci moins ardent que tout autre)*, un sieur Tommaseo, un sieur Forti, etc. » Les espions ont le sentiment du devoir, sur lequel ne prévaut pas le simple sentiment.

Pour montrer quelle était, dans le temps où il venait de la quitter, la disposition du poète à l'égard de sa ville natale, on peut faire état d'une lettre adressée à Pauline, accompagnant un portrait de lui récemment exécuté. Nous en avons traduit quelques lignes dans notre premier chapitre. Si modeste que puisse être son lieu natal, et si grande sa gloire dans le reste du monde (pour Giacomo, ce n'était pas le cas), un homme souffre toujours de n'avoir pas l'aveu de ses compatriotes. S'il ne les a conquis, sa réussite n'est pas complète. L'auteur des *Chants* n'eut peut-être pas de contrariété plus vive que de n'avoir pu trouver dans la morne bourgade anconitaine la confirmation de sa grandeur. Les invectives contre Recanati sont un hommage, et à coup sûr une preuve d'attachement, comme l'indignation contre Genève de Rousseau qui ne s'en veut plus dire le citoyen.

Il vit s'ouvrir des maisons nouvelles, celle de la marquise Carlotta Lenzoni, qui avait dans les veines le sang des Médicis, celle de la princesse Charlotte Bonaparte (dont on a dit les relations avec Léopold Robert), fille du roi Joseph, et veuve de Napoléon-Louis, mort dans l'affaire de Romagne. Il écrivit à Pauline, en français : « Charlotte Bonaparte est une charmante personne; pas belle, mais douée de beaucoup d'esprit et de goût, et fort instruite. Elle dessine bien, elle a de fort beaux yeux. » Des personnages dont le temps est maintenant venu vont jouer leur rôle inégalement considérable dans le drame de sa destinée : un Louis de Sinner, un Antonio Ranieri.

Leopardi ne souffrit plus alors de la solitude (mais parfois, peut-être, de la multitude?). Après avoir essayé diverses pensions, il était revenu via del Fosso, chez les sœurs Busdraghi. La plupart de ses amis étaient à portée, et plusieurs d'entre eux se rendaient chez lui presque chaque jour, surtout Colletta, les deux Poerio, le père et le fils, Ranieri, ce qui, par une anticipation curieuse, le faisait à Florence vivre déjà parmi les Napolitains. Il les accueillait de bon cœur, et de Sinner, et d'autres, dans sa pauvre petite chambre d'étudiant. Mais il déclinait, ou espaçait, les invitations le plus possible. Il ne voulait satisfaire à aucun ordre qui ne fût pas le sien, réduisant celui-ci, d'ailleurs, à ce point qu'il n'avait plus de repas, mangeant ou grignotant quelque chose quand lui en prenait l'envie. Il sortait assez souvent, sans heure fixe, rendait volontiers les visites qu'on lui faisait, pourvu qu'il n'en fût pas sollicité, se répandait même, et Alexandre Poerio le disait introuvable. Il travaillait très peu, n'écrivait presque plus (des lettres de quelques lignes), semblait ne vouloir que se distraire, dissiper son temps, et ne donnait apparemment aucune suite à cette foule de projets esquissés à Recanati. Telle fut sa vie, à peu près, jusqu'à la fin de 1830.

X

« UN TRONC QUI SENT ET QUI PENSE »

L'année 1831 devait être pour lui plus riche en événements. Il y avait eu de l'agitation dans la Romagne et la Marche d'Ancône. A Bologne, un gouvernement provisoire s'était constitué. Le « conseil » de Recanati (duquel faisait partie également, si bizarre que cela puisse paraître, l'archi-réactionnaire Monaldo) nomma Giacomo Leopardi député de cette ville, et la nouvelle lui en fut communiquée à la date du 21 mars. Peut-être son père avait-il participé à la rédaction de cette lettre, où l'on fondait sur « son héroïsme éprouvé ». Quand elle lui parvint à Florence, l'insurrection était contenue, et l'Autriche vigilante avait occupé déjà Rimini. Le poète répondit en ces termes : « Les circonstances changées rendent, pour l'instant du moins, inexécutables les dispositions de Vos Seigneuries Illustrissimes relatives à ma personne, mais elles ne détruisent ni la gratitude très vive que m'inspire la confiance de Vos Seigneuries, ni mon désir très ardent de servir ma patrie, quoi qu'il m'en puisse coûter, chaque fois que les temps le permettront et que mon action, comme dans le cas présent, ne semblera pas être hors de lieu. » Notre avis est qu'il ne fut nullement insensible au geste de ses compatriotes. Mais l'occasion de jouer un rôle politique pour lui ne se présentera plus.

Cette affaire n'a qu'un intérêt anecdotique. D'une importance tout autre fut la publication des *Canti*. Ils parurent au mois d'avril, chez Guglielmo Piatti à Florence, annoncés assez longtemps auparavant par une sorte de manifeste : le volume contiendrait des poèmes précédemment imprimés, et d'autres inédits, les premiers retouchés par l'auteur,

qui de plus désavouait tous ceux de ses vers qui n'y seraient pas recueillis. Giacomo, d'abord, avait voulu s'ins-tituer son propre éditeur. Puis, devant les difficultés de l'entreprise, il avait cédé son manuscrit pour une somme de cent huit sequins.

Le livre s'ouvrait par une lettre dédicatoire *Aux amis de Toscane*, que les éditions ultérieures ne comporteront plus. Cela vaut la peine d'y emprunter quelque chose : « Recevez la dédicace de cet ouvrage, où j'ai cherché, comme on le cherche souvent par le moyen de la poésie, à consacrer ma douleur, et par lequel aujourd'hui (je ne puis l'écrire sans larmes) je prends congé des lettres. J'avais espéré que la chère étude que j'en faisais soutien-drait ma vieillesse, et pensé, par la perte de tous les autres plaisirs de l'enfance et de la jeunesse, avoir acquis un bien que nulle force et nul malheur ne me pourraient enlever. Mais j'avais à peine vingt ans quand ce bien fut réduit de plus de la moitié par cette maladie des nerfs et des viscères qui me prive de la vie et ne me donne pas l'espérance de la mort; puis, deux ans avant la trentaine, il me fut ôté complètement, et je crois pour toujours... J'ai tout perdu: je suis un tronc qui sent et qui pense... »

Il s'était employé à recueillir des souscriptions. Il en eut sept cents, à peu près (ce qui passait son espérance), dont une centaine furent assurées par les seuls Tommasini. Le comte Papadopoli retint pour son compte cinquante exem-plaires. Melchiorri, à Rome, et Pepoli, à Bologne, furent également actifs. Saponaro signale que de Recanati l'on en demanda six (par les soins de Pierfrancesco), mais que Leopardi ne les voulut pas admettre: « Faites-moi le plaisir de remercier chacun des six souscripteurs et de leur dire que s'ils veulent mon livre, je le leur enverrai *gratis*, parce que les Recanatais, pour plusieurs raisons, ne doivent pas le payer. » *Pour plusieurs raisons!* On les trouvera sans peine. N'indiquons que celle-ci: l'épître dédicatoire parlait d'un certain lieu mieux fait pour l'habitation des morts que pour celle des vivants.

Le succès des *Canti* fut considérable: l'édition fut épuisée en peu de mois. Dans le groupe des amis florentins, ce fut de l'enthousiasme. La princesse Charlotte ne tarissait

pas de compliments. Giordani exultait: le *Chant nocturne*, entre autres, lui paraissait une merveille. « Tu es arrivé au comble de la grandeur. » De Turin, Gioberti lui écrivait le 4 octobre : « Même si toute possibilité d'étudier et d'écrire vous est enlevée à l'avenir, vous avez fondé suffisamment votre gloire, puisque de la qualité des livres, non de leur masse, dépend l'immortalité des écrivains... vous êtes parvenu à la perfection et vous avez donné des preuves de votre talent de prosateur et de poète telles que les meilleurs esprits en doivent perdre l'espérance de vous imiter... Ce sont les plus beaux vers lyriques qu'on ait écrits en Italie après ceux de Pétrarque... Vous avez laissé derrière vous... tous ceux qui ont essayé de faire passer dans la poésie italienne l'ingénuité de la poésie grecque. »

Louis de Sinner⁹¹, quand il rencontra Leopardi, n'avait guère plus de trente ans. Ses travaux de philologue l'avaient déjà fait connaître. Il arrivait de Paris, où il avait longtemps demeuré, où il devait retourner par la suite, et occuper même à la Bibliothèque Royale un poste important. L'Europe d'alors, fort agitée, avait du moins la chance d'être assez peu nationaliste: on le voit mieux encore par la carrière de Pellegrino Rossi.

Le poète (ou plutôt le linguiste, l'érudit) fit sur le Bernois une impression profonde. « Le souvenir du 23 octobre 1830, écrira-t-il vingt-six ans plus tard à Vieusseux, n'est pas sorti de ma mémoire, et mon cœur n'oubliera jamais que ce jour, à deux heures de l'après-midi, vous m'avez conduit chez Giacomo Leopardi, qui fut dès lors mon meilleur ami. » Cette amitié soudaine fut payée immédiatement de retour. Et Leopardi se coiffa de Louis de Sinner à ce point qu'il lui confia, sans y plus réfléchir, l'ensemble de ses manuscrits de philologie et s'en remit à lui de leur publication. L'espérance qu'il pouvait en avoir fut d'ailleurs presque entièrement

⁹¹ De Sinner, Gabriel-Rudolf-Ludwig, né en 1801, à Berne, mort en 1860, à Florence, sous-bibliothécaire à Paris de 1842 à 1850, docteur en philosophie, helléniste, auteur de *Bibliographie der Schweizer-geschichte, 1786-1851*.

déçue. Il n'eut d'autre satisfaction que de se voir cité par quelques autorités de la philologie (un Heinrich, de Bonn, un Creuzer, un Boissonnade) et les poèmes IX et XXI des *Canti*, le dialogue de *Ruysch et de ses momies*, l'*Ottonieri* traduits par Bothe et publiés dans le journal allemand *Altes und Neues*. En 1833, le *Siècle* fit paraître en traduction française trois des *Petites œuvres*: le *Ruysch*, l'*Islandais* et le *Prométhée*, également par les bons offices de l'érudit bernois. Celui-ci, d'autre part, obtint la publication d'*Excerpta ex schedis criticis comitis Jacobi Leopardi* dans une revue scientifique de Bonn (1834); plus tard encore il fit des citations nouvelles dans le *Thesaurus*, dont il avait entrepris la réimpression.

Il n'y eut pas autre chose, et de Sinner, s'étant laissé distraire de cet engagement, négligea même de restituer les manuscrits. Ils étaient encore entre ses mains à la mort du poète, et ils y seraient demeurés, si Vieusseux, beaucoup plus tard, n'en avait obtenu le dépôt à la Bibliothèque de Florence. Il y a quelque apparence que de Sinner ait alors voulu les monnayer. Il était tombé fort au-dessous de lui-même, et plutôt qu'à une intention malhonnête, il faut croire à un obscurcissement de sa conscience et de son esprit. Quoi qu'il en soit, Giacomo lui conserva jusqu'à la fin son affection et son estime. Il lui avait en quelque sorte confié la charge de le représenter hors de l'Italie, et ce Suisse cosmopolite incarnait l'Europe à ses yeux.

Ses relations avec Antonio Ranieri devaient être, cependant, d'une tout autre conséquence. On est en droit de s'en étonner, d'ailleurs, car peu de choses rapprochaient apparemment ces deux hommes, de goûts, d'humeur, de caractère, d'esprit si différents. Antonio n'allait pas être pour Giacomo un ami parmi d'autres, mais l'ami, l'inséparable compagnon. Leurs relations épistolaires remontent jusqu'au mois de décembre de 1828. Quand ils se furent rencontrés en 1832, on peut dire qu'ils ne se séparèrent plus. Quelque chose, à ce propos, doit être signalé sans plus attendre: on continue à croire que Leopardi fut à Florence, puis à Naples, l'hôte de Ranieri. Cela n'est pas exact. Et le Napolitain n'est guère excusable

d'avoir laissé, comme il fit, une telle opinion se répandre, de l'avoir même soutenue expressément. Nous aborderons le chapitre de ses torts quand nous aurons montré ses mérites, qui furent grands, sans doute, et allèrent presque au sacrifice. Il y eut entre les deux amis une véritable association. Ils mirent en commun toutes leurs ressources. Nous le verrons mieux, mais devons dire auparavant qui était Ranieri.

La politique était la cause de son exil, qui eut pour raison précise ses relations avec l'écrivain libéral Carlo Troya. Comme il voyageait en sa compagnie, il apprit à Florence que Naples lui était désormais fermée. Il en fut affecté d'autant plus que la nouvelle d'une maladie grave de sa mère venait alors de lui parvenir. Elle mourut peu après, sans qu'il l'eût revue. Au mois de janvier 1831, il fut rappelé dans sa patrie et n'y voulut point retourner, dans la crainte de n'en pouvoir ensuite ressortir. Son père lui fournit les moyens de subsister, puis, au bout d'un certain temps, obstinément désireux qu'il revint, lui coupa les vivres. Bunsen, dans une lettre du 16 mars 1832, à laquelle sont empruntés ces détails, ajoute que depuis neuf mois le jeune Antonio n'avait plus rien reçu.

Il ne pouvait ainsi prendre Leopardi à sa charge. La vérité, c'est que les deux hommes décidèrent de vivre ensemble pour diminuer leurs frais et cherchèrent par la suite à se tirer d'affaire le moins mal possible. Il n'y avait donc pas, chez Ranieri, du moins à l'origine, l'intention de se dévouer pour l'allègement d'une détresse, mais plutôt le désir d'un arrangement pratique. Cela n'autorise pas, d'ailleurs, à mettre en doute son immédiate sympathie et son espoir que l'association serait multiples fois profitable à son compagnon. L'état de celui-ci n'ayant cessé d'empirer par la suite, non seulement il ne songea point à rompre un accord dont il n'avait plus le bénéfice matériel, mais il n'omit rien de ce qui pouvait atténuer les souffrances du poète infirme et malheureux. Il fallut que plus tard sa vanité lui inspirât de compromettre cette œuvre. Mais les faits sont là, et nous les laisserons parler.

Les deux hommes, dès après leur rencontre, ne se

quitteront presque plus. Entre eux, cependant, quel abîme! L'un déformé, désolé, malade, et par instants presque moribond, revenu de tout, dégoûté du monde, et l'ayant parfois en horreur, au bout de son espérance et ne désirant plus que la mort; l'autre, plein de vie et de force, beau, élégant, soigné, répandu, bien voulu partout, recherché des femmes, toujours en train, toujours mobile; le premier plein de génie, incomparable poète, philosophe, linguiste et savant comme depuis le temps de Marsile Ficcin et de Pic de la Mirandole aucun Italien ne l'avait plus été; l'autre brillant, tirant tout le possible de ses dons et talents infiniment plus limités, et qu'on aurait pu croire, en dépit de son agrément, médiocre et superficiel, si, jour par jour, il n'avait eu l'occasion de montrer tout ce qu'il avait de cœur; Leopardi, enfin, réservé, secret, timide, qui avait en haine le bruit, la foule et les démonstrations; Ranieri toujours expansif, toujours sous l'empire de sa nature méridionale; un seigneur de la Marche d'Ancône, élevé dans l'étiquette d'un morne palais, l'ennui d'une petite ville pleine de silence, et le fils d'une métropole surpeuplée, agitée et chanteuse; un Récanatais et un Napolitain.

Et le Récanatais avait pour le Napolitain une amitié si vive qu'il en vint, hélas, à négliger promptement de plus anciennes amitiés. Giordani se sentit de trop, peut-être, et céda la place. Il allait, au surplus, être séparé matériellement de celui qu'il avait si fougueusement, si généreusement prôné. Le 13 décembre, au milieu de la nuit, son expulsion du grand-duché de Toscane lui fut signifiée: on lui donnait vingt-quatre heures pour déguerpir. Et il s'en fut à Parme. Colletta avait voulu s'entre-mettre, mais Leopardi n'apprit ce malheur que lorsqu'il fut accompli. Giordani lui garda, de cette involontaire passivité, quelque rancune. Ils ne s'entendaient plus guère quand ils étaient ensemble, et le poète, fatigué de la pétulance du critique, assez souvent lui battait froid. Celui-ci, plus tard, fit à Brighenti cette confidence mélancolique: « Quand Leopardi commença d'être connu, il cessa de m'écrire. Quand, à Florence, je lui rendais visite, il ne me disait pas un mot. Dans ses écrits, il a

mentionné bien des hommes, non pas moi. L'on peut croire que le cœur, chez lui, ne correspondait pas au génie. On l'a dit même ingrat, mais cela ne fait rien... » C'est douloureux, sans doute; pourtant c'est ainsi dans la vie; il y a des êtres dont le mérite envers vous, si considérable qu'on le veuille, ne suffit pas à vous les faire supporter toujours.

Cela nous amène à montrer comment finiront les relations avec Colletta. Giacomo ne subsistait à Florence ou ne pouvait à la longue y subsister que par la générosité du général (et de ses amis plus ou moins hypothétiques). Il ne pouvait l'oublier. Mais peut-être il ne mesurait pas l'étendue entière de son obligation. Par sa faute (on le dit à regret) cette amitié si belle était à son déclin. Le malheur voulut aussi qu'ils prissent l'un et l'autre facilement ombrage des moindres choses. Colletta depuis longtemps était fort malade, et luttait contre la maladie avec un stoïcisme de tous les instants. Il ne consentait pas à la mort aussi longtemps qu'il n'aurait pas achevé son *Histoire du Royaume de Naples*. La rédaction lui en causait une peine excessive, car il n'était rien moins qu'un écrivain né. Or la prose de Leopardi lui inspirait une admiration très vive, et il avait nourri l'espérance qu'un homme par lui fraternellement secouru consentirait peut-être à revoir ses manuscrits, à en améliorer le style.

Il avait commencé d'écrire à cinquante ans. Et puis il n'était pas florentin, ni d'un pays où le toscan fût usuel. Cette question de langue pouvait et peut encore mettre un Italien en des embarras que n'imaginent pas les Français. Giacomo ne fit pas tout à fait la sourde oreille: aux textes qu'on lui lisait (ne les pouvant lire lui-même à cause de l'état de ses yeux) il n'apporta cependant que d'insignifiantes retouches. Puis il se lassa. D'autant plus vite que le général avait manifesté quelque mauvaise humeur, dont l'écho parvint jusqu'à lui. Ce brave homme, qui était tout dévouement et cordialité, fut aigri peu à peu par ses susceptibilités d'auteur. Nous voyons de nouveau le malentendu reparaître. Colletta ne savait pas, d'évidence, qu'une telle besogne est extra-

ordinairement épineuse, et qu'il est plus facile d'écrire un livre que de corriger le livre d'autrui. D'autre part le poète, malade autant que lui, fatigué par son travail personnel, ou ne le pouvant poursuivre à son gré, n'avait plus la même énergie ou la même résistance. Il y eut des mots, peut-être des rapports d'obligeants amis. La brouille était en vue.

Et le 1^{er} avril 1831, Leopardi reçut cette lettre : « Mon très cher ami, le paiement que je vous fais est le dernier, puisque c'est le douzième. La malchance m'a frappé mortellement dans mes plus chères inclinations; puisque j'éprouverais aujourd'hui la plus grande joie à vous tirer des pénibles soucis de l'existence matérielle et à vous assurer la sérénité de l'esprit. Je l'aurais pu il y a bien des années, actuellement je ne le puis plus, mon cher ami; parce que moi-même j'ai de la peine à m'en tirer avec ma famille et que pour toute dépense (y compris celle des remèdes) je suis obligé de compter. Je vous dis cela, non certes pour vous attrister, mais parce que, sans cette nécessité où me voici, vous connaître et vous abandonner me semblerait un péché.

» Puisse l'Italie estimer vos œuvres au prix qu'elles méritent, et vous donner la richesse. Ce vœu en suppose un autre, et je le forme ardemment, qui est de voir votre santé rétablie et vous-même occupé à la publication des ouvrages que vous avez en portefeuille, de ceux encore que vous méditez.

» Amen. Et chèrement, comme un père son fils, je vous serre sur mon cœur. Votre grand ami pour la vie. »

Nous n'avons point le temps de rechercher en quelle proportion se mêlent dans cette lettre la bonté, la tristesse, le désenchantement, l'amertume. Ne perdons pas de vue en la jugeant que Pietro Colletta, dans ce temps, était un homme très malheureux. A lui, comme à Giordani, le *buon governo* grand-ducal avait signifié un décret d'expulsion. Mais on en remettait l'exécution à cause de sa disgrâce physique. Il en vint à faire savoir en haut lieu que « si on lui accordait une heure il ne dérangerait plus aucune police du monde ». Un peu plus tard, ayant lu de Leopardi quelque nouvelle chose, il confiait à Gino Cap-

poni: « Je te dis tous bas que rien ne m'a plu. Toujours la même éternelle et désormais insupportable mélancolie... »

Et puis il mourut, âgé de cinquante-six ans. Giacomo, qui se trouvait alors à Rome, écrivit à Vieuxseux: « Notre pauvre Colletta! Ou plutôt pauvre nous, et bienheureux lui! » L'éternelle mélancolie! C'est un grand mal chez les hommes que leurs plus louables dévouements engendrent quand ils finissent, parce qu'ils finissent, plus de rancune qu'ils n'avaient éveillé de reconnaissance et de joie en leur commencement.

Le bel Antonio Ranieri tenait quelque peu de l'aventurier. Ou du moins il ne se déplaisait pas dans l'aventure. Et l'aventure, avec lui, prit une place dans l'existence de son nouvel ami. Tous deux avaient conçu le projet d'un périodique : *Le Spectateur florentin, journal de chaque semaine*, mais l'autorité grand-ducale en interdit la publication. Ils en furent affectés, car, pour le dire avec La Fontaine, ils fondaient un peu là-dessus leur cuisine. Il arriva d'autre part qu'Antonio, follement épris d'une actrice, Marie-Madeleine Pelzet, fit éprouver à son compagnon, par la force des choses, le contre-coup de l'agitation où lui-même fut entraîné. C'était justement dans le temps où Giacomo, pour sa part, connaissait le plus grand amour de sa vie, ou du moins le plus passionné et violent. Cette affaire, pour lui, sera d'une extrême conséquence, et nous la devons examiner de près, en considération des poèmes qu'elle lui inspira.

Mais avant d'en venir à ces déchirements, et pour nous y mieux consacrer, disons quelques mots d'une autre peine, qui l'atteignit dans son cœur moins que dans son esprit. Elle se place tout à la fin de la période florentine, mais il serait vain de suivre une exacte chronologie. On avait fait paraître des *Petits dialogues sur les matières courantes de l'année 1831*. Nous disons *on*, provisoirement, car ils étaient anonymes. La voix publique en fit l'attribution à Giacomo Leopardi. Vraiment il était fort aisé de voir qu'ils n'étaient pas de sa plume. Mais est-ce que les gens y regardent de si près? Les écrivains se l'imaginent: ce n'est pas la moindre de leurs naïvetés. Les *Petits dialogues*, d'ailleurs, n'étaient nullement de nature à perdre leur auteur

au regard du *buon governo*. Tout au contraire ils le pouvaient grandement servir auprès des puissances de la réaction. Mais les endosser devait être cruel à son amour-propre: ils étaient aussi ridiculement écrits que platement pensés. On criait à la conversion, les uns pour la blâmer, les autres pour s'en réjouir...

Et ces *Dialoghetti*, néanmoins, étaient de Leopardi: du père, non du fils. Monaldo n'avait pas voulu se remettre exclusivement à Giacomo de la gloire littéraire et philosophique de son illustre maison. Ce dernier ne fut pas long à en découvrir l'origine, et s'il fut affecté de ce livre, du fait que son père l'avait élucubré, il le fut bien davantage par l'inévitable confusion.

Pendant quelques mois il se tut, se défendant de s'exprimer sur les dialogues, ce dont Monaldo lui-même le sollicitait. Comment lui avouer qu'il l'en taxait de « scélératesse »? A la fin, se persuadant mieux du tort qui lui était fait, il prit le parti d'envoyer aux journaux un démenti formel. Il parut en mai 1832 dans l'*Antologia*, puis dans le *Diario* de Rome, et dans *La voix de la Vérité*, de Modène (qu'on appelait *La voix du mensonge* communément). Le ton en était de la sécheresse la plus dure, et Monaldo fut blessé. On le conçoit aisément, mais que fallait-il faire? Malheureux les auteurs dont les parents se mêlent, sur leur exemple, de noircir du papier!

Il y eut une explication entre les deux hommes. « Quant à la sécheresse de ma déclaration, écrivait le 3 juillet Giacomo, elle était d'une absolue nécessité, parce que nulle censure n'aurait laissé passer un mot, ni favorable, ni défavorable au livre, ni aux maximes qu'il contient, ni à quelque-une de ses parties et n'aurait même permis l'ombre d'une discussion sur un tel sujet. Outre que ma relation à l'auteur de l'ouvrage était de nature à exclure de ma part la moindre appréciation, dans quelque sens que ce fût. » Le mépris de la palinodie et l'horreur d'être assimilé peut-être à un Monti furent pour beaucoup, nous semble-t-il, dans la décision du poète. Elle lui fait honneur, si cela peut se dire d'une action que la conscience exige impérativement.

À son premier séjour, Leopardi s'était lâché à dire que

les dames de Florence n'étaient que des sottes. Même elles lui fournissaient une des raisons qu'il avait de trouver odieuse cette ville, trop vantée à son avis. Son opinion, sans doute, n'était plus la même. Ou bien il se comportait comme si elle ne l'eût plus été. Car les salons le revirent. Dans certains, même, il devint presque assidu. La vérité, c'est que le dépit seul l'avait pu faire parler de cette façon méprisante. Il aimait en somme la société des femmes, non de toutes, certes, ni d'un nombre bien grand d'entre elles : mais celui des hommes dont la compagnie était supportable à ce poète hypersensible et toujours sous l'influence de ses nerfs ne l'égalait évidemment pas. Il y avait en lui quelque chose d'assez féminin, et même, si l'on veut, d'assez femme (ce qu'il faut se garder de prendre dans un sens fâcheux). Pas de coquetterie, ou très peu, chez Giacomo, mais un pouvoir constant de l'imagination, la tendance à voir le réel à travers le prisme de son rêve, de l'impressionnabilité, la plus grande inégalité d'humeur, une extrême promptitude à passer d'une impression à une autre, et de plus je ne sais quoi de fragile, ou d'inquiet, ou d'un peu dolent, et encore de tendre, qui le mettait avec les femmes dans une relation plus immédiate, plus intime qu'avec les hommes les plus intuitifs et les plus proches de lui par l'esprit et le sentiment.

La marquise Lenzone, la princesse Charlotte Bonaparte l'avaient apprivoisé sans trop de peine : il fut conquis tout à fait par Fanny Targioni Tozzetti. Il sacrifia de bonne grâce à la manie impérieuse de cette belle personne, qui était la collection des autographes. C'était lui plaire sûrement que de lui en procurer. Elle était la femme d'un assez fameux médecin et professeur de botanique. Il lui fut présenté par Alessandro Poerio. Fanny traînait à sa suite tout un groupe d'adorateurs, auxquels, non sans désinvolture, elle imposait son caprice. Giacomo devait souffrir terriblement par elle, mais le premier effet de l'habitude qu'il prit dans cette maison fut qu'elle le rajeunit. Il semblait ne plus sentir le poids de ses maux, et même il fit un effort, démuné d'argent comme il l'était, pour se faire plus galant et se mettre à la mode, ce dont, comme il est naturel, s'amuserent les malicieux. Si un malaise

ou quelque autre empêchement le retenait de paraître dans le salon de Fanny quand sa visite y était attendue, il se faisait remplacer par l'irrésistible Ranieri. C'était pousser assez loin la candeur, car celui-ci était homme à ne pas se contenter longuement de ce rôle subalterne, et assez séduisant pour faire sortir de l'esprit des belles Florentines la personne chétive et contrefaite du poète que si volontiers il représentait.

L'histoire, dit-on, ne se répète pas. C'est plus certainement vrai de l'histoire des peuples que de celle des individus. Et déjà l'on prévoit le renouvellement de l'aventure de Bologne. On n'a pas tort. Leopardi allait s'éprendre, était épris déjà, sans se le dire, d'un être qui devait le désespérer fatalement. Non que la Targioni fût entre toutes coquette. Mais d'une part elle ne l'aima jamais et ne pouvait l'aimer (comment une femme du monde occupée entièrement de sa gloire et recherchée autant que celle-ci pouvait-elle durablement se plaire à lui?); d'une autre sa passion même le rendit importun et maladroit.

Il est difficile de dire quand cet amour, le dernier, le plus ardent, commença, c'est-à-dire quand Giacomo devint conscient de son amour: longtemps, sans doute, après qu'il eut germé dans un cœur qui ne l'attendait plus. La question, pour les érudits, a son importance, mais elle ne peut longtemps nous retenir. Au mois d'octobre 1831, Leopardi se rendit à Rome. De cette ville, il écrivit à Carlo une lettre quelque peu mystérieuse, et sur laquelle on a fort discuté. Elle contient, en effet, ce passage: « Dispense-moi de te raconter un long roman: beaucoup de douleur et beaucoup de larmes. Si nous nous revoyons un jour, peut-être aurai-je la force de te dire toutes ces choses. Pour l'instant, sache que mon séjour à Rome est pour moi comme un exil très amer... » Il semble bien qu'il ne puisse faire allusion qu'à une affaire toute personnelle. On a voulu, cependant, que ce roman ne fût pas le sien, mais celui de Ranieri. Ce qui a pu contribuer à le faire croire, c'est que Ranieri, dans ce temps même, avait en effet son roman, qu'il était parti pour Rome, à la poursuite de son actrice, Marie-Madeleine Pelzet, et que si Giacomo se transporta lui aussi dans la ville éternelle, ce put être pour

assister son ami dans son épreuve et ne pas rompre un compagnonnage qui lui était devenu presque indispensable dès alors. Mais l'hypothèse n'exclut pas nécessairement cette autre que le poète aura saisie l'occasion à lui offerte par les peines de cœur du Napolitain pour se distraire lui-même, et se guérir, si possible, d'un tourment dont la cause était Fanny Targioni Tozzetti.

Dans une autre lettre à Carlo, du 31 décembre 1831, il ne parle plus que de son état, dont il s'excuse de ne pouvoir donner encore à son frère une explication qui le contente, ajoutant que ce changement de résidence, pour lui, fut un sacrifice, et ruineux. D'autre part, et dès le 29 octobre, il avait écrit à la marquise Lenzone qu'il ne songeait aucunement à s'établir à Rome, qu'il y était pour l'hiver et par égard à sa santé; que dès le printemps on le reverrait à Florence, ce qui fut en effet: il y reparut le 22 mars 1832. Mais encore une fois, que nous importe? Il nous suffit de savoir que cette passion — qu'elle remonte à mai 1831, comme certains, même, l'ont voulu croire, ou qu'elle soit beaucoup plus tardive, au moins dans sa phase aiguë — est la plus vive et la plus déchirante que Leopardi ait éprouvée en aucun temps. Et ne tardons plus à faire connaître quel rôle tint dans cette aventure très douloureuse Fanny Targioni Tozzetti.

On l'a crue assez longtemps cruelle, insensible et perfide. Les lettres qu'elle écrivit à Ranieri, quand on les publia, modifièrent dans une assez forte mesure cette fâcheuse opinion. Elles donneraient à penser que d'abord elle se plut à sa conquête, qu'ensuite cet amour, auquel elle ne pouvait répondre, fut pour elle une cause de chagrin. Quoi qu'il en soit, elle s'émut de la rumeur qui l'identifiait avec « Aspasia » et s'offusqua de ce que Ranieri paraissait l'admettre également. Elle lui répond: « Mieux que tout autre, vous savez si jamais j'ai donné à ce pauvre Leo... la plus petite espérance, et si mon caractère est de me jouer d'un malheureux et d'un pauvre homme comme lui. Quand vous m'en parliez en un certain temps, je m'inquiétais, et je ne voulais même pas croire vraies certaines choses, comme c'est le cas encore aujourd'hui, et l'affection que j'avais pour lui, je l'éprouve encore, sans en rien retrancher, bien

qu'il ne soit plus de ce monde. Soyez donc bon pour moi, je vous en prie, et ne me dites plus de telles sottises. Vous épargnerez une peine à mon cœur en m'ôtant de l'esprit que sans le vouloir j'ai pu donner une triste idée de moi-même à un être disgracié. »

Giovanni Ferretti (*Leopardi*) naguère a jeté sur cet épisode une assez vive lumière, et Luigi Tonelli nous semble exactement dans le vrai quand il écrit que selon toute apparence Giacomo, jusqu'en avril 1833, à tout le moins, ne put reprocher à Fanny aucun mauvais procédé. C'est dans cette période que son amour lui inspira *La pensée dominante* (probablement après son retour de Rome), puis *Amour et mort* et *Consalvo*. Mais ultérieurement à cette date, il aura pu se produire quelque chose de nature à expliquer la différence de ton, et même d'attitude, si frappante dans les poèmes suivants: *A soi-même*, avant le départ pour Naples, c'est-à-dire avant le 23 septembre 1833, et *Aspasie*, à Naples, dans le printemps de 1834. Mais selon le même auteur, ce quelque chose devrait être recherché plutôt chez le poète que chez la Florentine: il y aurait eu ce qu'il nomme un épuisement, *uno svuotamento*, de cette passion si ardente; Giacomo se serait dépris, sa flamme aurait baissé graduellement, ou d'un coup, par fatalité, comme il arrive « quand, après s'être exalté sur une idée, un sentiment, une fantaisie, on se sent fatigué, vidé, déprimé et qu'on s'aperçoit que son idée, ou son sentiment, ou son imagination n'avait aucun rapport, ou n'en avait qu'un bien faible, avec la réalité ».

Un fait nous paraît certain, et c'est que Leopardi s'élève rapidement à l'enthousiasme par un concours favorable de circonstances, par une conjonction d'impressions heureuses, pour retomber ensuite, ou presque aussi vite, ou progressivement. Non seulement en amour, mais encore en amitié, et dans celle qu'il se sentit pour des villes comme dans celle qu'il eut pour certains hommes; de même encore dans ses admirations. La marche de son esprit et de son cœur le mène à l'ordinaire du transport au désenchantement. Il se jette dans les bras de Giordani, puis de lui se détache peu à peu jusqu'à se faire taxer d'ingratitude. Et d'autres exemples pourraient en être rap-

pelés. Mais, s'il n'y eut rien de plus que ce phénomène intérieur, comment expliquer la violence de son ressentiment contre « Aspasia » ? Et que ce grand amour se soit achevé dans la colère, non dans l'oubli, comme il était plus naturel ? On peut assez logiquement en voir la cause dans la rudesse exceptionnelle de sa désillusion. Il avait cru découvrir en Fanny l'être parfaitement digne d'être aimé, la femme idéale. Sa beauté l'avait surpris, et son esprit, sa culture charmé. L'imagination, qui chez lui toujours précède la raison, au point qu'un temps celle-ci ne la peut suivre, s'emparant de l'image de cette femme, contemplée, et cependant vue encore imparfaitement, l'avait auréolée. Et puis la raison, lentement, avait rattrapé sa bondissante, mais bientôt lasse compagne et parlé de jour en jour avec plus d'autorité. N'oublions pas qu'il y a chez Leopardi le poète et le critique... Le poète était prompt, le critique, assez cruel. Plus haut on monte, et si l'on retombe, plus gravement on se blesse. Nulle blessure, chez le malheureux, ne fut douloureuse autant que celle-ci.

Mais sans doute y eut-il encore autre chose. Il n'est pas nécessaire de lire très attentivement *Consalvo*, qui date de la phase d'enthousiasme, et *Aspasia*, composée à l'époque du ressentiment, pour y discerner un élément dont ses vers plus anciens ne font paraître aucune trace. Jusqu'alors cette poésie avait été merveilleusement limpide et chaste : il s'y ajoute maintenant quelque chose de brûlant et de trouble (non de moins poétique) qu'il faut bien appeler de la sensualité. Le séraphin s'est rapproché de l'homme ; l'ange s'est aperçu que les filles de la terre étaient belles (l'une du moins). Dans ses poèmes plus anciens il y avait de la tendresse mélancolique : il y a dans ceux-ci la tristesse ardente du désir. Ce n'est pas sur ce ton qu'il s'adressait naguère à Sylvie, à Nérine. C'étaient des figures très pures de jeunes filles qui passaient vaporeusement dans son rêve : il a aimé toute la femme dans Fanny. Seule, elle eut le pouvoir de le faire tressaillir en sa chair — sans avoir eu jamais, nous devons l'admettre, bien qu'il l'en accuse, le dessein de l'émouvoir.

D'ailleurs, les pièces du premier groupe, *La pensée dominante*, *Amour et mort*, *Consalvo*, n'ont en somme, et non

pas toutes, que ce rapport avec celles du second. Entre eux se place une « catastrophe spirituelle », qui pourrait faire supposer considérable le temps qui les sépare, alors qu'il fut en réalité si bref. Le séjour de Rome, au delà duquel se prolonge la phase de l'enthousiasme, et que la cause principale en ait été Fanny, qu'elle ait été Marie-Madeleine Pelzet, ou plus exactement la passion de Ranieri pour cette comédienne, fut l'objet d'interprétations dont Leopardi n'eut pas à se réjouir. Ils étaient partis subrepticement, sans avertir personne, et le mystère en était accru. Le bruit se répandit que le poète se résignait à se faire d'Eglise. De Parme, Giordani lui écrivait : « Est-il vrai que tu te fais prélat ? Avise-m'en à temps pour que j'apprenne à t'appeler monsignor Leopardi, et que je sache jusqu'à quand je pourrai te dire Giacomino, ce qui est un peu plus à mon goût. » Et Vieusseux lui-même, sans en rien admettre, l'informait des potins qui circulaient ; l'un le faisait directeur des études, un autre le voyait déjà cardinal... Et pourquoi pas élu par le prochain conclave ? Giacomo n'entra pas dans la plaisanterie : il tenait à injure qu'on lui prêtât des projets si éloignés de ses dispositions. Cela ne pouvait être dit que par mensonge intentionnel. On connaissait sa manière de penser et l'on savait que sa façon d'agir avait toujours été conforme à ses principes.

Lui, dans les ordres sacrés ? Vraiment il en prenait le chemin ! Rien ne pouvait alors lui paraître plus intempestif qu'une décision pareille. Il avait des raisons majeures de tenir au monde plus que jamais auparavant. Et ce qu'il désirait le plus vivement, c'étaient les moyens d'y faire bonne figure. Or, en matière de finance, il était au contraire fort mal en point. Ranieri, pour sa part, n'en menait pas large. Giacomo prit en conséquence le parti d'avertir son père de ses difficultés et de lui demander très instamment de le tirer d'affaire. La lettre est passablement tortillée, et cela se conçoit. Il y rappelle les efforts qu'il a faits pendant sept ans pour assurer lui-même sa subsistance. Puis il répète que son vœu le plus cher serait de mourir. Sa vie, en tous lieux, demeure abominable et tourmentée. Il retournerait à Recanati, Dieu ne voulant point l'exaucer, si une telle décision n'excédait ce qui lui reste de force.

Et en conclusion il sollicite une pension mensuelle de douze écus. C'est moins qu'il ne faudrait, même à Florence, où l'on s'en tire à peu de frais, pour vivre d'une façon humaine: « Mais je ne cherche pas à vivre humainement. » Carlo reçoit déjà ses douze écus. On pouvait en faire autant pour lui, maintenant que la famille était revenue à sa première aisance...

Monaldo, plus que jamais tremblant devant Adélaïde, admit la requête, mais à condition du secret. L'argent vint, par l'intermédiaire de la marquise Roberti, d'une façon souvent irrégulière. Doléances de Giacomo, supplications: que le père s'empresse de payer, si l'honneur du fils lui est cher. Le père en vint à suggérer au fils de s'adresser à la mère, directement. Le fils, d'abord, hésita: « Entre demander et ne pas avoir, je choisis ne pas avoir. » Mais la nécessité le pressait: la mère, elle aussi, eut sa lettre. Et comme on ne pouvait refuser à Jacques (dès l'instant qu'il le demandait) ce que l'on accordait à Charles, Jacques, de l'aveu d'Adélaïde, put compter sur ses douze écus. Hélas! ils ne devaient point le mettre pour longtemps hors d'embarras.

Les amours de Ranieri nous intéressent dans la seule mesure où l'existence de notre poète en fut pour un temps modifiée. On écrirait cependant un très savoureux chapitre sur la toquade folle de l'avantageux Antonio pour Maria Maddalena Pelzet. Elle était la femme d'un jaloux, fort courtoisé, au demeurant bonne fille et à peu près honnête. Le Napolitain lui plaisait, mais elle ne voulait s'engager que pour la vie, et sa confiance n'était pas entière. Au surplus Niccolini, dont elle jouait les tragédies, vieux et laid, avait un sentiment pour elle. Il fit quelque temps figure de confident, mais les chances de son rival lui donnaient de l'ombrage. Et encore à une époque où la flamme de celui-ci baissait. Un tremblement de terre avait fait s'évanouir en scène l'infortunée actrice. Niccolini le fit savoir à Ranieri, commentant dans les termes galants que voici la nouvelle: « Les malicieux ont observé que si la secousse avait été ondulatoire, elle n'aurait pas connu cette mésaventure, étant par un long exercice habituée à ne ressentir aucune frayeur d'un tel mouvement. »

XI

« TU VAS REPOSER POUR TOUJOURS

MAINTENANT PAUVRE CŒUR SI LAS... »

Combien l'aspect des choses peut varier selon qu'on les envisage de plus près ou de plus loin, et sous un angle ou sous un autre ! A nos yeux l'amour de Giacomo pour Fanny n'est que la source de quelques merveilleux poèmes, l'origine d'*Aspasie*, une souffrance littérairement utile, à laquelle nous reconnaissons comme un caractère de nécessité. Cela devait être pour que nous eussions Leopardi tout entier et particulièrement tel qu'il fut à la veille de son départ pour Naples, moins sublime peut-être que dans le temps qui précéda, mais plus humain et plus charnel, plus familièrement rapproché de nous, à notre mesure, enfin, sans avoir abdiqué rien de sa grandeur.

Mais pour les contemporains, pour les témoins affectueux ou malintentionnés de sa vie, il en allait tout autrement. Ils ne voyaient pas ce que nous voyons : cette passion sans espoir traduite en vers impérissables, cette douleur, et cette colère même, dont son génie allait tirer une plainte mélodieuse et pathétique. Ils voyaient ce que nous ne voyons pas : ce qu'il y avait de grotesque (le mot est brutal, mais c'est le mot) dans le cas de ce pauvre homme, de ce valétudinaire gémissant, déformé, presque sans voix et presque privé de souffle, épris d'une créature adulée et brillante, qui semblait promise à l'audace du plus héroïque et du plus entreprenant. Quel contraste entre cet éclat rieur et cette ombrageuse timidité, entre cette richesse étourdie et cette pauvreté soucieuse, entre cette joie et ce chagrin ! Et l'on voyait encore le ridicule de ce démenti que Giacomo semblait se donner à lui-même, de cette brusque

réconciliation avec une existence plus de cent fois maudite, de cette impatiente recherche d'un monde méprisé, de ce désaveu puéril de toute une philosophie. Il était dans le rôle de ce poète d'être triste et pessimiste. On s'en plaignait, d'ailleurs, on laissait voir quelque lassitude, parfois, de sa longue lamentation. Mais il ne pouvait l'interrompre sans donner à sourire. Et l'on fit même plus que sourire : on s'amusa tout à fait.

Giordani, de Parme, demandait à Brighenti : « D'où, et comment, avez-vous appris la nouvelle de cet amour si démodé ? J'aurais cru que sa philosophie était pour le mieux prémunir. » C'était attendre de la philosophie une singulière action. Cet érudit avait un cœur ; ce philosophe était un homme. Nous ne le disons pas pour excuser une faiblesse, mais au contraire pour rendre à Leopardi toute sa taille, car nous ferions bon marché de sa science, de sa philosophie et d'une part de sa poésie elle-même, si nous ne pouvions reconnaître en lui, de si haut qu'il nous dépasse, un être exposé comme nous à la contradiction et à l'égarement.

Mais est-ce bien le terme juste ? Leopardi ne voyait le bonheur, et passager, que dans l'illusion. Ne devait-il point chercher dans l'amour l'illusion suprême ? L'étrange est qu'il cherchât l'illusion avec une ardeur égale à celle que nous mettons à poursuivre des biens tenus pour réels. Et qu'il cherchât l'illusion où la désillusion devait l'atteindre le plus vite. Car Fanny ne le comprit jamais, et ne pouvait le comprendre ; elle semblait providentiellement destinée à le faire souffrir plus qu'il n'avait encore souffert. Pour elle, il était « un brave homme » (expression bien curieuse, appliquée à cet aristocrate) et même ce qui est plus grave, à coup sûr, dans la bouche d'une jolie femme, « un homme fort instruit ». L'homme fort instruit ferait-il de la mondaine, de la reine, sa maîtresse ? Il est très certain que pour elle, à aucun moment, la question ne se posa.

Quelque temps il se crut encouragé : c'était d'une âme naïve. Ses espérances crurent déraisonnablement. Et c'est alors qu'il composa *La pensée dominante*, *Amour et mort*, *Consalvo*. Puis il connut son erreur et tomba comme dans un abîme. Le ressentiment et l'indignation peu à peu lui

permirent de surmonter sa douleur et de la magnifier. Il écrivit alors *Aspasie* après les vers *A soi-même*.

Le *Pensiero dominante* est un cantique d'amour, où ne parle point l'amour charnel, capricieux, périssable, mais l'amour idéal, abstrait, absolu, sans relation avec le plaisir d'amour, et dont l'expression rappelle moins le transport amoureux que la religieuse contemplation. Une femme l'a fait concevoir : le poète, cependant, le considère en son essence, à l'état de pensée, indépendant presque du monde réel et de celle même qui eut la grâce et la puissance de le lui découvrir. Il avait naguère, dans le poème *Alla sua donna*, chanté la femme introuvable, supérieure à toutes les femmes. Maintenant il s'agit de la femme parfaite mais « trouvée », origine du sentiment qui doucement et lucidement l'enivre, auquel sans doute il se limite, mais qui reçoit d'elle son aliment et une assurance dont le poète est soulevé. Seulement, ce qu'il éprouve n'est pas un délire (bien que ce mot vienne sous sa plume) : la pensée a conservé tous ses droits, et c'est la justification du titre. Le poème, dans toute sa première partie, analyse un état de l'âme, un émerveillement de l'esprit.

D'abord, c'est une invocation de l'amour, de la pensée habituelle et tendrement impérieuse : « Douce et puissante dominatrice de mon âme profonde, don du ciel terrible mais cher, compagne de mes jours de deuil, pensée, en mon esprit, qui reviens si souvent, qui ne s'entretient de ta nature mystérieuse ? Qui n'éprouve parmi nous ton pouvoir ? » En ces premiers vers est toute la substance de ce qui va suivre. Cette pensée est impérieuse et jalouse : notre âme en est comblée, et rien, en dehors d'elle, n'y trouve place. « Combien solitaire mon âme est devenue à partir du jour où tu vins y demeurer ! Dans l'espace d'un éclair, toute autre pensée autour de toi s'est évanouie, et comme une tour très haute dans une campagne déserte, en elle il n'y a plus que toi ! »

Tout pâlit en comparaison ; rien ne vaut plus de ce qui faisait notre existence : « Que sont devenues les œuvres de la terre, et la vie entière, à mes yeux ? Quel intolérable ennui que ces loisirs, ces relations habituelles, cette espérance vaine d'un vain plaisir, au prix de la céleste joie à

quoi je m'élève par toi ! Comme, des rochers nus de l'abrupt Apennin, le voyageur tourne ses yeux pleins de désir vers un champ vert qui semble au loin sourire ; de l'âpre et sèche fréquentation du monde, ainsi vers toi mon impatience me porte comme vers un heureux jardin. »

Comment si longtemps a-t-il pu supporter la vie infortunée et la sottise du monde ? Depuis que par la grâce de cette pensée il a connu le néant de la vie, il n'a plus ressenti l'épouvante de la mort. Cette extrême nécessité maintenant ne lui paraît qu'un jeu. Si le danger se montre, en souriant il en affronte la menace. Il a toujours eu l'horreur de la vilénie et de l'abjection. Maintenant l'apparence même de l'indignité le révolte ; sa colère naît du moindre exemple de l'humaine lâcheté. Le voici qui piétine son époque éprise de bavardage, ennemie de la vertu, cherchant l'utilité partout et ne voyant pas que la vie en devient toujours plus inutile. Il se sent la dominer ; il se rit du jugement des hommes (*a scherno ho gli umani giudizi*).

Tout est vain, hors cette pensée unique de l'amour, exigeante maîtresse, qu'ont donnée au cœur humain des lois éternelles. La vie, à son défaut, ne possède ni valeur ni raison. Seule, elle peut excuser le destin qui mit les mortels sur la terre pour souffrir sans autre fruit. Par elle seule, parfois, la vie est plus noble, plus « gentille » que la mort. « Pour cueillir tes joies, ô douce pensée, il ne fut pas indigne d'éprouver les chagrins de l'existence et de soutenir longtemps cette mortelle vie. » Instruit comme il l'est de nos maux, il accepterait à cause d'elle de recommencer la course de ses jours. « Quel monde, quelle immensité nouvelle, quel paradis sont donc ces lieux jusqu'où semble m'élever ton merveilleux enchantement ! Où, dans une autre lumière, j'oublie et mon état terrestre et le monde réel. Tels sont, je crois, les rêves des dieux. »

Le poète aurait été transformé par sa passion pour Fanny bien plus sûrement qu'il ne le fut en effet si bientôt ne l'avait ressaisi la puissance de son scepticisme. Il est un bien, sublime et radieux, parmi les maux innombrables de la vie humaine, et c'est la pensée de l'amour. Mais, c'est une pensée, autrement dit un songe, une erreur manifeste... Et malgré tout, une erreur divine, parce qu'elle

est de force à tenir contre la vérité, que souvent elle s'y adapte, et qu'elle dure jusqu'à la mort: cette pensée et lui-même ensemble s'éteindront. D'autres illusions gentilles s'évanouissent. Au contraire, « Quand je revois celle dont toute ma vie est de m'entretenir avec toi, je sens croître ces délices, croître ce grand délire, par l'effet duquel je respire toujours. Angélique beauté! Tout beau visage que je vois me paraît imiter le tien comme une vaine image. Toi seule es la source de toute autre grâce. Toi seule, à mes yeux, es la réelle beauté. Du jour où je te vis, n'as-tu pas été le suprême objet de mes soins? Quel jour s'est achevé sans que j'aie à toi pensé? Combien de fois à mon songe a manqué ton visage souverain? Belle comme le rêve, figure céleste, dans ce terrestre séjour, dans les hautes voies de l'univers, qu'ai-je demandé jamais, qu'est-ce que j'espère voir de plus beau que tes yeux, qu'est-ce que j'espère avoir de plus doux que ta pensée? »

Il y a trois « moments » dans ce poème: le premier est tout contemplation; le deuxième, assez bref, expose à nouveau la théorie ancienne de l'illusion; le dernier, dont l'objet est la femme qu'il aime, en personne, est un hymne d'adoration. Sa faiblesse est d'être, dans une partie au moins, un peu sèchement logique. On lui a pu reprocher, dans l'ensemble, un certain défaut d'unité. Mais il ne nous affecte guère. Ce qui fait le prix et l'intérêt de *La pensée dominante*, c'est la forme indépendante et concrète qu'y prend la pensée ou le sentiment de l'amour, ce caractère céleste attribué à la femme, cette illusion divine que l'amour y devient. Cette pièce exprime justement l'état d'âme du poète dans la période heureuse de sa passion la plus vive, et c'est pourquoi nous l'avons examinée dans le détail.

Amour et mort reprend et développe une idée indiquée à peine dans *La pensée dominante*: l'amour implique la mort. Absorbant en lui ce qui fait la grandeur et la beauté de la vie, étant la vie en son essence, il nous doit dégoûter de tout ce qui dans l'existence n'est pas lui, et nous faire désirer la mort seulement hors de lui-même. L'ode porte en épigraphe un vers de Ménandre: « Il

meurt jeune, celui qu'aiment les dieux. » L'Amour et la Mort sont des frères. La terre ni les étoiles ne montrent rien de plus beau. Leur action se ressemble: l'un est la source du suprême plaisir, l'autre supprime la plus grande douleur. Aussi la Mort est-elle belle à l'égal de l'Amour, non telle que la peint la lâcheté des hommes. L'amour enseigne le mépris du danger, il pousse à l'action audacieuse. A sa naissance même, il éveille le désir de la mort, par l'horreur qu'il inspire d'un monde où il n'est pas. Puis, en croissant, il tourne toujours plus notre regard vers elle. L'amant, quand il s'endort à l'aube après une nuit dont son tourment éloigne le sommeil, se dirait heureux dans l'assurance de n'ouvrir plus les yeux à la lumière cruelle. Et ce n'est pas le fait seulement du penseur: l'homme du peuple, le paysan, la jeune fille toute simple conçoivent « la gentillesse » de la mort. Le poète souhaite aux esprits bien nés l'amour et la mort, dont la puissance ne le cède qu'à celle du destin. Et à lui-même, qui a connu l'amour, il souhaite maintenant la mort.

« Belle mort, qui seule as pitié des maux humains, si jamais je t'ai célébrée, il ne te faut désormais plus tarder. »

Toute cette partie est d'une sérénité surprenante. Quel contraste avec l'amertume des vers suivants: « Tu me trouveras, quelle que soit l'heure où, répondant à ma prière, tu déploieras tes ailes, le front haut, armé, rebelle au destin, sans combler de louanges, sans bénir cette main qui dans ses flagellations se colore de mon sang innocent, comme font les humains, dans leur antique vilenie, et rejetant la vaine espérance dont le monde se console à l'égal des enfants, et tout réconfort absurde, n'ayant dans toute ma vie espéré que toi seule, n'attendant avec sérénité que l'instant d'incliner mon visage dans ton sein virginal. »

Le rapprochement de l'amour et de la mort, chez les poètes, n'était pas chose nouvelle: il l'était cependant dans le sens où l'entend Leopardi. Le poème se met au rang des plus beaux par son unité irréprochable, l'éclat des images, l'originalité et la force de son accent. Le *Consalvo*, en revanche, appelle mainte réserve. Il est cer-

tainement digne par endroits d'un aussi grand poète, mais son romantisme déconcerte, et il a beaucoup vieilli. Gonzalve, mourant, implore un baiser d'Elvire, qu'il aime de toute son âme et qui ne l'a point aimé, ne sachant pas qu'il l'ait aimée. Elle lui donne par pitié ce qu'il attendait de l'amour. Dans cet instant il aura connu le suprême bonheur et bénira la mort, source de son audace et raison de la pitié d'Elvire. Ce qui distingue des précédents cet assez long poème, c'en est le caractère narratif, et plus encore ce qu'il y paraît de sensuel. Il est entendu que Gonzalve ne profite point de la faiblesse de la femme apitoyée et se contente de presser dans les siennes sa main. C'est bien, comme Leopardi lui-même, dans *La pensée dominante*, le sentiment qui l'exalte, plutôt que sa manifestation physique, ce que prouve ce baiser, plutôt que la preuve même (d'autant plus qu'il ne se méprend point sur les motifs d'Elvire); mais il y a dans le récit de la scène quelque chose, déjà, de voluptueux, malgré tout, et de charnel, dont les *chants* antérieurs n'offraient point l'expression. Le pessimisme, en revanche, ne s'y montre pas aussi complet que dans *Amore e Morte*. Car, dans *Consalvo*, ce que donne la mort, l'aurait pu donner la vie: elle n'est ici que l'occasion. Le bonheur, en ce monde, est donc possible: le moribond le reconnaît expressément: « Il est permis au mortel; ce n'est pas un rêve, comme je l'estimai longtemps, hélas, il est permis sur la terre de connaître la félicité. » Contradiction? Peut-être, mais légère: la mort est cependant bienvenue.

On peut supposer dans ces vers, sinon plus d'influences littéraires, du moins de plus actuelles, que dans la plupart des *Chants*. On a parlé de *Werther* et des *Dernières lettres de Jacopo Ortis*. Quoi qu'il en puisse être, c'est bien le destin de Leopardi qu'ils illustrent. Sa propre mort lui devait sembler proche désormais. Et se croyant aimé de Fanny, tout à la fin de sa vie, il connaissait la seule chose, en quoi peut ici-bas consister le bonheur ⁹².

⁹² Tous les critiques n'ont pas admis que cette pièce fût en effet contemporaine de *La pensée dominante* et d'*Amour et mort*. Et c'est d'abord qu'elle en est séparée assez considérablement dans l'ordre même des *Chants*. Elle y porte en effet le numéro XIV, et les deux

Mais la déception, rapidement, devait suivre. Et nous passons à la pathétique expression que nous en donnent les vers *A soi-même* et ceux d'*Aspasia*. Les premiers ne forment qu'une pièce fort brève. On en a remarqué la concision en quelque sorte épigraphique. Et jamais à un tel point, dans aucun ouvrage de Giacomo, l'on n'avait senti le souffle du néant. Tout y respire la désolation: « Maintenant tu reposeras pour toujours, ô mon pauvre cœur si las (*Or poserai per sempre, stanco mio cor*). Elle a péri, l'illusion suprême, que j'avais cru qui durerait san fin. Elle a péri. Je sens qu'en moi, non l'espérance, mais le désir même de la chère illusion n'est plus. » Il est impossible, sans une profonde tristesse, d'entendre ces accents littéralement désespérés. On se demande comment le poète eut la force de moduler cette plainte, de chanter au bord même du gouffre, et si mélodieusement. Mais cette force lui vint de l'affreuse nécessité de tuer en lui ce qui voulait encore vivre: « Apaise-toi désormais. Désespère une dernière fois. A notre espèce le destin n'a concédé que la mort. Méprise-toi toi-même et méprise la nature, l'horrible pouvoir qui secrètement commande au mal universel et l'infinie

autres, les numéros XXIX et XXX. Ensuite, nous l'avons dit, la différence de nature et d'accent a de quoi surprendre. Mestica, Pierretti, Straccoli le feraient remonter jusque vers 1821. Mais la différence est non moins grande, plus grande, peut-être, avec les poèmes composés vers cette époque. On a donné de l'importance au fait que Consalvo se dit au milieu de son cinquième lustre, âgé donc d'un peu plus de vingt-deux ans. Mais le poète lui devait-il nécessairement attribuer son âge? On veut que, si cet âge n'avait pas été le sien, il ne l'eût pas indiqué avec autant de précision — ce qui nous paraît contestable. Il se pourrait que la pièce eût été seulement ébauchée en 1821, et que reprise en 1834, pour une raison que l'amour de Fanny nous propose, elle eût alors trouvé sa forme définitive et le coloris particulier que nous lui voyons. Accordons qu'il peut demeurer un doute...

Les sources du *Consalvo* posent un problème également (dont la solution pourrait jeter sur le précédent quelque lumière). L'histoire est-elle entièrement inventée? Ou devons-nous croire à une réminiscence, à une imitation? Pierretti parle des *Pastorales* de Longus; Torraca, de la *Théséide* de Boccace, de la nouvelle IX de l'*Heptaméron*, et de la légende de Jaufré Rudel. Carducci voit aussi dans cette légende l'idée initiale de ces vers... D'autres ont cherché ailleurs et trouvé autre chose.

inanité de tout.» Ainsi ne demeure que la négation absolue — à moins qu'on ne veuille voir dans cet ordre même que Leopardi se donne de conclure au néant un effort contre on ne sait quoi qui ne veut pas admettre le néant. La conviction du néant pourrait, alors, n'être pas totale, et cela paraîtrait au ton exaspéré de l'injonction.

Nous nous arrêterons davantage sur le poème *d'Aspasie*. Entre tous il nous ravit. Non certainement (et c'est son principal défaut) parce qu'il est parti d'une âme irritée et cruellement vindicative, mais parce que l'art en est particulièrement accompli. Nous en tenterons même une traduction complète.

« Ton visage, parfois, se présente encore à ma pensée, Aspasie. Et tantôt, fugitif, en des lieux habités, il se confond le temps d'un éclair avec le visage d'autres femmes; tantôt, vision superbe, dans la sérénité du jour, sous les étoiles silencieuses, réveillé par une douce harmonie, il se dessine dans mon âme, prompte encore à se troubler. Vision combien adorée, ô dieux, et telle qu'un jour elle fit mes délices, puis un autre mon tourment. Et je ne respire jamais le parfum d'une plaine fleurie, et je ne sens jamais les fleurs embaumer les rues de la ville que je ne t'aperçoive encore telle que tu fus pour moi ce jour où dans tes appartements luxueux recueillie, en cette chambre que le printemps emplissait de ses odorantes fleurs, dans une robe de la couleur sombre de la violette, renversée à demi sur des fourrures luisantes, baignant dans une volupté secrète, ta forme angélique s'offrit à mes yeux; lorsqu'en experte séductrice, tu faisais sonner des baisers fervents sur les lèvres arquées de tes enfants, penchant ton col de neige, et les serrant, inconscients de tes mobiles, de ta main délicate sur ton sein voilé et désiré⁹³. Un nouveau ciel, une terre nouvelle,

⁹³ Ce passage rappelle des vers délicieux d'André Chénier:
J'étais un faible enfant, qu'elle était grande et belle.
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.
Debout sur ses genoux mon innocente main
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein,
Et sa main quelquefois, aimable et caressante,

et comme un rayon divin se peignirent à ma pensée. Ainsi ton bras, de toute sa force, enfonça dans mon cœur, qui n'était point sans défense, la flèche qu'il a deux ans portée en gémissant. Oui, comme un rayon du ciel, ô femme, à ma pensée, apparut ta beauté. La beauté, la musique ont un semblable effet et semblent nous révéler souvent le mystère profond d'un Elysée inconnu. Dès cet instant, l'homme blessé contemple avec adoration la fille de son âme, l'amoureuse idée en laquelle s'enferme une part de l'Olympe si grande, toute pareille par le visage, par la parole, par la manière d'être à la femme que l'amant ravi croit aimer et admirer dans sa confusion. Or ce n'est pas celle-ci, mais celle-là plutôt, qu'il recherche et qu'il aime jusque dans les embrassements. A la fin, connaissant son erreur, et qu'il a pris le change, il s'irrite et plus d'une fois contre la femme s'emporte, mais à tort. Jusqu'à cette image sublime, l'esprit féminin s'élève rarement; elle ne voit pas ce qu'à de généreux amants inspire sa beauté même; elle ne peut le comprendre. Une idée aussi vaste n'entre pas sous ces fronts étroits. Et pour son mal l'homme abusé se livre à l'espérance dans l'éclat de ces regards; pour son mal il attend des sentiments profonds, inconnus et beaucoup plus que virils en celle qui par sa nature est inférieure entièrement à l'homme. Elle a reçu des membres plus délicats et plus tendres, mais une âme, aussi, moins forte et qui ne peut tout contenir. Et toi non plus, Aspasia, tu n'as pu jusqu'à ce jour imaginer ce que toi-même inspiras quelque temps à ma pensée. Tu ne sais pas quel amour sans borne, quels intenses tourments, quels mouvements indicibles, quels délices tu as fait naître en moi; jamais tu ne pourras l'entendre. De la même façon le musicien ignore ce que sa main crée, ou sa voix, au cœur de celui

Feignait de châtier mon enfance imprudente.
C'est devant ses amants, auprès d'elle confus,
Que la fière beauté me caressait le plus.
Que de fois (mais, hélas, que sent-on à cet âge?)
Les baisers de sa bouche ont pressé mon visage!
Et les bergers disaient, me voyant triomphant:
« Oh que de biens perdus! ô trop heureux enfant! »

qui l'écoute. Maintenant cette Aspasia est morte, que j'ai tant aimée. Elle gît, après avoir été l'objet de ma vie un jour : c'est tout au plus si, comme une ombre chère, de temps en temps elle a coutume de revenir pour aussitôt disparaître. Tu vis, non seulement belle, mais si belle à mes yeux que tu passes toutes les autres. Pourtant elle est morte cette flamme qui de toi naquit. Parce que je ne t'aimai pas, mais cette déesse qui dans mon cœur eut la vie et dans mon cœur a son sépulcre aujourd'hui. Je l'ai très longtemps adorée, et tant me plut sa beauté céleste qu'instruit dès le premier jour de ta nature, de ton art, de tes fraudes, contemplant ses beaux yeux dans les tiens, je t'ai suivie en mon désir, aussi longtemps qu'elle vécut, non point trompé, mais conduit à supporter un âpre et long servage par le plaisir de cette douce ressemblance. Sois fière, donc : tu le peux. Raconte que tu fus la seule de ton sexe devant qui j'ai daigné plier une tête orgueilleuse, à qui j'ai spontanément offert un cœur que nulle n'avait dompté. Raconte que, la première, et la dernière, je le veux, tu vis mes yeux suppliants, tu me vis devant toi tremblant, timide (je rougis, à le dire, de honte et de dépit) hors de moi-même, épier avec soumission chacun de tes caprices, chacune de tes paroles, chacun de tes gestes, pâlir au moindre signe d'un dédaigneux ennui, m'enflammer à la plus petite apparence de ta grâce, à chacun de tes regards changer de contenance et de couleur. Il est tombé l'enchantement, et le joug avec lui, dont les débris sont épars sur le sol. Je m'en réjouis. Et bien qu'elles m'apportent le dégoût, après ma servitude, après une longue folie, enfin j'embrasse la raison avec la liberté. Si la vie où manquent les affections, les nobles erreurs est une nuit sans étoiles dans le plein de l'hiver, ce m'est assez de réconfort, ce m'est une vengeance du destin mortel de pouvoir, étendu sur l'herbe, dans un immobile nonchaloir, regarder la mer, la terre, le ciel, et sourire.»

Il y a trois « moments », de nouveau, dans ce long poème. Dans le premier, Leopardi peint avec une vivacité qu'il n'avait pas accoutumée, avec une surprenante précision de détails, dans l'intimité de sa maison, la

femme si ardemment désirée et que maintenant il accuse. Rien dans ses vers n'avait encore paru de si coloré et de si plastique. On l'aura senti peut-être dans notre pauvre traduction. On est surpris par tout ce qu'il y a dans la description de l'intérieur fleuri, de la toilette, de ce sofa couvert de fourrures luisantes (*nitide pelli*) de chaud, de direct, de relevé, et pour le dire mieux, de moderne. C'est, pensons-nous, le premier attrait d'*Aspasie* et ce qui distingue le plus nettement cette composition.

Dans la deuxième partie, il développe ce concept, en somme platonicien, que dans la créature aimée, on n'aime pas elle, mais une idée émanant d'elle, à sa ressemblance, et plus belle, ne recherchant l'être de chair que pour cette ressemblance et parce que l'idée adorable en prend forme, consistance et couleur. Hélas ! l'idée, aussi divine qu'elle paraisse, est mortelle et perd son prix dès que se montre la confusion qu'on faisait d'elle et de la femme. Elle est une idée, et chère parce qu'on la croyait quelque chose de plus. La femme ne peut comprendre ce qu'elle est pour un homme généreux, ou devient dans son âme. Cette grandeur passe trop sa médiocrité. Nous avons ici l'expression d'un misogynisme déclaré, presque systématique, et découvrons une attitude partiellement comparable à celle de Vigny dans *La colère de Samson*. Mais le rapport entre les deux poèmes n'est en somme que faible. L'amour de Vigny pour Dorval était bien autrement charnel, et beaucoup plus révoltante la trahison dont il se plaignait. Il n'y avait qu'un malentendu, de nouveau, dans le cas de notre poète. Suffisant, toutefois, pour le désoler, parce que suffisant à nourrir douloureusement une pensée habile à tirer de toute chose des conséquences d'un pessimisme absolu.

Dans la troisième partie, il montre à Fanny sa rancune, maudit son esclavage et se flatte de la liberté recouvrée en des termes qui serrent le cœur, établissant qu'il n'est point en réalité si libre et qu'avec la « liberté » recommence le servage affreux de l'ennui. Il est à Naples depuis quelque temps déjà ; son cœur est encore plein d'*Aspasie*, et toute cette pièce déchirante, presque féroce, est la preuve du pouvoir qu'elle conserve sur lui.

Avant de le rejoindre en son dernier séjour terrestre,

disons quelques mots au moins de deux textes de prose composés en 1832 et qui prendront place en 1834 dans l'édition florentine des *Petites œuvres morales*: le *Dialogue d'un vendeur d'almanachs et d'un passant* et le *Dialogue de Tristan et d'un ami*. On pense qu'il les conçut pour être publiés dans le *Spectateur florentin*, dont l'édition fut interdite par la police grand-ducale. Ils sont l'un et l'autre dans l'esprit de la revue, où son intention était de parler légèrement de choses sérieuses. Le ton humoristique en est délicieux (si un ouvrage spirituel et presque enjoué dans la forme, mais en son fond désespéré, peut être occasion de délices). Le premier dialogue a quelque chose d'ingénu, rare chez Leopardi, même dans les compositions de sa première jeunesse. La morale en est que dans toute vie humaine la somme des maux l'emporte sur la somme des biens. Personne ne voudrait en répéter l'expérience. La vie est belle uniquement par l'espérance et par le désir. Ce qu'on aime, ce n'est pas la vie telle qu'on la connaît, mais plutôt telle qu'on l'espère, et non pas celle qui est, qu'on a, mais celle qui sera, qu'on attend d'avoir. Le passant demande pour finir au vendeur d'almanachs si l'an prochain commencera la vie heureuse. Le vendeur répond : « Espérons ! » Et son interlocuteur n'insiste pas. Il achète un bel almanach et le pauvre colporteur s'en va content. Il y a donc chez Leopardi comme une intention charitable de ne pas contrister ceux qui le liront, après qu'il leur a montré le mal de vivre et la fragilité de l'espérance même. Et cela se pouvait expliquer en effet par la destination particulière de son dialogue.

On ne retrouve pas dans le *Tristan* de semblables égards. Il semblerait, différemment, que l'auteur entend porter devant le public un débat dont sa pensée est l'objet, lui permettant de confronter la sincère et juste expression de cette pensée avec l'interprétation qu'on en donne, erronée ou malicieuse. On y soupçonne une volonté d'apologie, et l'on y pense quelquefois reconnaître le ton d'un plaidoyer *pro domo sua*: souvent âpre, non moins souvent ironique, tragique par moments. Giacomo n'a d'autre souci que de s'expliquer avec toute la netteté possible à ceux qui ne le veulent point voir tel qu'il est.

L'ami reproche à Tristan d'avoir écrit un livre propre à répandre la mélancolie et le désespoir. Tristan, très simplement, l'avoue. Est-ce que par aventure il jugerait la vie heureuse? Les hommes sont en général comme sont en particulier les maris. « Les maris, s'ils veulent vivre tranquilles, doivent de nécessité croire leurs femmes fidèles, chacun la sienne. Et c'est ce qu'ils font; même quand la moitié du monde sait que tout autre est la vérité. Si l'on veut ou doit vivre en un pays, il faut le croire l'un des meilleurs de la terre habitable, et on le croit tel. Les hommes, dans leur ensemble, s'ils veulent vivre, doivent croire la vie appréciable et belle; et c'est bien le cas; et ils s'irritent contre qui pense autrement. Parce qu'en substance le genre humain croit toujours, non point la vérité, mais ce qui est, ou lui paraît être, le plus à sa convenance. Le genre humain, qui a cru et croira tant de sottises, ne croira jamais, ni qu'il ne sait rien, ni qu'il n'est rien, ni qu'il n'a rien à espérer. »

Tristan méprise ainsi les hommes toujours épris de la vie; il juge indigne de consentir à être sottement trompé. « J'ai le courage de soutenir la privation de toute espérance, de regarder sans trembler le désert de l'existence, de ne me dissimuler aucune part de l'infortune humaine et d'accepter toutes les conséquences d'une philosophie douloureuse, mais vraie. Et cette philosophie est aussi vieille que Salomon, Homère et tous les poètes, tous les penseurs de l'antiquité. Est-ce que le bonheur de la vie est une découverte du XIX^{me} siècle? Le XIX^{me} siècle est un siècle d'enfants, qui n'atteignent pas à la médiocrité, qui même n'ont pas l'esprit de reconnaître le peu de grands hommes vivant au milieu d'eux. On dit que c'est un siècle de transition: tous les siècles ne le sont-ils pas, et la société demeure-t-elle jamais en un état durable? »

De tels discours, dans l'opinion de l'ami, ne vaudront à Tristan que le mépris et la haine. Mais Tristan ne le redoute point, et s'en consoler ne lui sera pas trop difficile. Quant à son livre, on peut, ou le brûler, ou le conserver comme un témoignage de l'infortune humaine. Et bientôt, laissant de côté la théorie et le système, il affirme avec une sorte de solennité son ardent désir de la mort. Elle ne

saurait tarder beaucoup. « Je suis trop mûr pour la mort, il me paraît trop absurde et incroyable d'avoir, défunt comme je le suis spirituellement, et la comédie de la vie étant achevée en moi parfaitement, à vivre encore quarante ou cinquante ans, ce dont je suis menacé par la nature. A le penser seulement je frémis. » Mais cela ne sera pas, et cette assurance peut seule le soutenir. « Les livres, les études, que souvent je m'étonne d'avoir tant aimés, les projets de grandes choses, l'espérance de la gloire et de l'immortalité sont des objets dont il n'est plus même temps de rire. »

Des ambitions et des illusions de son siècle il ne rit point, il honore et il admire la bonne volonté. Mais il n'envie en rien ceux qui viendront après lui, ni ceux qui ont encore longtemps à vivre. Il n'envie que les morts. « Si l'on me proposait d'une part la renommée et la fortune de César ou d'Alexandre, sans la moindre tache, et de l'autre de mourir aujourd'hui, je choisirais de mourir aujourd'hui et mon choix serait instantané. »

L'identité de Tristan et de Leopardi ne fait aucun doute. Dans la partie ultime du dialogue on le voit qui renonce à donner à sa philosophie une valeur objective: elle est fondée au contraire dans le subjectif, dans sa propre expérience. Il ne songe point à la répandre et à l'enseigner: ce qu'il proclame, c'est la parfaite sincérité de sa conviction, de son désir impatient de la mort. Et l'on peut juger qu'il n'est pas sans contradiction. Car à quoi bon insister comme il le fait sur la vanité de l'espérance et le ridicule des pauvres hommes abusés, sinon pour les convaincre de cette vanité et de ce ridicule? Et pourquoi publier son désir de la mort si les raisons qu'il en expose ne valent que pour lui? Ce n'est, d'ailleurs, pas l'unique défaut du dialogue: on y passe un peu brusquement de l'ironie à la négation pure et du développement philosophique objectif et serein au tragique et au lyrisme de la confession. Et puis l'ami est dépourvu de réelle consistance: il n'est là que pour donner la réplique à Tristan. Mais cela n'importe guère. La fin de cette dernière des *Petites œuvres morales* nous émeut profondément. Elle nous rappelle que depuis le Tasse, et même auparavant, le plaidoyer *pro domo* est

un des genres qui furent toujours le plus magnifiquement illustrés en Italie. Et nous pensons encore que Rousseau ne fut jamais plus admirable, peut-être, que dans les *Lettres de la montagne* et la *Lettre à Malesherbes*. Le *Dialogue de Tristan et d'un ami* remonte plus haut dans le temps que les poèmes tout à l'heure analysés, qu'inspirèrent l'amour d'« Aspasia » et la désolation qui le suivit. Il se termine comme eux par un appel à la délivrance, autrement dit : à la mort.

XII

« L'EXISTENCE LA PLUS MISÉRABLE QUI SE PUISSE IMAGINER »

Ne nous dissimulons pas que l'analyse de cette croissante désolation et l'exposé des causes qu'on y trouve; que ces retours fréquents à la misère du poète, à sa pauvre santé que rien n'améliorait, aux difficultés dans lesquelles sans cesse il avait à se débattre risquent de provoquer à la longue chez le lecteur de la mélancolie et de l'accablement. Nous avons réduit dans la mesure où cela se pouvait le tableau de cette infortune. Au début de 1833, Giacomo n'avait aucun motif de se dire moins malheureux. Il ne pouvait guère plus ni écrire ni lire. Le bruit de sa mort courut jusqu'à Recanati. Une lettre à Pauline, du six mai, rassure les siens en ces termes: « Dieu m'est témoin que je ne puis plus écrire, vraiment. Mais soyez bien tranquilles: je ne puis pas mourir; ma machine (à le dire avec mon médecin) n'a pas de vie assez pour contracter une maladie mortelle. »

Il pensait (ne l'espérant point) qu'un changement d'air pourrait le soulager. C'est par là, du moins, qu'il justifiait son projet de s'aller fixer à Naples, dont ce n'était pas la plus importante raison. La situation économique de Ranieri, non moins que la sienne propre, le déterminaient surtout à ce déplacement. Ranieri devait s'en retourner dans sa ville natale: entendez que c'était une nécessité pour lui, non point un ordre de sa conscience. Il ne pouvait subsister que par la pension paternelle, et son père ne voulait plus payer s'il ne revenait au pays. Il fut ainsi conclu qu'il y emmènerait avec lui son ami désormais inséparable, auquel, sans doute, le climat de

Naples ne manquerait pas de faire grand bien. Cette arrivée excitait fort l'imagination des deux sœurs d'Antonio, l'une mariée à l'avocat Ferrigni, l'autre, Pauline, encore toute jeune. Les lettres du frère absent avaient parlé tant de fois de Giacomo Leopardi!

Le voyage aurait été pénible dans le fort de l'été, et l'on attendit le mois de septembre. Rien ne les retenait plus à Florence. De Fanny Targioni Tozzetti l'on ne devait plus parler, ni de Marie-Madeleine Pelzet. Avec la plupart de ses amis le poète avait « espacé ». Quelques-uns étaient morts. Restait Vieusseux, toujours attentif et fidèle. Mais contre Ranieri que pouvait donc Vieusseux? Le bon Genevois, lui aussi, connaissait des jours d'amertume. A la suggestion du ministre d'Autriche, le *Buon governo* venait de supprimer l'*Antologia*, que la *Voix de la vérité* disait « la caverne des assassins de l'humanité ». Et les écœurants feuillistes de Modène, à la solde des pires ennemis de l'Italie, osaient appeler Giampietro « l'étranger ».

A Recanati, l'on aurait bien voulu revoir le fils et le frère prodigue, avant ce voyage qui le conduirait si loin. Il ne put s'y rendre, remettant à plus tard, quand il serait mieux, sa visite. D'ailleurs le séjour à Naples ne devait pas être long. Les deux amis s'arrêtèrent quelques jours à Rome et avant la fin du mois ils furent à destination. La première impression de Leopardi fut en somme agréable; il écrivait à son père, le 5 octobre: « Je suis arrivé ici heureusement, c'est-à-dire sans accident. La santé, du reste, ne va guère et mes yeux sont toujours dans le même état. Pourtant la douceur du climat, la beauté de la ville et le caractère aimable et bienveillant de la population me donnent du plaisir. » C'est presque de l'optimisme.

Il descendit au Sergent-major, dans un quartier populeux, voisin de la place Saint-Ferdinand, d'où il passa bientôt à la rue neuve Sainte-Marie-Ognibene, à mi-hauteur de la colline du Vomero, d'où la vue était ouverte et magnifique; puis au palais Giura, rue neuve de Capodimonte. Nous devrions dire ils: car Ranieri fut partout avec lui. Ne pouvant installer Giacomo dans sa famille,

il se sépara de sa famille pour ne pas être séparé de Giacomo. La jeune Paolina s'était monté un peu la tête sur ce grand poète malheureux qu'Antonio lui devait amener. A l'aspect du pauvre homme, si mal en point, elle dut être assez déçue. Et cependant cette surprise pénible ne l'éloigna pas de lui. L'exaltation romantique baissa, faisant progressivement place à la tendresse. Et cette tendresse, où n'entrait rien que de pur, qui était la charité dans sa force et sous la plus gracieuse apparence, devait devenir exemplaire et sublime en un temps qui n'était plus très loin.

Le poète connu à Naples cette autre satisfaction, toute nouvelle, de voir à lui venir les jeunes. Dans la grande ville méridionale il avait une certaine célébrité. Non qu'on l'y mît à son rang : des écrivains tels que Giordani, Niccolini (et Manzoni, bien sûr), sans parler des Napolitains, jouissaient d'une tout autre renommée, et la presse locale ne lui fut guère accueillante ; elle vantait de meilleure grâce les hymnes religieux de son cousin Terenzio Mamiani. Mais les étudiants autour de lui firent cercle. Le comte Papadopoli, son ami de Bologne, qui avait séjourné quelque temps à Naples pour sa santé, leur avait révélé cette poésie admirable, et cela le vengeait de certains mépris insolents. Il y eut encore quelque chose bien digne de remarque : un Grec exilé, Constantin Margaritis, sentit du premier coup la grandeur de ce poète, de tous les modernes le plus digne d'être comparé aux anciens.

Et néanmoins les lettres de Giacomo (qui se font de plus en plus rares) nous montrent dans son esprit le même passage, signalé déjà plusieurs fois, du contentement des premiers jours au désenchantement des jours qui suivent, de l'imagination qui promptement s'exalte à la raison qui implacablement le ramène à voir toutes choses telles qu'elles sont, pires qu'elles ne sont. Le 5 avril 1834, il écrit à Monaldo : « L'amélioration qu'a produite le climat napolitain est à peine sensible. » Et le 27 novembre : « Outre l'impatience que j'ai de vous revoir, je ne puis plus supporter ce pays à demi barbare et à demi africain, où je vis dans le plus complet isolement de tous. » Le 3 février 1835 : « Maintenant ma principale pensée est de disposer

les choses de telle façon que je puisse me déraciner d'ici le plus tôt possible. Vous pouvez être sûr que dès que cela me sera humainement possible je partirai pour Recanati, ayant dans le fond de mon âme une folle impatience de vous revoir, sans compter le besoin que j'ai de fuir ces lazzarones, ces polichinelles, nobles et plébéiens, parfaitement dignes des Espagnols et de leurs potences. » Le 10 décembre de la même année, à propos de l'édition napolitaine des *Petites œuvres morales*, Naples, de nouveau, sous sa plume, devient « un pays de voleurs ».

Nous savons que la publication de ces lettres, posthume, devait exaspérer Ranieri et l'induire à cette mauvaise action qui s'appelle *Sept ans de compagnonnage* (*Sette anni di sodalizio*). Leopardi fait paraître à coup sûr de l'ingratitude, et nous ne pensons pas à l'en absoudre par la considération de ses malheurs. Qu'on veuille bien se rappeler, toutefois, qu'il n'était point financièrement à la charge de Ranieri, qu'ils avaient fait un arrangement dont le Napolitain, pour sa part, se promettait quelque avantage. Et surtout qu'on ne perde de vue en aucune circonstance la disposition particulière de son esprit qui le détache des êtres, des choses, qui tue en lui les sentiments par le seul effet de l'habitude. S'il s'éloigna moralement de Ranieri, du moins il ne le prit jamais en grippe, et leur entente, sans jalousie et sans désaccord d'aucune sorte, demeura complète jusqu'à la fin.

Si à Recanati, pendant son enfance, puis à chacun de ses retours; si à Rome, à Bologne, à Milan, à Pise, à Florence on a pu se représenter successivement Leopardi, dans ses rapports avec les gens et les choses, ne sortant que par une illusion jamais longue de son amère solitude, et concevoir bien la cause et la nature des tourments qui l'y poursuivaient, on n'aura pas grand-peine à se représenter que cette Naples grouillante, bruyante, vociférante, et par tant de passions agitée, était peu faite pour le ravir. Sans doute elle avait pour elle son climat et son site. Le poète n'y était pas insensible, ami surtout des paysages qui s'ouvraient sur les monts et la mer et lui découvraient de vastes horizons. Mais le plaisir qu'il y prenait tenait plus encore à la disposition de son âme. A ses yeux, Pise avait été la

plus belle des villes, parce que ses agréments avaient complété un riant paysage intérieur. Naples ne pouvait présenter un tel avantage; à toutes les raisons de souffrir qu'il y apportait s'ajoutaient celles dont elle était l'origine: promiscuités désobligeantes, contact à peu près quotidien avec des êtres dont les façons l'exaspéraient, sentiment de l'exil bien plus aigu et douloureux que jamais jusqu'à cette époque, les habitants et les mœurs lui en étant étrangers beaucoup plus que ceux d'aucune ville habitée auparavant.

Nous l'imaginons, si petit, si chétif, si perdu au milieu de cette continuelle bousculade, si amoureux du silence et de la contemplative paix dans cette métropole la plus retentissante de cris et de chansons, la plus sonore de toute l'Europe, et dans laquelle, certes, l'indifférence lui devait être plus qu'ailleurs cruelle, parce que dans un plus grand nombre de visages, tout au long du jour, il la lisait. A ce point de vue elle lui était comme un immense et monstrueux Recanati. Les ressources qu'elle lui offrait, cependant, étaient tout autres. Les satisfactions d'amour-propre, nous l'avons vu déjà, ne lui manquaient pas: le marquis Basilio Puoti, ce délicieux original, duquel a parlé dans ses *Mémoires*, délicieusement, Francesco de Sanctis, avait pour lui des attentions dont il n'était point généreux. Puoti, renonçant à son droit d'aînesse, avait ouvert une école, où l'on apprenait à penser justement, à s'exprimer dans l'italien le plus pur, à goûter les lettres italiennes dans leur force et dans leur fleur. Deux cents jeunes gens, rappelle Saponaro, le suivaient et formaient sa famille. Il voulut avoir Leopardi dans son palais (car son école était un palais, où rien ne paraissait de scolaire, où cet aristocrate faisait régner le ton le plus exquis) pour que ses élèves pussent admirer et honorer comme il se devait l'un des premiers poètes de l'Italie, et celui-ci fut charmé de cet hommage tout spontané.

Parmi les écrivains, Gargallo, Troya (connu naguère à Florence) le consolait pour leur part de l'ostracisme du *Progrès*, ce périodique dont le titre même devait lui faire hausser les épaules. Puis il y aura le comte de Platen. En ce poète de grand talent, Leopardi rencontra, sinon son égal, du moins un de ses pairs. Platen avait lu les *Chants*.

Quand il fut à Naples, son premier désir fut d'en connaître l'auteur, dont il n'ignorait pas l'infortune, mais la découvrit bien pire qu'il ne la supposait. Son *Journal*, à la date du 5 septembre 1834, nous en a conservé le témoignage: « Le premier aspect de Leopardi a quelque chose d'absolument horrible pour qui se l'est représenté d'après ses poésies. Leopardi est petit et bossu; son visage est pâle et souffrant, et il aggrave ces conditions par sa manière de vivre: car il fait du jour la nuit, et vice versa. Sans possibilité de se mouvoir et de s'appliquer à rien, à cause de l'état de ses nerfs, il mène l'existence la plus misérable qui se puisse imaginer. Toutefois, quand on le connaît mieux, disparaît ce qu'il y a de désagréable dans son extérieur, et la délicatesse de sa formation classique, la cordialité de ses manières disposent l'âme en sa faveur. Je lui rendis fréquemment visite. » Platen était lui aussi triste et malheureux. Il devait peu après mourir à Syracuse, où l'on montre son tombeau, tout proche des Latomies.

La santé de Giacomo, néanmoins, alla plutôt s'améliorant. Le 5 mars 1836, il dira dans une lettre à son amie Adelaïde Maestri (la fille de ses amis Tommasini de Parme): « Depuis un an et demi je ne puis que me louer de ma santé, surtout depuis un an que je me suis venu loger dans un endroit de cette ville presque champêtre, très élevé, où l'air est très sec et vraiment salubre. » Ranieri, s'il lui était un soutien, lui était beaucoup moins une compagnie. Les deux hommes se rendaient des services quotidiens, l'un recevant des conseils de style et de composition, l'autre trouvant dans son ami, ses yeux ne lui permettant plus d'écrire, un secrétaire bénévole. Mais cela n'occupait guère de temps. Antonio courait la ville, fréquentait des gens de son âge, en bonne santé comme lui, prenait des bains de mer, s'amusait, se montrait, se poussait. Les relations de Giacomo, les curiosités qu'il éveillait, lui étaient elles-mêmes profitables. Platen le trouva plus récréatif. Il était à Naples dans son élément, quand Giacomo paraissait comme égaré en cette ville.

Celui-ci saisissait les moindres instants où ses yeux ne lui interdisaient pas toute écriture. Il put composer *Aspasie* et deux poèmes funéraires : *Sur un bas-relief antique* et

Sur le portrait d'une jolie femme. Entre la première et ces deux autres, l'on observe une différence qui surprend. L'élément subjectif, le lyrisme personnel avaient une grande place dans *Aspasie*. Il n'en restera nulle trace dans les vers qui la suivront. Leopardi continuera d'y méditer sur le malheur et sur la mort, mais comme si lui-même n'en eût pas connu, n'en dût connaître jamais l'atteinte. Comme si, avant de mourir, il fût déjà, si l'on peut dire, mort et défunt à tout ce qui fait la vie. Il voit la mort en elle-même, sans que paraisse rien des sentiments qu'elle lui doit inspirer. Dans la première canzone, il se demande en toute objectivité si la mort est un bien ou un mal; dans la seconde comment il se fait qu'elle puisse détruire « le merveilleux monde idéal créé par la beauté » (Tonelli). Ces poèmes n'ont pas en lui-même leur cause, mais seulement leur occasion. Il n'a pas, aux problèmes qu'il y considère, plus d'intérêt que l'ensemble des hommes. La valeur cependant n'en peut être niée: il s'entend toutefois qu'ils manquent de l'attrait puissant que l'inspiration personnelle peut seule conférer.

Quelques autres projets lui trottaient dans la tête. Tommaseo, dont l'animosité nous est déjà connue, avait défini notre poète comme suit dans son essai *De la littérature actuelle de l'Italie*: « Elégamment désespéré, dolent avec prolixité, doctement ennuyé de cette misérable vie. » Il en fut blessé, semble-t-il, et commença de dicter à Ranieri un article intitulé *Puissances intellectuelles: Nicolas Tommaseo*. Mais il fut abandonné au bout de quelques pages. L'idée des *Paralipomènes* lui était venue à Florence, et il la reprit alors pour son passe-temps. Mais ce qui lui tenait le plus à cœur, c'était l'édition nouvelle de ses ouvrages: celle des *Operette morali*, d'abord, chez Piatti de Florence, qui se fit en 1834, avec adjonction du *Vendeur d'almanachs* et de *Tristan*; puis celle des *Chants*, avec les poèmes composés depuis l'édition florentine, dont à Naples même Starita se chargea. Ce devait être le début d'une publication de ses œuvres complètes, mais il n'en eut pas le plaisir, la censure des Bourbons s'y étant opposée. Elle interdit également une troisième édition des *Petites œuvres*. Ce qui à Naples ne se pouvait, à Paris devait être possible.

Le projet de publication des œuvres complètes fut repris. Mais les choses n'allèrent pas mieux : la police napolitaine avait le bras long, et l'on suppose qu'elle agit sur les bords de la Seine par l'intermédiaire de l'ambassade.

Le désir de l'évasion possédait plus que jamais Leopardi. Ce n'est que par nécessité qu'il demeurait à Naples. C'est vers Paris, maintenant, qu'il tournait ses regards. Il fut question d'y aller diriger (avec Ranieri, comme il s'entend) une collection de classiques italiens. De Sinner était déjà dans la place. Il revenait aussi à l'idée ancienne d'une chaire à Bonn ou dans quelque autre université de Prusse. Plus qu'ailleurs on y ferait cas d'un philologue d'une si belle érudition. Puis Giacomo s'entendit appeler par l'université de Palerme. La police des Deux-Siciles dissipa ce nouveau rêve très promptement. Alors Paris recommençait de l'obséder comme un heureux mirage. Et l'obséda jusqu'à la fin. Il ne leur serait pas difficile, à tous les deux, de s'y tirer d'affaire. Il écrirait des articles dans quelque revue. Et en effet il y en eut qui publièrent la traduction d'un ou deux de ses chants. Mais il n'en retira aucun bénéfice matériel. En France, toutefois, s'étendait peu à peu sa renommée. Il recueillait les échos d'une lointaine et croissante admiration. Il faisait peut-être de plus rapides progrès à l'étranger qu'en Italie. Alfred de Musset, bientôt, et trop tard, hélas ! allait payer son tribut au « pâle amant de la mort ». La France aurait, qui sait, pu lui venir en aide, si l'un de ses compatriotes ne l'y avait féroce ment desservi. Nicolas Tommaseo n'était pas encore assuré d'avoir compromis cette jeune gloire. Il était trop intelligent pour ne reconnaître pas tout au fond de lui-même la grandeur de Leopardi. Raison de plus au Dalmate pour se mettre en travers de sa route, juger son désespoir malsain et ridicule et le traiter de « versificateur ».

Vincenzo Gioberti, toujours fidèle, pouvait contrebattre dans une certaine mesure cette campagne infâme. Mais beaucoup moins répandu que Tommaseo, d'ailleurs malade, il n'avait guère les moyens de se faire entendre utilement. L'autre gagnait quelques-uns de ses compatriotes, si l'on peut dire : à sa cause. Et par exemple Alessandro Poerio. De près ou de loin il ne cessait de les

travailler. A Florence, Gino Capponi entraînait dans son sentiment sans trop de peine. Leopardi lui avait dédié certain poème intitulé *Palinodie*, et il ne l'avait point goûté, ce qui, d'ailleurs, se conçoit. Car c'est une chose médiocre, tout entière sur le ton du plus aigre sarcasme, où, de plus, Giacomo se gaussait des plus chères convictions libérales du marquis. Celui-ci l'en avait remercié, néanmoins, avec sa politesse ordinaire, qui était irréprochable, mais il confiait à Tommaseo, dans une lettre : « Ce maudit bossu veut me coïonner. »

Mais attachons-nous un instant à cette *Palinodie*. Elle remonte à la seconde moitié de 1835. On entend que ce poème n'est en aucune sorte une rétractation : Leopardi ne s'est rétracté jamais, et cette constance dans des opinions si peu faites pour réjouir le monde est un des éléments les plus certains de sa grandeur. A mesure qu'il avançait dans le détachement, il cédait plus volontiers à l'ironie : elle caractérise presque tout ce qu'il écrivit dans son dernier temps. En ce sens, on pourrait parler peut-être d'une conversion, non de son esprit et de son cœur, mais dans la forme de son esprit, et dans le rapport de son esprit et de son cœur. Il est mort bien jeune, et l'ironie est pourtant chez lui comme le signe de la vieillesse. *Palinodie*, il faut le répéter, n'ajoute rien à la gloire du poète, mais elle importe à la connaissance de sa pensée et de cette évolution très sensible dans la manière de l'exprimer. Son erreur, dit-il, fut d'estimer la vie humaine misérable et vide et l'âge moderne peu intelligent. Tout le monde s'est insurgé contre lui, jugeant inadmissibles de telles généralisations. Et ce fut juste. Mais les délices de Naples (cigares, glaces, friandises, gazettes) l'ont détrompé. Naples, sans doute, est heureuse ; l'univers entier est heureux.

Le XIX^{me} siècle ? Mais c'est l'âge d'or ! Les chemins de fer, le commerce, la presse, les inventions : que nous faut-il de plus ? La guerre demeure, la justice est bafouée, et la vertu méconnue, et la médiocrité répandue en tous lieux ? Qu'est-ce que cela peut faire ? Les étoffes seront toujours plus souples, les instruments de cuisine plus pratiques. L'on creuse des tunnels et les villes sont éclair-

rées pendant la nuit. Qui plus est: on développe une nouvelle science: la statistique; on crée une nouvelle puissance: le journalisme.

Il est difficile à un Leopardi, même en sa période napolitaine, de persévérer longuement dans le ton humoristique, badin et joueur: il ne se retient pas de comparer l'humanité turbulente à un enfant qui construit et détruit un édifice de brindilles, comme la nature même, dont c'est l'éternel jeu. Quoi qu'elle fasse, elle ne supprime pas ces deux maux: la vieillesse et la mort. Celui qui naît sera malheureux, du fait même de sa naissance. Mais de la somme de ces malheurs individuels, l'âge moderne travaille à produire le bonheur général! L'ironie est revenue. O Gino, quelle sagesse enseigne aux époques futures, ce siècle, le tien et le mien! Jamais l'antiquité ne sut ainsi passer d'un système à un système, et d'une mode à une mode: le progrès est évident! Leopardi fait une allusion grinçante à un écrivain (que Gino crut être Manzoni, qui était Tommaseo, sans doute) prompt à lui reprocher d'avoir puisé son inspiration dans son cœur au lieu de chanter les besoins et les espérances de son temps. Il se félicite de la leçon: c'est par l'obéissance et l'adulation qu'on s'élève à la gloire. Il chantera donc ces espérances, dont l'enseignement est cette barbe longue de deux empan que se laissent pousser les libéraux italiens.

Il ne recueillit pas dans les *Chants*, au contraire de la *Palinodie*, une autre pièce ironique et satirique, *Les nouveaux croyants*. Plus directement personnelle, elle fait une place appréciable au lyrisme. Il l'écrivit en effet pour se venger des attaques de plusieurs critiques napolitains. L'un était Saverio Baldacchini, plumitif d'assez peu de talent et l'un des principaux collaborateurs de la revue *Il Progresso*; un autre, Emilio Cappelli, méprisables encenseur de ce premier; un troisième jusqu'à ce jour n'a pu être identifié (ce dont on se doit consoler sans peine). Il en avait, en outre, à tous ceux qui dans leur ferveur romantique exaltaient ce siècle, auquel, dans *Palinodie*, il avait dit son fait, et dont il détestait l'optimisme béat, le moralisme de commande et la religiosité factice. Il semblerait aussi que Byron l'eût passablement agacé.

Les nouveaux croyants nous intéressent comme une apologie humoristique de la pensée et de l'art de Leopardi. Pour le moyen qu'ils nous donnent de lui assigner, vers la fin de sa vie, une position littéraire. Ils se présentent comme une épître à Ranieri. Les Napolitains goûtent peu la sagesse de l'Ecclésiaste. Ils n'admettent pas, qu'ils soient du peuple ou de la noblesse, qu'on puisse préférer la mort au macaroni. Le macaroni les a vus se lever tous pour sa défense. Du macaroni vient le bonheur. Sans compter qu'il y a les « fruits de mer ». Ses écrits pessimistes déplaisent particulièrement aux entendus. Plus encore à Elpidio, qui fit le révolutionnaire et grinça des dents tant qu'en France en dura la mode; qui pour la suivre plus tard se tourna vers la piété, le traitant, lui, d'impie et d'homme sans aveu. Il chante l'Evangile et les jeunes dames, baise les vieilles, n'attendant que du ciel la récompense de tant de vertu.

Son disciple Galerio marche sur les traces de ce maître, bénit le bon Dieu, se félicite de l'humaine destinée et fulmine contre qui ne l'imite pas. « Que belle est l'Italie, et beau le monde, et notre siècle heureux! » dit un autre, qui sans doute rêve. Aux yeux de ces croyants est triste et aride le poète qui s'inspire de Job et de Salomon. Rassurez-vous, répond Leopardi. Vous ne sentez en rien l'humaine misère: les sots ne sont pas malheureux. Vous n'éprouvez pas la douleur, que n'éprouvent point les ânes. Vous ne connaissez pas l'ennui, que seules connaissent les âmes bien nées. Naples, d'ailleurs, a tout ce qu'il faut pour contenter qui n'a jamais désiré l'infini.

Le poème est en tierces rimes. De l'une à la suivante, maintenant, le sarcasme devient plus âpre. Et en voici la fin: « C'est vous les preux et les forts, à qui la vie est chère et qui craignez la mort. Nous qui jugeons la vie amère et pour qui la mort est un bien, nous ne sommes que des mazettes. C'est vous les sages, vous les heureux, âmes élues pour la jouissance des choses, chez qui la nature voit s'accomplir toutes ses intentions. Des hommes et du ciel, vous serez toujours le soin délicieux, aussi longtemps que l'ignorance et la sottise régneront dans votre cœur, c'est-à-dire le temps entier de votre vie. »

On doit remarquer la méfiance extrême du poète à l'endroit d'une religion affectée et sentimentale, qu'inspirent plus ou moins le *Génie du christianisme* et ses imitateurs italiens. Il y a dans cette suite de tercets du talent, d'ailleurs, de l'esprit, de l'élégance. Mais n'était-ce pas faire à ces espèces trop d'honneur? On songe à Voltaire ferrailant contre la canaille...

Les *Paralipomènes de la Batracomyomachie* ont, *Aspasie* et *Le Genêt* exceptés, une valeur qui dépasse de beaucoup celle des autres travaux napolitains. Cependant, et même en Italie, on ne les connaît guère. Ce titre sesquipédale, peut-être, leur a nui. C'est un ouvrage d'assez longue haleine, qu'il poursuivit irrégulièrement, tant que l'haleine lui demeura. Selon Ranieri, c'est à la veille même de sa mort qu'il lui en dicta les dernières octaves (mais le poème est inachevé). Le fond en est politique. Sous couleur de donner une suite au petit ouvrage d'Homère qu'il avait traduit si bien, Leopardi représente d'une façon allégorique et très aigrement satirique les événements de 1821. Ce lui fut une récréation plus qu'autre chose. Et cela explique peut-être certaines influences qu'on y relève, et qu'il fut plus qu'ailleurs facile à subir. On pense parfois au *Don Juan* de Byron, aux *Animaux parlants* de Casti. L'inspiration et la tonalité n'en sont pas moins leopardiennes.

On s'est donné beaucoup de mal pour en pénétrer toutes les allusions, pour identifier les personnages mis en cause. C'est de peu d'intérêt pour nous. Et l'on s'est également fort disputé sur la valeur poétique des *Paralipomènes*, sur la note que méritait pour son travail l'élève Giacomo. De l'avis de l'un de ses juges nous pouvons le lui pardonner tout juste. Aux yeux de l'autre, jamais il ne fut aussi bien dans son élément; un troisième (Vossler) y voit un large panorama satirique de son temps, un divertissement qui lui permit de soulager son âme irritée. Enfin un quatrième y reconnaît la vie des momies, l'expression sardonique de certains morts. Ce désaccord évident nous induit à penser que si cette longue suite d'octaves n'est pas un chef-d'œuvre, elle est en revanche de ces œuvres qui peuvent plaire ou déplaire, mais non point vous laisser indifférent. Poète satirique, Leopardi ne s'élève à la hauteur ni de Pope,

ni de l'auteur du *Lutrin*, ni, pour ne point sortir de la poésie italienne, de l'abbé Parini. Mais il viendrait tout de suite après ces maîtres.

Les *Paralipomènes* ne sont pas un poème à clef. Ils sont remplis d'allusions politiques, mais on ne peut sous aucun de ses personnages grotesques mettre à coup sûr le nom d'aucun personnage réel: le poète ne s'impose pas davantage de suivre en leur détail les faits qui l'ont inspiré. C'est très librement et fantaisistement qu'il raconte la victoire des rats sur les grenouilles, déterminée à la fin par l'intervention des écrevisses. Même à l'endroit de son modèle grec, son indépendance est entière. Ses héros, nombreux, à la seule exception de Ronge-pain et de Rubatocchi sont tous de son invention. Nous assistons à la fuite des rats, à la résistance de Miratondo, moins couard que les autres, qui leur rend cœur et les regroupe, à l'élection de Rubatocchi comme généralissime, à l'ambassade efficace de Lèche-fond auprès du chef des écrevisses, Brancaforte. Celui-ci ne le recevra qu'avec le congé de son empereur Senzacapo XIX, imposant des conditions de paix d'une extrême dureté. Le roi Mange-jambon étant mort, de même que son neveu Chipe-miettes, les Rats se donnent un nouveau roi, puis font un traité avec les Grenouilles. Les Ecrevisses tiennent garnison dans Topaia, capitale des rats...

Mais nous n'allons pas continuer jusqu'au bout cette ennuyeuse analyse. La fable est organiquement développée, et peut attacher le lecteur en dehors des événements qu'elle parodie. On pourrait se demander, toutefois, comment Leopardi put si longuement s'en amuser, si l'explication ne s'en proposait d'elle-même. D'une part il montra toute sa vie, en même temps qu'une profondeur et une maturité qui, de bonne heure, avaient devancé son âge, quelque chose d'assez enfantin. D'une autre, il avait un besoin croissant, devenu vers la fin vraiment impérieux, de se détourner du réel, et dans le plein sens où Pascal prend ce mot, de s'en divertir — de s'en venger également, en prenant du réel, si repoussant qu'il lui apparût, les éléments de son jeu. Quand le vrai n'inspire que dégoût, quel plaisir ne reçoit-on pas du fantastique? L'Arioste en

avait fait l'épreuve dans le *Roland Furieux*. Était-il d'un esprit plus léger de décrire la constitution de Topaia, de narrer une descente aux Enfers des animaux que de suivre avec passion la vaine polémique des gazettes?

L'agréable, dans ce poème, c'est que, tout y étant imaginaire, tout s'y prête, ou presque tout, à des interprétations et des rapprochements. Non pas uniquement politiques. Ces rapprochements sont justes, nécessaires, même, dans la mesure où nous renoncerons à les poursuivre dans le détail. Il ne fait pas doute que les Grenouilles sont les sujets des Etats de l'Eglise, les Rats, ceux du Royaume de Naples, les Ecrevisses, les Autrichiens. Brancaforte représente généralement les grands chefs de l'armée autrichienne. Il y a quelque chance pour que Chemine-tortu (Boucheferrière également) soit le prince de Metternich, et Senzacapo l'empereur François. Ronge-pain, semble-t-il, offre un symbole plus vague: on pourrait en lui reconnaître tous les souverains libéraux de l'époque, Louis-Philippe, roi des Français, aussi bien que Ferdinand II, roi de Naples. Lèche-fond serait assez le type des réformateurs contemporains et de certains grands agitateurs (Capponi? Carascosa? Pepe? Tonelli nommé encore Mazzini). Rubatocchi meurt à peu près comme fit Joachim Murat, etc. L'on a pensé même que Dedalo pourrait être le poète en personne. Libre au lecteur, pendant qu'il y est, de voir dans la première fuite des rats la défaite des Napolitains de Murat à Tolentino; dans la seconde la défaite des Napolitains de Pepe à Androdoco. Que maintenant Topaia soit Naples, personne à coup sûr ne le voudra nier, la secte qui s'y répand, d'autre part, ne pouvant être que celle des *Carbonari*.

Si l'on osait introduire une comparaison périlleuse pour le poète, ou plutôt pour le poème, on dirait que les allusions politiques, dans les *Paralipomènes*, n'agissent pas autrement que dans la *Divine Comédie*. Ici comme là, nous leur devons de saisir mieux la portée et de goûter toute la saveur du texte: mais si elles nous échappent, nous pouvons nous contenter à la rigueur du sens premier des vers. Car ils ont un sens et un agrément en dehors d'elles. Cela veut dire que les *Paralipomènes*, par le seul attrait de la

fable, amuseraient un lecteur patient, à qui l'histoire du Royaume de Naples, dans le temps qui suivit le mouvement de 1821, serait à peu près étrangère. Mais y trouvera-t-il beaucoup de poésie ? A cette question, Carducci et bien d'autres répondirent négativement. On peut supposer que ce fut surtout l'effet d'une implicite — et injuste — comparaison avec les *Chants*. Toutes les octaves ne sont pas également heureuses : cela doit-il faire oublier que le plus grand nombre sont d'une aisance et d'une élégance fort dignes de notre admiration ?

Cet avantage, cette main de l'écrivain désormais parvenue à la suprême adresse, nous touche moins, pourtant, qu'un nombre assez grand d'épisodes lyriques qui nous rendent pour quelques minutes, mais exquisés parfois, le poète tout entier, plus souvent les membres du poète. « C'était le mois de mai, qui nous redonne l'amour avec la vie, et l'on entendait au loin chanter le coucou, mystérieux oiseau, qui dans la profondeur des forêts soupire d'une voix presque humaine, errant comme un esprit nocturne, confondant le berger qui se lasse à le suivre. Son chant ne dure guère, puisqu'il naît avec le printemps et meurt lorsque revient la chaleur de l'été. » C'est peut-être, des *Paralipomènes* l'endroit le plus admirable. Qui, néanmoins, ne peut faire oublier la description de la tempête (« Le vent se précipitait avec fureur ; il brisait les rameaux, déracinait les arbres. La foudre, à tous les coups, ébranlait à l'entour les chênes, les rochers, avec un bruit profond, auquel faisaient écho le mont et la vallée, et de si vifs éclairs que le pays entier paraissait tout soudain se remplir de leur feu ») ; de la nuit (« C'était la nuit et par l'océan infini l'on voyait resplendir les astres volubiles ; le vent, fugitif et léger, fouettait bien doucement cette mer sans rivage ») ; de la lune (« Derrière les bosquets, derrière les coteaux, au ciel déjà montait la lune antique et lasse, versant sur les rameaux, sur les crêtes herbeuses, son avare et maigre clarté »).

Nous pourrions citer bien davantage. A propos des *Paralipomènes*, certains ont parlé de Rousseau : non sans raison, puisqu'en tel endroit où le poète considère avec faveur le monde primitif, nous pensons retrouver sa pensée. Ils nous

rappellent aussi, très diversement, La Fontaine. Et nous ne voyons pas où la charmante expression du sentiment de la nature mêlée au mouvement même de la fable, qui nous ravit chez ce maître, se retrouve plus complètement que dans les octaves de Boccace et celles de Leopardi. Celui-ci faisait en réalité ses débuts tardifs dans la rime : il avait usé d'elle, auparavant (sauf en sa première jeunesse), avec une extrême discrétion. Cette réserve, indice de son goût, ne l'empêche point de la manier avec art dans les *Paralipomènes*. Remarquons toutefois que c'est en s'amusant, pour s'amuser, qu'il se pare du « bijou d'un sou ».

C'est également à Naples que Giacomo ordonna un petit recueil de *Pensées*, qui parut à Florence huit ans après sa mort dans l'édition Le Monnier, par les soins de Ranieri. Celui-ci les donnait pour entièrement nouvelles, sans rapport avec aucun autre ouvrage du même auteur. Mais c'est une question. Ne s'agissait-il en réalité d'un certain nombre d'extraits du *Zibaldone* présentés sous une forme plus serrée et propre à les transformer en autant de maximes ? Luiso crut l'avoir démontré. Parena, pour sa part, établit que, si tout n'était pas tiré du *Zibaldone*, ce qui était original ne contredisait en rien à ce qui ne l'était pas. Il n'y a point là de quoi nous étonner, sans doute. Et l'on doit admettre que le contraire eût été plus surprenant. Leopardi ne consignait-il pas dans le *Zibaldone* les choses qui lui passaient par l'esprit ? Ce registre ne contenait-il pas le procès-verbal de sa pensée ? Et n'est-il pas naturel qu'on y retrouve à l'état d'ébauche ce qui dans un style plus châtié, plus épigrammatique, avec un tour moins personnel, emplit le mince ouvrage posthume que publia Ranieri ? Mince, parce qu'inachevé : ces apophtegmes sont au nombre de cent onze. Si le poète eût vécu plus longtemps, il y en aurait eu davantage, et l'on y découvrirait cet ordre qui, dans le recueil de 1845, ne paraît nullement.

Tonelli, fort à propos, cite une lettre française à de Sinner, du 2 mars 1837, où il est dit explicitement : « Je veux publier un volume inédit de pensées sur les caractères des hommes et sur leur conduite dans la société. » Cette intention ne fut pas abandonnée, et nous avons dans

les *Pensées* (en vrac, si l'on peut dire) un peu de la substance du volume projeté. Ces observations portent sur des objets dont Giacomo, de bonne heure, avait eu l'expérience : l'orgueil des hommes ne cède point, même devant l'évidence de leurs torts ; un bien que nous avons obtenu à grand-peine perd tout son prix quand nous le voyons obtenu par un autre vite et facilement ; la supériorité doit se faire pardonner par l'envie ; les hommes, pour la plupart, parlent d'eux-mêmes trop volontiers ; sur les effets des malheurs et des bonheurs individuels, tout différents de ce qu'on les avait prévus ; sur le caractère négatif de l'honnêteté ; sur la tendance générale à promettre beaucoup et à ne rien tenir ; sur la facilité à croire ce qu'on désire ; sur la vanité ; sur l'autorité paternelle ; sur le mal qu'on éprouve à garder son secret, etc.

Et voici quelques-unes de ces pensées :

« Parcourez les vies des hommes illustres, et si tu considères ceux qui sont devenus tels, non par leurs écrits, mais par leurs actions, tu auras une peine extrême à en trouver un petit nombre de vraiment grands, à qui leur père n'ait pas manqué dans leur jeune âge. » (II.)

« Personne n'est si totalement désabusé du monde et ne le connaît si parfaitement, et ne le hait à ce point que, recevant de lui quelque signe de bienveillance, il ne s'y sente quelque peu réconcilié ; de même que nul homme n'est si mauvais à nos yeux que, s'il vient à nous saluer poliment, il ne nous paraisse moins mauvais. » (XXV.)

« Les hommes remarquables par leur probité sont ceux, desquels, ayant affaire avec eux, tu peux, sans espérer aucun service, ne craindre pas d'être desservi. » (XLIII.)

« L'homme est condamné, soit à consumer sans propos sa jeunesse, qui est le seul temps où recueillir quelque fruit en prévision de l'âge qui vient et pourvoir à son établissement ; soit à la dépenser dans la recherche des plaisirs pour ce temps de sa vie où il ne sera plus à même d'éprouver aucun plaisir. » (XLVII.)

« Les hommes ne veulent pas faire le bien : à cause de l'incommodité même de la chose. et parce que l'infortune de ceux que nous connaissons ne laisse pas de nous faire quelque plaisir ; mais ils recherchent la réputation de bien-

fauteurs, et la reconnaissance d'autrui, et cette supériorité qui nous vient d'un bienfait. C'est pourquoi, ce qu'ils ne veulent point donner, ils l'offrent. » (LII.)

« L'ennui est en quelque manière le plus sublime des sentiments humains. Non que je croie que de l'examen d'un tel sentiment naissent les conséquences qu'ont voulu en déduire de nombreux philosophes. Néanmoins le fait de ne pouvoir être satisfait d'aucune chose terrestre, ni, pour ainsi dire, par la terre tout entière; de considérer l'incalculable immensité de l'espace, la masse et le nombre étonnants des mondes, et de trouver que tout est petit pour la capacité de notre âme; d'imaginer le nombre infini des mondes, l'univers infini, et de sentir que notre âme, notre désir seraient encore plus grands qu'un tel univers; et de toujours accuser les choses d'insuffisance et de nullité; de souffrir de l'absence et du vide et d'éprouver donc de l'ennui, me paraît le signe plus certain de grandeur et de noblesse qui se voie en la nature humaine. » (LVIII.)

« L'idée que l'artiste se fait de son art, ou le savant de sa science, est à l'ordinaire grande en proportion inverse de ce qu'il pense valoir lui-même dans cette science ou dans cet art. » (LXIII.)

« Qui communique peu avec les hommes, rarement est misanthrope. Les vrais misanthropes ne se trouvent point dans la solitude, mais dans le monde; parce que la pratique de la vie (et non pas la philosophie) est ce qui fait haïr les hommes. Et si un misanthrope se retire de la société, dans sa retraite il perd sa misanthropie. » (LXXXIX.)

« Jésus-Christ fut le premier qui désigna précisément aux hommes ce flatteur et ce précepteur de toutes les feintes vertus, ce détracteur et ce persécuteur de toutes les véritables, cet adversaire de toute grandeur intrinsèque et vraiment propre à l'homme, ce moqueur de tout sentiment élevé (s'il ne le croit pas faux), de toute douce affection (s'il la croit sincère), cet esclave des forts, ce tyran des faibles, plein de haine pour les malheureux, auquel ce même Jésus-Christ donna le nom de monde, qui lui est demeuré dans toutes les langues jusqu'aujourd'hui. » (LXXXIV.)

Le rapport de cette pensée avec celle de La Rochefoucauld, de La Bruyère, de Pascal, de Rousseau, quelquefois,

est si évident qu'il n'est aucunement besoin de s'y étendre. Cependant, il sera bon de noter qu'il y a chez La Rochefoucauld plus de cynisme ou plus de facilité à prendre son parti du mal. Leopardi, bien que d'occurrence il nous semble s'exhorter à la résignation⁹⁴, n'est point un résigné : ni pour lui-même, puisque de voir la vie aussi laide il prend en haine la vie et ne désire plus que la quitter, ni pour l'ensemble des hommes. Chez lui pas d'acceptation. La réflexion sur Jésus-Christ, qui, le premier, désigne à l'humanité son ennemi dans le monde, si juste et belle, est digne de tout notre intérêt. Elle établit mieux que nulle autre l'intime consanguinité de Pascal et de Leopardi. Car c'est à Pascal que notre penseur, le plus essentiellement, ressemble. Beaucoup plus qu'à La Rochefoucauld : parce que malgré l'apparence, et malgré l'opinion généralement répandue, il est tout au fond de lui-même, sans doute, plus chrétien. Son aversion pour le renouveau catholique plus ou moins directement inspiré du *Génie du christianisme*, était beaucoup moins d'un libre penseur, au sens galvaudé parmi nous de cette expression, que d'un homme dont le pessimisme procédait d'une conception de la vie encore intimement chrétienne et d'un scandale profond, quoique en partie inconscient, devant ceux qui bafouaient, croyant l'exalter et le servir, l'esprit de sa religion première. A quelqu'un qui lui parlait de Giacomo, longtemps après la mort de celui-ci, la comtesse Adelaïde aurait parlé de « ce malheureux garçon ». On entend sans peine ce qu'elle voulait dire. Si dévote et austère qu'elle fût, elle n'aurait pu comprendre qu'il y avait dans sa propre exactitude catholique moins de religion que dans les désespoirs et les « blasphèmes » de son fils aîné.

⁹⁴ « Rien ne montre mieux qu'on est peu philosophe et peu sage que de vouloir la vie entière sage et philosophique. » (XXVII.)

XIII

« IL SE VOIT ÉTRANGER A LA TERRE »

Le comte de Bunsen, de passage à Naples, s'étant mis à la recherche du poète, l'aperçut de sa voiture perdu dans la foule triviale. Il ne craignait pas, en effet, de s'y plonger, cette multitude ayant pour lui les avantages de la solitude, et le silence quelque rapport avec cette confuse rumeur. Il était si pelé et de si chétive apparence qu'on l'eût pris pour un mendiant. La bousculade l'étourdissait, et ce ne lui était point désagréable. Il cédait facilement à son goût pour la confiserie, et Naples, célèbre également à ce titre, pouvait satisfaire cette faiblesse commune à tous les Leopardi. Quel choix de bonbons et de glaces ! Le soir, on le voyait souvent, soit au Café des Deux-Sicules, rue de Tolède, soit au Café de Vito Pinto. Saponaro nous le décrit assis tout seul à une petite table, dans le coin le plus sombre, tout courbé, les épaules rentrées, penchant sur une glace qu'il avalait goulûment sa lourde tête pensive, les yeux gonflés et rouges, sans regard. Les *scugnizzi*, les titis napolitains, le houspillaient parfois, comme avaient fait au temps de son enfance les gamins de Recanati. Giacomo leur distribuait des sous pour les induire à la bienveillance. Ils l'avaient surnommé « la grenouille » (*o ranavuottolo*). Et d'autres que les titis avaient adopté ce sobriquet.

Sa situation matérielle touchait à la misère. Il portait toujours l'habit qu'il avait endossé la première fois à Recanati, qu'on lui avait vu à Rome, à Bologne, à Florence, que dans cette ville, pour paraître chez Fanny ou chez la princesse Bonaparte, il avait fait retourner. Ranieri tâchait en vain d'éveiller en lui quelque honte de sa tenue. Et Pauline raccommodait ses hardes. Que tout cela, désormais, lui était

indifférent ! Mais, s'il avait désiré un peu d'élégance, comment en aurait-il pu supporter les frais ? Avec tout ce que lui coûtait la maladie ? Et dans un milieu comme Naples ? Comment, avec douze écus par mois, pouvait-il seulement subsister ? C'est un problème. Les parents d'Antonio, sans doute, avaient quelque fortune, mais ils ne donnaient que très peu. En se faisant toujours prier. Le fils prodigue obtenait de fois à autre un appoint de ses sœurs, de ses oncles. Le serviteur qui faisait la cuisine pour les deux amis et tenait leur ménage réduisait les dépenses jusqu'à un certain point. « Faute d'argent, c'est douleur sans pareille » : Antonio s'en apercevait plus nettement que le poète, étant plus jeune et habitué beaucoup moins aux privations. D'où ses efforts pour assurer à Giacomo une occupation lucrative. L'amitié l'y poussait, et ses propres besoins. Mais nous avons déjà dit le néant de ces démarches. Le projet renaquit d'une revue : elle s'appellerait *l'Athénée*, et l'on y réaliserait le programme du *Spectateur florentin*. Vaine espérance ! La police n'y consentit pas. Vraiment Leopardi lui inspirait peu de confiance : il avait demandé l'autorisation de faire un cours de littérature à domicile, et ne put l'obtenir. On redoutait sa façon de penser en matière de politique et de religion. L'édition des œuvres complètes pouvait être une affaire. Même elle le promettait, les souscriptions ayant afflué. Inutile de revenir sur l'échec de Starita.

Ce qui les obérait surtout, c'était le prix des remèdes, les visites des médecins. Ils étaient presque aux abois. Il ne restait que de recourir aux expédients. A Bologne, dix ans plus tôt, Bunsen avait un jour mis sa bourse à la discrétion de Leopardi. Celui-ci avait alors décliné cette offre : dans sa détresse il se la rappela :

« Naples, 20 juin 1835. Très vénéré Monsieur et ami, Il y a dix ans que vous eûtes la générosité de mettre à ma disposition, à Bologne, où je me trouvais, une somme, grâce à laquelle je pusse me rendre à Rome, ce que vous jugiez utile à mes intérêts. Je me trouvais alors dans une difficulté aussi grave qu'imprévue, où pour plus d'une raison je ne pouvais recourir à mon père. J'ai pris à votre endroit une liberté que je n'ai, que je n'aurais jamais prise avec

personne au monde: c'est-à-dire que j'ai tiré sur vous une traite de douze louis, que je vous rendrai le plus tôt possible, et j'espère, avant peu... »

Il fallait que le malheureux fût bien à court ou, disons-le: bien diminué, pour agir de la sorte. Tirer la traite, d'abord, et demander ensuite la permission! Bunsen était un fort galant homme. Et puis il comprenait. Il répondit:

« Très cher ami, Je vous remercie d'avoir pensé à moi et d'avoir fondé sur la constance de mes sentiments à votre égard... » La suite de la lettre ne parlait que de philosophie et de littérature. Comment se maintenir sur la pente où le poète était maintenant engagé? Penserons-nous: « Il n'y a que le premier pas qui coûte? » Cette cruauté serait fort injuste, et nous avons la certitude, au contraire, que chacun des suivants a dû coûter beaucoup. Mais Giacomo glissait: la chose n'est pas moins certaine. Nous pourrions lui trouver cette excuse qu'ayant vécu toujours dans un état de dépendance, n'ayant tiré de son travail que par exception et par chance quelque bénéfice, il était aussi impropre à gagner de l'argent que peu renseigné sur ce qui se peut oser en cette matière, et ne se peut pas. Entretenu par Colletta, naguère, il ne s'en était même pas rendu compte. Et puis, ayant éprouvé toutes les autres souffrances de la vie, il lui fallait connaître encore celle de la chute et de la démoralisation! Reconnaissons, de plus, qu'il ne fut jamais un exploiteur, n'ayant demandé jamais au delà de la nécessité la plus stricte, ni cessé de vivre avec une extraordinaire sobriété.

Pendant ce temps, l'industrielle Adelaïde avait « mis de côté » plusieurs milliers d'écus, destinés à l'achat de nouvelles terres. Monaldo ne s'avisait point qu'un homme de trente-sept ans, son fils, le comte Giacomo Leopardi de Recanati, ne pouvait vivre avec douze écus par mois. Il y a des faits dont l'éloquence est terrible. Il y en a qu'on cacherait avec soin, si l'on était seul à les savoir. Ce fils, poussé et renseigné par le bel Antonio, se mit à tirer sur son oncle Antici de fois à autre une traite. Le marquis payait, s'arrangeant ensuite avec son beau-frère et sa sœur. Il eut l'affront, en certaine affaire, de voir sa signature protestée. Il assigna à son neveu un délai de remboursement.

Celui-ci recommença. Monaldo fut instruit de cet abus intolérable.

Nous ne savons rien de plus triste, de plus douloureux que les lettres que Giacomo écrit à son père dans le temps qui suit. « Quand la Maman saura que jamais je n'ai demandé de subvention extraordinaire que lorsque mon besoin en venait à l'article *pain*; quand elle saura qu'aucun de nous ne s'est trouvé de sa vie et ne se trouvera, grâces à Dieu, dans des embarras d'une aussi terrible nature que ceux où je me débats; quand elle verra dans quel état je reparaitrai devant elle; quand elle saura de plus que le refus d'une traite signifie un protêt, et qu'un protêt, si je ne puis payer le montant de la traite, cela veut dire ma prompte arrestation, peut-être éprouvera-t-elle quelque déplaisir de l'hostile opposition que mon oncle Antici m'annonce par une lettre du six novembre. » La plume vous tombe des mains! On a souvent représenté le martyr de Leopardi, le poids toujours aggravé de la maladie et les affres de la solitude morale. Mais sa croix la plus lourde, son épreuve la plus déprimante, fut peut-être l'éternel et vil souci d'argent. L'argent, qu'il posséda si peu, dont il ne fut possédé jamais, seul put mettre dans cette existence pitoyable, mais si grande, quelque chose de désobligeant.

Jusqu'au début de 1836, il ne quitta pas la ville. Au printemps il accepta de faire un séjour avec Antonio dans la maison des champs de l'avocat Ferrigni près de Torre del Greco. C'était une villa rustique, dans le plus merveilleux paysage qui se puisse imaginer. Il y avait à l'entour des bois et des vignes. La lave avait étendu jusque tout près sa coulée. Il voyait d'un côté les hauteurs élyséennes des Camaldules; de l'autre le cône ébréché du Vésuve. Il avait quelques pas à faire pour se trouver parmi l'or des genêts. Son hôte était un excellent homme, et il se plaisait dans la société d'Enrichetta Ferrigni, très bonne musicienne, et de leurs fillettes, particulièrement de la petite Calliopina. Il s'intéressait à la vie active et pittoresque de la ferme.

Il demeura tout l'été, qui fut à peu près heureux. Les Ferrigni regagnèrent Naples dès après la vendange, lais-

sant à Torre del Greco le poète et son ami. Le premier n'était guère en état de se déplacer, à cause d'une enflure soudaine de ses jambes. Puis, où trouverait-il résidence plus douce, air plus salubre et plus délicieux? Cet arrangement fut d'autant plus convenable que le choléra, sévissant alors en Italie, et par qui Naples seule avait été jusqu'alors épargnée, y fit enfin irruption. A Noël, décrut la violence de l'épidémie. Antonio se rendait à la ville à peu près chaque jour. Giacomo restait seul en son absence. Leur vieux domestique mourut du choléra.

Tête-à-tête avec le Vésuve. Les fermiers l'entretenaient de ses humeurs, lui parlaient de son dernier réveil: il remontait à trente ans en arrière: tout près s'en voyaient les traces... Le charme de la campagne agissait comme autrefois sur lui; il se détachait peu à peu du monde. Il supportait d'en être à peu près oublié. Mais il avait, dans sa solitude croissante, l'exquise consolation de la poésie. Il écrivit *Le coucher de la lune*, après avoir écrit *Le Genêt*.

Le Tramonto della luna fut son véritable adieu. Il en dicta les derniers vers peu avant de mourir, et rien ne traduit mieux ce que fut le soir mélancolique et paisible de sa vie. « Comme dans la nuit solitaire, sur la campagne et les eaux qu'elle argente, où passe l'aile du zéphyr, où les ombres lointaines simulent dans le calme de l'onde, parmi la ramure et les buissons, les villas, les faibles coteaux, des aspects délicieux, des objets qui nous abusent, la lune, parvenue aux confins du ciel, descend derrière l'Alpe ou l'Apennin, ou dans le sein profond de la mer tyrrhénienne; et le monde se décolore; les ombres disparaissent; l'égale obscurité remplit la vallée et les monts; la nuit demeure aveugle, et par son chant d'une mélodieuse tristesse, le charretier salue une lueur dernière de la clarté fuyante qui tout à l'heure le guidait;

» La jeunesse, ainsi, se dissipe, et délaisse ainsi notre vie. En fuite sont les ombres, les aspects charmants de l'illusion; les espérances lointaines s'évanouissent, qui soutenaient la nature mortelle. Abandonnée et sombre demeure l'existence. Jetant les yeux sur elle, en vain le voyageur confondu cherche le but et la raison du long chemin

qu'il sent qui lui reste à fournir; il se voit étranger à la terre, il voit la terre étrangère à son destin.

» Il eût paru là-haut, ce destin misérable, trop heureux et trop doux, si la jeunesse, pour qui tout bien est fruit de mille peines, pouvait durer tout le temps de la vie. Un décret trop indulgent condamnait à mort tout ce qui respire, si le voyage, dans son cours, n'avait été plus dur que la terrible mort. Des immortels digne trouvaille et mal suprême entre les maux, les dieux ont inventé la vieillesse, où le désir est demeuré lorsque s'éteignait l'espérance, que s'épuisaient les sources du plaisir, que la douleur croissait toujours, que le bien était refusé.

» Vous, plaines, vous coteaux, quand aura fui la splendeur dont s'argentait à l'occident le voile de la nuit, vous ne resterez pas longtemps dans les ténèbres, puisqu'à l'autre horizon vous reverrez bientôt claircir le ciel et naître l'aube; et le soleil qui la suivra, dans le rayonnement de ses flammes puissantes, vous inondera tous de torrents de lumière, avec les campagnes du ciel. Mais notre vie humaine, après qu'a disparu la charmante jeunesse, ne se colore plus d'autre clarté jamais, ne revoit plus l'aurore. Elle est veuve jusqu'à la fin; à cette nuit où sombrera la suite de notre âge, les dieux ont mis pour terme le tombeau. »

Est-il besoin d'un commentaire, et faut-il par de vaines gloses dissiper l'impression d'un tel chant? Tout s'y tient, jusque dans le plus petit détail: la poésie y pare adorablement la pensée, ou pour le dire mieux, pensée et poésie ici ne sont plus qu'une chose, dont s'enchantent pareillement notre cœur et notre esprit. Ne vaut-il pas mieux en appeler au souvenir de qui lira ces lignes, faire revivre si possible l'enchantement de ces nuits d'Italie où la lune verse le mystère nocturne dans une clarté plus douce, mais presque aussi vive, que celle du soir à peine achevé? Dans nos climats le coucher de la lune n'est point suivi d'un changement à ce degré sensible. Mais là-bas il arrive qu'il transforme l'aspect du monde plus que le coucher du soleil. J'ai traversé jadis au milieu de ces prestiges, pour éviter l'accablement du jour, tout un coin de pays toscan entre Volterra et San Gimignano que j'atteignis

dans les ténèbres soudain opaques. Je me revois seul, à pied, dans la campagne immensément déserte, à l'instant où la lune eut disparu derrière les coteaux, m'abandonnant à l'obscurité redoutable. J'ai mieux compris, mieux aimé depuis lors le court poème de Leopardi.

Le Genêt, dans lequel on a voulu voir un testament spirituel, est d'un plus ample développement. Il ne compte pas moins de trois cent dix-sept vers. Aussi ne pouvons-nous en donner la version complète. Tout n'y a pas, d'ailleurs, cette harmonie et cette égalité, cette fusion parfaite de la raison et du sentiment qui distinguent *Le coucher de la lune*. On y trouve de très belles descriptions entre des passages discursifs qui s'approchent parfois de la prose et vont jusqu'à la sécheresse. L'ironie et le sarcasme s'y mêlent, jusqu'à nous causer presque du malaise, à l'expression de la plus délicate et pénétrante mélancolie. On a fort épilogué sur la valeur et la signification de ce poème : nous n'en finirions pas d'examiner cet ensemble passablement contradictoire d'interprétations. Le mieux sera de faire parler le plus clairement qu'il se peut le poète lui-même. *Le Genêt* porte en épigraphe un verset de l'Evangile de saint Jean : « Et les hommes voulurent plutôt les ténèbres que la lumière. » Ce serait donc cela que le poète aurait voulu démontrer. Le genêt lui fournit un symbole, dont il faudra saisir le sens profond.

Tout Leopardi se retrouve dans ces vers, et ses contradictions mêmes. Car s'il exalte la pensée de la Renaissance et du XVIII^{me} siècle, aux dépens de la pensée moderne, par lui maintes fois vilipendée, il ne remarque pas assez que c'est exalter du même coup cette raison que si volontiers il humilie. Il est clair que les philosophes d'avant la Révolution lui paraissent de beaucoup supérieurs à ceux qui la suivirent. Leur cause est la sienne ; il est certain de se défendre en les défendant. C'est ce qui lui donne tant d'éloquence. Il apostrophe le siècle absurde et ignominieux, dans lequel son astre lui a infligé de vivre, avec un dégoût qui parfois se mue en fureur. « Regarde-toi, siècle d'orgueil et de sottise, qui voulus abandonner la voie autrefois tracée et suivie avant toi par la Renaissance, qui reviens sur tes pas, te vantes de retourner en arrière et nommes

cela le progrès. Tous les esprits dont un sort malheureux te fit le père adulent tes enfantillages, bien que souvent ils s'en gaussent entre eux. » Des siècles précédents, quel ne fut pas l'avantage ! « Tu rêves de liberté, mais veux asservir cette pensée, à qui seule nous devons d'être sortis en partie au moins de la barbarie, et par laquelle seule peut croître la civilisation. »

Mais s'il se connaît un intérêt à militer pour cette pensée, il n'en découle pas qu'à la sienne elle s'identifie : il fonde son système sur l'aversion de la nature hostile et la nécessité pour les hommes de s'unir afin de lui résister mieux. Le rapport de cette philosophie avec celle de Vigny est d'une évidence qui frappe. Le symbole de cette fraternité désirée est le genêt du Vésuve, qui non seulement se satisfait des lieux déserts où il croît, mais encore les console de son parfum. Quand la lave le plie, il ne s'abaisse pas, du moins, à d'inutiles supplications ; il méprise les protestations, d'une âme superbe, et accepte sa destinée avec dignité. L'ode commence par l'éloge du genêt, parure de la solitude, sourire de la ruine ; elle se poursuit par le réquisitoire et presque la diatribe contre l'infatuation et l'orgueil humains, montrant ce que serait en face des cruautés de la vie une attitude vraiment philosophique. (« La nature vraiment noble est celle qui s'enhardit à lever les yeux sur la commune destinée, et franchement, sans déguiser rien de la vérité, confesse le mal qui fut notre partage, notre bassesse, notre fragilité ; qui n'inculpe point l'homme de sa douleur, mais en rejette la faute sur celle qui de l'homme est la mère par la naissance, par la volonté la marâtre... ; qui estime les hommes tous ensemble confédérés et à tous porte un sincère amour, leur offrant l'aide vigoureuse et prompte qu'il attend d'eux dans les dangers et les angoisses de la commune guerre... qui juge aussi fou de s'armer contre l'homme et de tendre un piège à son prochain qu'il le serait dans une place assiégée, au plus fort des assauts, oubliant l'ennemi, de chercher aux amis une acerbe querelle, de fulminer de l'épée et répandre la déroute dans les rangs de ses défenseurs. ») Il revient dans la dernière strophe à la fleur de genêt, qu'il chante avec une plus mâle tristesse :

« Et toi, flexible genêt, qui ornes d'une odorante végétation cette campagne désolée, il te faudra succomber à la cruelle puissance du feu souterrain, qui retournant au lieu de lui déjà connu, déploiera sa robe avide sur tes molles forêts. Et tu pencheras sans résister sous ce fardeau mortel une tête innocente: mais ne l'ayant jamais avant ce jour pliée, avec une lâcheté vaine, devant celui qui dans l'instant t'opprimera; mais sans te redresser avec un fol orgueil vers les étoiles, sur ce désert où tu naquis, où tu vécus, non par ton choix, mais par l'arrêt de la fortune; mais plus sage que l'homme, et d'autant moins infirme, que tu ne te crus pas l'éternité donnée, ou par le sort, ou par toi-même. »

On le voit: le pessimisme du poète ne revêt pas en ces derniers vers une expression trop sombre. Il ne suggère pas à l'humanité de s'unir seulement par intérêt pour supporter mieux sa détresse: il demande à ses compagnons de malheur de se rapprocher par amour. Pour Tonelli, c'est ce quelque chose de tendre et de cordial, au sens de ce mot le plus juste, qui distingue Leopardi, malgré leur extrême ressemblance, du Vigny de *La mort du Loup*. On ne le peut dire chrétien, mais il y a dans tout le poème comme une teinte chrétienne, visible aussi dans ces *Pensieri* composés peu auparavant. Mais puisque la comparaison avec Vigny s'est imposée, il faut bien observer que cette humaine tendresse, absente de *La mort du Loup*, s'exprime en d'autres endroits de son œuvre.

Il y a dans *Le Genêt*, malgré l'incertaine unité de l'ensemble, de singulières beautés. Ce sont elles, surtout, qui nous touchent. L'essentiel n'est-il pas de reconnaître que jusqu'à son heure dernière, le poète, en Leopardi, n'a point connu de déclin?

Retenons ces trente vers inspirés à ses pauvres yeux malades par le spectacle à jamais étonnant du ciel nocturne : « Souvent, sur ce rivage désolé par le sombre flux de la lave durcie, et qui semble onduler, la nuit, je viens m'asseoir; et sur la triste lande, dans le bleu le plus pur, je vois flamboyer les étoiles, que reflète la mer, et l'univers à la ronde étinceler dans le vide serein de l'espace. Et

quand mes yeux s'arrêtent sur ces feux, qui pour nous sont comme un point, si vastes cependant que la terre et la mer sont un point à leur prix; à qui l'homme non seul, mais tout ce globe où ce n'est rien que l'homme est encore inconnu; quand je regarde ces fouillis d'étoiles, plus reculés encore dans l'infini, à nos regards tels qu'une brume, pour lesquels l'homme et la terre non seulement, mais les astres que nous voyons, incalculables par la masse et par le nombre, avec le soleil d'or, ou ne paraissent pas ou paraissent un point de clarté nébuleuse, ô race humaine, alors, qu'es-tu dans ma pensée? »

Et traduisons, si malaisé et aventureux que cela puisse être, ce passage où l'on voit le paysan de Torre del Greco menacé toujours par le Volcan : « Et plus d'une fois le malheureux, couché sur le toit de sa rustique demeure, dans le vent, tout au long d'une nuit d'insomnie, avec de fréquents sursauts, observe le cours de ce bouillonnement redouté qui se déverse de l'inépuisable sein de la montagne sur sa pente sablonneuse, éclairant au loin la marine de Capri, le port de Naples, Mergellina. S'il le voit s'approcher ou s'il entend l'eau qui s'échauffe et bout dans la sombre profondeur du puits de la maison, il éveille ses fils et sa femme bien vite et, s'enfuyant au loin avec tout ce qu'il peut emporter de ses meubles, voit de là-bas le foyer qu'il aimait et l'humble champ, contre la faim seule défense, en proie au rouge flux qui les atteint en crépitant et pour toujours les recouvre, inexorable. »

Ce que *Le Genêt* nous semble démontrer avec le plus d'éclat chez Leopardi, c'est le sentiment de la nature, et non tel que parfois on l'entend, restrictivement (sensibilité délicate aux grâces du paysage), mais conscience intime des menaçantes merveilles qui nous entourent, des forces qui nous mènent, dont nous sommes tantôt les témoins ravis et tantôt les jouets impuissants. Quel dommage que dans ce chant magnifique et puissant s'intercalent des passages qui ne sont plus un chant, qui ne sont plus harmonie et musique, donnent l'impression de la superfluité, dévoient par une irritation presque mesquine et nous font retomber non sans rudesse de l'altitude sublime où les ailes du grand poète nous avaient emportés!

La nature est notre ennemie: il en découle que les hommes, ses victimes, se doivent sentir amis. Avant de fermer les yeux pour toujours, Leopardi leur donne ce conseil. Il avait encore écrit récemment, dans le *Dialogue de Porphyre et de Plotin*: « Ayons soin de nous tenir l'un à l'autre compagnie, encourageons-nous, tendons-nous réciproquement une main secourable pour supporter le mieux qu'il se pourra cette épreuve de la vie. Il ne fait aucun doute qu'elle sera brève. Et quand la mort viendra, nous ne nous en désolons point: à cette heure suprême les amis et les compagnons nous donneront un réconfort, et cette pensée encore nous réjouira, qu'après notre disparition, ils nous conserveront leur souvenir et leur amitié. » Illusion? Peut-être. Mais Leopardi ne devait-il pas une dernière fois sourire aux illusions? Et celle-ci, de toutes, n'est-elle pas la plus belle?

Il s'était plu dans la solitude longtemps aimable de Torre del Greco. Le tête-à-tête avec l'austère et grandiose nature maintenant l'effrayait. Il était impatient de retourner à Naples. Le tumulte et la rumeur des hommes lui seraient un abri contre ces épouvantelements. Il souffrait encore du froid dans ce climat si doux (la maison était humide). Son état s'aggravait rapidement, et les médecins ne le voyaient pas. Ils ne venaient que rarement, à cause de la distance. (Il y avait le docteur Mannella, médecin de la famille Ranieri, et le professeur Postiglione, de l'université de Naples.) L'enflure des jambes n'avait pas diminué: de l'oppression respiratoire, des troubles nerveux s'y ajoutèrent. Le retour se fit au début de février: une fois de plus il eut cette impression de délivrance que les changements lui donnaient presque toujours. « Vous devrez, dit-il à Antoine et à Pauline, me supporter encore quarante ans! » Il se promenait toujours un peu, conservait le goût des sorbets et des glaces. Mais il était de plus en plus en proie à la manie, et son caractère s'aigrissait. Dans le *Zibaldone*, on lit cette phrase tout à la fin: « Rien n'est plus rare au monde qu'une personne habituellement supportable. » On la trouve aussi dans les *Pensées*. Songeait-il à Ranieri?

Il ne dormait plus guère, ne se couchant qu'à l'aube. Il buvait beaucoup de café. Seule Paolina gardait un peu

d'autorité sur ce « mauvais malade ». Il n'eût jamais changé de linge, si elle n'avait été là. Il dictait les dernières octaves des *Paralipomènes*: cela ne l'amusait plus. *Les nouveaux croyants* sont aussi de cette suprême époque. Et il dictait de courtes lettres pour son père, pour les Tommasini. A son père, il annonce encore sa visite: et bientôt, car le terme est proche désormais.

L'hiver, comme il arrive toujours, avait contenu les progrès du choléra: le printemps ne les vit que plus terribles. Dans tout le Midi de l'Italie, il sévit furieusement. Platen, qui était à Syracuse, le contracta et en mourut. Tous ceux qui le pouvaient fuyaient la grande ville empestée, et les Ferrigni, les Ranieri repartirent pour Torre del Greco. Giacomo ne s'y décida pas tout de suite: il ne voulait pas s'éloigner de ses médecins, il voulait achever *Le coucher de la lune*. Il parvint à retenir Antonio jusqu'au 14 juin. Le 12, au soir, il dicta les derniers vers du dernier de ses chants. Le 13, qui était la Saint-Antoine, Pauline apporta un gros sac de gâteaux aux amandes, dont Giacomo mangea beaucoup.

On alla se coucher tôt en prévision du départ, fixé à l'après-midi du lendemain. Il s'éveilla dispos et déjeuna comme à l'ordinaire. Paolina faisait les bagages, son frère s'apprêtait à sortir. Et soudain le malade lui demanda de quérir Mannella. Sa voix était changée, il y avait un voile sur ses yeux. Cependant il souriait. Antonio l'aïda à se remettre au lit. La chaleur était pénible. Leopardi regardait sa douce infirmière: il se souleva, disant qu'il voulait manger, puisqu'il ne le pourrait plus avant l'aube du lendemain, mais il ne put rien prendre et retomba en arrière. Antonio, qui revenait à la seconde, le reçut dans ses bras. Il vint d'autres personnes de la famille. La maison s'emplissait de gens. Mais dans la rue on s'écartait par la crainte du choléra. Les volets étaient à demi fermés, comme d'habitude, les yeux du poète ne pouvant supporter le grand jour. Il fit signe de les ouvrir davantage:

— Je suffoque, Totonno, donne-moi de la lumière.

C'étaient les paroles mêmes que Goethe avait dites cinq ans plus tôt. Ranieri les rapporte avec tous les détails que nous lui empruntons, et bien d'autres, dans *Sette anni di*

sodalizio. La mort suivit à l'instant, par Mannella constatée. Il était cinq heures de l'après-midi. Une femme alla chercher un père du couvent des Augustiniens déchaux, tout proche, qui bénit le corps. Leopardi accueillait celle qu'il avait si ardemment désirée à l'âge de trente-huit ans, onze mois et treize jours. On moula son masque funèbre.

Une lutte cruelle attendait maintenant Antonio: à tout prix, il fallait dérober à la fosse commune les restes du plus grand poète de la moderne Italie. Il y parvint. Leopardi était mort consumé de phtisie, infecté par la phtiriase, étouffé par l'asthme, devenu presque aveugle du fait de l'amaurose, et pour que son cœur cessât de battre, il avait fallu l'hydropisie par surcroît. Mais le bruit s'était répandu qu'il succombait, comme tant d'autres, chaque jour, à l'épidémie. Or comment persuader que ce n'était point le cas une autorité surmenée, et peut-être malveillante? On y parvint, et l'on obtint de l'enterrer dans l'église de San Vitale, au Pausilippe, non loin du légendaire tombeau de Virgile. Sa dépouille reposa d'abord sous l'autel, plus tard dans le petit *pronaos*, où elle demeura jusqu'en 1937. A cette date, premier centenaire de la mort du poète, elle fut solennellement transportée à Recanati. Ranieri fit graver cette épitaphe, composée à sa demande par Pietro Giordani, malaisée à traduire: « Au comte G. Leopardi de Recanati — philologue admiré hors d'Italie — philosophe et poète sublime — comparable seulement aux Grecs — qui finit à 39 ans une vie — à cause d'incessantes maladies très malheureuse — à l'ami adoré — A. Ranieri son compagnon pendant 7 ans jusqu'à son heure dernière ⁹⁵ 1837. »

Le comte Monaldo demeura dans ce monde encore dix années, solitaire, aigri, toujours ardent à la défense de ses principes légitimistes. La comtesse Adelaïde, qui survécut vingt ans à son mari, en comptait près de quatrevingts quand à son tour elle s'éteignit, avec la satisfaction

⁹⁵ *Al conte G. Leopardi Recanatese — filologo ammirato fuori d'Italia — scrittore di filosofia e di poesie altissimo — da paragonare solamente coi Greci — che finì di 39 anni la vita — per continue malattie miserissima — fece A. Ranieri per 7 anni fino all'estrema ora congiunto — all'amico adorato 1837.*

d'avoir reconstitué, puis accru dans une proportion considérable, le patrimoine des Leopardi. Carlo disparut à l'âge de soixante-dix-neuf ans, en 1878, laissant le souvenir d'un vieillard maniaque, avare et processif. Pierfrancesco ne vécut pas longtemps : il eut un fils, seul héritier du nom. Paolina s'éteignit en 1869 : elle était née avec le siècle. Tant que sa mère vécut, elle ne s'éloigna pas de sa petite ville, sinon pour quelque pèlerinage à Loreto. Mais le destin voulut que cette vieille fille, ou cette vieille petite fille, sédentaire, n'expirât pas dans sa maison. Elle avait profité de sa liberté tardive pour entreprendre un voyage : il fut plus long qu'elle ne l'avait projeté, car se trouvant à Pise, où peut-être le souvenir de son frère l'avait attirée, elle en partit sans retour.

Une lettre de Ranieri fit connaître à Fanny Targioni Tozzetti la mort du poète par qui elle ne savait pas qu'elle serait un jour immortalisée. On a vu l'ardeur qu'elle mit à se disculper d'avoir cruellement contribué à son martyre. Elle disparut, sans doute mal convaincue, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Adelaïde Maestri, fille du professeur Tommasini, se trouvait à la mort de Giacomo si malade qu'on lui cacha la nouvelle plusieurs mois. Quand elle l'apprit de sa mère, le 18 novembre, elle écrivit sur-le-champ à Ranieri : « Ici tout le monde savait ce qui était arrivé. Moi seule demeurais dans l'incertitude, parce que ma famille fit l'impossible pour me dissimuler tout. Maintenant, je sais que je ne le reverrai plus, que je ne pourrai plus entendre sa voix, que si, non plus un désir ardent, mais le sort m'amenait à Naples, je n'y trouverais plus Leopardi, mais le marbre froid qui le couvre. » Elle lui demandait une boucle de cheveux, que Ranieri lui fit tenir cinq ans plus tard. Le témoignage de sa douleur doit être enregistré pieusement, parce qu'elle semble avoir été la seule femme qui ait aimé le poète d'amour.

Le comte Pepoli détruisit les lettres qu'il conservait de lui. Presque tous ses amis, par nous mentionnés, atteignirent un grand âge, à l'exception de Giordani seul, qui ne dépassa pas soixante-quatre ans. Capponi et Vieusseux en avaient quatre-vingt-quatre, Pepoli, quatre-vingt-cinq. Et Ranieri quatre-vingt-deux. Giordani ne tenait plus à

vivre: il mourut dans les dispositions mêmes de celui dont il avait découvert le génie, et qu'il pleura de tout son cœur. Tommaseo, lui, continua sa guerre perfide, et chaque jour plus vaine, contre le grand défunt. Ranieri puisa la force de se consoler dans sa jeunesse. Vers la fin de ses jours, empoisonné par une jalousie à la fois sénile et malade, il écrivit un volume de souvenirs, précieux sans doute, mais qu'il faut à jamais regretter. Le désir d'opposer « son » Leopardi au Leopardi de tous, que l'Italie entière adoptait tardivement, mais avec enthousiasme, lui fit publier à la fois son dévouement incomparable, son amitié sans limite et le plus fâcheux esprit de rancune et de détraction.

Ce serait allonger trop que d'étudier les destins posthumes de Giacomo Leopardi. Ses canzones patriotiques soutinrent l'héroïsme des combattants du Risorgimento. (Pendant la grande guerre, on le lut beaucoup dans la tranchée: on trouva les *Chants*, avec Pascal, dans la cantine des deux fils de Carlo Salvioni.) Saponaro signale qu'en 1848 la Légion nationale de Rome, qui marchait contre les Autrichiens, visita le palais de Recanati comme on visite un sanctuaire.

A la même date, Sainte-Beuve marquait à Leopardi sa place dans la poésie universelle. En 1898, pour le centième anniversaire de sa naissance, on parla de lui élever un monument. Giosue Carducci, sénateur du Royaume, proposa d'employer plus sagement la somme disponible à la publication de ce qui, dans son œuvre, demeurerait encore inédit. Cette publication continue, et l'essentiel en est désormais ouvert à tous. En 1937, le centenaire de sa mort a été célébré dans l'Italie entière et dans le monde avec une juste solennité.

* * *

Singulière vie et singulière fortune que celles de Giacomo Leopardi! Pleines de contrastes violents, dont se compose une harmonie, et de douleurs parfois indicibles dont son génie a fait pour nous de la beauté. Il naît dans une petite ville écartée, et l'ennui qu'il y souffre presque dès son enfance le tourne vers la nature que sa raison maudira

par la suite, après que sa poésie en aura tiré le meilleur de ses aliments. Mais la raison, à son tour, lui paraîtra désolante et vaine, et l'illusion en aura plus de prix. S'il faut, cependant, mettre au nombre des illusions l'amour, la gloire, et tout ce qui donne à la vie une saveur et un charme; si l'illusion est reconnue illusion, erreur de l'âme, sera-t-il possible de s'y complaire longuement? Restera-t-elle pour le poète plus qu'un jeu, qui bien vite et par fatalité le décevra? Tous les biens, l'un après l'autre, se révéleront illusoires, ne laissant, le mirage dissipé, que l'angoisse de l'inconnaissable et les vertigineuses perspectives du néant. La nature a maltraité l'homme, et l'effort de l'homme pour se délivrer d'elle ne pourra que le rendre plus malheureux encore. Et qu'y a-t-il derrière la nature? Un Dieu, dont le secret tourment de Leopardi, sa pire désolation, sera d'avoir cru le tenir et de l'avoir, par la suite, vu s'éloigner toujours plus. Qu'est-ce que la vie? Un mal universel, auquel, seule puissance bienfaisante, nous soustraira la mort...

Il prend en haine le lieu natal, même la maison paternelle: il a compris qu'on ne l'y pouvait comprendre, qu'on ne l'y voulait pas admettre tel qu'il était. La compréhension, il l'attend de ce monde illimité dont il rêve, et quand trop tard, aigri précocement, déjà malade, il le peut connaître, il ne rencontre encore que l'incompréhension, jusque dans l'amitié. Il cherche à s'évader par la science, et la science ouvre à ses regards de plus vastes horizons de mélancolie; elle dresse une barrière plus haute entre sa personne pour toujours isolée et les hommes qu'il voudrait aimer.

La triste Recanati n'est pas sa véritable patrie: il découvre l'Italie, et la voyant malheureuse, il lui fait d'un passé de grandeur un modèle pour la grandeur de l'avenir. Mais quand ses hymnes commencent d'exalter et d'armer pour la délivrance la jeunesse italienne, lui-même semble ne plus croire à l'effet de cet héroïsme, et comme toutes les choses de ce monde considère l'Italie avec désenchantement. L'effort de ceux qui la veulent unifier, la faire pleinement revivre et lui rendre la force de la création n'éveille en lui que le sarcasme. Il se réduit à Recanati,

loin d'elle voit son pays en elle, lui demande un secours contre le monde, comme il avait attendu contre elle du monde autrefois le secours.

Il devient le plus savant philologue italien de son temps, le plus étonnant qui eût paru depuis la Renaissance, et n'en retire que l'inefficace admiration de quelques étrangers. Celui de qui les hommes pourraient le plus apprendre mourra sans qu'ils aient pu, ou daigné, entendre sa leçon. La souffrance a fait sourdre en lui la poésie; ou son cœur, plus justement, invente la poésie et voit en elle un remède unique et passager à ses maux. Mais il n'est pas toujours à portée, et la muse qui le console s'éloigne parfois durant des mois. Alors ce cœur, à l'égal de l'esprit, n'éprouve que de l'affliction.

L'édition florentine des *Chants* s'est bien vendue, il est vrai, mais elle n'avait qu'un tirage limité. L'enthousiasme fut grand, mais chez le petit nombre: on n'ose pas même dire dans l'élite, qui généralement devait ignorer Leopardi longtemps encore. Il mourut jeune, à l'âge de Pascal, mais combien d'écrivains et d'artistes sont parvenus à la gloire en ce temps de la vie où lui, qui la devait perdre si tôt, ne faisait qu'étendre un peu le cercle de ses lecteurs! Tout le monde ne peut avoir les débuts de Lamartine. Mais il est encore plus singulier qu'une œuvre qui se peut dire presque entièrement parfaite, insurpassable en plus d'un endroit, se soit répandue avec tant d'affligeante lenteur. Il présente le cas, par bonheur assez rare, d'un poète de premier ordre qui s'en va sans avoir atteint guère plus que la simple notoriété, qui laisse inédits et connus uniquement de quelque proches des poèmes dont la splendeur aujourd'hui nous transporte. Quelle injustice du sort! Si Leopardi maudit la vie, il faut reconnaître qu'elle montra pour lui tous les raffinements de sa cruauté.

Les *Chants* auraient-ils consterné les esprits par ce qu'il s'y découvre de tristesse? Nous ne le croyons point. Elle est profonde, sans doute, mais que de grâce, et parfois de d'humaine tendresse elle prend en son expression! Elle touche, bien plus qu'elle ne blesse, par le prestige de l'image et du rythme. Et qui, mieux que ce fils de mélancolie, a dit le charme des instants où, par l'atténuation de

notre angoisse ou de notre peine, la nature, en apparence, nous parle et nous sourit? Il en a traduit plus vivement que nul autre le charme, parce que du fond de sa douleur il le percevait plus délicatement. Dans le secret de son âme froissée. Et cette affliction sans remède rehausse par un émouvant contraste ces tableaux ravissants.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

- ANAGNINE, EUGÈNE : *Le Drame de Leopardi*. Rome-Paris, 1941.
- ANTONA-TRAVERSI, C. : *Documenti e notizie intorno alla famiglia Leopardi*. Firenze, Munster, 1888.
- BERTACCHI, C. : *Un maestro di vita*. Bologna, Zanichelli, 1917.
- BEZZOLA, R. : *Spirito e forma nei Canti di Giacomo Leopardi*. Bologna, Zanichelli, 1930.
- BOUCHÉ-LECLERCQ, A. : *Giacomo Leopardi*. Paris, Didier, 1874.
- CALAGROSSO, F. : *Studi sul Tasso e sul Leopardi*. Firenze, Le Monnier, 1911.
- CANTELLA, F. R. : *Giacomo Leopardi filosofo*. Palermo, Reber, 1907.
- CARDUCCI, GIOSUE : *Degli spiriti e delle forme nella poesia di Giacomo Leopardi*. Bologna, Zanichelli, 1898.
- CESAREO, G. A. : *La Vita di Giacomo Leopardi*. Palermo, Sandron, 1902.
- CHIARINI, G. : *Vita di Giacomo Leopardi*. Firenze, Barbèra, 1905.

- CROCE, BENEDETTO: *Poeti e scrittori d'Italia*. Bari, Laterza, 1927.
- CROCE, BENEDETTO: *Poesia e non poesia*. Bari, Laterza, 1923.
- DUSI, R.: *L'Amore leopardiano*. Bologna, Zanichelli, 1901.
- FARINELLI, A.: *Petrarca, Manzoni, Leopardi*. Torino, Bocca, 1925.
- FERRETTI, G.: *Leopardi*. Aquila, Vecchioni, 1929.
- FLORA, FR.: *Giacomo Leopardi*, in *Storia della letteratura italiana*, vol. III. Milano, 1940.
- GATTI, P.: *Esposizione del sistema filosofico di Giacomo Leopardi*. Firenze, Le Monnier, 1906.
- GENTILE, G.: *Manzoni e Leopardi*. Milano, Treves, 1928.
- GIUSSO, L.: *Leopardi e le sue ideologie*. Firenze, Sansoni, 1905.
- GRAF, ARTURO: *Foscolo, Manzoni, Leopardi*. Torino, Chiantore, 1914.
- HAHL, H.: *Les Tendances morales dans l'œuvre de Giacomo Leopardi*. Helsingfors, Petterson, 1936.
- HAZARD, PAUL: *Léopardi*. Paris, Blond, 1913.
- LEVI, G. A.: *Giacomo Leopardi*. Messina, Principato, 1901.
- LEVI, G. A.: *Storia del pensiero di G. L.* Torino, 1911.
- MALAGOLI, L.: *Il primo Leopardi*. Adria, « Tempo nostro », 1935.
- MESTICA, G.: *Studi leopardiani*. Firenze, Le Monnier, 1901.
- MONTEFREDINI, F. R.: *La Vita e le opere di Giacomo Leopardi*. Milano, Dumolard, 1881.
- MUSSET, ALFRED DE: *Après une lecture (Poésies nouvelles)*. Paris, 1842.
- PORENA, M.: *Il Pessimismo di Giacomo Leopardi*. Genova, Perello, 1923.

- PICCOLI, V.: *Leopardi*. Milano, Alpes, 1924.
- PICCOLI, V.: *L'Itinerario leopardiano*. Milano, Treves, 1933.
- PIERGILI, G.: *Vita di Giacomo Leopardi scritta da esso*. Firenze, Sansoni, 1899.
- REICHENBACH, G.: *Studi sulle « Operette morali » di Giacomo Leopardi*. Firenze, « La Nuova Italia », 1932.
- RIZZO, L. T.: *La Poesia di Giacomo Leopardi*. Milano, Soc. An. « Dante Alighieri », 1936.
- ROBERTIS, G. DE: *Saggio su Leopardi in Opere di G. L.* Milano, 1937.
- ROBERTO, F. DE: *Leopardi*. Milano, Treves, 1898.
- SAINTE-BEUVE, C.-A.: *Portraits contemporains*. Paris, Didier, 1846.
- SANCTIS, FRANCESCO DE: *Studio sul Leopardi*. Napoli, Morano, 1885.
- SAPONARO, M.: *Leopardi*. Milano, Garzanti.
- SERBAN, N.: *Léopardi et la France*. Paris, Champion, 1913.
- SERBAN, N.: *Léopardi sentimental*. Paris, Champion, 1913.
- SORRENTINO, A.: *Cultura e poesia di Giacomo Leopardi*. Città di Castello, 1928.
- TEJA LEOPARDI, TERESA: *Note biografiche sopra Leopardi e la sua famiglia*. Milano, Dumolard, 1882. (Publié en français un an auparavant, à Paris, chez Lemerre.)
- TOCCO, F.: *Da Dante al Leopardi*. Milano, Hoepli, 1904.
- TONELLI, L.: *Leopardi*. Milano, Corbaccio, 1937.
- VOSSLER, C.: *Leopardi*. Munich, Musarion, 1923.
- ZOTTOLI, ANGELANDREA: *Leopardi, storia di una anima*. Bari, 1927.
- ZUMBINI, B.: *Studi su Leopardi*. Firenze, Barbèra, 1902-1904.

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
I « Je naquis de famille noble dans une ville ignoble d'Italie »	1
II « Liste de mes écrits à partir de l'an 1809 »	19
III « Le parfait écrivain italien »	38
IV « L'empire de la beauté »	54
V « Né pour les pleurs »	76
VI « J'ai trouvé le diable encore plus laid qu'on ne le peint »	97
VII « Désenchanté du désenchantement » . . .	116
VIII « Silvia, te souvient-il? »	132
IX « Je tournerai la tête vers le temps qui ne sera plus »	149
X « Un tronc qui sent et qui pense »	168
XI « Tu vas reposer pour toujours Maintenant, pauvre cœur si las... » . . .	185
XII « L'existence la plus misérable qui se puisse imaginer »	201
XIII « Il se voit étranger à la terre »	220
XIV Note bibliographique	239



